VOYAGE

A MA FENÊTRE

ARSÈNE HOUSSAYE.

PORTRAITS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. 4e édition. 2 séries à 3 fr. 50 c.

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES. 2e édition. 1 vol. à 3 fr. 50 c.

LA COMÉDIE DE L'AMOUR. 1 vol. à 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE. 1 vol. in-folio avec 100 gravures sur cuivre. 250 fr. — 2 vol. in-8o. 10 fr.

SOUS PRESSE :

HISTOIRE DU DIX-HUITIÈME SIECLE, écrite sur les manuscrits, les documents publiés et inédits, les correspondances, les gazettes, les archives officielles de l'État, de l'Église, de la Police, etc., etc.

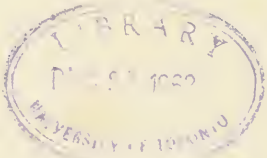
L'ouvrage sera publié en 4 forts volumes cavalier. Le tome Ier, qui paraîtra en 1852, renfermera *la Fin du règne de Louis XIV* et *la Régence*.

Chaque volume sera accompagné de cinq portraits gravés sur acier par M. de Montaut, d'après les portraits du temps. — 5 fr. le volume.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1 vol. à 3 fr. 50 c.

PARIS,
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36

PQ
2276
H7V6
1851



121479

I.

COMMENT ME VINT L'IDÉE DE CE VOYAGE.

Je suis allé au bout du monde — visible et invisible — j'ai fait le tour de la Vénus de Milo, tout l'art antique; j'ai adoré les figures de Prudhon, tout l'art moderne. — J'ai parcouru les sphères radieuses de Platon, le monde ancien; — j'ai monté jusqu'au Calvaire avec Jésus-Christ, le monde nouveau; — j'ai habité toutes les républiques idéales. — Je suis allé partout et encore plus loin. J'ai même fait le tour de moi-même, ce qui n'arrive à nul voyageur.

Aimant les voyages, je ne savais plus où aller, quand je me suis avisé, un matin que le soleil — selon sa coutume — s'était levé plus tôt que moi, d'ouvrir ma fenêtre pour fermer mes volets.

Parce que ce soleil, qui a des lèvres amoureuses, venait à ma barbe baiser une jolie figure qui souriait de tous les sourires dans ma chambre, au-dessus de la table où j'écrivais, — car aujourd'hui je n'écris pas : — je conte.

Or, le soleil est un rival dangereux, quand on a une maîtresse peinte au pastel.

— Soleil, mon ami, lui dis-je en cherchant ma pantoufle per-

sane, si je n'y mets bon ordre, vous n'en laisserez pas; allez vous coucher.

C'était un peu familier : aussi le soleil me répondit, sur le même ton, qu'il n'en démordrait pas d'un baiser, qu'il se nourrissait de roses, et qu'il déjeunerait de ma figure au pastel tant qu'il y trouverait quelque chose à prendre.

Dans ma colère jalouse, je lui jetai les volets à travers la figure.

Cependant j'étais debout, et je ne savais que faire de mes jambes et de mon temps. La solitude, penchée au-dessus de l'âtre, me conseillait d'aller à elle ou de la rappeler dans mon lit. Il ne faut abuser de rien, pas même de la solitude. Ce matin-là elle me fit peur avec sa robe noire étoilée de larmes; je regrettai d'avoir jeté mon ami le soleil par la fenêtre; j'allai bravement ouvrir les volets pour savoir s'il était encore temps de le rappeler. Il était trop tard; il s'était barbouillé la figure de je ne sais quel nuage parisien — ce bon nuage parisien qui nous sert de parasol plus de la moitié du temps. — Toutefois, il ne me fit pas trop attendre; il se jeta dans mes bras sans rancune.

Il ne serait pas hors de propos, ami lecteur, de te dire qui je suis, — car tu vas voyager avec moi pendant trois à quatre cents pages — si je suis bon compagnon de route. — Or, qui suis-je? — Je n'en sais rien. — Connais-toi toi-même, dit la sagesse des nations; ce qui est un mot profond. Car, en effet, on connaît son cheval et sa maîtresse, — son chien et son ami. — Il y a des maris qui vont jusqu'à connaître leur femme; mais quel est celui d'entre nous qui a jamais pris la peine de descendre en lui-même avec le fil d'Ariane pour s'y retrouver?

Ulysse fut reconnu par son chien Argus, mais Ulysse ne se reconnaissait pas lui-même. La maison est la même, plus ou moins ravagée par les saisons, mais que de fois les hôtes ont changé! que d'amours ont succédé au premier amour, que de rêves au premier rêve, que de larmes au premier éclat de rire!

On regarde passer les autres dans la vie, mais on n'a pas le temps de se regarder passer. Cependant, puisqu'on est obligé de faire tant de mauvaises connaissances, pourquoi ne pas faire la

sienne. Il serait meilleur peut-être de vivre avec soi que de vivre avec les autres.

Pour moi, j'en suis à la première page de mon livre, je ne sais rien du *tome premier* — mon cœur — *ni du tome second* — mon esprit.

Je ne suis pas allé pour rien à ma fenêtre. Le soleil, mon collaborateur ordinaire, rayonne sur mon front et l'étoile des mille fleurs de la rêverie. Je vais les effeuiller sur le tome premier et sur le tome second.

N'ayez jamais d'autres livres que ceux-là, — le cœur et l'esprit, — ou plutôt que votre bibliothèque soit le monde.

J'aurai toujours plus de confiance dans le philosophe qui étudie la vie dans le livre universel de ce beau globe couronné de lumière bleue et pourprée, que dans le philosophe qui étudie la vie dans l'universalité d'une bibliothèque.

Le monde est un livre écrit par Dieu et commenté par les hommes. Voyager, c'est lire ce beau livre dont il restera toujours des pages oubliées.

Il est des voyageurs qui ne s'inquiètent pas des commentaires, ce sont les philosophes et les poëtes; il en est qui ne lisent que les commentaires, ce sont les savants et les curieux, ceux-là qui s'arrêtent avec respect devant un chant d'Homère, un bas-relief de Phidias, une fresque antique de Zeuxis. De tels commentateurs ne sont pas à dédaigner. Dieu lui-même doit sourire à ceux qui ont si largement interprété le texte sacré : — une édition de la nature, avec des notes d'Homère et des dessins de Zeuxis ou de Phidias ! —

Me voilà donc en route. Ah ! si j'avais un compagnon de voyage !

Monsieur de Cupidon, grand coureur d'aventure,
Qui veniez si souvent rêver sous mon balcon,
Ne vous verrai-je plus, si ce n'est en peinture?
Me condamnerez-vous aux vierges d'Hélicon?

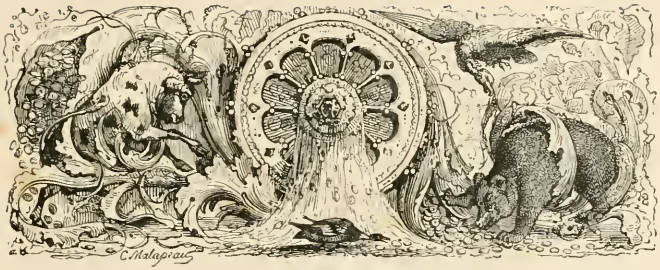
As-tu donc oublié nos belles équipées?
Nous n'allions pas nous perdre au ciel comme Ixion.
Aujourd'hui, qu'as-tu fait de tes flèches trempées
Dans la coupe où Vénus buvait la passion?

Pour avoir de l'argent les aurais-tu fondues?
Ton carquois n'est-il plus qu'un sac d'écus comptés?
Qu'as-tu fait de ton chœur de nymphes éperdues
Conviant l'univers aux folles voluptés?

Aurais-tu trépassé dans les bras de ma belle
Sur la double colline où la neige rougit?
Si tu ne réponds pas à mon cœur qui t'appelle
Sur le marbre du sein j'écrirai donc : *Ci-gît.*

Ci-gît mon jeune amour : ne pleurez pas! Sa tombe
Où déjà plus d'un cœur est venu se briser
Est un doux lit jonché de plumes de colombe.
— Il naquit d'un sourire et mourut d'un baiser! —

Mais l'amour est comme le printemps; il rit à travers le givre, la neige et les giboulées; il parfume la nuit et fleurit sous les tombeaux. L'amour est mort, vive l'amour! Qui sait, en regardant par la fenêtre....



II.

CE QU'ON VOIT PAR LA FENÊTRE.

Et d'abord que je salue ma fenêtre, comme Alcée saluait le vaisseau qui allait l'emporter aux rivages inconnus.

La fenêtre! A ce seul mot que de rêves envolés reviennent voltiger autour de moi! La fenêtre! Toute la jeunesse parisienne est là; — la jeunesse passionnée, intelligente, poétique, oisive, qui rêve d'amour ou de renommée. Quel est celui d'entre nous qui ne s'est accoudé, entre les cheminées et les gouttières, au bord du toit, comme l'oiseau chanteur qui va prendre sa volée dans le monde. Ah! comme alors toutes les femmes passaient belles sous nos yeux! Quels corsages embaumés! quelles lèvres frémissantes! quels sourires de neige et de pourpre! C'étaient plus que des femmes, c'étaient des anges, des sœurs, des maîtresses : c'étaient plus que des sœurs, des anges et des maîtresses, c'étaient les chimères de l'idéal! Adorables chimères de nos vingt ans! Avec quelle grâce elles nous jetaient au passage les parfums de la jeunesse! Bienheureux, bienheureux celui qui, à vingt ans, s'est accoudé sur sa fenêtre en compagnie de son cigare et de ses chimères!

Si le bonheur est quelque part, c'est à la fenêtre. Bernardin de Saint-Pierre l'a dit en cultivant ce fraisier célèbre qui fut pour lui un monde durant toute une matinée.

Quand je n'ai rien à faire — ce qui vous arrive quelquefois à vous qui lisez ce livre — j'ouvre ma fenêtre et je voyage. Un voyage à la fenêtre! Ouvrir sa fenêtre, n'est-ce pas s'ouvrir le monde? J'ai ce grand avantage sur tous les autres voyageurs de ne jamais savoir où je vais. Tantôt je descends dans la rue, cette rue qu'aimait tant madame de Staël, à la poursuite d'un certain coupé dont je porte les armoiries dans mon cœur; tantôt je m'envole dans le pays charmant où j'ai bâti tant de châteaux; tantôt je m'élève dans les nues pour savoir comment les anges font leurs nids; tantôt — mais ce n'est pas le voyage d'hier ni celui de demain que je veux vous raconter — c'est le voyage d'aujourd'hui.

Le printemps, qui n'est plus loin, nous jette çà et là ses primevères à travers les nuages. Paris est égayé de je ne sais quel rayon de jeunesse; aux fenêtres des maisons il y a plus de soleil; aux lèvres des femmes il y a plus de sourires.

Celle qui vient là-bas nonchalamment est charmante, en vérité : on dirait un portrait de Murillo. Quels yeux ardents! quels cheveux noirs! quel teint doré! C'est une espagnole de Paris; on voit de prime abord quel est son pays à sa désinvolture. Quand je dis qu'elle est de Paris, je dois ajouter qu'elle appartient au treizième arrondissement. Elle a le privilége de vivre de l'air du temps, elle est vêtue comme il plaît à Dieu et à son amant. L'heureuse fille, comme elle porte bien sa misère! Elle n'a pas d'ombrelle ni de chapeau pour se garantir du soleil; mais en est-elle moins jolie? Comme les fleurs vivaces, elle aime le soleil; le soleil, c'est sa vie — après l'amour.

La voilà qui s'arrête devant une marchande de bouquets, dont la voix cassée poursuit les passants. Un bouquet de lilas, c'est tout un roman pour elle. Que de fois déjà elle a vu s'ouvrir dans sa vie un nouveau chapitre pour un bouquet de lilas. Il y a des étudiants qui ne font pas d'autre déclaration galante; quand ils ont donné un bouquet, ils ont tout dit. On met le bouquet à son corsage, le soir on le jette dans un coin de sa chambre, trois semaines après on le

ramasse par mégarde; il est flétri comme l'amour qui l'a embaumé; on le respire encore; un triste sourire passe sur les lèvres; on se souvient, on essuie une larme et on suspend le bouquet aux rideaux de son lit comme un rameau de Pâques fleuri.

Elle s'est donc arrêtée devant la marchande de bouquets, comme elle s'est arrêtée devant toutes les boutiques. « Si j'avais de l'argent! » Voilà une exclamation qu'elle jette au diable mille fois par jour devant chaque tentation du luxe et du plaisir. La pauvre fille du treizième arrondissement n'a jamais un louis vaillant.

Elle tire deux sous de sa poche, convoitant déjà du regard le plus joli bouquet de lilas qui fût dans l'éventaire.

A cet instant son regard est détourné par la voix plaintive d'une pauvre femme, assise sur la borne voisine, portant un enfant sur ses mamelles sans lait. A la vue de cette pâle figure, ravagée par la douleur et par la misère, la jolie fille, si gaie et si alerte, s'attriste soudainement. Cette femme, toute jeune encore, n'est-elle pas une sœur d'infortune; un seul pas sépare ces deux existences. « Si je lui donnais mes deux sous, » du moins je devine sa pensée à son expression. A ma grande surprise, elle se retourne vers l'éventaire. En la voyant choisir le lilas et payer la marchande, je ne prévoyais pas sa sublime charité : elle respire la branche et s'avance tristement vers la pauvre mère assise sur la borne. « Tenez, madame! » dit-elle, et elle s'envole comme un oiseau, légère et heureuse d'avoir paré cette misère d'un sourire de printemps.

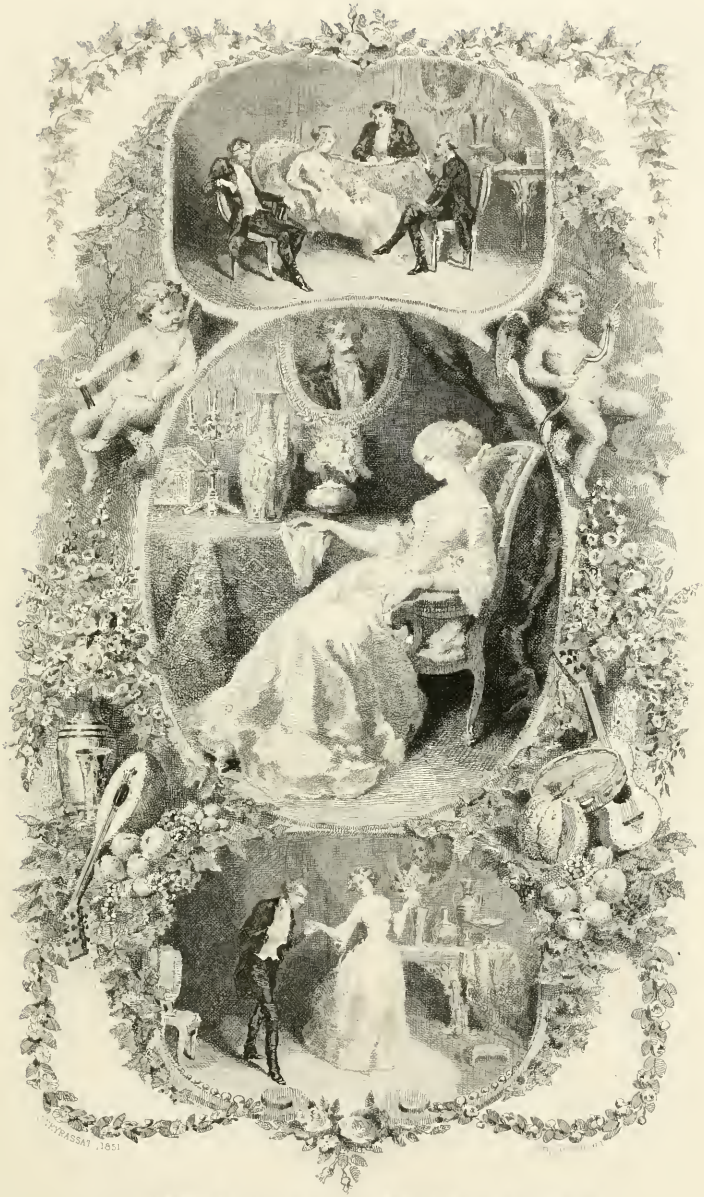
La malheureuse comprend; elle respire le lilas tout en essuyant une larme : « Que Dieu te conduise longtemps, toi, » dit-elle en suivant des yeux la jeune fille.

Voilà une fenêtre qui s'ouvre en face de la mienne; je vais voir un intérieur du faubourg Saint-Germain : c'est là que depuis deux hivers M. et madame de *** savourent à longs traits la lune de miel. Quelle élégance native! quel parfum de bonne compagnie! Voyez : le jeune vicomte se penche à la fenêtre tout en fumant un cigare; la jeune vicomtesse s'appuie sur l'épaule du fumeur tout en lisant un journal. Le cigare, le journal, voilà la vie aujourd'hui; autrefois on causait, aujourd'hui on lit. Encore si le jour-

nal avait autant d'esprit que les charmants bavards d'autrefois. La société française s'en va, grâce au journal et au cigare : c'en est fait des belles mœurs, du beau langage, des belles manières. Le cigare a tué la galanterie, le journal a tué la conversation. Comment faire des madrigaux avec un cigare à la bouche ? comment oser dire un mot à des gens qui ont lu leur journal ? Tout ce qu'on peut dire dans la journée a été imprimé la veille.

J'aime mieux promener mon regard et ma pensée trois étages au-dessus. J'aime mieux cette lucarne pittoresque qui a l'air de s'ouvrir dans le ciel ; le bonheur est là, si j'en crois ces trois pots de bruyères roses et blanches qu'une main amie vient d'apporter au soleil. J'ai été bien longtemps sans savoir qui demeurait si haut. Je voyais tous les jours un jeune homme s'encadrer dans la lucarne et y rester des heures entières dans l'immobilité d'une statue. S'il eût pris une seule fois une plume ou un crayon, j'aurais jugé que c'était un poëte ; mais il a trop d'esprit pour cela : c'est un sublime paresseux qui ne perd pas une heure de sa vie dans les mesquines luttes du monde. Voilà dix ans qu'il se promet de faire choix d'un état, il n'a garde de se décider si vite : vivre de peu, au grand air, en pleine liberté, voilà sa philosophie. Il aime les fleurs, il les arrose avec délices, il les respire avec extase, même quand elles n'ont plus de parfum. Il aime les oiseaux, le voilà qui leur jette sur le toit les miettes de sa table. Les oiseaux viennent becqueter jusque sous sa main. Il n'aime pas seulement les oiseaux et les fleurs : j'entrevois, à l'angle de sa petite cheminée, une fille blonde qui chante un air d'opéra comique. La voilà qui se lève pour voir les oiseaux gourmands. Elle vient sans bruit, elle passe sa jolie figure sous le bras du philosophe : c'est s'emprisonner de bonne grâce dans les liens de l'amour. Mon philosophe n'a qu'à baisser la tête pour toucher de ses lèvres les plus beaux cheveux du monde. Je m'aperçois ici qu'au lieu d'une plume pour écrire mon voyage, il me faudrait un pinceau.

Qu'entends-je ? les cris aigus d'un piano. D'où viennent ces cris ? Hélas ! j'ai dit un piano, il y en a vingt qui sont étagés autour de moi. Il y a des pianos partout, jusque chez moi ; mais j'ai toujours la clef du mien dans ma poche.



LE CONTE QU'IL FAUT CONTER AUX FEMMES

Un équipage s'arrête au Petit-Saint-Thomas. Ah! la jolie jambe qui descend! c'est à coup sûr une jambe bien née; en effet, je reconnais les chevaux du marquis de ***. Madame la marquise entre nonchalamment dans le bazar du luxe parisien. Je vais allumer un cigare pendant qu'elle va choisir un chiffon. Mon cigare est à peine allumé que déjà elle remonte en voiture. C'est cela, madame la marquise, levez le store que je vous voie à mon aise. Elle déploie, avec la curiosité de la fille d'Ève, la robe qu'elle vient d'acheter : la robe lui tombe des mains; il me semble que je l'entends rire à gorge déployée, elle se renverse dans les éclats de sa gaieté. Il y a bien de quoi, vraiment; elle vient de trouver dans l'étoffe du Petit-Saint-Thomas un bouquet qu'un galant commis y a glissé mystérieusement, — *liberté, égalité, fraternité.* — Les chevaux piaffent, le coupé s'envole; adieu, madame la marquise.

N'est-ce pas Lamartine que j'aperçois là-bas rêvant aux destinées des nations? Hélas! nul ne remarque au passage cet homme qui a fait tant de bruit : il ne tient pas plus de place dans la rue qu'un bourgeois endimanché. La beauté vaut mieux que le génie, — dans la rue et ailleurs encore. — Voyez, en effet, comme tout le monde se retourne pour voir passer cette jeune femme, qui est la beauté en personne; Lamartine lui-même s'est retourné. Ah! madame, si vous aviez su qui se retournait ainsi!

Mais où va-t-elle à cette heure! — Cela ne me regarde pas. Quelle nonchalance orientale, mais pourtant quelle démarche inquiète! J'aime ses yeux bleus, qui me rappellent les plus pures créations des vieux maîtres de Cologne. La voilà qui rebrousse chemin. Qu'a-t-elle donc oublié? Pourquoi lève-t-elle ainsi les yeux vers ces deux fenêtres où flottent des rideaux de guipure. Hélas! hélas! cette femme vient de chez son mari, et elle va chez son amant.

Je n'ai que trop bien deviné. Un jeune homme — moustaches brunes et cheveux bouclés — se penche sentimentalement à l'une des fenêtres, et commence à babiller des yeux avec ma belle nonchalante, qui baisse le front en rougissant et qui chancelle sous l'ivresse. Est-ce qu'il ne va pas arriver quelque obstacle pour l'honneur du mari? Est-ce que cette femme si belle et si per-

verse ne va pas s'abîmer sous les yeux de son amant par un châtiment du ciel? Ce n'est pas le ciel qui se mêle de cela. La charmante pécheresse a franchi le seuil de la porte cochère; elle fuit comme une ombre et s'envole dans l'escalier. Son amant se détache de la fenêtre en jetant aux passants un sourire victorieux; l'insolent! il a l'air de nous dire, à nous tous qui représentons la société : « Allez vous promener! »

Je ne vois plus rien que la guipure qui s'agite au vent. La dame ne met pas la tête à la fenêtre; mais je ne l'ai pas tout à fait perdue de vue : je verrai longtemps encore la paleur, la mélancolie ardente, la grâce ineffable de cette figure, œuvre du ciel et de l'enfer.

Quand je la rencontrerai dans le monde, — car je la connais beaucoup, — lui parlerai-je du jour où Lamartine a salué sa beauté?

III.

LE CONTE QU'IL FAUT CONTER AUX FEMMES.

I.

Est-ce qu'il n'arrive pas à votre âme de quitter le matin sa maison pour courir le monde, folle, insouciante et curieuse, sans savoir si elle retrouvera la porte ouverte? Mon âme aime les aventures; elle s'envole souvent sans dire où elle va, par la raison toute simple qu'elle n'en sait rien; elle laisse la clef sur la porte, sans avoir peur d'être volée. Cependant il arrive quelquefois à mon âme de trouver en rentrant mon cœur occupé, mais elle n'a garde de s'en fâcher.

Hier, je m'envolai par la fenêtre, laissant tout ébahi mon groom qui m'apportait une facture à payer. Mon âme ne put s'empêcher de sourire en prenant son vol. Le créancier m'envoya au diable, mais je l'avais devancé.

J'allai dans les Tuileries, voletant comme l'oiseau, de branche en branche, — de femme en femme, — m'arrêtant tantôt sur une épaule demi-voilée, tantôt dans une boucle de cheveux. Le beau voyage que j'ai fait là!

Après avoir butiné çà et là le miel de l'amour, comme dirait un poëte, je finis par m'attacher pour longtemps au bouquet de pervenches que tenait à la main une femme d'une beauté délicate. — Au bout de la main, dans un bouquet, quand je pouvais me loger si bien ailleurs! me direz-vous d'un air de surprise. — A cela je répondrai que le bouquet de pervenches n'était pas toujours à la main de la dame. — Au bout des Tuileries, elle se retourna tout en disant : « Quelle folie ! Il est bien loin. » Elle voulut revenir sur ses pas; mais, après avoir flotté un instant, elle se décida à aller en avant. Après un quart d'heure de zigzag, elle arriva devant la grille d'un petit parc tout près de l'Élysée. Elle sonna; un grand laquais vint ouvrir et lui demanda ses ordres.

— Allez-vous-en, lui dit-elle.

Et elle prit par la plus sombre allée. Et elle se mit à parler de son cœur et à son cœur. — C'est étrange, en vérité, que le souvenir seul puisse ainsi m'enivrer d'amères délices. Quoi! je vivrai toujours dans le passé? Quoi! je ne secouerai pas cette chaîne de fleurs fanées? Quoi! je n'aurai pas le courage de l'orgueil et de la coquetterie? Quoi! ils seront tous à me dire que je suis la plus belle et la plus aimée, — et moi je ne croirai qu'à l'amour qui est mort?

Je reconnus que c'était madame la marquise de Monte—.

Toute la jeunesse dorée de notre temps a vu ou entrevu la belle marquise de Monte—. Je plains ceux qui ne l'ont pas vue. Peut-être faut-il plaindre encore plus ceux qui l'ont vue. On n'a jamais su si elle était veuve ou séparée de corps d'un marquis de Monte—. Pour mon compte, je n'ai jamais ouï parler de ce nom ailleurs que dans le livre héraldique. La marquise vint à Paris, vers 1846, après un voyage de quelques années en Italie. Elle mena grand train. Elle loua un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré; elle éclaboussa tout Paris par un coupé bleu-tendre orné d'orgueilleuses armoiries. Malgré le tapage de son luxe, elle ne parvint pas à se faire admettre dans le monde aristocratique. Dans son dépit, la marquise se jeta tête perdue dans le monde des femmes libres. Il serait trop long de vous raconter toutes les singularités de ce nouveau monde. Madame de Monte—. ne resta pas en arrière;

elle mit à propos son joli pied sur le manteau de la cheminée; elle donna des soirées politiques où les femmes n'étaient admises qu'en amazones; elle fuma à pied et à cheval. Bien plus, elle fonda une ou deux religions. En un mot, elle devint une femme libre, parfaite de point en point. Ce qui venait accentuer toutes ces extravagances, c'était son esprit et sa figure. Elle avait de l'esprit à faire peur, elle était jolie comme un ange et comme un démon.

Cependant le domestique vint troubler la marquise dans ses rêveries.

— Madame la marquise est servie, dit-il en s'avançant sur le perron.

— Je n'ai pas faim, murmura-t-elle.

Ce qui ne l'empêcha pas d'aller tout droit à la table. Elle déposa les pervenches et elle se mit à manger comme une Anglaise qui voyage, ou comme une femme du monde qui dîne chez elle.

— Madame la marquise reçoit-elle ce soir? Voilà M. de Brunel.

— Faites-le passer dans le petit salon, et ouvrez-lui la fenêtre sur le parc. — Qu'il attende une demi-heure, se dit la marquise; un maître des requêtes en service extraordinaire est accoutumé à attendre.

Un instant après :

— Qui donc vient encore de sonner, Germain?

— C'est M. Théobald du Boys.

— Ah, oui! M. du Boys, dit-elle tout bas. — Qu'il passe au petit salon, Germain. — Il tiendra compagnie au maître des requêtes. Ils vont soupirer ensemble sur mes rigueurs. Mais voilà que j'entends sonner encore.

— C'est M. Jules de Rosoy.

— Jules de Rosoy; dites-lui d'entrer ici. — Un poëte ne fait jamais mauvaise figure à table.

Jules de Rosoy entra.

— Bonsoir, monsieur, asseyez-vous; égrenez donc cette belle grappe de raisin, tout en me racontant ce qui se dit dans le monde des gens d'esprit.

— Dites des pauvres d'esprit, madame.

— Qu'est-ce qu'on dit enfin?

— Ce qui s'imprime aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui s'imprime aujourd'hui?

— Ce qui s'imprimait hier, madame.

— Passons par là, dans le petit salon; il y a, je crois, quelqu'un qui a du nouveau à m'apprendre.

Le petit salon de la marquise était un chef-d'œuvre d'art et de luxe. Mahomet l'eût choisi pour un de ses paradis. Il y avait une cheminée de marbre blanc soutenue par deux ravissantes cariatides sculptées par quelque nouveau Constou; jamais plus gracieux airs de tête n'avaient enchanté le regard. Sur la cheminée, une pendule en argent ciselé, d'un merveilleux travail, rappelait, du premier abord, les plus féeriques fantaisies de l'orfévre florentin. Deux bouquets se pavanaient dans deux vases du même métal et du même style. La glace était bordée d'arabesques en perles se détachant sur un cadre de velours bleu-sombre. Sur la glace, Diaz avait peint des amours et des fleurs. Tout le boudoir était tendu de velours bleu de ciel rehaussé de lambrequins en brocart d'argent. Les meubles pouvaient s'appeler des bijoux. Un tapis de Perse fleurissait les pas de la marquise. Les rideaux de dentelle qui tremblaient aux fenêtres eussent paré vingt duchesses. En face d'un divan en velours bleu l'œil était frappé par un portrait d'homme jeune et pâle qui n'avait pas l'air surpris de se trouver si bien placé. On se disait tout bas que c'était un amant de la marquise. Elle n'en parlait jamais. Une console dorée supportait sous ce portrait un grand vase du Japon, où se desséchaient des bouquets fanés depuis longtemps. La fenêtre du boudoir, on l'a déjà dit, s'ouvrait sur le petit parc de l'hôtel. Quand la marquise entra avec Jules de Rosoy, M. de Brunel et M. du Boys étaient en contemplation — d'eux-mêmes — à cette fenêtre.

Je ne veux pas reproduire tout ce qui s'est dit ce soir-là dans ce divin salon. Vous connaissez les quatre personnages : une femme du monde qui vit d'un amour passé, un maître des requêtes en service extraordinaire, un beau du boulevard de Gand qui attend une sous-préfecture, un homme, c'est-à-dire un gentilhomme de lettres, qui vit au jour le jour de hasard, d'amour et d'esprit.

Il est sous-entendu que M. de Brunel, M. du Boys et M. Jules de

Rosoy font la cour à la marquise, qui n'y voit pas grand mal sans doute, par la raison toute simple qu'elle ne craint pas de les aimer.

II.

Mon âme était toujours dans le bouquet de pervenches que la marquise avait repris à la main au sortir de table; j'admirais, j'écoutais, je respirais, je me croyais à jamais emparadisé. Tout d'un coup le maître des requêtes vint troubler mon bonheur par une demande insensée.

— Madame la marquise, dit-il en s'inclinant, vous avez à la main les plus belles pervenches que j'aie vues.

Et Théobald d'admirer le bouquet, et le poëte de parfiler un madrigal.

— Mon Dieu, dit la marquise, si vous y tenez tant, — il y en a d'autres dans le parc.

— Mais ces pervenches ont fleuri dans votre belle main, dit le poëte. S'il ne fallait faire qu'un poëme épique pour les mériter...

— Que dites-vous là? Vous m'effrayez!

— S'il ne fallait qu'une course au clocher, dit le dandy.

— S'il ne fallait que traverser à la nage le Bosphore, dit le maître des requêtes.

— Et vous ne songez pas, dit la marquise d'un air railleur, que le bouquet serait fané longtemps avant la fin de ces travaux d'Hercule. Je vous conseille plutôt de faire tous les trois assaut d'esprit. Celui qui aura de l'esprit comme quatre remportera la victoire.

— Avec vous, madame, dit le maître des requêtes, nous n'aurons jamais d'esprit.

— Je m'ennuie, vous le savez, poursuivit la marquise; racontez-moi quelque beau conte comme la sultane Scheerazade.

— Je ne suis pas un romancier, dit avec orgueil M. de Brunel.

— Vous n'avez pas besoin de vous en défendre, dit la marquise. Si vous ne voulez pas raconter quelque chose, vous serez hors du concours pour mon bouquet de pervenches.

— Je veux être du concours; mais que puis-je raconter?

— Si vous n'avez pas d'imagination, vous avez bien un peu de mémoire. Racontez-moi quelque jolie histoire où vous avez joué un rôle.

— C'est cela, dit le lion en se pavanant; moi j'ai dans le cœur bon nombre de ces histoires-là.

— Je ne suis pas embarrassé non plus, dit le maître des requêtes.

— Eh bien! je vous écoute.

— Mon Dieu, madame, je débute sans plus de préface.

Le maître des requêtes raconta lourdement une vulgaire histoire d'amour dont il avait été le héros. La marquise y prit pourtant un certain intérêt de curiosité féminine. Je me garderai bien de vous redire cette histoire, non plus que celle que raconta avec toutes sortes de grimaces M. du Boys, qui croyait déjà tenir le bouquet.

— Et vous, dit la marquise en se tournant vers le poëte avec une expression plus sympathique, qu'avez-vous à me raconter? Je vous écoute.

— Moi! je n'ai rien à dire, murmura Jules du Rosoy de l'air du monde le plus décidé à garder le silence. Que voulez-vous que je vous raconte? Mon âme n'est pas un livre profane que tout le monde ouvre et feuillette à son gré. C'est un poëme mystérieux que je me chante à moi seul dans mes jours de tristesse et de solitude. Quelquefois il m'arrive de répandre mon amour en hymnes, en stances ou en sonnets; mais en vérité la prose d'un récit n'est pas digne de traduire ce que l'amour a écrit là.

Disant ces mots, Jules du Rosoy se frappa le cœur d'un air inspiré.

— Le charlatan! pensa la marquise. — Enfin, lui dit-elle tout haut, vous me devez une histoire, j'en suis fâchée pour vos grands airs mystérieux, mais vous êtes contraint de prendre à votre tour la parole.

Le poëte avait levé les yeux sur le portrait; une idée l'illumina tout à coup.

— C'est une inspiration qui me vient d'en haut, dit-il en cherchant parmi ses souvenirs. Ce n'est pas mon histoire que je dois

lui raconter pour distraire son cœur, c'est son histoire à elle-même : le bouquet de pervenches est à moi.

III.

« Il y a quatre ou cinq ans, aux fêtes du carnaval, la belle marquise de Chantour rencontra dans le monde M. le comte Gérard de Cerny, — je ne me pique pas de bien me rappeler les noms ; — ils se virent, ils s'aimèrent, ils ne se le dirent pas et se comprirent. La marquise était jolie entre toutes les femmes ; le Corrége seul eût été digne de la peindre, tant elle avait la grâce exquise et la fraîcheur de l'aube. Elle était mariée depuis trois ans à un sportmann, qui n'avait pu oublier pour elle ses habitudes d'Opéra Il y a encore beaucoup de gens, à Paris, qui préfèrent à leur femme la femme qui est à tout le monde ; c'est là un travers de tous les siècles. Madame la marquise avait d'abord aimé son mari avec toute l'ardeur d'une âme de vingt ans. Elle s'était bientôt fatiguée d'aimer toute seule. Le comte de Cerny lui était apparu très à propos ; il était digne en tout point d'inspirer une belle passion : c'était un gentilhomme de la tête aux pieds. Tout enchaînée qu'elle fût par son devoir, la marquise se laissa prendre à ses façons galantes et à son art exquis de parler sans rien dire. Ils se rencontrèrent souvent en 1846, pendant les bals de l'hiver. Ils commencèrent par se tout dire avec un regard ; ils finirent par s'entendre par toutes les voix de la passion. Pour la première fois de sa vie, la marquise fut heureuse, ou du moins elle prit un vrai plaisir à cette comédie humaine où nous jouons tous notre triste rôle. Elle fut effrayée de cette passion naissante, toute pleine d'orages et de tempêtes. — Qu'importe, se disait-elle, si je suis renversée par un coup de vent ; je ne veux pas vivre, comme je vivais, dans le calme et dans la prose. Il me faut du bruit et de l'agitation ; c'est l'éclat du tonnerre que désire mon cœur. — Et son cœur eut bien sujet d'être content.

» Le bonheur ne se raconte pas, un proverbe l'a dit ; je passe donc les pages blanches du roman de la marquise. Son bonheur

dura six semaines comme par une bénédiction du ciel. Six semaines de bonheur! Ah! marquise, Satan vous les comptera un jour.

» Cependant il se passa un jour sans qu'elle revît le comte. Qui pouvait donc le détourner en si beau chemin? Quoi, l'heure était sonnée et il ne venait pas! Avait-il perdu la tête et le cœur? Il faut avoir attendu dans sa vie pour comprendre les angoisses de la marquise. Elle attendit cinq minutes, une heure, un jour, un siècle : il ne vint pas. Elle attendit le lendemain; elle se pencha vingt fois à la fenêtre, elle sonna vingt fois sa femme de chambre pour lui demander si on n'avait pas sonné. Le surlendemain, — elle n'avait pas dormi depuis trois jours, — elle était assoupie devant l'âtre, poursuivant la fugitive image du comte, quand elle vit entrer — le portrait de son amant — un beau portrait, comme celui que vous voyez là. Il y avait une lettre avec le portrait. Voici à peu près ce que disait le comte :

« Adieu, madame. Je vous ai aimée de toute mon âme, je vous » aime encore, mais dans le souvenir. Que voulez-vous! l'amour » est un voyageur qui va sans cesse à la découverte. Ce portrait a » été peint par Ary Scheffer il y a trois semaines, quand à votre » seule pensée j'avais l'âme dans les yeux et sur les lèvres. C'est » *moi* quand je vous aimais. Ce *moi*-là est mort. Nous mourons » mille fois pour renaître sur nos ruines. Gardez mon portrait » si vous voulez, c'est votre amant; pour moi, je ne suis plus » qu'un étranger.

» Le comte de Cerny. »

» Le croira-t-on? Au bout de six semaines, le comte de Cerny s'était laissé enlever par une comédienne. Après avoir pleuré toutes ses larmes, la marquise se consola dans cette idée qu'elle s'était réveillée au beau moment du rêve. — Mieux vaut mille fois, se disait-elle, avoir fini ainsi dans tous les enchantements de l'amour, que d'avoir attendu l'heure du déclin. — Toutes les femmes devraient raisonner avec cette force de logique. Comme a dit un poëte persan, le cœur est un buisson qui fleurit au printemps; cueillez-y des bouquets, mais gardez-vous d'y pénétrer

trop loin; après les bouquets viennent les épines et les ronces. La marquise laissa donc en paix le fugitif. — Au moins, se disait-elle, s'il revient, il reviendra avec l'amour, car mes larmes et mes plaintes ne l'auront pas offensé. Il ne se rappellera que mes sourires. — Il ne revint pas. — La marquise cultiva avec religion les fleurs odorantes du souvenir. Dans son boudoir, en face du canapé où elle s'asseyait souvent, était un miroir de Venise du meilleur temps où elle saluait sa beauté cent fois par jour; elle détourna le miroir pour accrocher en face d'elle le portrait du comte. N'était-ce pas la plus grande preuve d'amour que pût donner une belle femme. Je n'en connais pas deux capables de ce sacrifice. » — Voilà mon histoire.

IV.

Le poëte s'inclina vers la marquise en achevant ces mots.

— C'est tout? murmura-t-elle en essuyant une larme. Comment donc avez-vous appris cela?

— Le poëte, madame, a le privilége de lire dans les cœurs comme une femme lit dans les yeux de son amant.

— Vous avez fini votre histoire? dit le maître des requêtes en service extraordinaire.

— Enfin! dit le beau du boulevard de Gand comme un homme qui allait s'endormir.

— Il ne me reste donc plus qu'à donner mon bouquet de pervenches, reprit la marquise avec un soupir.

— Et je sais bien, dit le poëte, à qui vous l'allez donner.

— Point d'influence, dit le maître des requêtes.

— Si j'avais quatre bouquets et quatre cœurs, dit la marquise, peut-être....

— Nous ne sommes que trois, interrompit le maître des requêtes.

— Silence! s'écria le poëte, n'avez-vous pas déjà abusé de la parole.

— Je n'ai qu'un bouquet et qu'un cœur, reprit la marquise, mon cœur et mon bouquet sont à lui.

Disant ces mots, la marquise se leva et alla déposer le bouquet dans le beau vase du Japon qui touchait au cadre du portrait.

— Mais, dit Théobald, celui-là n'était point du concours.

— J'avais oublié de vous avertir qu'il en était, murmura la marquise.

— Mais il n'a rien raconté.

— C'est tout juste pour ce motif que ce bouquet lui revient de droit. Avouez qu'il a sur vous un grand avantage pour n'avoir rien dit.

— On ne bat pas son monde avec plus d'esprit et de méchanceté, dit le maître des requêtes en prenant son chapeau. Adieu, madame la marquise, il faut se hâter de vous laisser en tête-à-tête avec ce portrait.

— Attendez-moi, M. de Brunel, dit Théobald en boutonnant son gant. Je ne veux pas lutter davantage contre un homme qui ne dit rien.

Le poëte allait partir sans observation, la marquise lui prit la main :

— Attendez, dit-elle avec un sourire de fraternité; vous êtes un homme d'esprit, vous avez compris qu'on ne va pas au cœur des femmes en leur parlant de soi-même, mais en leur parlant d'elles-mêmes. Les autres ne reviendront plus, Dieu merci; mais vous, je vous attends.

Le poëte baisa la blanche main, s'inclina et partit.

Demeurée seule, la belle marquise tomba agenouillée devant le portrait.

— O toi, qui n'as rien dit, n'es-tu pas plus éloquent mille fois! Tu parles mieux que le poëte lui-même, car l'amour est plus éloquent que la poésie. A toi le bouquet de pervenches, à toi qui me racontes chaque matin et chaque soir le beau poëme d'amour qui enchante ma vie!

Après être ainsi descendue dans son cœur pour y trouver les ivresses du beau temps, la marquise sonna et ordonna à sa femme de chambre de la déshabiller.

J'étais toujours là. Mon âme nageait toujours sur le bouquet de pervenches. Je ne songeais pas le moins du monde à m'en aller

— ni à regarder de l'autre côté, — mais — on frappa à ma porte.

— N'ouvrez pas! dis-je avec fureur.

Mais on avait ouvert. C'était madame *** : mon âme rentra chez moi — j'allais dire chez elle.

Qu'est-ce que madame *** ? Une de ces belles folies qui nous viennent en pleine jeunesse, secouant leurs grelots, leur éclat de rire et leurs larmes.

— Ah ! madame, pourquoi venez-vous si mal à propos ? Tel que vous me voyez, je ne suis pas chez moi, je suis retenu aux Champs-Élysées chez la belle marquise de Monte— qui est en train de se coucher.

IV.

VOYAGE D'UN RAYON DE SOLEIL.

Un coup de vent m'a chassé dehors, — c'est-à-dire de ma fenêtre; — me voilà forcé de voyager à l'intérieur.

Si j'avais mille écus dans ma poche, je n'entreprendrais pas ce voyage-là. Italie! Italie! depuis que j'ai perdu de vue ton lac Majeur, ton Palais Ducal, ton Vatican, ton Pausilippe, j'ai le mal du pays. L'homme est né pour voyager. « La vie est un voyage. » La tombe elle-même est la route d'un autre monde.

Je pourrais bien aller jusqu'à Saint-Cloud ou jusqu'à Pontoise; il me reste assez d'argent pour cela, mais le voyage n'est charmant qu'à la condition de ne pas arriver.

Puisque aussi bien un rayon de soleil est aujourd'hui mon hôte, je vais visiter les amis qui habitent ma chambre.

Autour de ma chambre il y a des tableaux. M. de Scudéry n'avait pas un plus beau cabinet de peintures.

En Hollande j'ai acheté des tableaux italiens, en Italie j'ai acheté des tableaux hollandais. Les bons tableaux sont comme le bon vin, ils prennent du ton en voyageant. L'air et le soleil d'un nouveau

pays sont une épreuve décisive pour les coloristes et pour les vignobles.

Prudhon est un grand peintre parmi les grands peintres. Il avait trouvé le pinceau d'Euphanor et la palette du Corrége. Quelle exquise pureté de contour! Quelle ineffable fraîcheur de touche! J'ai sur mon canapé une figure de Prudhon à mi-corps, grandeur naturelle. C'est une belle femme presque nue qui cache sa gorge avec la main. Le mouvement est d'une grâce naïve et pourtant maniérée. La main est si belle et si légère que, tout en faisant ombre au sein, elle l'indique plutôt qu'elle ne le cache, puisqu'elle appelle le regard. C'est la supercherie de la candeur. Le sein et l'épaule ont toute la morbidesse inappréciable de l'école de Parme. On ne saurait y reprendre qu'un accent de trop ardente volupté. Mais la tête corrige assez cet accent par sa douceur rêveuse. Elle incline légèrement un beau cou nourri de roses et de lys qui rappelle les nonchalances du cygne. Elle est coiffée avec un goût douteux : les cheveux sont relevés par un ruban rouge qui les réunit à un léger bouquet dont l'éclat est étouffé dans la demi-teinte. L'expression de cette figure appartient tout à la fois au caractère antique et au sentiment moderne. J'y retrouve un peu trop le sourire des femmes du consulat, peintes par Gérard; mais, dans tout l'œuvre de Gérard, rien n'est digne d'être comparé à cette figure, qui est sans doute un portrait dont l'original est apparu à Prudhon à travers le voile sacré des visions de Praxitèle.

Parlerai-je de cet autre portrait qui n'a pour lui que la vérité, sans les rayonnements de la poésie. C'est la duchesse de Bourgogne par Largillière. Elle est là telle qu'elle fut, — duchesse, — mais rien que duchesse. Je vous salue, madame la duchesse; mais, malgré votre coiffure à la turque, je passe mon chemin. J'aime mieux ce beau portrait peint par Henri Lehmann; — mais il est là pour moi et non pour vous. —

Celui que vous voyez si doux et si triste, c'est la figure d'une femme que je n'ai pas connue et que j'ai beaucoup aimée. Elle est morte dans sa beauté, frappée dans sa fleur pour aller peupler l'immortelle galerie dont saint Pierre tient la clef.

Au-dessus du piano, sous une glace de Venise du meilleur style avec des ornementations bizarres, j'admire souvent un petit Meissonnier : *Deux mères qui font embrasser leurs enfants.* C'est une très-jolie esquisse faite de rien, c'est-à-dire avec un rayon de génie qui passe. Comme Chardin applaudirait! Ces deux mères vêtues de robes Louis XV ont une élégance que Chardin n'a pas connue.

Connaissez-vous Belloc? un peintre qui osait être coloriste sous David. Belloc ne créerait pas un Jugement Dernier. Son talent n'a pas les larges ailes qui dévorent l'espace. C'est un fantaisiste qui ramasse bravement le pinceau du Corrége : «*Et moi aussi je suis peintre!*» dit Belloc en rivalisant de fraîcheur et d'éclat avec le Corrége. Cette *Nymphe Bocagère* qui a des cerises sauvages pour pendants d'oreilles, c'est vivant, c'est étrange, c'est adorable. Il y a longtemps qu'elle me demande un petit poëme antique, mais les poëtes grecs ne mangeaient pas de cerises.

Il y a un Diaz à côté : *La Lecture du Roman.* J'aime autant la *Nymphe Bocagère.* Cependant cette femme qui lit un roman dans ce paradis idéal d'herbe fraîche et d'arbres touffus a toutes les séductions des filles d'Ève. Diaz n'était, il y a six ans, qu'un joli peintre, aujourd'hui c'est un beau peintre. Voyez plutôt cette figure blonde toute ruisselante de soleil. Pas un Vénitien du beau temps qui ne signerait cela.

L'école anglaise est représentée ici par une figure de Reynolds : une jeune Espagnole qui a l'air de partir pour la guerre. On n'est pas plus déterminée. Le vent secoue une plume en guise de panache dans sa chevelure. Prenez garde au combat, vaillante amazone, car c'est l'Amour qui se trouvera sur le champ de bataille. Belle couleur! mais un peu de fracas dans les ajustements.

Cette assemblée où l'on trinque et où l'on s'embrasse, — l'ivresse du vin et l'ivresse de l'amour, — est un tableau anglais inspiré par les grivoiseries hollandaises de Brackemburg. C'est plus clair de ton, plus délicat de physionomie. Dans les poëmes de Brackemburg on est toujours sur le point de tomber sous la table, ici on se tiendra autour de la table.

J'ai acheté à Pise, à un marchand de vinaigre, une page élo-

quente de l'école allemande. C'est un Christ couronné d'épines peint sur bois — peut-être par Albrecht Dürer — pour le gouverneur de Bergame, selon une inscription authentique. La tête du Christ est trop connue par l'expression, mais les mains sont un chef-d'œuvre : elles saignent, elles pleurent, elles sanglotent. Il semble que ces divines mains enchaînées par les hommes ressentent une douleur morale, — la douleur de ne pouvoir plus consoler et bénir les opprimés, les pauvres et les pécheresses.

Il y a longtemps déjà j'écrivais que Boucher était après tout un peintre hardi, insensé, aventureux, charmant, fertile en ressources, fécond en caprices. — Les Boucher n'avaient plus cours dans le commerce et étaient honnis de la critique. — O flux et reflux de l'opinion humaine! Aujourd'hui les Boucher sont hors de prix, même parmi les critiques. Celui qui ne trouvait que de la *pelure d'oignon* au bout de son pinceau est devenu un peintre toujours en verve, un coloriste charmant. L'opinion, je l'ai dit, c'est le flux et le reflux. Elle ne s'arrête jamais au point indiqué par la sagesse; après avoir dépassé les bornes, elle revient en toute hâte et abandonne sa conquête. J'ai acheté autrefois quelques Boucher au temps où on les donnait presque, c'est-à-dire à raison de trois à quatre louis le tableau. Aujourd'hui on me trouve très-heureux, mais moi je ne me trouve pas plus riche qu'autrefois, car je sais que l'heure du reflux viendra encore pour Boucher. En attendant flux ou reflux, j'aime beaucoup ce Mercure un peu rouge qui, sous les yeux d'une Vénus sans style mais pleine de grâce et de séduction, enseigne à lire à Cupidon. Comme les colombes sont jolies! On entend les battements d'ailes. Le paysage a toute la saveur agreste d'un paysage d'opéra.

Le soleil, qui se nourrit de roses, n'a pas eu le temps depuis un siècle de manger celles de ce pastel. Un portrait de madame de La Popelinière par La Tour, qui me rappelle ces vers charmants de Théophile Gautier :

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver en vous touchant la joue
A fait mourir vos œillets et vos lys,
Vous n'avez plus que des mouches de boue,
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passé le doux règne des belles.
La Parabère avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

La pauvre femme, elle est là, toujours là, qui me raconte avec un sourire attristé comment le duc de Richelieu, après avoir passé par la porte et par les fenêtres, finissait par passer par la cheminée. Hélas! quand son mari, monsieur de La Po-pe-li-nière, l'eut chassée comme une courtisane, quand elle fut libre de recevoir à toute heure par la porte ouverte son amant dans ce pauvre réduit de la rue Ventadour, qui fut son tombeau, il ne vint plus. C'est la moralité de toute histoire amoureuse. Quand on a passé par la fenêtre, on ne daigne plus franchir le seuil de la porte.

Sous ce portrait il y en a un plus vivant et plus gai, celui de mademoiselle Sophie de Camargo par Landberg. Sophie de Camargo fut digne de sa sœur, non pas pour la danse, mais pour les passions orageuses. Elle avait bien débuté : au premier enlèvement de Marianne de Camargo, elle avait voulu être enlevée aussi avec tous les honneurs de la guerre.

Soleil, mon ami, vous êtes trop amoureux de cette petite fille depuis quelques jours : vous n'en laisserez pas. Janin m'avait déjà averti. J'ai beau placer cette figure loin de vos atteintes, vous brisez vos rayons dans la glace pour mordre à cette pomme défendue.

Ce paysage de Rousseau est bien planté. Ces premiers plans, ces arbres touffus, ces eaux agitées par la barque du pêcheur, ces herbes vivantes, c'est la vérité ; ce ciel bleu où courent trois nuages, ces lointains qui entraînent le regard, c'est la poésie.

De quel nom faut-il signer cette petite Éducation de la Vierge, qui accuse la touche magistrale d'un maître italien du seizième siècle? Est-ce André del Sarte, le rayonnant et ineffable Florentin? Quel sentiment naïf et divin dans cette figure de sainte Anne! quel réalisme savoureux dans cette figure de la Vierge, qui n'est encore qu'un enfant!

Qu'entends-je? quel est ce bruit, ce tumulte, ce cliquetis d'armes, ces cris de guerre? C'est un choc de cavaliers dans les Calabres. Comme ces chevaux sont lancés au combat à bride abattue! Le peintre lui-même a pris le mors aux dents. Saluons maître Salvator Rosa. Quelle suprême harmonie dans ce désordre!

Il y a non loin de là une autre bataille, que le Bourguignon reconnaîtrait peut-être, mais dont je ne veux pas charger le souvenir du Bourguignon.

Reposons notre regard sur ce beau paysage de Marilhat — le dernier qu'il ait peint — c'est un paysage d'Occident, triste et doux comme un dernier rêve, comme un soleil couchant, comme un premier jour de novembre. Le ciel est sombre; la nature s'agite avec inquiétude et penche ses cheveux verts au bord de l'eau. Pas une seule créature dans ce paysage — Marilhat n'aimait plus les hommes. Il se voyait seul sur le théâtre solennel du Très-Haut. Il y en a qui meurent de génie — flamme vive allumée par Dieu et qui dévore ici-bas tant de demi-dieux. — Il y en a qui meurent de folie, comme le Tasse. Ceux-là sont quelquefois des hommes de génie, parce que le génie est près de la folie, comme la montagne est près de l'abîme. Marilhat est mort fou comme Pascal — et comme Pascal il voyait un abîme sous ses pas; — aussi se réfugiait-il avec une joie funèbre dans ces mélancoliques paysages où, comme Ruysdaël, il répandait le secret de son âme en peine.

Mes yeux aiment ce Tintoret d'une touche véhémente : *Les Apôtres devant Jérusalem.* La palette vénitienne est là qui rayonne. Cependant la figure voisine n'en pâlit pas. C'est une belle fille de quinze ans qui sourit à l'aube amoureuse. Ses cheveux blonds baignent la neige rosée de son épaule frémissante et de sa gorge immaculée. Où vont ses regards si doux qui appellent l'âme? Ils vont vers le rivage idéal de l'inconnu, plus loin que les nuages,

dans les pays bleus où chante la chimère. Cette jolie figure est signée Camille Roqueplan, le lumineux fantaisiste.

Sourions à ces belles dames que Wattier a groupées dans ce bleuâtre et impossible paysage. C'est là de la peinture d'un autre temps. Wattier, faut-il s'en plaindre? est né cent ans trop tard. C'est un peintre de la régence étincelant et féerique comme mon ami Pater. Peut-être est-ce Pater lui-même. Pourquoi ne pas croire à la métempsycose du talent?

J'ai rapporté de Venise une Vierge de l'école primitive qui annonce déjà toute la splendeur du siècle d'or. Elle est peinte sur un panneau de bois de cèdre dans un chœur d'anges invraisemblables. La figure de la madone a le caractère majestueux des byzantins adouci déjà par l'onction du coloris.

Les peintres admirent cette grande toile d'un aspect vénitien, qui serait du Padouan si elle n'était d'un Vanloo, le meilleur, Jean-Baptiste; — ou plutôt de Raoux, un peintre trop peu apprécié; — c'est une marquise à sa toilette. Les uns disent que c'est madame de Parabère, les autres reconnaissent madame Dubarry. Pour moi, c'est madame de Pompadour. Ce qui est hors de doute, c'est que ce tableau est un des plus jolis de la galerie du dix-huitième siècle. La dame est devant un miroir d'un dessin très-élégant; elle y appuie une main. Elle tient de l'autre un bouquet que cueillerait Van Huysum. Elle porte sa tête avec beaucoup de respect, parce que Rosine est occupée à sa coiffure. Rosine contraste par ses tons brunis et ses robustes appas avec la blancheur et la délicatesse de la dame. C'est comme un sacrifice. Les étoffes sont très-belles. C'est l'école vénitienne dans toute sa splendeur. La gamme est harmonieuse. Le soleil se joue avec un éclat ménagé sur les chairs et sur les draperies. On est impatient de respirer ce bouquet, mais on craint de trop approcher les lèvres de ce sein qu'il ombrage.

Cette femme peinte par Verdier efface toutes les figures de Greuze. C'est la même couleur, avec un autre sentiment. Il y a là un rayon de poésie et d'idéal qui n'a jamais rayonné sur la palette du peintre de la *Cruche Cassée*. Cette femme de Verdier a des fleurs plein les bras, mais ce sont des fleurs moissonnées au pays de l'amour, d'où elle vient et où son cœur est resté.

Je voudrais bien croire que je possède un Watteau : quelques flatteurs me disent : « Vous avez là un joli Watteau. » Ils n'en croient pas un mot, ni moi non plus. Ce joli Watteau, c'est une fête galante de quelque autre élève de maître Gillot. La fillette qui est balancée dans les branches par un grand gars qui a l'air d'y regarder à deux fois est peinte largement, d'une touche grasse et fleurie. Elle a le regard troublé, comme il convient à une fillette qui s'abandonne à l'espace. Comme elle s'abandonne à l'amour! Sa jupe est battue par le vent — qui n'est pas trop indiscret. — Si jamais elle lâchait la corde! on n'a pas peur de la voir tomber; car, si elle tombait, il y a sous elle une herbe odorante, touffue et douillette.

J'ai quelques dessins précieux, un de Pradier, un de Clesinger, un de Vidal — qui lui aussi a créé son monde, — un de Victor Hugo, un de Théophile Gautier qui fait toujours la même femme court-vêtue, idéal charmant du poëte et du peintre.

Cette page brûlante d'Eugène Delacroix brave la critique et l'hiver. Cela s'appelle une fantasia arabe. Comme les cavaliers ont bien livré le mors aux dents aux chevaux! Quel galop effréné! les sabots des chevaux n'ont pas le temps de toucher la terre. Pendant qu'ils vont ainsi plus vite que le vent, plus vite que le temps, plus vite que la mort, voyez comme ces figures arabes ont pris aussi le mors aux dents. Détournons-nous de leur chemin.

Je vous salue, page printanière de Jules Dupré, — page automnale de Decamps, — esquisse enragée de Thomas Couture, — je vous salue.

Edmond Hédouin n'a pas eu besoin de signer ce coup de l'étrier, c'est-à-dire ce Basque qui s'arrête avec sa monture devant un puits où une belle fille lui offre à boire dans sa cruche.

Gleyre m'a donné une idylle antique du meilleur style. On croirait qu'il l'a détachée d'une fresque d'Herculanum ; c'est le même caractère sans plus de couleur. Cette fraîche idylle vous raconte les passions furieuses et charmantes de la nymphe Leucothoé pour le pâtre Alcimédon.

Je n'ai point décrit toutes les richesses de mon musée olympien : j'ai des chinoiseries, des peintures chinoises sur porcelaine et sur

papier de riz ; j'ai de vieux meubles sculptés avec la naïve ferveur de l'art primitif, des étrusques, des Faenza, des Bernard de Palissy, enfin des médailles que je n'ai jamais regardées.

Je suis passionné pour la sculpture, — art solennel et divin : — une statue c'est plus qu'un homme, c'est presque un dieu. J'ai rapporté de Baïa, avec religion, une tête de muse du siècle d'or. C'est la muse inspirée qui chante Apollon et Daphné :

O mon maître Apollon ! Daphné la chasseresse
Brave sous les lauriers ta divine caresse ;
Mais si tu viens près d'elle en lui disant des vers,
Elle ornera ton front de lauriers toujours verts.

Cette tête de muse, qui a été enterrée peut-être deux mille ans, est vivante encore par l'expression comme le jour où elle naquit sous le ciseau d'un Grec.

J'ai placé près d'elle un buste signé Clesinger, c'est-à-dire taillé par la passion hardie et aventureuse. Quelle opulence de chevelure ! quelle fierté voluptueuse dans le cou et sur le sein ! C'est la vie vêtue d'une robe de marbre.

Que ce petit groupe de Boucher est joli, impossible et charmant ! c'est M. Lubin surpris agenouillé devant mademoiselle Philis par le citoyen Palémon, le vieux berger jaloux. Le vent indiscret bat la jupe, mais le chien aboie et tout est perdu ! — je voulais dire tout est sauvé. — Le chien est presque digne de ceux de Barrye, ce petit-fils de La Fontaine, qui écrit ses fables sur du bronze.

Et ce buste signé Jouffroy, où le sculpteur a rappelé les visions de Léonard de Vinci, évoquant les œuvres de l'antiquité ? Mais celui-là n'est pas visible aujourd'hui. Je salue et je passe.

Et pourtant toutes ces œuvres, — à part celles qui appartiennent au foyer, ces œuvres qui font la joie de mes yeux, qui évoquent le passé et me dévoilent l'avenir, qui sont ma seule bibliothèque, qui me racontent toute l'histoire du monde où j'ai vécu des siècles, — le monde de l'art, le paradis idéal des rêveurs, — toutes ces œuvres que je voudrais emporter dans le tombeau, — dans l'autre monde, — qui sait où elles seront dispersées demain ? La barque

littéraire est si fragile au milieu de cet océan soulevé par la tempête révolutionnaire ! Adieu, tableaux et marbres ! amis si éloquents dans votre silence, amis de tous les instants, amis qui avez dit souvent à mon cœur désolé : « Nous sommes encore là à l'heure où tant d'autres ne reviennent plus au seuil hospitalier ; nous peuplons la solitude, nous appelons l'inspiration, nous ouvrons au travers des sombres forêts de la terre les radieuses échappées vers l'horizon du monde des âmes entr'ouvert par Platon. »

Mais je me consolerai de la perte de toutes ces œuvres aimées, si Dieu me garde un portrait qu'il a peint lui-même :

N'avez-vous pas vu, drapée en chlamyde,
Une jeune femme aux cheveux ondés,
Qui prend dans le ciel son regard humide,
Car elle a les yeux d'azur inondés ?

Son front souriant qu'un rêve traverse
N'est pas couronné ; mais elle a vingt ans !
Et sur ce beau front la jeunesse verse,
Verse à pleines mains les fleurs du printemps.

Cette femme est belle entre les plus belles ;
Les plus clairs regards l'ont tous vue ainsi ;
Ne dirait-on pas un rêve d'Apelles
Que réalisa Corrége ou Vinci ?

Un jour de soleil, Dieu, le seul grand maître,
La prit dans son cœur, son cœur radieux !
En son Paradis il la voulait mettre ;
Mais la curieuse a quitté les cieux.

Soudain la peinture et la statuaire
Ont saisi l'attrait de cette beauté,
Et dans sa maison, un vrai sanctuaire,
Son charmant portrait est peint et sculpté.

Mais tous ces portraits que le talent signe
Rappellent-ils bien le charme infini
De ce pur profil, de ce cou de cygne,
Désespoir de l'art, — l'art du ciel banni !

Savez-vous pour qui fleurit cette rose,
Cette lèvre où passe un son si charmant,
Et pour qui son cœur, en parlant en prose,
Est toujours poëte ? A-t-elle un amant ?

Je l'ai vue hier, la valse insensée
Dans ses tourbillons l'entraînait sans lui;
Mais triste elle était toute à sa pensée;
Pour lui dans sa chambre elle est aujourd'hui.

Il est sur son cœur qui commence à battre;
Il lui parle en maître et porte la main
De ses cheveux noirs à son sein d'albâtre;
Va-t-il rester là jusques à demain?

Dans la solitude et sous la ramée,
La biche aux doux yeux joue avec le faon :
Elle joue ainsi, cette belle aimée,
Et n'en rougit pas, — car c'est son enfant.

V.

QUE LA JEUNESSE EST LA MUSE DE LA VIE.

QUE CEUX QUI ONT ÉTÉ JEUNES A VINGT ANS LE SONT TOUJOURS.

Il y a un voyage qu'on fait tous les jours sans y penser; un voyage dans un pays perdu, dans un paradis fermé, dans une oasis toujours verte et toujours hospitalière au voyageur; c'est le voyage dans la jeunesse, quand déjà s'en va la jeunesse. C'est là seulement qu'on apprend à se reconnaître, car là seulement on se regarde passer dans la vie. L'homme d'aujourd'hui je ne le reconnais pas, mais j'étudie jusqu'au cœur l'homme d'hier, — celui qui déjà n'est plus *moi*.

Je me crois toujours à ma fenêtre et je n'y suis jamais. Dès que j'y mets le pied me voilà parti pour je ne sais où. Mon esprit prend le mors aux dents et se va perdre dans les mille et un dangers de la course au clocher. La fenêtre n'est le plus souvent pour moi que l'étrier. Le coup de l'étrier, c'est le vague et enivrant parfum du pays idéal que chasse vers moi tous les matins la jeunesse en me fuyant. Ah! la jeunesse! la jeunesse! l'amour et la chanson de la vie, l'aube toute rose et le printemps qui rit, le temps des beaux

rêves et des divines folies, c'est l'idéal que nous cherchons toujours et que nous n'entrevoyons qu'après l'avoir perdu.

Ce matin une pénétrante odeur de verveine a été mon coup de l'étrier. Il ne m'a fallu qu'un instant pour m'envoler au pays perdu. Je te reconnais, mon beau pays! Voilà bien la solitude où j'aimais à rêver avec les visions de vingt ans. Voilà bien la cascade qui me chantait les hymnes de l'infini. Voilà le rocher nu et le saule dévasté qui savaient toutes les joies de mon cœur...

Mais qu'ai-je vu? Quelle est cette belle fille couronnée de roses blanches?

Tout est désolé autour d'elle; on entend bramer le vent du sud et pleurer le torrent. Pourquoi cette lyre muette, abritée par le rocher et par le saule? elle suit sa rêverie dans les tristesses du passé.

— Qui es-tu? ô toi qui pleures dans ton âme! ô toi qui ne chantes plus que la chanson des mélancolies! ô toi qui ne crois plus qu'au paradis fermé! ô toi qui portes la dernière couronne des vertes années.

— Qui je suis, hélas! je suis ta jeunesse. Ne me reconnais-tu donc pas aux battements de ton cœur? Je suis ta jeunesse, je te fuis et je me fuis moi-même, ou plutôt je viens ici où nous nous aimions tant.

— O ma jeunesse! je vous aime toujours et je ne vous fuis pas. Vous avez bien tort de vous exiler ainsi. Est-ce que vous voulez me faire croire que j'ai des cheveux blancs? Quittez ces grands airs mélancoliques, et vivons gaiement ensemble comme des amoureux de Venise. Nous n'avons plus vingt ans, mais le soleil monte encore pour nous. Craignez-vous donc, ô ma mie, la saison des orages?

— *Nous n'irons plus aux lilas!*

— Vous chantez la vieille chanson : *Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés!* Mais après les lilas les roses d'avril, après les roses d'avril les roses de toutes les saisons.

— La jeunesse n'est belle à voir qu'avec sa couronne de roses blanches.

— Consolez-vous, ô ma belle attristée! Je vous couronnerai de

A. DEBACQ DEL. P. COLIN SCUL.

— QUI ES TU DONC TOI QUI PLEURES ET QUI NE CHANTES PLUS ?

JE SUIS TA JEUNESSE NE ME RECONNAIS TU PAS AUX BATTEMENTS DE TON CŒUR !

bluets, d'épis et de coquelicots; je suspendrai des cerises à vos jolies oreilles; j'ornerai votre sein d'un bouquet de fraises des bois.

— Avec les fruits mûrs l'âge mûr.

— Pour quelques-uns, oui; pour beaucoup, non. Ceux qui vivent par l'esprit et par le cœur dans le cortége des nobles passions, ceux-là ont encore la jeunesse après la jeunesse, ceux-là quand ils ont cent ans cueillent encore comme Titien, comme Fontenelle, comme le maréchal de Richelieu, le regain qui résiste aux premiers givres. Homère quand il est mort avec sa couronne de cheveux blancs s'appuyait amoureusement sur la jeunesse.

— Qui vous a dit cela?

— Antipater le Corinthien, qui a écrit cette épitaphe : « Ci-gît Homère. — Que dis-tu? Tu ne sais pas s'il est ici ou là-bas, dans la terre ou dans la mer. — Homère est ici et là-bas, il est dans l'air qui passe. Voilà pourquoi, ô voyageur, tu respires la poésie dans l'air qui passe. Laisse-moi donc écrire ci-gît Homère qui est mort en pleine jeunesse, puisqu'il est mort poëte. »

— Poëte, c'est-à-dire fou.

— Fou de la sublime folie. N'est pas fou qui veut l'être à ce degré-là. Quiconque n'apporte pas en naissant son grain de folie est un être déshérité de Dieu : il ne sera ni poëte, ni artiste, ni conquérant, ni amoureux, — ni jeune. — Ce marchand de cochons qui passe le gué là-bas tout en comptant sur ses doigts ce que chaque bête lui rapportera d'écus, est venu au monde avec les mains pleines de grains de sagesse. Aussi il n'a jamais eu vingt ans : il a été créé pour garder les pourceaux, — et lui-même n'est qu'un pourceau d'Epicure quand il est au cabaret et qu'il chante des sérénades à la servante de l'endroit. — Croyez-moi, jeunesse ma mie, Dieu ne vous a pas faite à l'usage de tout le monde.

— Assurément Dieu m'a faite à votre usage, ô mon poëte! car pour votre âge je vous trouve bien jeune.

— Votre épigramme ne me vieillira pas et ne m'empêchera pas de vous dire que vous êtes la muse de la vie et que vous ne vous donnez qu'à ceux qui savent monter jusqu'à vous. Il y en a qui s'imaginent vous connaître, parce qu'en allant à d'autres vous répandez le parfum de votre poésie en passant auprès d'eux, parce

qu'ils ont eu quelques aspirations vers vous un jour que la musique éveillait à demi leur âme, un soir que leur maîtresse répandait une larme à travers leur éclat de rire. Mais ils n'ont pas pour cela connu tes sœurs divines, ô ma jeunesse! ils n'ont pas à si bon compte porté ces lis et ces roses, ces moissons, ces vendanges de la vie. Consolez-vous donc, nous vivrons toujours des mêmes folies, nous faucherons ensemble les blonds épis, nous nous couronnerons de pampre et de raisins. Qui sait si notre regain ne bravera pas le givre dévorant? Quand je porterai la couronne de cheveux blancs, quand la maison de mon âme tombera en ruines, l'hôte divin s'envolera au ciel dans un dernier rayonnement. J'ai dit.

Et quand j'eus ainsi parlé, cette image de ma jeunesse que je voyais toute mélancolique à mes pieds se jeta dans mes bras et s'évanouit dans un divin embrassement. Je sentis qu'après quelques jours de doute et de chagrin elle était revenue en moi plus folle et plus radieuse que jamais.

VI.

MIETTES DE LA TABLE JETÉES PAR LA FENÊTRE.

I.

Le printemps est un poëte qui chante par la voix des forêts et des prairies, depuis le chêne, son poëme épique, jusqu'au myosotis, son sonnet mignon. — L'été est un penseur qui noue la gerbe d'or. — L'automne est un critique amer qui frappe sans pitié, qui détache la feuille, qui flétrit la fleur, qui bat lourdement dans la grange la gerbe d'or dont il fait un peu de blé et beaucoup de paille. — L'hiver est le misanthrope qui siffle dans l'ouragan le printemps, l'été et l'automne.

II.

La plupart de ceux qui veulent prouver à tout le monde qu'ils ont de l'esprit ne se sont jamais prouvé cela à eux-mêmes. Celui qui a le droit de s'admirer tout seul est plus grand que celui qui est admiré par tout le monde.

III.

Les femmes sont des romans dont je ne te conseille que la préface, ami lecteur.

IV.

L'idéal, c'est la vérité vue dans le lointain à travers les vapeurs bleues de l'aube ou dans la lumière dorée du couchant. — C'est la vérité qui s'éloigne du puits en jetant sur son épaule l'écharpe ondoyante du mensonge.

V.

Les vagues se précipitaient tempêtueusement contre les falaises; on eût dit des cavales éperdues secouant leurs flamboyantes crinières. Je croyais voir les passions de l'infini s'abattant sur le cœur humain.

VI.

Tous les dons de l'intelligence se tiennent aujourd'hui par des sympathies trop longtemps méconnues. La métaphysique sévère n'est point ennemie des grâces souriantes de l'imagination et du style. Le moyen âge avait aussi l'ambition de l'omniscience; mais en voulant parcourir toutes les directions de la pensée humaine, il s'est perdu dans les broussailles. Le même danger n'existe pas dans ce temps-ci : grâce aux travaux philosophiques du dix-huitième siècle, l'horizon est non-seulement plus vaste, mais plus reposé. On peut, sans risque de confusion ni d'égarement, suivre les pas de la vérité sur des sentiers plus capricieux.

VII.

Ce n'est pas le premier pas qui coûte, c'est le dernier. Le premier, c'est la marge du chemin toute couronnée de primevères; le dernier, c'est le rivage où pousse l'herbe amère que fauche le fossoyeur.

VIII.

Les savants sont des bibliothèques en désordre où l'on ne trouve jamais le livre qu'on cherche.

IX.

Les poëtes sont de sublimes ignorants, — les bêtes du bon Dieu. — Savoir, c'est perdre.

X.

L'homme sans passion est un vaisseau qui attend le vent, voiles tendues, sans faire un pas.

XI.

Trois femmes passent là-bas : la première se donnera pour de l'argent, la seconde pour de l'amour, la troisième pour rien ; celle-ci sera la plus facile.

XII.

La vertu, comme les sources vives, jaillit des hauteurs de la montagne et tombe dans le lit impur du torrent si on ne la fait remonter à force d'écluses.

XIII.

Quand nous voulons regarder la mort, la vie nous éblouit.

XIV.

Les passions sont des coursiers indomptés qui galopent la nuit en pleine campagne enivrés par la course, éclairant çà et là leur chemin au choc du caillou.

XV.

Les astrologues et les philosophes auraient dû trouver ceci : pour les amoureux et les rêveurs, la terre tourne dans le ciel; pour les autres, elle tourne dans le vide.

XVI.

Le cœur n'est jamais aride; les orages loin de le dévaster le fertilisent. Les fleurs poussent plus belles sur le bord des abîmes.

XVII.

La philosophie n'est plus, comme autrefois, une force isolée. L'art de penser est aujourd'hui l'art de gouverner les hommes. Cette alliance de l'idée et de l'action nous semble être l'œuvre du dix-neuvième siècle. On a bien de la peine à admettre que les hommes de pensée soient des hommes d'action. Les hommes, jaloux de toute prééminence, n'accordent jamais deux puissances à une seule tête : ils ne veulent pas que Lamennais soit un législateur, ni que Lamartine gouverne la France. Et pourtant l'action est fille de la pensée.

XVIII.

Nous n'étreignons jamais que les chimères de l'avenir ou les fantômes du passé. La vie *était* ou *sera*, elle *n'est* pas; *hier* et *demain*, mais non pas *aujourd'hui*. Nous ne vivons pas, nous passons.

XIX.

La nature a la beauté visible; mais pour la peindre il faut la voir avec amour, il faut l'aimer comme l'aime le soleil, — avec des rayons. — Entre la nature et l'idéal, il y a la Fantaisie, muse toujours jeune, folie charmante, reine de l'imprévu, femme et chimère qui a pour patrie l'imagination des artistes.

XX.

Il y a des pensées qui descendent du ciel comme les rayons; il y en a qui s'élèvent de la terre comme la fumée.

XXI.

Les Spartiates contemporains nous accusent de n'être que le peuple le plus spirituel de la terre; ils voudraient supprimer par une maxime lacédémonienne cet épanouissement des arts que Platon voulait bannir de sa république, comme si on pouvait supprimer les cariatides et le fronton du monument sans faire tomber le monument. Terpandre, le poëte de Lesbos, ne fut-il pas appelé à Lacédémone pour apaiser une sédition par ses hymnes pindariques? Périclès jouait de la flûte avec Pytoclyde et faisait de la politique avec Aspasie; Auguste disait les vers d'Horace; Léon X visitait l'atelier de Raphaël quand la Fornarine y était; Louis XIV dansait dans les ballets et applaudissait aux comédies de Molière; c'est peut-être un peu pour cela qu'on dit : Le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X et le siècle de Louis XIV. Soyons vaillamment de Paris; ayons l'esprit que nous avons : si nous en cherchons un autre, nous courons risque de n'en avoir pas.

XXII.

— Je connais beaucoup cette femme-là. — Croyez-vous? — Ne savez-vous pas que je l'aime depuis un an? — Vous l'aimez, donc vous ne la connaissez pas. Moi qui ne l'aime pas, je la connais.

Tout bien considéré, vaut-il mieux être le poëte que le critique du livre de la vie?

XXIII.

Se venger, c'est être le second à mal faire. La vengeance est le plaisir des dieux! Qui est-ce qui a écrit ce sacrilége? Le lion ne se venge pas, la femme se venge.

XXIV.

Égrenez vos jours avec la ferveur de la religieuse qui égrène son rosaire.

XXV.

Il en est qui sont nés au dix-neuvième siècle avec le sentiment d'une autre époque, comme si la nature les eût conçus dans le souvenir de quelque beau siècle évanoui. Dans une famille tous les enfants du même lit ne viennent pas en la même ère de prospérité; les derniers venus, souvent, n'ont plus à recueillir que la ruine de la maison : c'est ce qui arrive dans la famille humaine. Combien d'entre nous qui voudraient vivre sous quelque république de Venise, comme les amoureux du Giorgione, ou sous quelque république d'Athènes quand Aspasie gouvernait, ou, pour ne pas aller si loin, sous ce tyran couronné de roses qui gouvernait sous le nom de Louis XV! Bienheureux pourtant ceux qui viendront les derniers, car ils recueilleront, par l'héritage des idées, le droit de vivre de toute la vie passée.

XXVI.

Il y a un chant dont notre cœur entend l'écho lointain dès que nous effeuillons la couronne des vingt ans; c'est le chant de la mort qui nous poursuit de plus en plus retentissant jusqu'à la tombe. A trente ans nous nous sommes déjà enterrés trois ou quatre fois. La mort, avec la hache du bûcheron, a coupé en pleine séve les branches vivantes où chantait la colombe d'amour.

XXVII.

Le cœur de la femme, dites-vous, est un pays où les plus mauvais marins peuvent aborder, mais combien peu pénètrent dans les forêts vierges de ce pays impossible!

XXVIII.

Entre parenthèse (—). Que de fois on permet à la parenthèse d'envahir sa vie ! On trompe son mari, son prochain, son amant presque toujours (—). Mais on se trompe soi-même sans parenthèse.

XXIX.

L'esprit humain est comme le soleil, qui n'éclaire que la moitié du monde à la fois, — ou comme la mer, qui perd d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre.

XXX.

Si les femmes étaient femmes, un bon portrait de femme vaudrait seul un grand tableau. — C'est comme le sonnet dont parle Boileau. — Les femmes, quand elles posent, pensent trop qu'on fait leur portrait, elles pensent à être belles, surtout celles qui ne le sont pas. — Ah ! si elles pensaient à être amantes, — à être mères, — à être femmes ! —

XXXI.

J'ai dit : Les savants sont des bibliothèques en désordre où l'on ne trouve jamais le livre qu'on cherche. — Lisez : où l'on trouve toujours le livre qu'on ne cherche pas.

XXXII.

J'aime les romans écrits en un jour et lus en une heure ; il ne faut pas que le romancier, dans ses inventions gigantesques, me donne le loisir de pencher la tête et de chercher où il ira. Les passions tout à l'heure vivantes ne sont plus que jeux d'imagination ; l'héroïne que j'aimais déjà, qui m'avait touché au cœur par quelque sentiment profondément humain, n'est plus qu'un portrait de fantaisie ; cette femme-là n'a jamais vécu ailleurs que dans l'esprit de

l'artiste, elle n'a jamais habité le monde où le cœur bat, si ce n'est dans le cadre d'or qui la suspend au-dessus de nos yeux. Mais les romans qui durent une heure sont presque toujours des pages arrachées à la vérité. Quel est le romancier qui n'a mille fois en sa vie assisté au spectacle de ces petits romans familiers à tout le monde qui se font avec un sourire, avec un mot, avec un battement de cœur, avec une larme : rayon de soleil, éclair qui passe, nuage qui traverse le ciel ! Puisque le romancier a gardé dans son souvenir ces mille romans surpris au hasard autour de lui, pourquoi irait-il chercher dans son imagination des héros de fantaisie ?

XXXIII.

Le pain de l'âme, c'est l'amour ou la science. — La science ne sert qu'un pain amer, parce qu'elle y répand la poussière des livres. — C'est un pain de pur froment, quand la pâte est pétrie par les mains blanches d'une vierge de vingt ans.

'E VOYAGE SOUVENT À MA FENETRE QUAND LA LUNE
REPAND SA CHEVELURE ÉTOILEE

VI.

VARIATIONS SUR UN THÈME CONNU.

HISTOIRE D'UNE BELLE FILLE QUI MET SOUVENT LA TÊTE A LA FENÊTRE.

En face de moi, à cette fenêtre tout encadrée et tout étoilée de liserons, je vois apparaître depuis quelques jours une figure poétiquement attristée qui réalise pour moi la vision d'Ophélia. C'est mademoiselle Hélène. Je vais vous raconter son histoire en quelques mots. J'irai droit au but, sans m'aventurer dans les sentiers perdus de la rêverie.

Le plus beau privilége du génie de Shakspeare, c'est de créer des types comme Homère et comme Molière. Ce qui surprend surtout dans Shakspeare, c'est la variété infinie. Il s'élève jusqu'au ciel pour en détacher les plus chastes figures; jamais main si délicate n'a présenté aux hommes des tableaux plus purs; c'est la jeunesse dans toute la fraîcheur de l'aube matinale. Et tout à coup voilà que cet homme qui s'élevait si haut descend avec la même ardeur par les spirales lamentables de l'enfer pour chercher d'autres figures qui vont assombrir ses tableaux. Il est infatigable à créer : d'abord ce n'était qu'un portrait, bientôt c'est un tableau de

famille ; déjà c'est l'humanité tout entière dans ses contrastes les plus frappants ; c'est plus qu'un tableau, c'est la vie elle-même dans toute sa force, dans toutes ses folies, dans toutes ses passions.

Il y a un demi-siècle, Rivarol, qui était un homme de notre temps par son esprit, disait que Shakspeare avait un royal privilége sur tous les génies anciens et modernes, Homère excepté : c'est de paraître tour à tour sublime et barbare aux générations intelligentes. En effet, on l'attaque, on le défend, on le crucifie, on le proclame dieu, on fait du bruit autour de son nom ; ainsi va le génie dont les hardiesses surprennent, révoltent, émerveillent. On laisse passer et on oublie le génie calme qui marche sans secousses, comme le fleuve des vallées perdues ; on s'étonne, on s'agite, on pense longtemps devant le génie bruyant, qui se précipite comme les torrents des forêts vierges. Shakspeare a eu ses jours d'oubli et ses jours d'apothéose : hier barbare, demain sublime, il sera éternellement jeune et beau, éternellement ombre et lumière.

Qui les oublierait, ces adorables créations tombées du front de Shakspeare comme du sein de Dieu lui-même ? Le monde est un rêve de Dieu que continue le poëte. Ophélia, qui ne permet pas à la lune de contempler sa beauté, n'est-elle pas dans l'esprit humain la digne et chaste sœur de la Rachel biblique ?

Ophélia est aussi la sœur de Desdemone ; ce sont bien là des fleurs de poésie écloses dans la même imagination, des fleurs d'amour effeuillées par les mains trop rudes d'Hamlet et d'Othello. Vous avez vu Ophélia voulant suspendre aux rameaux sa couronne d'herbe : « une branche jalouse casse ; alors elle tombe, elle et son trophée de fleurs, dans l'humide ruisseau ; ses vêtements s'enflent et la soutiennent un moment à la surface comme une *fée des eaux,* cependant qu'elle chante des fragments de vieille ballade. »

Je crois la voir ressuscitée à cette fenêtre, Ophélia, car Hélène chante et laisse échapper des roses de ses doigts distraits.

Pourquoi cette tristesse et ce front abattu ? Hélène regarde le ciel du regard d'un prisonnier ou d'un exilé.

Quand Dieu eut créé les cent mille univers qui gravitent autour

des cent mille solitudes de l'infini, il s'appuya sur un nuage empourpré pour contempler son œuvre. Comme Dieu pressentit tous les malheurs, toutes les perversités, tous les crimes, toutes les afflictions qui allaient désoler les mondes, une larme tomba de ses yeux.

Mais bientôt, en songeant que sur ces mondes encore déserts il verrait des mères suspendre leurs enfants à leurs mamelles sacrées, un sourire d'amour passa dans ses yeux et sur ses lèvres.

Or, s'il faut en croire un vieux poëte qui écrivait ses hymnes en hébreu, cette larme précieuse qui brilla un instant sur la face de Dieu alla, dans l'arc-en-ciel du sourire, tomber dans un beau pays où vont vivre tous les nobles cœurs aspirant à l'infini, et voulant palpiter dans l'esprit de Dieu qui est tout amour. Ce pays, c'est le monde idéal.

Ce monde idéal où aspirait Mignon, ce monde impossible, qui est le seul monde possible pour toutes les âmes privilégiées, pour tous les cœurs battus par la tempête, pour tous les esprits qui ont des ailes de feu, c'est là aussi qu'elle aspire, cette pauvre Hélène.

Mais la voilà qui se détourne pour cacher ses larmes; en même temps un rayon de gaieté illumine ses yeux et entr'ouvre sa bouche — ces beaux yeux qui sont deux bluets, cette belle bouche qui est un fruit de pourpre. — Elle pleure et elle sourit, c'est qu'elle se souvient!

Quand on regarde dans sa vie passée, un nuage, une ombre, un crêpe funèbre glisse lentement devant les yeux de l'âme; la joie et la tristesse se combattent dans le cœur; on respire et on soupire à la fois. Cependant le nuage se déchire et se disperse, les paysages de l'âme se colorent gaiement, les teintes lugubres s'effacent sous la rayonnante poésie du souvenir : on voit se ranimer tout d'un coup les amours qui sont morts; les maîtresses, toutes parées, dansent en folâtrant à vos pieds, pleurent sur votre cœur ou s'endorment dans vos bras. Et quand la pensée distraite s'élève peu à peu au-dessus du cimetière de l'âme, quand les yeux du corps entraînent les yeux de l'esprit, le souvenir se recouche, le tombeau se referme sous la pierre dévorante de l'oubli; tout se confond, tout s'efface. Durant quelques secondes

pourtant on voit encore des crêpes funèbres, des ombres, des nuages.

Hélène a-t-elle donc aimé pour que le souvenir l'agite si violemment?

L'amour a d'étranges et sublimes caprices : il détourne à son gré le cours naturel de notre vie, il nous égare sans cesse sur la mer agitée du monde. C'est un roi absolu qui règne et qui gouverne sans entraves. Il abat les plus forts, il relève les plus faibles, selon sa fantaisie; il imprime aux uns de magnifiques élans, il éteint le feu divin des autres. L'amour possède toutes les clefs d'or de notre âme, qu'il ouvre ou qu'il ferme par distraction ou par hasard. Pour animer les marbres vivants, il ne faut qu'un regard, ce tendre regard de Juliette à Roméo; il ne faut qu'un mot, ce mot que disent si bien Francesca di Rimini et Manon Lescaut; il ne faut qu'une apparition, comme en ont eu tous les poëtes : une apparition le matin, à une fenêtre; le soir, au travers des buissons du sentier; la nuit, dans les tourbillons de la valse. Le cœur demande si peu pour commencer le roman de la vie, dont le premier chapitre est le poëme des anges! Grâce à ce regard, à ce mot d'amour, à cette image charmeresse qui leur apparaît comme un souvenir du ciel, les statues s'animent par un enchantement, un voile tombe de leurs yeux, une chaîne de leurs mains; ils verront la splendeur du ciel et les merveilles de la terre, ils tendront leurs bras pour étreindre la vie. Après avoir vu la pourpre de la grappe, ils l'égrèneront sur leurs lèvres savantes; au moins ils ne mourront pas sans avoir cueilli des fleurs dans la vallée et des fruits sur la colline.

Hélène a trop aimé, voilà tout son malheur! — Tout son bonheur! car ainsi que le disait Sophie Arnould : — Ah! c'était le bon temps, j'étais si malheureuse!

Celui qu'a aimé Hélène, n'aimait pas Hélène.

Vous rappelez-vous cet aphorisme d'un poëte du seizième siècle?

Qui suit amour, amour le fuit;
Qui fuit amour, amour le suit.

C'est l'éternelle histoire des battements du cœur : les vieux chanteurs grecs l'ont dit aux vents, les vents l'ont dit aux flots, les flots l'ont dit au sable du rivage où Moschus l'a recueilli un soir. Pan aimait sa voisine Echo, Echo soupirait pour un jeune égypan, qui mourait pour une hamadryade; mais l'hamadryade idolâtrait un faune qui, tout enchaîné dans les pampres d'une bacchante, n'écoutait pas ses plaintes, ce qui a fait dire au poëte Chevreau :

Nul ne peut aimer à souhait;
Dans le beau feu qui le dévore,
L'amour qui le suit chacun hait
Autant qu'il est haï de l'amour qu'il adore.

Toi qui sens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extrême,
Aime toujours l'amour qui t'aime,
Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.

C'est un cruel jeu de la destinée que d'avoir toujours ainsi séparé les cœurs amoureux. — Qui sait? c'est peut-être l'amour lui-même qui a joué ce jeu-là. Cette soif ardente vers la coupe, toute pleine pour un autre, c'est l'enfer, mais c'est l'amour!

Aimer qui ne vous aime pas, c'est l'amour; aimer qui vous aime, ce serait le paradis. Ce paradis-là pourtant s'ouvre quelquefois, car il arrive çà et là que deux cœurs battent au même diapason. Quand l'un va aimer et que l'autre va cesser d'aimer, il y a un moment suprême où, dans l'étreinte amoureuse, on traverse l'infini.

Il en est qui n'aiment que pour être aimés. Ils montent l'échelle d'or; mais dès qu'ils la font monter, ils la descendent.

Aujourd'hui, Hélène n'aime plus George; elle aime son ami Léon. — George avait du cœur, Léon n'a que de l'esprit. — George a fini par aimer Hélène, Léon ne l'aimera jamais.

Comment a-t-elle aimé sitôt, car elle n'a pas dix-sept ans?

A l'heure où les filles passent de l'adolescence dans la jeunesse elles répandent plus que jamais l'amour autour d'elles; comme la rose, qui jette plus de parfum au moment où elle s'ouvre. C'est l'heure du danger pour les familles, c'est l'heure du triomphe pour les amants. Les plus chastes entre toutes ternissent peu à peu le ciel

de leur âme par les rêves enivrants et les espérances coupables; elles aimaient la vertu : elles en ont peur; leur sommeil était calme et reposant, elles dormaient dans les bras de la Vierge Marie; elles dorment dans les bras agités des visions amoureuses. La lutte est violente, il leur faut la vertu des archanges pour résister à l'amour qui les poursuit ou les entraîne sans relâche vers ces sentiers touffus bordés d'églantiers qui embaument et qui déchirent; l'amour est partout, sur l'autel où elles prient, sous la nue qui passe, dans la rose qu'elles cueillent; l'amour parle sans cesse : il prend la voix de la brise et de la tourterelle; le matin c'est l'alouette qui s'envole au ciel avec sa chanson si gaie, le soir c'est le rossignol qui se cache dans la ramure pour chanter ses élégies; c'est l'amour qui roucoule quand les filles s'égarent dans les bosquets touffus, qui se plaint avec langueur ou qui éclate avec violence quand elles interrogent le piano, qui chante la chanson aimée quand elles se reposent au bord des fontaines. En vain elles détournent leurs yeux des images infinies de l'amour, elles ferment leurs oreilles à ses mille voix trompeuses : elles voient et elles entendent. Le beau ciel si pur au matin de la vie se parsème de nuages; les nuages s'amoncellent, l'éclair sillonne l'horizon, l'orage éclate, — tout est fini, — ou plutôt tout est commencé.

Hélène est destinée à chanter souvent cette chanson-là. — Tout est fini! — Pauvre fille, elle ira de l'un à l'autre, de celui-ci à celui-là, cherchant toujours ce qu'elle ne trouvera jamais.

Je vous ai dit son histoire sans la savoir, — ou plutôt je ne vous ai rien dit.

J'avais promis de ne me point aventurer dans les sentiers de la rêverie, mais j'avais à raconter l'histoire d'un cœur qui a aimé; or, un cœur qui a aimé, n'est-ce pas le pays perdu? Et d'ailleurs le poëte est toujours ce joueur de flûte qui promettait un air aux belles filles de Cyclades, et qui les jouait tous — hormis celui qu'il avait promis.

VIII.

L'AMOUR PAR LA FENÊTRE.

Mon ami Henri des Feugeraies est venu me voir aujourd'hui — triste comme il était hier, comme il le sera demain — triste de cette silencieuse et profonde tristesse, qui vient du cœur et qui incline le front.

Je lui offris un cigare. Il l'alluma deux fois, et deux fois il le laissa éteindre sans y prendre garde.

Nous étions appuyés sur la balustrade du balcon, regardant passer Paris — ce Paris préoccupé et distrait qui va toujours — là où vont ceux qui ont de l'argent et là où vont ceux qui n'ont pas d'argent — là où vont ceux qui ont le cœur pris et là où vont ceux qui ne savent où aller.

— Avez-vous été très-amoureux? me demanda tout à coup mon ami Henri des Feugeraies.

Je ne sais ce que je lui répondis; il retomba dans le silence, il pencha la tête sur une pensée désespérante, il promena lentement son âme dans le chemin de la douleur : — Ah! mon Dieu, reprit-il, quelle histoire ou plutôt quel roman! Voyons, je vais tout vous dire, car tout cela fatigue trop mon cœur.

— Depuis que je vous connais, je vous écoute sans cesse, car

de prime abord j'ai deviné quelque histoire singulière : on n'est pas pour rien si triste et si pâle ; ce n'est pas sans raison qu'on a l'œil battu et le front ravagé.

— Oui, une histoire étrange qui a commencé par la fenêtre comme la première histoire venue, mais qui a fini... Est-ce fini, mon Dieu, est-ce fini ?

Il regarda le ciel, et prit sur son cœur quelques lettres dont il respira le parfum avec un charme amer.

— Dieu merci ! dit-il, ces lettres ne sentent ni le musc ni le pachouli ; mais moi, j'y respire je ne sais quel doux et triste souvenir d'un temps évanoui. Ces lettres vous apprendront mieux qu'un récit le charmant début de mes deux amours ; moi, je ne pourrais m'empêcher d'être triste dès la première page, puisque je sais la dernière. Avant tout, il faut que je vous dise un mot sur les personnages que vous allez rencontrer : d'abord, c'est madame de Marsault ou plutôt Rachel. Hélas ! que vous en dirai-je, si ce n'est que je l'ai aimée trop tard ? Pour l'autre, madame de Versilly ou plutôt Lucy... Ah ! pourquoi celle-ci m'a-t-elle aimé ?

En disant ces mots, Henri retomba dans sa silencieuse tristesse : il éparpilla les lettres sur la table, tantôt avec l'ardeur religieuse d'un dévot qui touche une relique, tantôt avec la colère poétique d'un amant que le destin a frappé au cœur. Enfin, après un soupir, il me dit en me présentant une lettre : — Lisez.

Cette première lettre était de lui ; il avait rassemblé les siennes, comme les autres, dans sa religion du souvenir.

*De Henri des Fougeraies à Ernest d'H***, au château d'A...*

« De Paris, ce 15 juillet.

» Tu m'avais bien dit que l'amour est une surprise. L'amour est comme la fortune, d'abord parce qu'il est aveugle, ensuite parce qu'il vient s'asseoir à notre porte quand nous le cherchons bien loin. Je t'ai écrit l'autre matin que je cherchais l'amour. En vérité mes regards avaient beau faire ; le temps passait, mais

l'amour ne passait pas avec le temps. Enfin, hier, au retour d'un pèlerinage aventureux dans le grand pays de la passion, mon cœur a trouvé de quoi s'amuser. Voici comment : depuis la belle saison, je demeure dans la rue de Varennes, en vue de magnifiques jardins. Hier, à mon retour, j'avais à peine entr'ouvert ma fenêtre, quand je vis sous les branches touffues des tilleuls une belle femme qui se promenait. Du premier coup d'œil je fus ébloui; pourtant c'était une femme, ni plus ni moins. Mais quelle femme! quelle nonchalance aimable! quelle grâce attrayante! quelle noble simplicité! Elle inclinait la tête sur l'épaule avec un abandon charmant, elle souriait avec cette tendre mélancolie qui va si loin dans le cœur, enfin elle était pour moi à cet instant la plus belle femme du monde. Par malheur, elle lisait un journal. « Pourtant, me dis-je en réfléchissant, ce journal est d'un bon augure : une femme ne lit si bien un journal que quand elle n'a rien à écrire dans son cœur. » Dieu soit loué, me voilà amoureux! Dieu soit loué si le soleil luit pour moi!

» Adieu, mon vieil ami; je pardonne à toutes les extravagances de ton cœur; je crois que les miennes vont commencer, mais pour tout de bon. Si tu vois George en passant à Senlis, ne m'oublie pas auprès de ses chiens anglais, de sa petite flamande et de ses roses chinoises. »

« 17 juillet.

» Le mal n'est pas dans la tête, le mal est dans le cœur. Je l'ai revue, hélas! plus belle encore, se promenant toujours sous les tilleuls. C'était le matin par la rosée. Ah! quel charmant déshabillé! Elle était venue là je ne sais pourquoi, peut-être pour entendre les derniers échos de la fête du duc de * * *. Cette fois elle n'avait plus un journal à la main, mais un bouquet dont elle secouait par intervalles la rosée sur son front et sur ses lèvres. Avant de rentrer, elle leva deux fois les yeux par mégarde vers ma fenêtre, c'est-à-dire vers le ciel; heureusement qu'elle ne vit pas le ciel; et puis elle respira son bouquet et le jeta sur le perron. Voilà ce qu'on fait souvent de l'amour. « Ah! me suis-je

écrié, si j'avais ce bouquet ! quelle relique ! que de soupirs et que de baisers ! Après tout, ce jardin n'est pas le jardin des Hespérides. » Et tout en disant cela, je descendais sans m'en douter. J'ai tendrement abordé une fille de chambre. « Mademoiselle, voulez-vous m'ouvrir le jardin ? une lettre précieuse s'est envolée tout à l'heure du côté des dalhias. » Cette fille m'a reconnu pour un habitant de la maison, pourtant elle hésitait à me laisser passer. « Mais, monsieur... — Mais, mademoiselle... » Je devenais plus suppliant encore. « Allez, monsieur. » Elle me conduisit avec quelque froideur jusque sur le perron. En descendant je ramassai le bouquet presque éparpillé. « C'est vous, dis-je en me retournant et dans le dessein d'attendrir la fille de chambre (elle est belle), c'est vous qui cueillez ces fleurs-là si matin ? — Mon Dieu, non, monsieur. » J'allai sans m'arrêter vers les dalhias. Là, je ne sais comment cela se fit, mais je me souviens qu'au lieu de trouver une lettre perdue, j'en pris une dans ma poche et la jetai sur le parterre. Advienne que pourra, dis-je ; et je revins sur mes pas. Qu'en dis-tu ? Mais qu'en dira-t-elle ?

. . . . . .

» Il paraît, mon cher, que c'est une vraie grande dame, la vicomtesse de Mar—. Elle s'appelle Rachel, comme ta cousine ; il y aura bientôt sept ans qu'elle a vingt-quatre ans ; mais enfin elle ne lit pas encore les romans de M. de Balzac. Cependant elle a eu trois amants et demi. Pour son mari, c'est un homme d'esprit : il voyage depuis qu'elle a vingt-quatre ans. »

Lettre trouvée sous les dalhias par madame la vicomtesse de Mar—.

« 17 juillet.

» Madame,

» Ne vous offensez pas trop du mot que je vais vous dire ; c'est un mot vieux comme notre première mère, un mot profané par toutes les bouches comme par toutes les plumes, un mot que tout le monde a dit bien ou mal, que vous avez dit, madame, mais,

hélas! que vous ne me direz jamais : — Je vous aime! — J'en suis fâché pour vous et peut-être pour moi, mais, en vérité, — je vous aime. —

» HENRI DES FEUGERAIES. »

Lettre jetée dans le jardin en question un jour qu'il ne faisait pas trop de vent.

« 18 juillet.

» J'oubliais de vous dire qu'avant tout, madame, je vous aime parce que vous êtes belle, belle de toutes les beautés, de celles du corps comme de celles de l'âme. Ève n'était pas plus belle au sortir des mains divines; mais alors Ève n'était pas tout à fait une femme; car, suivant la Genèse, si Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

» A propos, madame, vous ne m'avez pas répondu. Pour parler le beau langage, est-ce que l'amour, en battant des ailes sur votre chemin, n'a pas laissé tomber une plume?

» Hélas! madame, je me torture l'esprit sans raison. Ah! si je laissais parler mon cœur tout simplement! »

De Rachel à Lucy.

« 19 juillet.

» Voilà ce qui se passe, ma chère Lucy, pas tout à fait à Paris, où je ne mets plus les pieds, mais dans un petit hôtel de la rue de Varennes, l'ancien hôtel de C... J'habite le rez-de-chaussée ou plutôt le jardin depuis trois mois, depuis que *je me suis retirée du monde*, mais je m'ennuie comme si j'allais encore dans le monde, voilà pourquoi j'y retournerai. Pourtant, depuis vendredi, il se prépare ici une petite comédie sentimentale qui me distraira un peu. J'en suis l'héroïne, bien entendu; mon héros est digne d'un romancier. S'il faut en croire ma femme de chambre, il s'entend

à merveille à faire caracoler un cheval. Il s'appelle Henri des Feugeraies; crois-tu que ce nom-là soit d'une bonne roche? tu as *la clef du blason*, vois donc ce qu'il en retourne. Mon héros a dans la mine quelque chose de fier qui me ravit, mais voilà tout : sa main n'est pas des plus belles ni sa barbe non plus. Il est sentimental à faire peur; heureusement pour lui qu'il est spirituel, vois plutôt :

» *Samedi.* — Il est ingénieux à ce point qu'il ose descendre dans mon jardin pour ramasser un bouquet par moi cueilli et pour jeter sous les dalhias une lettre par lui écrite. La lettre valait-elle le bouquet?

» *Dimanche.* — Seconde lettre apportée (franco) par le zéphyr et par la grâce de Dieu. Pourquoi ne pas lire ces lettres qu'on ramasse par mégarde en cueillant une rose ou une marguerite? Pour ton désennui, je t'envoie les deux lettres en question, ne sachant qu'en faire.

» *Lundi.* — Il n'a pas mis aujourd'hui la tête à la fenêtre.

» Tout cela m'a rappelé les divines extravagances de lord O'T—. En vérité, je crois que celui-là a été jusqu'à mon cœur, mais quelle course au clocher, ma chère! Le nouveau venu n'ira pas si loin, n'est-ce pas?

» Écris-moi bien vite. Que deviens ton beau cousin? Ne me cache rien : tu te souviens que nous nous sommes promis de nous dire tout, même ce qui ne se dit pas. Tu sais que je passe l'automne au château de M—. J'avais bien envie d'aller à Spa, mais je n'irai pas, car je ne veux plus rencontrer lord O'T— dans ce monde. Adieu! une autre fois je ne ferai pas seulement la gazette de mon hôtel, je te parlerai de Paris; mais qu'y a-t-il à dire de Paris au 19 juillet! »

De Lucy à Rachel.

« 24 juillet.

» Ah! coquette! que je te reconnais bien! Tu fais semblant de m'envoyer les deux lettres mises à la poste du hasard; tu dis que

tu ne sais qu'en faire, et pourtant, pour les garder, tu te donnes la peine de les copier à mon usage. Tout cela commence d'une façon ravissante, c'est presque un écho des romans de la bibliothèque bleue. Sais-tu qu'il écrit à merveille. Mais il n'a pas l'air d'un homme à écrire des volumes pour l'amour de Dieu. Prends-y garde! il commence à ne plus mettre la tête à la fenêtre, comme tu dis; il est capable de ne plus mettre son style à la poste restante. Ne fais pas tant la superbe, ce serait bien dommage de rebuter un amoureux de si bonnes façons, de si bon style et de si bon cœur.

» Adieu, je retournerai peut-être à Paris avant l'hiver. M. de Ver— est toujours consul au bout du monde; aussi je l'aime par-dessus tout. Mon beau cousin n'a pas le sens commun; cependant il commence à m'ennuyer; les amoureux de Paris sont plus drôles. Adieu, méchante. Plus j'y pense, plus je trouve que ton aventure est amusante. »

De Henri à Ernest.

« 25 juillet.

» Rien de nouveau sous le soleil des amours. La belle vicomtesse n'a pas répondu, si ce n'est qu'elle se promène toujours. Pour moi, je n'ouvre plus ma fenêtre que pour l'amour du ciel. Ce soir, en regardant au travers des rideaux, j'ai vu madame de Mar— qui regardait ma fenêtre du coin de l'œil au travers des branches. En attendant mieux, c'est presque une réponse. Ce jardin est le chef-d'œuvre de l'horticulture; on dirait que le bon Dieu va y passer le jour de sa fête. Le parfum qui me vient du parterre des roses est à coup sûr pour quelque chose dans mon amour. Tout au fond j'y vois un petit cabinet de verdure des plus attrayants. Y passer une demi-heure avec elle dans l'oubli du monde et de moi-même, comme disent les romans, — et puis mourir par-dessus le marché, — voilà tout ce que je rêve. Tout à l'heure je vais encore écrire, mais autant en emporte le vent!

» La présente n'est à autre fin que de m'informer de l'état de ta bourse. Que vas-tu faire de tes betteraves, mon pauvre ami? J'ai imaginé un nouveau moyen de se ruiner en peu de temps, mais je n'ai garde de te l'enseigner. Je pense qu'en faveur de cela, tu m'enverras un millier d'écus, dont reconnaissance d'autant. Sans ce millier d'écus, je suis un homme perdu dans le cœur en question; car, depuis que je n'ai plus d'argent, je n'ai plus d'esprit qui vaille; cette lettre en fait foi. Tu sais que, pour complaire à ma famille, je vais par-ci par-là porter mes lumières au ministère de la justice. Je fais des rapports sur des pourvois en grâce; ainsi dépêche-toi d'assassiner quelqu'un. »

De Rachel à Lucy.

« 26 juillet.

» Comment ne pas le regarder, ma chère belle, comment ne pas le regarder un peu, pour l'amour de son prochain, après ces vers adorables que j'ai reçus ce matin, toujours par le même courrier :

« Dans mon âme il est un bocage,
Un bocage aux abords touffus;
D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon âme il est une source
Qui ravage fleurs et gazons;
Au bruit funèbre de sa course,
L'oiseau s'endort : adieu chansons!

A travers la feuille ondoyante
Il vient souvent un soleil d'or
Pour tarir la source bruyante
Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ma belle,
La source est celle de mes pleurs;
Le soleil que mon âme appelle,
C'est ton regard semant des fleurs. »

» N'est-ce pas que ces vers sont charmants? Mais sont-ils bien de lui? Te souviens-tu de ce sous-préfet de je ne sais où qui t'adressait avec feu des vers de Sainte-Beuve?

» Je sais, — par hasard, bien entendu, — qu'il va ce soir se promener au bois; sans cela, j'y serais allée moi-même. Il n'est pas encore l'heure de nous rencontrer; d'ailleurs je ne suis pas du tout belle ce matin. Mais serai-je belle demain? La beauté passe vite, comme les morts de la ballade. En vérité, d'après mon babil, ne dirait-on pas que j'ai été belle? Je ne sais plus ce que je dis. Adieu. Ah! que je vais m'ennuyer aujourd'hui! Pourtant le bois de Boulogne doit être charmant : du silence, de l'ombre, un cœur agité, un souvenir, une espérance, que sais-je? Et puis tout d'un coup l'apparition toute romanesque d'un cavalier qu'on attend... Je n'irai pas... »

De Rachel à Lucy.

« 26 juillet, onze heures du soir.

» J'y suis allée, ma chère. Tu t'y attendais bien, n'est-ce pas? Le petit marquis de V— m'a accompagnée; mais, une fois au beau milieu du bois, je l'ai prié d'aller à Auteuil avertir madame de T— que nous dînerions avec elle. Je lui ai donné rendez-vous pour nous retrouver; tu devines qu'il s'est trouvé le premier au rendez-vous. Ce petit fat morfondu est fait pour attendre en toute chose.

» Il y avait un autre rendez-vous; je ne savais pas où, mais je m'y suis trouvée. Or, ceci vaut bien la peine que je taille ma plume.

» Donc, dès que je fus seule, mon cheval prit un galop superbe; il fit des zigzags sans nombre, il parcourut le bois à tort et à travers en moins d'une demi-heure. J'étais heureuse plus que jamais; sans métaphore, je volais sur les ailes de l'amour. Pourtant j'avais peur; car, ainsi que le voyageur hors de son chemin, je ne savais pas trop où j'allais. Tout à coup j'entends qu'on me poursuit, je me retourne un peu, c'était lui!

» — Madame, pardonnez à ma sollicitude, je vous croyais emportée par votre cheval.

» Je ne savais que répondre, car enfin je ne pouvais pas lui dire après qui je courais si follement, puisque c'était après lui. Le plus facile était de ne pas répondre ; mais si jamais il passait son chemin sans dire un mot de plus !

» — Monsieur, répondis-je avec un sourire *des plus doux*, je cherche mon compagnon de voyage.

» — Eh bien ! madame, en attendant, accordez-moi la grâce de veiller sur votre cheval. Est-ce vers Auteuil qu'il nous faut aller ?

» — Oh non ! dis-je tout de suite, peut-être avec un peu trop de précipitation, tant j'avais peur de retrouver l'autre.

» Cependant nos chevaux s'étaient mis au pas, côte à côte, ouvrant les yeux et les naseaux en chevaux de bonne compagnie qui se rencontrent pour la première fois entre Auteuil et Boulogne. Le temps était magnifique : un nuage çà et là, des petits oiseaux qui chantaient, des petites fleurettes sauvages qui montraient leur aigrette ou leur collier sur le bord du chemin, un peu de rosée encore dans la chenaie touffue. En vérité, c'était partout un air de fête. Tu sais comme j'aime ces nuages perdus dans le bleu du ciel. Mon cœur battait malgré moi ; j'avais beau faire, mon regard s'attendrissait beaucoup. Qu'allais-je devenir ? M. Henri des Feugeraies reprit la parole :

» — Puisque je suis en si bon chemin, madame, permettez-moi de ne pas passer à côté, permettez-moi de vous dire... Mais ne savez-vous pas tout ce que j'ai à vous dire ?

» Les femmes ont toujours l'air de ne rien savoir quand il est question de ces choses-là. Aussi je répondis nonchalamment à mon cavalier :

» — En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

» La réponse, comme tu vois, pouvait s'entendre de deux façons. M. Henri des Feugeraies répliqua :

» — Madame, vous le savez un peu mieux que moi.

» Il y eut un silence plein d'amour. Je ne parle pas de son regard. Après quoi, comme son genou touchait mon amazone, il s'imagina que ma main n'était pas loin de la sienne, et, en effet,

ces deux mains, jusque-là étrangères, se touchèrent — comme par miracle.

» — Ah! madame! dit-il en se penchant vers moi et en m'attirant à lui, si bien que nos cœurs étaient à deux battements l'un de l'autre. — Madame! dit-il encore.

» — Je m'appelle Rachel, dis-je, entraînée malgré moi.

» Je n'eus pas plutôt dit cela, qu'un baiser, — pris au vol, mais un baiser pourtant, — frappa mes lèvres agitées comme le coup d'aile d'un oiseau. J'en demande pardon à Dieu et *à qui de droit.*

» Sur ces entrefaites, le marquis de V— est survenu à bride abattue. Il a remercié fort galamment M. Henri des Fougeraies pour avoir veillé sur moi.

» Adieu, toute belle. Quand viens-tu? »

De Rachel à Lucy.

« 27 juillet, le matin.

» En toute chose, il faut considérer la fin; or, en amour surtout, la fin est toujours mauvaise. En amour, il faut s'arrêter à propos; crois-m'en, j'ai été à bonne école, je suis savante là-dessus. Dans le cœur de la femme, même la plus passionnée, c'est toujours la curiosité qui domine l'amour : *L'Amour de la Science*, comme dit l'Écriture. Eh bien! quand on sait d'avance le lendemain, il ne faut pas se risquer plus loin. Voilà pourquoi je ne veux plus revoir M. Henri des Fougeraies. Qu'il fasse de la passion tout à son aise à sa fenêtre; je ne m'en plaindrai pas, mais je n'y répondrai pas. »

De Lucy à Rachel.

« 30 juillet.

» Tu ne comprends rien de bon à l'amour, ma chère Rachel. N'en parlons plus.

» Je pars après-demain pour Paris, où je dois *prendre quelqu'un* pour aller aux eaux d'Ostende. J'irai t'embrasser, ma belle ennuyée; j'irai *respirer les roses de ton jardin.* »

De Henri à Ernest.

« 3 août.

» Tu sais l'histoire du bois de Boulogne; mais voici bien une autre histoire. J'en perds la tête et le cœur. Écoute.

» Je n'avais presque pas revu madame de Mar— depuis notre promenade. Il semblait qu'elle se mordît les lèvres pour le baiser surpris. En vain je fumais sans cesse à ma fenêtre, je dévorais le jardin du regard : ce n'étaient que flammes et fumée perdues. La belle Rachel voulait sans doute que le prologue traînât en longueur, car je la crois savante sur la comédie d'amour. Moi, je n'écrivais plus; j'avais mes raisons pour parler au lieu d'écrire. J'attendais l'heure de parler, mais j'attendais toujours. Çà et là je l'entrevoyais au jardin; mais elle passait comme une ombre. Un soir, devenu tout à fait l'esclave de mon cœur, je descends à son appartement, je sonne d'une main agitée. La fille de chambre vint m'ouvrir. — Il faut que je parle à madame de Mar—, dis-je d'un air décidé. — Cette fille m'annonça avec un peu de contrainte. — Je n'y suis pas, dit avec empressement madame de Mar—. — La porte se referma à mon nez. Ne sachant que faire, je m'en allai, jurant à mon pauvre cœur qu'il serait vengé. La nuit, je ne dormis pas; mon amour n'était plus que de la colère. Rachel serait venue, que je ne sais si elle eût été la bienvenue. Dans la matinée, je reçus par la poste ce petit billet, qui m'expliquait un peu l'énigme :

« Les rêves n'ont pas de suite; il faut se contenter de ce qu'ils » nous donnent, sans trop les poursuivre quand nous sommes » éveillés. »

» Après avoir relu ce billet étrange, je tombai d'accord sur ceci, à savoir que j'avais affaire à une femme curieuse, qui se donnait

toutes les peines du monde pour ne pas suivre le chemin battu, au risque de ne pas arriver. Je ne perdis pas la carte, je résolus de jouer mon mauvais jeu.

» Comme je m'étais mis à la fenêtre, suivant la coutume, je vis tout à coup près des dahlias une femme que je n'avais pas vue encore. C'est ici que l'autre histoire commence.

» Cette femme est jeune, c'est-à-dire qu'elle a trente et un ans; elle est belle comme les roses de juin; elle est blonde comme les épis d'or; elle est nonchalante comme les cygnes qui s'abandonnent aux flots. Un poëte ne dirait pas mieux; mais le cœur n'est-il pas un grand poëte? En un mot, mon cher, cette femme est adorable.

» De temps en temps elle levait les yeux à ma fenêtre un peu languissamment, si j'ai bien vu. C'était aussi de la curiosité, mais de la curiosité plus tendre et plus voilée. Or, que diable cette femme venait-elle faire là? Mais ses regards surtout, pourquoi daignaient-ils monter jusqu'à ma fenêtre?

» Sur le soir, je suis allé au bois, à coup sûr entraîné par la fatalité. Comme je côtoyais l'horrible petit mur de Boulogne, je vis tout à coup flotter en avant l'amazone; cette amazone que j'ai pressée sur mon cœur! Le petit monsieur qui m'a si bien remercié l'autre fois était là, fidèle au poste. Comme alors j'étais aussi plus curieux que passionné, je parvins à dominer mon cœur, je résolus d'aborder la cruelle madame de Mar—, à mes risques et périls. En face du petit monsieur cependant, je ne savais quelle figure faire.

» Enfin, j'anime mon cheval, qui s'élance léger comme une flèche à côté de l'amazone. — Madame...

» Madame se retourna; mais juge de ma surprise, ce n'était pas Rachel : c'était l'inconnue, ou plutôt la belle nonchalante du jardin.

» Elle tourna la tête avec une grâce charmante. — Eh bien! monsieur, que voulez-vous me dire, s'il vous plaît?

» Le petit monsieur jugea à propos de passer en avant; aussi je le saluai de l'air du monde le plus aimable.

» — Madame, pardonnez-moi si je viens sans façon...

» — C'est à moi, monsieur, de m'excuser d'avoir pris un cheval et mis une amazone qui vous a trompé, j'imagine.

» — Je ne m'en plains pas, madame...

» Ici elle sourit avec toute la douceur angélique des vierges de Pérugin. J'étais troublé au point que je lui parlai du beau temps.

» Tout en parlant du beau temps avec moi, elle s'écria tout à coup : « Oh ! la jolie petite fleur bleue ! » A peine eut-elle dit ces mots que je fus à terre pour cueillir la fleur. — La voilà, madame; ne la refusez pas, quoique ma main l'ait profanée. C'est un myosotis. Souvenez-vous de moi, dit le myosotis; le myosotis parle toujours pour quelqu'un !

» — Monsieur, je n'oublierai pas, dit-elle en glissant la fleur sur son sein, je n'oublierai pas que le *souvenir*, le *souvenir* seul de madame de Mar— m'a valu ce myosotis.

» — Madame de Mar—, croyez-le bien, madame, n'est pour rien dans tout ce qui se passe ici.

» Cette fois, au lieu de sourire, l'inconnue pencha son front rougissant.

» Enfin, mon cher, je ne puis te dire tout mot à mot. Sache seulement que durant plus d'une heure nous fûmes à ce chapitre charmant. L'inconnue fit si bien son compte, qu'à l'instant du départ elle me dit d'une voix adorable : « A revoir, monsieur Henri des Fengeraies. »

» Comment sait-elle si bien mon nom ? Elle s'appelle madame Lucy de Ver—. Elle a passé le printemps dans la Bretagne, au château de M— ; elle est revenue à Paris ces jours derniers, je ne sais pourquoi. »

Lettre anonyme à M. Henri des Fengeraies.

« 8 août.

» Je vais à Ostende ; que Dieu me conduise ! Mais vous ! est-ce que vous restez à Paris ? Oui, vous y resterez pour les deux beaux yeux que vous avez chantés. Adieu donc. Je pars ce soir, emportant le myosotis : je me souviens, moi. »

De Henri à Ernest.

« D'Ostende, 15 août.

» Oui, mon cher, c'est d'Ostende que je t'écris. Mais que te dirai-je ? je suis heureux ; or, on l'a dit, le bonheur ne se raconte pas. Je suis venu ici avec madame de Ver—, qui m'aime à la fureur. Figure-toi qu'elle était la confidente de madame de Mar—. Madame de Mar— lui écrivait tout, jusqu'à mes lettres. N'ayant pas grand'chose à faire là-bas dans son château, elle s'est prise d'une belle passion pour moi. Comme sa dédaigneuse amie répondait mal à mon amour, elle a voulu bien répondre : elle a pris la poste. Elle m'a trouvé très-ressemblant au portrait qu'elle avait déjà dans le cœur. Tu sais à peu près la suite. Après notre rencontre du bois, rencontre qu'elle avait préparée, je lui ai écrit avec feu ; sa réponse demandait une réponse, et ainsi de suite. J'ai su qu'elle allait à Ostende ; j'ai voulu aller à Ostende. Je suis parti avec elle en toute vapeur. Une fois en route, elle m'a tout confié en pleurant sur mon cœur. Ah ! la coquette, comme elle sait bien pleurer ! Ces larmes-là ne sont jamais perdues ; il y a toujours des lèvres pour les recueillir. C'est la femme d'un honnête consul qui est au bout du monde : tu le vois, c'est un peu la femme libre. Elle est gaie, folâtre, capricieuse ; c'est une Française en un mot, digne d'un meilleur temps. Enfin, j'ai donc trouvé l'amour. — Mais Rachel ? diras-tu. — Chut ! Lucy pourrait me surprendre ! »

De Lucy à Rachel.

« D'Ostende, 15 août.

» J'ai fait le voyage gaiement comme ceux qui voyagent pour voyager. Je pensais à toi et à tes amours. Or, tu ne t'imaginerais jamais, ma chère, qui j'ai rencontré hier à Ostende ? M. Henri des Fougeraies, qui n'a pas trop l'air de s'ennuyer. »

Quand je fus au bout de cette dernière lettre, qui me semblait un dénoûment, mon ami Henri des Feugeraies me raconta ainsi la fin de son histoire amoureuse :

« Eh bien! vous avez vu par ces lettres précieuses, réunies à grand' peine, comment j'ai aimé Rachel, comment la confidente de madame de Mar—, n'ayant rien dans le cœur, mourant d'ennui en province, est venue à Paris, déjà amoureuse de moi, voir si j'étais digne du portrait extravagant tracé dans les confidences de Rachel. Moi, un peu froissé des grands airs fatigués et dédaigneux de madame de Mar—, je me suis laissé aimer sans trop de mauvaise volonté par madame de Ver— ; j'ai trouvé l'aventure des plus attrayantes; je suis parti avec Lucy pour Ostende sans trop regretter Rachel. Cependant, à peine en route, un souvenir opiniâtre, une espérance, un pressentiment, que sais-je! est venu jusqu'à mon cœur. Tout en baisant la main de Lucy, j'entrevoyais dans un rêve furtif la pâle figure, dédaigneuse et touchante à la fois, de madame de Mar— ; tout en caressant les cheveux de madame de Ver— (dans son laisser-aller romanesque elle avait dénoué ses beaux cheveux blonds, sur le soir), oui, tout en caressant cette blonde chevelure éparse, j'enchaînais avec volupté mon âme ardente dans les tresses d'ébène de Rachel. Certes, j'aimais Lucy, je l'aimais pour ses yeux si doux, pour la fraîcheur si tendre de ses lèvres; enfin, je l'aimais pour son amour, par contre-coup et par ricochet, dirait Sterne. Mais Rachel n'était pas moins belle ni surtout moins attrayante, Rachel avait cette pâleur adorable qu'on s'imagine voir aux anges des rêves; Rachel avait sur les lèvres je ne sais quel souvenir ou plutôt quelle science de l'amour qui troublait tous les cœurs : le sourire d'Ève après le péché. En un mot, on aimait Lucy avec des sourires, du soleil et des fleurs : on devait aimer Rachel avec des larmes. Vous comprenez que, si j'aimais Lucy, j'aimais aussi Rachel. Vous est-il arrivé (cela arrive à tout le monde) d'aimer deux femmes en même temps, le même jour, à la même heure? C'est un chapitre ravissant du roman de la vie, mais c'est le chapitre qui finit le plus mal, — en nous déchirant le cœur.

» Le voyage de Paris à Ostende, quoique très-monotone, fut

charmant pour nous; quand l'amour est de la partie, le voyage est toujours gai; on ne se plaint jamais de la lenteur des chevaux, on maudit les chemins de fer; l'amour donc nous égayait à propos, il animait le paysage, il parfumait le vent. Je n'ai jamais vu si bien verdoyer les peupliers, les colzas et les prés de la Flandre. Jusque-là, j'avais entrevu, sans y prendre garde, les magnifiques vaches si bien éparpillées sur l'herbe touffue. Certes, si jamais le voyageur a rêvé que le bonheur était au fond de quelqu'une de ces silencieuses baraques, vues au loin et presque dans l'ombre, ce voyageur ne passait pas en Belgique, qui est la prose du paysage; il faut au bonheur des rochers et des montagnes. Cependant, je me souviens que, entre Gand et Bruges, j'ai bâti mon château, comme j'eusse fait en Espagne.

» A Bruges, cette ville funèbre où logent l'ennui, le spleen, le fanatisme, nous qui n'avions pas le spleen, nous nous arrêtâmes plus longtemps que les autres voyageurs. L'amour est bien placé partout, il élève hardiment son trône au premier endroit venu. Après une halte de quelques jours, nous partîmes pour Ostende. — A propos, dis-je à Lucy, nous n'avons rien vu à Bruges? — C'est vrai, *je n'y pensais pas*, me répondit-elle. — Nous rencontrâmes à Ostende de blanches baigneuses de Londres, trois ou quatre Allemandes plus ou moins baronnes, enfin quelques Françaises, entre autres la belle madame Th—, la comtesse D—, madame d'O—. Dès la première promenade, je fus accosté sur la jetée, s'il m'en souvient, par quelques-uns de ces amis de passage qui ne donnent que la main; on a plus ou moins bien déjeuné avec eux, mais voilà tout. Pourtant, je rencontrai à Ostende un brave et loyal ami, le marquis de R—; mais avec celui-là, au lieu de déjeuner, je m'étais battu. Malgré notre désir de vivre à l'ombre, presque en sauvages, au bord de la mer, dans quelque hôtel dépeuplé, nous fûmes entraînés au Casino. — Après tout, me dis-je, je puis bien me promener au grand soleil avec une belle femme qui a l'air d'être éprise de moi pour la saison (ici, c'était la vanité qui parlait); d'ailleurs (reprit la raison), un tête-à-tête infiniment prolongé devient infiniment ennuyeux, surtout au bord d'une mer toujours endormie qui n'est qu'un étang moins les saules. Puisque tout

le monde veut de nous, vivons pour nous, mais dans l'ivresse du monde. — Nous fûmes de tous les petits plaisirs d'Ostende. Après midi, à l'heure du bain, la mer offrait un coup d'œil charmant, c'était là notre seul théâtre : on voyait les jolies baigneuses sortir des baraques, — du moins on voyait leurs têtes presque toutes blondes nageant sur l'eau agitée ; çà et là on voyait un bout d'épaule, mais au même instant un flot jaloux passait mal à propos. Et puis, c'étaient de petits cris effarés, celle-ci qui perdait le pied, celle-là qui perdait la tête, l'une qui s'élevait trop haut, l'autre qui recevait un jet d'eau d'une compatissante voisine. Et puis, les promeneurs qui rient sur le rivage, le rayon du soleil, les nuages qui passent, l'oiseau qui rase les flots. Enfin, vous savez comme moi quel tableau ravissant c'était là, plein de distractions pour les promeneurs qui n'avaient rien à faire — si ce n'est l'amour.

» Nous étions descendus à l'hôtel d'Angleterre, où Lucy s'ennuyait un peu en dépit de moi-même. Mais comment ne pas s'ennuyer un peu dans un hôtel quand on voyage, même quand on voyage à Cythère? comme disait madame du Deffant. Nous sortions toujours entre onze heures et midi, nous allions sur le rivage, nous revenions déjeuner en tête-à-tête, comme deux ramiers qui becquètent au-dessus du nid. L'après-midi se passait au bain, à la promenade, je ne sais plus comment. Le soir venu, après un dîner babillard, nous allions au Casino. Les oisifs de cœur lisaient les gazettes. Hélas! au bout de quinze jours, je les lisais, moi. Lucy s'en plaignit d'abord, mais bientôt les œillades anglaises ne lui laissèrent plus le temps de se plaindre. Je me plaignis à mon tour, mais, dès la première plainte, elle étouffa ma voix par un baiser et par un éclat de rire. — Je m'amuse bien avec vous, me dit-elle d'un air de charmante moquerie; je puis bien m'amuser de tous ces *gentlemen*. — Nous nous aimions de bonne foi, qu'avais-je à dire? Cependant je me mis de plus belle à lire les gazettes.

» A peine un mois s'était-il écoulé depuis notre arrivée, qu'on vint à parler au Casino d'une étrangère un peu farouche qui voyageait seule. Elle s'était promenée durant deux après-midi sur la rive, mais voilée, mais solitaire. On ignorait encore si elle était brune ou blonde. « Elle est jolie, dit le marquis, car elle fuit tou-

jours. — Ou plutôt, dit le jeune W—, c'est la violette qui se cache; mais on la reconnaît, parmi les grandes herbes, à son parfum suave et printanier. — Ce parfum m'a joliment l'air d'être de l'amour, dit une dame, quelque amour fatal et romantique. — Alors, reprit le marquis, ce n'est plus un parfum printanier, car, si j'en crois sa main, qui a la blancheur du marbre, c'est une femme de trente ans. — C'est bien étonnant, dis-je, que je ne l'aie pas encore rencontrée. — C'est tout simple, cela ne vous regarde pas, dit madame Th— en jetant un coup d'œil malin sur Lucy, vous n'êtes pas de ceux qui font des rencontres, laissez-les aux solitaires. — D'autant plus étonnant, reprit le marquis, que ce matin elle vous suivait de près vers la jetée, mais on n'a pas des regards pour tout le monde. » Là-dessus on parla à perte de vue et d'esprit des femmes délaissées, des tristesses de l'amour, de la mauvaise foi des hommes, des peines du cœur, le tout sans mettre de côté ses moyens de séduction, si bien qu'à la fin de la séance il y avait plus d'un cœur de pris — non pas à la leçon.

» Le lendemain, comme nous allions prendre le thé avec Lucy : — Aujourd'hui, me dit-elle, j'espère bien que nous serons seuls. Décidément il y a trop d'importuns à Ostende; c'est à peine si on nous laisse un peu à nous-mêmes. — Nous nous mîmes à table; le thé n'était pas versé quand une servante de l'hôtel nous vint avertir qu'une dame en grand deuil demandait madame Lucy de Ver—. « Le nom de cette dame? — Elle me l'a dit, monsieur, mais elle me l'a si mal dit... » Lucy se mit soudainement à rire. « A coup sûr, dit-elle, c'est lady M— qui vient nous tirer les cartes. Dites-lui que je l'attends. » La servante sortit. « Lucy, vais-je rester dans votre chambre? Suis-je digne du jeu de cartes? — Oui, oui, restez malgré vos pantoufles; je vous le dis tous les matins, de ne pas venir en pantoufles chez votre voisine, mon cher; mais enfin restez tel que vous êtes. » A cet instant la porte s'ouvrit : « Ciel ! s'écria Lucy. — Mon Dieu ! » m'écriai-je moi-même.

» Rachel venait d'entrer.

» Soyez la bienvenue, dis-je en lui tendant la main, sans trop savoir ce que je disais; vous arrivez à propos, vous allez prendre du thé. »

» Lucy, toute chancelante de ce coup si imprévu, alla pourtant se jeter sur le cœur de son amie; elles s'embrassèrent, mais comme deux comédiennes au théâtre. Pendant cette accolade, où leurs cœurs n'étaient pas à l'aise, Lucy eut le temps de se remettre un peu. « Comme te voilà tout en deuil, ma toute belle Parisienne, ni plus ni moins qu'un corbeau; mais tu n'es pas un oiseau de mauvais augure, toi. — Qui sait? » dit tristement Rachel. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, elle pencha son front abattu et nous regarda l'un et l'autre à la dérobée. Qu'elle était pâlie depuis notre départ! Sa beauté n'avait rien perdu, car ce n'était plus le dédain qui dominait sa figure, c'était la douleur.

» Moi je ne savais que dire, je ne savais que faire; j'étais là muet et immobile. Ah! si j'avais écouté mon cœur, comme je me serais jeté de bonne foi sur le sein agité de Rachel! Comme j'aurais éclaté dans ma passion! Comme j'aurais versé de douces larmes sur ce cœur attendri! « Enfin, reprit Lucy après un silence fatigant pour tout le monde, tu me diras cependant pourquoi ces habits funèbres? — Je suis *veuve,* répondit Rachel d'une voix brisée. — Ah! voilà donc le secret de cette grande douleur? — Oui, *voilà le secret,* reprit Rachel avec amertume. Dans ma douleur, n'ayant près de moi nulle âme charitable et compatissante, je suis revenue à toi, toi, ma meilleure amie, toi, *ma confidente...* — Je te remercie, ma chère, de ce souvenir et de cette confiance. Tu tombes ici à merveille : Ostende est une vraie ville de deuil; le plaisir y met un crêpe à son bonnet. — En vérité, reprit madame de Mar— d'un air de doute, tout en nous regardant; je vous croyais ici dans la joie la plus radieuse, car vous n'êtes pas *veufs,* vous autres... Est-ce que vous prenez sérieusement les bains de mer? — Très-sérieusement. — Je veux me baigner aussi. — Eh bien! ma chère, prends donc tout de suite du thé; dès cette après-midi, nous irons nous baigner ensemble. J'ai pour voisines de mer deux Anglaises charmantes, un peu rieuses et un peu folles, qui finiront par t'égayer.

» Vous savez la lettre cruelle que Lucy avait écrite à Rachel. Cette lettre, ce chef-d'œuvre de raillerie amère et d'impertinence féminine, fut un coup de feu pour la pâle et dédaigneuse Rachel. Jusque-là elle avait douté, jusque-là elle avait joué avec l'amour,

sans prendre la peine de descendre dans son cœur; mais cette lettre, comme un éclair qui illumine et qui brûle, lui avait appris tout d'un coup qu'elle m'aimait et que j'aimais Lucy.

» Je ne vous dirai pas mot à mot tout ce qu'elles se dirent ce jour-là; je vous en apprendrai bien plus, à coup sûr, en vous disant ce qu'elles ne se dirent pas. Avant le soir, vous devinez qu'elles étaient jalouses, sous ce ciel flamand, comme deux amoureuses de Grenade ou de Séville; jalouses à faire pitié : car si mes paroles étaient pour Lucy, mes regards étaient pour Rachel; si mon cœur était pour l'une, mon âme était pour l'autre. Enfin, il s'élevait entre elles une lutte terrible, sauvage, désespérée; un combat à outrance, commencé avec l'amour, mais qui devait finir avec la mort. Ce qui vint encore donner plus d'ardeur au combat, ce fut la jalousie de la beauté, qui pour les femmes est pire que la jalousie de l'amour. Au bain, au dîner, à la promenade, au Casino, Rachel et Lucy, Rachel avec sa beauté et sa tristesse, Lucy avec sa grâce, son charme et son esprit, étaient le point de mire des madrigaux des quatre parties de l'Europe. Elles faisaient bon marché toutes deux de l'esprit des Anglais, de la sentimentalité des Flamands, de la raison des Français et de la grâce des Allemands Mais quelle femme en ce mauvais monde se résigne de bon cœur à voir l'encensoir lui passer devant le nez pour les beaux yeux d'une autre, l'encens fût-il des plus grossiers? L'amitié de Lucy et de Rachel s'était perdue dans l'amour, bientôt la haine s'alluma dans la jalousie. Quelle jalousie, mon Dieu! Mon cœur en saigne encore.

» Cette jalousie s'accrut de jour en jour comme un incendie battu par les vents. J'avais beau faire pour l'apaiser; je n'avais qu'un bon parti à prendre, c'était de m'en aller loin d'Ostende, sans mot dire. Mais, je vous le demande, comment partir quand le cœur veut rester? Comment prendre la force de me séparer violemment, par bonne volonté, de ces deux femmes adorables, de ces deux femmes adorées qui étaient toute ma vie, tout mon tourment, toute ma joie? Je me laissai aller au fatal enchaînement des choses, espérant du temps qui calme tout. Mais, mon Dieu! ce n'est pas le temps qui calme tout, c'est la mort. Il y a un an que le temps passe en vain sur mon cœur.

» J'aimais donc Rachel, j'aimais Lucy, tantôt l'une, tantôt l'autre; Lucy avec passion, comme le souvenir, comme la femme qui vous a donné mieux qu'un sourire sur ses lèvres; Rachel avec adoration, comme l'espérance, comme la femme qui est plus qu'une femme, qui n'a pas encore mordu avec vous à la pomme de l'amour.

» J'étais entre deux feux ou plutôt entre deux sources de larmes, entre deux douleurs de plus en plus profondes. Moi, je souffrais par contre-coup de ces deux douleurs. Je n'étais pas jaloux, moi, mais toutes les angoisses de la jalousie ont déchiré mon âme. Rachel, toujours plus pâle, se renfermait dans sa tristesse comme dans un tombeau; elle pleurait en silence, elle gardait un sourire pour cacher son mal; mais que pour moi ce sourire était éloquent! Lucy, toujours plus belle, éclatait par des sanglots, des sarcasmes, des évanouissements. Elle voulait partir avec moi seul, moi je ne voulais pas. Elle voulait fatiguer Rachel, mais la pauvre femme ne se voulait pas fatiguer, tant elle recherchait le fatal tableau de notre amour!

» Elles se baignaient à la même heure et du même côté. Plus d'une fois, mon Dieu! j'avais pensé qu'il n'était pas sans danger de laisser ainsi à peu près seules au-dessus de l'abîme deux jalousies, deux haines, deux douleurs si profondes. Çà et là, tout en me baignant au loin, je cherchais à les voir. Je les voyais alors allant, venant, se mêlant aux autres baigneuses. La mer les apaise, me disais-je; la mer est bonne pour ceux qui souffrent; elle berce toutes les douleurs.

» Une après-midi, elles se baignaient comme de coutume; moi, je me baignais plus loin sans inquiétude pour elles, me reposant sur Dieu, sur les matelots, sur l'insouciance. Cependant depuis deux jours Rachel était plus sombre encore, elle semblait pencher le front sous un dessein sinistre, elle avait des distractions étranges. Ce jour-là le soleil éblouissait les baigneuses, la rive était presque déserte, à peine si quelques nouveaux venus se promenaient sur la jetée. M'étant tout d'un coup, peut-être par pressentiment, soulevé sur une lame, j'entrevis Rachel et Lucy en tête de toutes les baigneuses, s'éloignant de plus en plus dans la mer. Lucy se coiffait quelquefois d'un petit cachemire bleu et rouge; ce jour-là je la

reconnus à ce cachemire dont un pan flottait au vent, — hélas! en signe de salut! — Surpris de les voir si loin dans la mer, je m'avançai un peu de leur côté, regardant toujours.

» Ah! mon ami! irai-je jusqu'au bout de cette triste histoire? vous dirai-je que tout à coup j'entendis un cri d'effroi, qu'au même instant je perdis de vue les deux baigneuses! — Est-ce une lame qui a couvert leurs têtes? dis-je en volant sur l'eau. — Hélas! quand la lame fut passée, je ne vis plus que la surface verte un peu agitée.

» J'appelai au secours : toutes les baigneuses poussèrent des cris d'épouvante et revinrent à leurs barques; quelques baigneurs s'avancèrent sur mes traces. Moi, je me débattais comme un furieux avec les flots; j'étais comme dans ces horribles songes où l'on ne peut avancer, où l'on n'arrive que trop tard, et, comme dans les songes, j'arrivai trop tard; j'arrivai tout ruisselant et tout ensanglanté, la mort dans le cœur, résolu de ne pas reparaître si je ne pouvais reparaître avec elles, avec toutes les deux, car je n'eus pas une seule fois l'idée de sauver l'une sans l'autre. Un homme du bain, sorti d'une baraque quand j'avais crié au secours, arriva avant moi vers l'endroit fatal. Il plongea deux fois en vain. « Où sont-elles? me cria-t-il tout en colère pour me cacher son imprudence. — Elles sont là, » dis-je en me jetant au fond.

» Je m'étais trompé; je ne trouvai comme cet homme qu'un peu de sable et de gravier. Je reparus seul en levant au ciel un regard désespéré. J'avançai au hasard, perdant la tête et voulant perdre la vie. Rachel, Lucy, où êtes-vous? murmurai-je d'une voix étouffée. Je redescendis encore dans cette tombe infinie; enfin je sentis une femme qui se débattait avec la mort; — mais seule!

» Je fus presque tenté de laisser celle que j'avais trouvée. Pour l'amour du soleil, je remontai avec elle.

» Toute cette scène terrible se passa en quelques secondes. Mille pensées, mille images, mille rêves traversaient mon esprit. Ainsi, pendant que je revenais sur l'eau — l'espace d'une seconde, — j'eus le temps de me demander si c'était Rachel ou Lucy, si l'une avait entraîné l'autre, si j'aimais mieux sauver celle-ci que

celle-là. Ah! dans les moments suprêmes, la pensée de l'homme est celle de Dieu.

» Celle que j'avais trouvée, c'était Rachel. « Pourquoi n'est-ce pas Lucy? dis-je en la voyant. — Pourquoi n'est-ce par Rachel? » eus-je dit en voyant Lucy. Et, tout en baisant les cheveux épars de Rachel, je la jetai avec colère au premier marin venu. « Allez, dis-je, elle n'est pas morte celle-là. »

» J'avais à peine achevé ces mots que j'étais déjà au fond de la mer. Mais, hélas! vingt fois je recommençai en vain ce pénible et douloureux voyage. La pauvre Lucy était perdue à jamais. Dieu fut inexorable. Je voulais mourir à chaque voyage; mais, quand j'étais sous les flots, j'espérais revoir Lucy à la surface au bras de quelque nageur plus heureux que moi dans ses recherches. Cependant sans le marquis, qui m'entraîna malgré moi, mais tout défaillant, je ne fusse jamais revenu sur le rivage. — Faut-il vous le dire? Rachel était encore dans mon cœur, je voulais revoir Rachel, je voulais tout savoir.

» Je n'abandonnai la rive qu'après avoir vu le plus courageux marinier à la recherche de Lucy. Tout le monde l'aimait; elle était la joie d'Ostende; morte ou vivante, on voulait la retrouver. On me transporta à moitié mort et à moitié habillé dans le premier cabaret du rivage où on avait déposé Rachel. Elle revenait peu à peu à la vie; elle se débattait toujours comme dans la mer. Je voulus la voir et lui parler. Je la revis, mais je ne lui dis rien. Que pouvais-je lui dire? A ma vue, elle se cacha le front dans les mains, et s'écria dans un sanglot : « Lucy! Lucy! » Elle tendit les bras et s'évanouit encore. « N'ayez pas peur, dit un médecin, celle-là est sauvée. »

» Pendant que le marquis lui prodiguait des secours, je ressaisis mes forces et je retournai sur la rive; les nageurs cherchaient toujours, quoiqu'il fût trop tard. « Hélas! dis-je dans mon désespoir, je ne te reverrai plus, toi, ma chère Lucy! » Et je jetais des regards de fureur et d'amour sur la mer.

» Je ne voulus pas me détacher du rivage; je m'étais couché à moitié nu sur la grève, poursuivant les songes les plus funèbres. De temps en temps me revenait le souvenir de Rachel, mais je repoussais ce souvenir qui devait être toujours amer à mon cœur

« Allez, allez, disais-je, fuyez loin de moi si vous êtes coupable, car la mer est trop près de nous; fuyez, pauvre jalouse insensée, car j'ai encore assez de force pour vous traîner là-bas où est Lucy. » Sur le soir, le marquis, qui savait tout ce qui se passait dans mon cœur et dans le cœur de Rachel, vint me supplier de retourner pour un instant à l'hôtel. Je le suivis sans rien dire. Il me prit le bras dans l'escalier et me conduisit à la chambre de Rachel. Elle m'attendait : sur les prières de mon ami, elle allait partir pour Spa avec deux baigneuses que le marquis devait rejoindre bientôt; elle voulait me revoir et me toucher la main en signe d'éternel adieu. J'avais résolu d'être impitoyable. « Mais un seul mot cruel la tuera, » me dit le marquis. Et, en effet, elle était si défaillante, elle était si près de la mort qu'une seule secousse de plus la renversait à jamais. « Elle va mourir en chemin, dis-je. — Je le crains, mais elle mourrait ici à coup sûr; il faut donc qu'elle parte à l'instant; mes amies auront pour elle tant de sollicitude qu'elle y mettra un peu de bonne volonté. Allons, approchez-vous d'elle : soyez charitable; songez qu'elle vous aime et que vous l'avez aimée. »

» J'allai à elle tout chancelant : un soupir, un regard profond et douloureux, une main touchée d'une main prête à caresser et prête à déchirer, voilà tout notre adieu. En m'en allant, je l'entendis qui murmurait d'une voix étouffée : « O Henri! me pardonnerez-vous d'être venue ici? » Elle partit; moi je retournai sur le rivage. On ne cherchait plus Lucy. Lucy était perdue pour moi, pour le monde, pour la terre. Ah! vous ne saurez jamais quelle est l'amertume des larmes versées sur cette tombe sans fond. Dans un cimetière, les larmes pieuses font éclore des fleurs et pousser des herbes consolantes où l'on respire l'âme des morts; mais dans la mer!

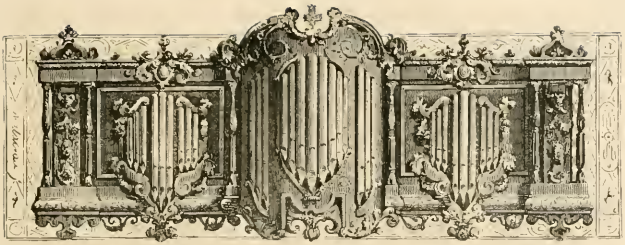
» La mer cependant venait par moments sourire à mes souffrances; elle avait comme moi ses plaintes et ses agitations, ses colères et ses larmes. Ah! que je prenais une sombre joie à la voir le matin dans son flux, quand chaque flot venait bruyamment se briser à mes pieds! Je voulais sans cesse me laisser engloutir, mais sans cesse j'espérais voir revenir dans une lame la blanche dépouille de ma pauvre maîtresse. Je reculais peu à peu l'œil égaré sur

chaque nouvelle vague; je reculais ainsi jusqu'à l'heure du reflux, et, plus que jamais désespéré, je tombais presque mort sur la grève.

» J'épuisai mon cœur, mon âme, ma vie, mais non pas ma douleur, à ce spectacle cruel. La mer fut avare de mon trésor. Un jour, cependant, à l'heure du flux, ayant cru entrevoir dans une vague encore lointaine un vêtement de femme, je m'élançai comme un fou, avec des cris de fou, au-devant de cette espérance; je me jetai tout éperdu et tout défaillant sur cette vague, comme si elle eût renfermé Lucy. Cette vague était comme le dernier adieu de la morte; car elle m'apportait le petit cachemire dont s'était coiffée Lucy le jour fatal. La pauvre et chère coquette !

» Je saisis avec ardeur ce cachemire qui avait touché ses cheveux adorés, qui a gardé un parfum d'elle-même, qui est pour moi la plus sacrée des reliques !

» Que vous dirai-je encore? Le marquis m'entraîna loin d'Ostende. Plaignez-moi et pardonnez-moi mes heures de profonde solitude. Je sais bien que le temps nous éloigne toujours des morts, c'est une loi de la vie; mais il est de grands malheurs où le temps ne peut rien. Mon grand malheur, à moi, le devinez-vous ? — J'aime Rachel ! »



IX.

MA VOISINE DE PROFIL.

LA CHANSON DE CEUX QUI N'AIMENT PLUS.

Je vous ai parlé de la voisine que je vois de face, mais que j'aime mieux mille fois la voisine que je vois de profil ! Celle-là, je ne la connais pas, et je ne la connaîtrai jamais, car c'est une femme qui change tous les jours de masque, qui affiche tous les caractères, tour à tour passionnée et rieuse, se moquant des autres et d'elle-même, croyant à tout, comme un enfant, ne croyant à rien, comme une amoureuse trahie, vivant de rêveries dans le monde visible et de rosbif dans le monde idéal, cherchant la folie dans la sagesse et la sagesse dans la folie. C'est tout un roman, toute une histoire, tout un poëme que cette femme si simple et si compliquée, si naïve et si pervertie, si mélancolique et si rayonnante. Je ne l'appelle que *la Ténébreuse*, même à ses heures de soleil.

Elle habite le même balcon. Nous ne sommes séparés que par quelques rameaux de fer et de vigne vierge. Elle est là depuis six semaines, très-adorée d'une demi-douzaine de beaux qu'elle fait aller comme des enfants. Ils viennent. — Je veux être seule. — Ils

ne viennent pas; elle leur fait signe, car ils se sont tous groupés autour de sa maison. Il y en a toujours un qui passe dans la rue le nez en l'air, quelle que soit l'heure du jour et de la nuit. Car, si on ne chante plus de sérénade, on passe toujours sous la fenêtre.

Cette comédie de tous ces amoureux, dont aucun n'est l'amant, me divertit beaucoup. Ils voudraient me savoir au diable, parce que je ris en les voyant, et parce que je ne suis séparé de *la Ténébreuse* que par un mur mitoyen.

Je passe çà et là de bons quarts d'heure avec ma voisine. Nous nous sommes parlé la première fois je ne sais comment, je ne sais pourquoi — à propos des murs mitoyens. — Nous nous sommes amusés l'un de l'autre en gens de bonne et mauvaise compagnie qui cachent leur jeu. Le grand mot en amour, c'est d'ouvrir son cœur et de promener l'esprit de l'autre dans les mille détours du labyrinthe sans jamais lui donner le fil d'Ariane. Oh! les enfants que ceux-là qui jouent cartes sur table, bon jeu, bon argent! Qu'ils le sachent bien, en amour, quand on peut se dire : *Je te connais, beau masque,* tout est dit; et quand tout est dit, tout est fini!

C'est l'histoire de la politique : tout homme politique, tout homme amoureux doit garder son secret. C'est toujours le secret de l'État. Dieu n'a jamais dit le sien.

Je ne sais donc pas le secret de ma voisine; ma voisine ne sait donc pas mon secret — ténèbres sur ténèbres. — Que de voyages déjà nous avons entrepris l'un chez l'autre sans pouvoir reconnaître le pays!

Elle est fort belle. La sculpture antique prenait à sept Athéniennes pour avoir une Diane ou une Vénus. Pradier m'a dit que ma voisine était une Diane digne des forêts d'Apollon; car Pradier l'a entrevue pour l'amour de l'art, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de lui. Il y a un peu de tout dans tous les amours.

Ma voisine est belle de la beauté de Diane. Comme la chasseresse, elle répand autour d'elle une verte odeur de forêt. Ah! si nous nous étions trouvés dix ans plus tôt devant un mur mitoyen — quand nous avions vingt ans et que nous rêvions les passions éternelles! —

Mais aujourd'hui nous avons peur de tomber dans la gueule du

loup. — Nous aimons encore l'amour ; mais nous craignons de nous livrer à l'ennemi. Et puis nous rions si bien ensemble de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait ! Qui sait si nous ne perdrions pas notre gaieté ?

Et pourtant un amour nouveau, c'est un nouveau monde — terre et ciel ! — c'est la joie de Christophe Colomb. Mais nous avons tant voyagé !

Et puis il faut arriver à temps. Le cœur a ses saisons. L'hiver ne donne pas de roses. Qui sait si pour quelques mois encore le givre et la neige n'ont pas envahi son cœur? — car elle sort du tombeau d'une grande passion.

Ainsi hier elle chantait sur l'air de la sérénade de Schubert ces strophes lamentables :

LA CHANSON DE CEUX QUI N'AIMENT PLUS.

Qui l'a donc sitôt fauchée,
La fleur des moissons?
Qui l'a donc effaronchée,
La Muse aux chansons?

Je n'aime plus ! — qu'on m'enterre,
Le ciel s'est fermé.
Je retombe sur la terre,
Le cœur abîmé.

Pourquoi faut-il encor vivre
Quand l'amour s'en va?
A cette page du livre,
Ci-gît, tout est là.

Te souviens-tu, ma maîtresse;
Mon cœur s'en souvient.
Des soleils de notre ivresse
Déjà la nuit vient.

Faut-il que je te rappelle
Des doux alhambras
Que nous bâtissions, ma belle,
En ouvrant nos bras?

Ta bouche fraîche, ô ma mie!
Ne m'enivre plus.
Déjà la vague endormie
Est à son reflux.

Entends-tu le vent qui brame,
O ma belle, adieu!
Adieu! sans amour mon âme
Ne croit plus à Dieu!

Quoi! plus d'Ève qui m'enchante!
Plus de paradis!
Faut-il donc que mon cœur chante
Son *De Profundis?*

Je l'écoutais avec un charme funèbre. — N'aimer plus quand on a bien aimé, c'est mourir en pleine jeunesse. Ne pas être aimé n'est rien, car quiconque aime sera aimé; mais n'aimer plus — perdre son Eldorado, son oasis, son paradis et son enfer! — Voilà où elle en est — voilà où j'en suis.

Car cette chanson qu'elle chante avec tant de tristesse poétique, je crois bien que c'est moi qui l'ai rimée.

Or que ferons-nous — nous deux qui n'aimons plus? Pour franchir le Rubicon de la poésie, il faut être poëte; pour franchir le Rubicon de l'amour, il faut être amoureux.

X.

PARIS A VOL D'OISEAU.

PRÉFACE.

Que de fois, penché à la fenêtre, n'avez-vous pas, des yeux du corps et des yeux de l'esprit, entrevu la ville universelle en travail, la grande ruche sanctifiée par les abeilles et dévorée par les frelons?

Allez, mon âme, déployez vos ailes, enivrez-vous de contrastes, et dites à ma main ce qu'il faut écrire aujourd'hui.

ORIGINES.

Que disent les historiens : « Si Rome a été fondée par un fils du dieu Mars et par le nourrisson d'une louve, Paris le fut par un prince échappé au sac de Troie, Francus, fils d'Hector, qui, devenu roi de la Gaule après avoir bâti la ville de Troyes en Champagne, vint fonder celle des Parisiens et lui donna le nom du beau Pâris son oncle. »

Pour expliquer cette haute opinion d'un savant historien, un autre historien non moins savant nous démontre que le mot *Paris* se compose de deux mots, savoir : le radical *Par* ou *Bar* et le mot *Isis*, « attendu qu'il a été trouvé sur le territoire de Paris une statue de cette déesse, ce qui prouve abondamment que Francus, qui veut dire Français, est le fondateur de Paris. » Voir, pour plus de lumières, les mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui fourmillent de preuves tout aussi authentiques.

Il existe cependant d'autres opinions dignes d'être étudiées. Si on daignait nous écouter sur ce point, nous dirions que le fondateur de Paris, ce fut le hasard. Il y avait une île dans un pays sauvage : figurez-vous une peuplade dispersée qui cherche à s'abriter contre ses ennemis; cette peuplade traverse le fleuve et se barricade sur ce grain de sable que protégent les eaux. Cette peuplade de bateliers et de pêcheurs, lasse d'errer de rive en rive, de la rivière au fleuve, du fleuve à la mer, veut prendre dans l'île quelques jours de repos. Après la palissade, voilà la tente qui se dresse. Les vents sont mauvais; le fleuve est un autre ennemi qui vient menacer à son tour; pourquoi ne pas élever un mur contre les tempêtes de l'occident? Cependant on a eu le temps de s'apercevoir que l'île était fertile; pendant que les pêcheurs s'aventurent sur leurs barques, les plus paisibles de la colonie défrichent le sol par distraction, par curiosité, par instinct pour l'avenir. Quelque temps se passe ainsi; l'heure est venue de partir, de marcher à l'aventure comme autrefois; mais l'amour du sol a pris ces hordes nomades; ils ont semé, ils veulent recueillir. Ils se complaisent d'ailleurs dans ces quelques enjambées de terre défendues des bêtes et des hommes, des ennemis de toute espèce, où ils peuvent avoir chacun un arbre, un épi et une maison. Ils se décident à rester; les plus aventureux et les plus jeunes iront courir au loin à la découverte, mais ils reviendront. Dès ce jour, Paris exista. Au lieu de quelques palissades, où étaient suspendues toutes fumantes encore les peaux de bêtes, l'industrie, fille de la paix, envoie des barques chercher des pierres sur les rives voisines, élève des murs, les couvre de chaume; et voilà une bourgade qui

vit et palpite. Laissez-la respirer un peu, vous la retrouverez bientôt avec des mœurs, gouvernée par des lois. Aujourd'hui elle s'appelle Loutouhezi; plus tard César passera qui lui donnera son acte de naissance; plus tard la bourgade sera la ville universelle, elle sera tout à la fois Babylone, Athènes, Rome; mais quelles que soient sa fortune et sa gloire, elle n'oubliera pas qu'elle est sortie d'une famille de pêcheurs, et pour ses armoiries elle prendra un vaisseau.

J'ai commencé par citer l'histoire, j'ai fini par produire le roman. Comme il arrive souvent, le roman n'est-il pas plus vraisemblable que l'histoire ?

Aujourd'hui Paris n'est plus une île déserte, une bourgade, une grande ville, c'est une nation où fourmillent mille peuples divers. Cette nation a autour d'elle, pour la défendre des barbares, ses grandes murailles comme la Chine.

SITUATION. POPULATION. DIVISION.

Comme tous les pays du monde, celui-ci est situé au centre de la terre — un peu au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes renommées sont : Montmartre, le Père Lachaise, la Porte-Saint-Denis, l'Arc-de-Triomphe, les tours de Notre-Dame, le Panthéon et les Invalides.

On ne cite guère que deux montagnes à pic, la montagne Sainte-Geneviève et la butte Montmartre. Et encore, sans les moulins à vent et le Panthéon, elles ne seraient guère considérées que comme des collines.

La population de ce pays est trop variable pour qu'il soit permis d'en fixer le chiffre. Ce soir vous comptez un million d'habitants, demain matin la statistique sera en défaut, car il aurait fallu compter d'après la vertu des femmes et non sur la vertu des femmes. Si la Russie est en congé à Paris, la population est plus variable que jamais, car les boyards enlèvent encore nos Sabines.

Ce pays, qui se divise en continent, îles, presqu'île, détroits, isthmes, est arrosé par un grand fleuve, la Seine, par un puits, le puits de Grenelle, par une petite rivière, la Bièvre, par quelques

milliers de fontaines et par une multitude de ruisseaux. On se rappelle le mot de madame de Staël : Oh! qui me rendra mon ruisseau de la rue du Bac! En outre, ce pays est traversé par un canal qui unit la Seine à l'Escaut.

MÉTÉOROLOGIE. AGRICULTURE.

Le climat est des plus tempérés et des plus charmants; il n'y pleut en général que sept jours par semaine, sans compter la nuit. Il y fait froid l'été, mais il y fait beau temps l'hiver.

On reconnaît le changement des saisons au changement des habits : n'y a-t-il pas dans la garde nationale la tenue d'hiver et la tenue d'été? Il y a aussi des almanachs qui vous avertissent que le 21 mars est le premier jour du printemps et que la neige qui couvre les arbres est une fleur de la belle saison?

Grâce à cet heureux climat, l'agriculture y est en faveur. On y cultive les roses, les radis et les petits pois. Aucun pays au monde ne renferme plus de jardins, jardins suspendus comme ceux de Sémiramis; — on n'a pas besoin d'y descendre pour s'y promener : ce sont les jardins qui montent vers vous; — il y en a à tous les étages.

ZOOLOGIE.

Au Marais, on trouve de précieux restes de la création avant le déluge.

INDUSTRIE.

C'est le pays par excellence de l'industrie. Parmi les plus connues, on cite celle des papiers publics : il s'y répand environ deux cent mille feuilles par jour; les unes, il est vrai, ne sont pas publiques, attendu qu'on ne les lit pas.

C'est là que bat le cœur de la nation.

Il y a une autre industrie assez bien cultivée, celle des coupeurs de bourse. C'est une industrie qui exige beaucoup d'études; mais on peut prendre des leçons à dix ou vingt francs le cachet.

CULTE.

La religion catholique est la religion dominante de l'État. Les prédicateurs y sont fort à la mode. On va dans les églises avec la même ferveur qu'à l'Opéra ou à la Comédie-Française.

On ne paye pas en entrant; mais, quand la voix de l'orgue et l'encens de l'autel vous élèvent l'âme dans les plus hautes régions avec l'esprit du Seigneur, un chapeau à trois cornes laisse tomber sa hallebarde sur vos pieds et vous crie d'une voix de tonnerre : — Pour les frais du culte, s'il vous plaît !

L'église catholique est une mendiante perpétuelle : elle mendie à la porte sous le prétexte de vous donner de l'eau bénite; elle mendie au chœur, parce qu'à l'église, comme au cimetière, ceux qui ont le plus d'argent sont les mieux placés; elle mendie en vous offrant une chaise. Mais elle mendie surtout le jour de votre mariage ou le jour de votre mort. Si vous n'avez pas mille francs dans votre poche, je vous défie de vous faire conjoindre ou enterrer comme il convient à un honnête homme.

Il y a bien quelques autres religions, celles d'Israël, de Luther, de Calvin; il y a même des dieux nouveaux : l'un s'appelle Enfantin, l'autre Fourier, celui-ci le Mapah. Pape schismatique du saint-simonisme; ce dernier, le plus orgueilleux de tous, vit dans un grenier avec sa maîtresse. Je l'ai beaucoup connu quand il n'était qu'un homme d'esprit.

PROMENADES.

Parmi les promenades célèbres, on cite encore le bois de Boulogne — fortifié contre les promeneurs. — Il y reste le Ranelagh, où l'on ne va plus parce que Mabile est sur la route.

Mais la belle promenade aujourd'hui — pour les chevaux — c'est les Champs-Élysées.

Il ne faut pas oublier le Luxembourg, promenade amoureuse; — la place Royale, promenade déchue; — la place de la Concorde, ainsi nommée parce qu'on y a guillotiné un roi et son

peuple; — le Jardin des Plantes, paradis terrestre digne de ceux de Breughel de Vlour, où sont réunies toutes les richesses de la création, depuis le lion indompté jusqu'au Parisien de la rue Mouffetard.

LA BOURSE.

La Bourse est le temple de la civilisation moderne. Le matin, les agioteurs y vendent de l'argent; le soir, devant ce monument, on rencontre des agioteuses qui se vendent pour de l'argent. Tout, jusqu'à l'amour, ici-bas est à la hausse ou à la baisse.

LE PALAIS-ROYAL.

Le Palais-Royal n'est plus qu'un immense caravansérail où se renouvellent par les tailleurs les métamorphoses d'Ovide. Le palais est bien déshérité de sa gloire depuis qu'il a perdu ses bayadères. C'est le rendez-vous de toutes les provinces du monde civilisé. Les bourgeois de Paris y vont régler leurs montres, car on sait qu'à midi, lorsque le soleil passe au méridien, un coup de canon annonce l'heure attendue; mais, comme le soleil ne se montre que par hasard, il arrive presque toujours un nuage qui le dispense de faire feu. Qu'on juge du désappointement des bons bourgeois de Paris! voilà les montres qui ne sont plus à l'heure! Conséquences terribles : là c'est un mari qui rentre trop tard, ici c'est un mari qui rentre trop tôt : deux extrémités fâcheuses.

LES TUILERIES.

Le palais des rois — à louer pour cause de départ. — Personne ne se présente.

LE LOUVRE.

Palais des chefs-d'œuvre — vrai palais des rois — des rois qui ne s'en vont pas.

L'HÔTEL-DIEU.

Ainsi nommé parce que tous ceux qui y vont y meurent. — Mourir c'est aller à Dieu.

PROVINCES.

Ce pays est divisé depuis peu de temps en douze provinces; mais le voyageur ne s'arrête qu'à la division ancienne, qui est la plus naturelle. Ainsi le faubourg Saint-Germain et le pays latin, le faubourg Saint-Honoré et le faubourg Saint-Marceau, les Tuileries et le faubourg Saint-Antoine, la Chaussée-d'Antin et le Marais, ces diverses provinces sont d'une physionomie tellement distincte qu'elles semblent n'avoir aucun rapport entre elles et ne pas faire partie de la même nation.

Il y a encore une autre province qu'il ne faut pas oublier, connue sous le nom du treizième arrondissement. Ce n'est pas la moins courue et la moins pittoresque; les voyages y sont charmants, à la condition toutefois de n'y pas trop séjourner.

COLONIES.

Deux colonies dépendent de cette nation. Ce sont deux îles importantes : la Cité et l'île Saint-Louis.

La Cité est le lieu le plus varié de l'univers; c'est la demeure la plus habituelle des juges et des voleurs. Il y a un Palais de Justice à l'ombre duquel sont abritées d'aimables maisons ouvertes aux forçats plus ou moins libérés, garnies de filles de joie et de filles de douleur.

C'est là que se préparent tous les grands crimes. Or, la porte ou les fenêtres de ces maisons s'ouvrent sur le marché aux fleurs qui va embaumer les mille coins de Paris.

Ainsi, on a sous la main les filles et les fleurs, la justice et les voleurs.

L'île Saint-Louis est une province paisible, discrète, solitaire, où l'on ne remarque ni commerce ni industrie. On n'y naît pas, on y meurt. Généralement les naturels du pays sont d'un âge mûr.

LE PAYS LATIN.

Le pays Latin est très-varié et très-pittoresque. Comme on y étudie beaucoup les lois et les femmes, les naturels du pays s'appellent étudiants. On assure qu'ils se sont réfugiés sur la montagne Sainte-Geneviève, comme les Romains sur le mont Aventin, pour se soustraire aux pernicieuses influences de la civilisation.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Le faubourg Saint-Germain est une suite de châteaux ruinés où il y a beaucoup de Ravenswood et peu de Caleb. Les naturels de cette contrée regardent avec obstination, dans un ciel orageux, une étoile qui ne brille plus. — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

On trouve dans cette contrée une tour de Babel qui s'appelle la Chambre des représentants, et une autre où l'on ne dit rien qui s'appelle l'Académie.

Il serait injuste d'oublier l'Académie des inscriptions, où l'on devine des logogriphes laissés par les anciens, qui avaient aussi leurs jours de malice.

Parlons aussi d'un palais, l'Observatoire, où l'on est en correspondance directe avec la lune et les autres pays éloignés. On rencontre non loin de là l'École de Droit et l'École de Médecine, c'est-à-dire la Chaumière. — Succursale : la Grande-Chartreuse.

LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

Rival du faubourg Saint-Germain. Les habitants ne cherchent pas l'étoile qui file, ils se tournent toujours vers le soleil.

LE FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Le faubourg Saint-Marceau est la patrie des chiffonniers, horde de mœurs bizarres, qui n'a pour soleil que le gaz, les réverbères

et sa lanterne; Diogènes qui vont cherchant des immondices et qui découvrent quelquefois des hommes.

Le faubourg Saint-Marceau est un pays, le seul pays où l'or soit une chimère, où jamais deux écus d'argent n'ont sonné ensemble. C'est une mer perdue où ne vont jamais que les La Peyrouse de la terre ferme. Il y a en cette province, abandonnée aux Diogènes modernes, une tribunal en plein vent. Les parties belligérantes attroupent les voisins et s'accusent sans périphrases. Les voisins donnent tort aux deux parties, qui finissent toujours par se battre et par aller au cabaret. Ces peuplades ont cela de particulier avec les chameaux que le dimanche à la barrière elles boivent pour huit jours.

LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Le faubourg Saint-Antoine est aux antipodes des Tuileries. Les laborieux habitants de cette contrée ne descendent à Paris que les jours de révolution et les jours de feux d'artifice.

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

Dans la Chaussée-d'Antin, on fait sa fortune ou on la défait; dans le faubourg Saint-Germain on la conserve. Là-bas, c'est l'aristocratie de la Bourse, comme ici c'est l'aristocratie de la naissance. La Chaussée-d'Antin renferme deux églises curieuses, celle des madeleines et celle des lorettes. On y va beaucoup; mais on va encore davantage à l'Opéra, qui est à peu de distance. Cela se comprend : dans les églises, il y a des prêtres; à l'Opéra, il y a des prêtresses.

Toutefois, l'opéra des gueux, c'est toujours l'église.

LE MARAIS.

Le Marais, comme l'île Saint-Louis, est une province perdue, un monde d'un autre âge, qui ne croit pas à l'obélisque ni aux chemins de fer. Il n'y a pas cent ans que, selon Mercier, les naturels du pays n'apercevaient que de loin la lumière des arts. « Le Mercure de France était mis sur la dépense avec les ba-

lais ; et ce compte regardait le portier. » Le Mercure ayant cessé de paraître, il faut en tirer un augure favorable aux habitants du Marais.

VOYAGES.

Il a dans ce merveilleux pays diverses manières de voyager par terre et par eau ; il y a même des chemins de fer, mais seulement établis pour les relations extérieures. Le voyage par eau se fait tantôt en nacelles, tantôt en bateaux à vapeur : ce voyage n'est guère utile, excepté pour aller du Jardin des Plantes aux Tuileries. Le voyage par terre est très-facile ; on trouve à chaque pas de grandes voitures qui vont partout, mais qui ne vous conduisent jamais où vous voulez aller. Il est vrai que l'on peut aller à pied, mais en disant, comme le spirituel Louis XV : *Si j'étais lieutenant de police, je défendrais les cabriolets.* En effet, cette manière de voyager devient presque impossible : les voitures ayant le milieu du pavé et défilant sans cesse, le piéton ressemble beaucoup à ce paysan de la fable attendant, pour passer la rivière, que l'eau ait fini de couler [1].

LITTÉRATURE NATIONALE.

La littérature nationale du pays doit frapper bien vivement les étrangers, car elle s'étale sans vergogne sur toutes les murailles ; ce sont des pages de papier où tout le monde veut signer son œuvre, depuis le gamin qui va à l'école jusqu'au plus grave réformateur. L'écrivain le plus connu, c'est Charles-Albert.

CHANSONS.

Mazarin disait : « Ils cantent ! eh bien ! laissez-les canter ; s'ils cantent, ils payeront ; » aujourd'hui on ne chante plus, mais on paye encore.

[1] Jean-Jacques Rousseau fut renversé en 1756 par un énorme chien qui précédait une berline. Le maître de l'équipage passa sans sourciller, ne rouant guère que le chapeau du philosophe. Le lendemain, ayant appris qu'il avait failli tuer le citoyen de Genève, il envoya son laquais demander au blessé ce qu'il pouvait faire pour lui. « Tenir désormais son chien à l'attache, » répondit Jean-Jacques Rousseau.

LES CHEMINÉES.

Pays de gloire et de fumée ! Les cheminées y sont en trop grand nombre — non pas les jours d'hiver, mais les jours d'orage.

ACADÉMIES.

Rien ne fait vivre plus longtemps que le ridicule. Ce qui manque aujourd'hui à l'Académie française, ce n'est ni Lamennais, ni Béranger, ni la phalange radieuse des jeunes esprits ; ce sont les épigrammes de Piron.

A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'esprit ne vit que de ce qui n'est plus. On admire beaucoup les tableaux d'Apelles et de Zeuxis, parce qu'on ne les a jamais vus. Aussi, sur la tombe de tous les membres de cette Académie, on grave toujours ces vers de Piron :

Ci-gît un antiquaire opiniâtre et brusque :
Il est esprit et corps dans une cruche étrusque.

SUR L'ESPRIT DU PEUPLE.

Tout l'esprit du monde est à Paris. Les Parisiens sont le peuple le plus spirituel du globe ; mais, comme a dit Montaigne, il faut à toute heure lui désenseigner la sottise.

Il y a le Parisien qui naît à Paris, le Parisien par excellence ; celui-là voit le monde par un trou ; il étudie le cœur humain, le sien et celui de sa voisine aux théâtres des boulevards. Il croit à tout : on lui cria un matin d'ouvrir sa fenêtre *pour voir passer l'équinoxe porté sur un nuage ;* — il ouvrit sa fenêtre. —

XI.

SUR UN LIVRE IMPOSSIBLE ET INVRAISEMBLABLE.

QU'IL Y A DEUX MANIÈRES D'ÊTRE POËTE.

Un livre de bonne foi.
MONTAIGNE.

I.

Il pleut à verse. Je ne sais que faire, je ne sais que dire, je ne sais où aller. Je n'ai pas de livres parce que j'ai des tableaux.

Heureusement pour vous et pour moi vous ne connaissez pas tous les livres que j'ai faits. L'oubli, ce grand réparateur de tous les torts, les a ensevelis dans ses toiles d'araignée. De profundis.

Il en est un dont je veux vous dire un mot.

C'est un livre impossible et invraisemblable, triste et joyeux, sombre et gai, traversé de clairs éclats de rire, beaucoup de soleils levants, beaucoup de soleils couchants, spirituel et bête, raisonnable et fou, paradoxal et rebattu, — en prose et en vers.

Si ce livre est digne d'être étudié, c'est par la passion; — la passion, cette secousse du ciel, cette muse de l'infini qui aime les

orages et les abîmes, cette caresse ou cette fureur du vent marin qui enfle les voiles du navire et le pousse en pleine mer, là où chantent les sirènes, là où hurlent les dangers, là où éclatent les tempêtes.

De ce livre je ne sais ni le commencement ni la fin. — Le commencement est cousu avec du fil de la Vierge accroché à un berceau; la fin, — les bons dénouements font les bons livres, — mais comment celui-ci finira-t-il?

J'y ai lu des pages qui m'ont charmé et désolé. Que de fois ma gaieté y a répandu des larmes et ma tristesse des rires!

Que de belles strophes taillées dans le vif du sentiment! que de beaux paradoxes jetés dans l'éclat de l'esprit!

Ces sonnets ne sont-ils pas ciselés avec tout l'art d'un Benvenuto Cellini? Mais valent-ils ces poëmes qui ont jailli du cœur comme une source vive de poésie amoureuse?

Quoi qu'en dise Boileau, ce jardinier d'un jardinet, qui taillait l'if et le chèvrefeuille pour faire la toilette à la nature, j'aime mieux un long poëme qu'un sonnet mignon, parce que j'aime mieux l'inspiration du cœur que les recherches de l'esprit.

Ce livre charmant et détestable, qui ne sait rien et qui ose tout dire, qui est trop souvent ouvert au même chapitre, vous en avez lu çà et là quelques pages, — qui sait? vous y avez écrit quelques lignes.

Dans ce livre qui n'est rien, il y a de tout. Il y est question de peinture et de statuaire, de Lully et de Mozart, de tous les poëtes connus et inconnus. C'est toute une bibliothèque en désordre; c'est à y devenir fou, car il y a un fragment sur Dieu, — un abîme qui eût effrayé Pascal.

C'est pour ce livre-là seulement que j'ai été poëte. J'ai chanté pour moi seul les belles strophes de la passion et de la rêverie.

Ce livre, c'est le fini et l'infini. C'est hier, c'est aujourd'hui, c'est demain.

Ce livre, qui est un mauvais livre, est du moins un livre de bonne foi, écrit par un homme de bonne volonté.

Ce livre, c'est ma vie.

II.

Il y a deux manières d'être poëte :

Être poëte pour soi ou pour les autres, pour sa vie ou pour son œuvre.

Être le violon dont le premier venu saisit l'archet, — le miroir où l'étranger vient voir passer les images de sa vie.

Ou bien être le violon d'Hoffmann, dont Hoffmann seul savait les secrets ; — le miroir amoureux où la belle Djaïma, morte vierge et martyre, a surpris sa chaste nudité, — et qu'elle a brisé pour cet attentat.

Quand j'avais vingt ans je me promenais souvent en compagnie d'une belle fille et d'un enfant qui me parlaient ainsi tout en me donnant la main.

LA BELLE FILLE.

O mon amant ! que tu es heureux des inspirations qui tombent de mon cœur !

L'ENFANT.

Le monde de ton âme, quand tu es avec elle, est un monde lugubre tout panaché d'idées folles, un ciel nocturne tout étoilé de rimes scintillantes.

LA BELLE FILLE.

Oui, ces rimes-là sont des étoiles de poésie qu'il cueille avec amour.

L'ENFANT.

Que ne cueille-t-il toujours les roses toutes fraîches que j'incline sous sa main ! — Cueillir des rimes ! encore s'il cueillait des idées ! — Mais les idées n'ouvrent leur calice que sous mon souffle de feu.

LA BELLE FILLE.

Les idées ! j'en ai les mains toutes pleines.

L'ENFANT.

Tu appelles cela des idées ! ce ne sont que des rimes : *buissons, chansons, sauvage, rivage, bois, abois, perle, merle, miel, ciel.*

LA BELLE FILLE.

Tu ne comprends pas, — enfant! — qu'il y a tout un hymne agreste dans ces mots. Écoute plutôt chanter mon poëte.

Elle dit; et moi je me mis à chanter cette symphonie de la terre au ciel, prenant la rime des mains de la belle fille comme la religieuse son rosaire.

Un rayon de soleil se brise
Sur la branche et sur les buissons.
Je m'assieds à l'ombre où la brise
M'apporte parfums et chansons :

Parfum de la fraise rougie
Qui tremble sur le vert sentier;
Chanson — palpitante élégie —
De l'oiseau sur le chêne altier;

Parfum de la rose sauvage,
Doux trésor du pâtre amoureux;
Chanson égayant le rivage,
Qui parle à tous les cœurs heureux;

Parfum du trèfle qui se fane
Et pénètre au travers du bois;
Chanson d'une bouche profane
Qui met plus d'un cœur aux abois;

Parfum de la source qui coule
Dans un lit de fleurs ombragé;
Chanson du ramier qui roucoule,
Et me chante l'amour que j'ai;

Parfum de l'herbe qui s'emperle
A la brume des soirs d'été;
Chanson éclatante du merle,
Qui bat de l'aile en sa gaîté;

Parfum de toute la nature,
Fleur, arome, ambroisie et miel;
Chanson de toute créature
Qui parle de la terre au ciel.

Et quand j'eus ainsi secoué les parfums et rimé les chansons que la terre élève au ciel, la belle fille me sourit et l'enfant me rit au nez à belles dents.

LA BELLE FILLE.

O mon poëte! comme tu as bien parfilé la rime.

L'ENFANT.

Il arrange des mots en bataille. Les mots appellent les mots : le substantif appelle l'adjectif, l'adjectif appelle le verbe, — et l'idée sort de cette tour de Babel comme la lumière du chaos, — et cela s'appelle de la poésie! Ce ne sont que jeux d'esprit et de hasard. — C'est vous qui êtes des enfants, puisque vous allez chercher le soleil dans un puits. Je vais vous donner une leçon de poésie, — moi qui n'ai pas sous le bras un dictionnaire de rimes.

Comme il parlait encore — l'enfant — je vis apparaître Cécile sur le sentier, Cécile qui, toute gaie, toute pensive et toute distraite en même temps, s'en revenait de vendanger sur la colline. Je courus à sa rencontre. — Tu viens à point, me dit-elle en se jetant à mon cou après avoir posé son panier de raisin sur la marge du sentier, je songeais, tout en égrenant ces belles grappes de pourpre et d'or, tout en cueillant au passage ces doux fils de la Vierge qui portent bonheur — à ceux qui sont heureux ; — je songeais que déjà les bois ne chantent plus, que le regain est fauché, que les moulins à vent annoncent l'hiver là-haut, là-haut sur la montagne ; car les voilà qui s'en vont à perdre haleine. Or l'hiver, ami, nous ne nous rencontrerons plus, — moi dans la vallée, toi sur la montagne. —

Ainsi elle me parla, cette belle fille que le soleil avait couronnée de cheveux d'or. Ce que je lui répondis, je n'en sais rien. Combien nous égrenâmes du même coup de dents de grappes de raisin, je ne les comptai pas. Pourquoi la nuit nous surprit et nous égara dans les sentiers, ce fut parce que nos cœurs avaient à chanter toute la symphonie de la vendange. Je lui dis adieu au seuil de sa porte. Elle entra. On l'attendait pour souper. Le père jouait du violon sans trop d'impatience. Le frère avait tué des cailles et des bécassines. On servit tout cela sur la table. — Et ton panier de raisin? dit la mère à Cécile. — Ah! mon Dieu, dit-elle en rougissant, je l'ai oublié. — Tu l'as oublié, tu es donc folle! Pourquoi es-tu allée dans les vignes?

L'ENFANT qui était revenu me prendre la main.

Pourquoi? Je le sais bien moi.

LA BELLE FILLE qui avait ressaisi l'autre main.

L'enfant avait raison. Il y a deux sortes de poëtes ici-bas, les uns qui prennent la poésie pour leur vie : artistes jaloux qui cachent à tous leur chef-d'œuvre, méprisant la renommée qui a trop d'yeux pour y bien voir ; les autres qui prennent la poésie pour leurs livres, qui s'y répandent eux-mêmes avec une sublime abnégation, — ou plutôt avec un égoïsme plus élevé, puisque leurs livres c'est encore eux, — et que leur gloire est la métamorphose radieuse de leur *moi.*

L'ENFANT.

Le vrai sage est celui qui est poëte pour lui-même. Je dis le vrai sage, à la condition qu'il soit un peu fou.

LA BELLE FILLE.

Celui-là qui ne chante que pour son cœur ne craint pas les colères de la critique, mais celui-là qui chante pour tous les cœurs qui aiment, qui souffrent, qui vivent, est payé par cent mille battements de cœur!

Voilà ce que me dirent ce jour-là l'enfant et la belle fille : l'enfant et la belle fille c'est L'AMOUR et LA MUSE

XII.

QUELQUES POINTS DE VUE SUR LA VIE DE CHATEAU.

I.

J'ai beau m'attacher à la balustrade et vouloir regarder dans la rue, je ne sais quelle symphonie d'avril, toute parfumée de fleurs de lilas et de pommiers, m'attire vers la jeune feuillée, dans la prairie qui étoile sa robe et dans la forêt toute vierge encore.

Quand le carnaval vient d'agiter à Longchamp son dernier grelot, quand les prédicateurs romanesques ont égrené leur chapelet, quand les peintres et sculpteurs vivants ont repris à l'atelier les tableaux et les marbres exposés, il n'y a plus rien de bon à faire à Paris, si ce n'est de s'en aller. Adieu, madame la marquise d'autrefois; adieu, madame la marquise d'hier; que le vent d'avril vous soit léger! Allez revoir vos châteaux, vos paysages, vos hirondelles. L'heure est venue, partez. On a déjà recrépi les donjons héréditaires et les villas rustiques; la violette parfume le sentier du parc et la roche de la montagne; la primevère embaume l'avenue et la prairie; le bocage chante de plus belle; et, dans la sylvestre église, monsieur le curé a chassé l'araignée de votre banc.

LA FILLE DU BOIS

Allez! allez! fuyez Paris; la vie est là-bas avec le soleil. Allez! allez! ne fût-ce que pour reposer votre cœur et votre esprit — plus ou moins.

Jean-Jacques, « l'enfant de la nature, » fut le premier en France qui la fit aimer; il la peignit avec de si fraîches couleurs, il révéla tant d'attraits cachés jusque-là, il fit si bien gazouiller les oiseaux, rayonner le soleil sur l'herbe arrosée, éclore la pervenche au coin du bois, chanter la linotte dans le buisson, que tout le monde s'éprit d'un amour vrai pour le silence de la vallée et pour la solitude de la montagne. Avant lui, tous les dieux de l'Olympe, la blonde Cérès couronnée d'épis et la brune bacchante couronnée de pampre, les faunes et les satyres, Zéphire et Pomone voilaient à tous les yeux, sous leurs écharpes mensongères, les beautés rustiques. Rousseau, du bout de sa plume, fit évanouir toutes ces chimères caduques. Plus que jamais les faunes s'ensevelirent dans les roseaux, les dryades se cachèrent au fond des bois.

Oui, au milieu du dix-huitième siècle, quand madame de Pompadour, — la reine de France quand Voltaire était roi, — eut ébloui et offusqué les grandes dames dédaigneuses, quand on fut las des paravents et des abbés, des petits vers et des petits soupers, Jean-Jacques vint apprendre à ce grand monde ennuyé qu'au delà des fêtes de Paris il y avait des fêtes plus saintes et plus belles; il avait découvert un nouveau monde sans aller loin, un monde ouvert à tout venant, où l'on pouvait rafraîchir son âme épuisée et secouer la poudre de ses cheveux. Dès ce temps-là, plus d'un grand seigneur ennuyé honora la charrue de ses mains oisives. Ses voisins commencèrent par en rire; on commence toujours par là en France; mais Voltaire, qui savait empêcher de rire mal à propos, chanta l'agriculture dans une de ses épîtres :

> Et le sot mari d'Ève au paradis d'Éden
> Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
> C'est la première loi donnée au premier homme,
> Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme.

Après avoir glorifié la culture de l'esprit et celle de la terre, le poëte dit qu'il est des temps pour tout, que l'hiver il faut aller

à Paris voir Clairon jouant les chefs-d'œuvre de M. de Voltaire, mais qu'à l'aurore de la belle saison il faut « abandonner la place aux Scudérys et retourner à l'ombre de ses bois gouverner le soc. »

Ce qui acheva surtout de ranimer l'agriculture en France, ce fut l'exemple du duc de Choiseul. Une fois exilé, il cultiva ses terres avec passion ; il mit l'agriculture à la mode. Je ne sais plus quel poëte fit ce vers que tous les nobles campagnards voulaient inscrire sur leurs chapeaux :

Choiseul est agricole et Voltaire est fermier.

Plus d'une noble marquise qui s'était épanouie au soleil de la cour de Louis XV, alla finir par planter ses choux dans les marais de son domaine. Que n'ont-elles toutes si bien fini, ces pauvres marquises tant aimées et tant calomniées !

La République fit fleurir l'agriculture, çà et là avec une terrible rosée; mais Napoléon, qui fauchait trop avec son épée, ou plutôt, pour parler tout simplement, qui enlevait à la terre ses meilleurs enfants, abandonna la terre aux mauvaises herbes. Dans le premier renouveau de la Restauration, toute la génération malade des nobles exilés alla se ranimer au soleil de la cour, craignant pour ses blanches mains le soleil des champs. Mais bientôt dégoûtés de la cour par les discours des fils des croisés et des sans-culottes, les plus sages regagnèrent leurs châteaux clopin-clopant devinant qu'il n'y avait rien à faire ailleurs. Ceux-là ne s'effarouchèrent pas trop du soleil de juillet; ils se consolaient dans la moisson ou la vendange; ils avaient appris là-bas qu'un grand cordon serait, tout au plus, bon à lier une gerbe, qu'une faucille valait mieux qu'une épée rouillée. Depuis 1830, les nobles héritiers de saint Louis font plus que jamais fleurir l'agriculture. Il y a bien parmi eux quelques mécontents qui en veulent à tout le monde, même à la nature; la nature a beau faire pour ceux-là; elle a beau faire fleurir le verger touffu, les cerisiers et les pêchers de la colline, les beaux pommiers du chemin, les sainfoins odorants, l'aubépine des sentiers; la vigne a beau ployer sous la grappe rougissante, le froment sous l'épi doré, la branche sous le

fruit (qu'il n'est pas défendu de cueillir), les mécontents ne veulent rien comprendre à tout cela, ils déchiffrent la *Gazette de France* au lieu de lire la gazette de la nature. Mais plus nous allons et plus les mécontents s'en vont : le temps aura bientôt fini avec eux. Que la terre qu'ils ont dédaignée leur soit légère !

Dans quelques pèlerinages aventureux dans le nord de la France, j'ai vu partout l'agriculture en grand honneur dans les châteaux ; grâce à l'agriculture, il y a des châtelains qui conservent encore toute la souveraineté de leurs pères. Ces pâtres, ces charretiers, ces moissonneurs ne sont-ils pas plus esclaves que les vassaux du régime féodal ? A peine s'ils ont, le dimanche, dans le cabaret, un petit souffle de liberté. Qu'on ne s'avise pas d'établir dans les villages des caisses d'épargne à la place des cabarets ; laissez un peu boire et chanter ces pauvres essoufflés ! Grâce à l'agriculture et non à leurs châteaux, les anciennes familles reprennent peu à peu le pouvoir. On commence par la mairie et on se retrouve avec un petit droit de moyenne et basse justice du pays ; car, sachez-le bien, un maire intelligent fait toute la menue justice du pays ; de la mairie on s'élève au conseil d'arrondissement, — au conseil général, — au conseil de préfecture, — au conseil des ministres, — et on finit, comme tout le monde, par une petite place au cimetière.

J'ai vu sur les bords de la mer des descendants de ce célèbre M. de Saint-Florentin, « cette courte figure qui ressemblait si fort à une lettre de cachet, » oublier gaiement leur titre de comte dans les semailles et la moisson. J'ai vu en Normandie, en Picardie, en Champagne, de plus grands noms que celui-là conduire la charrue ou la charrette, en casquette et en guêtres de cuir.

Malgré les enchantements que la belle saison répand autour des châteaux, le soleil qui rit sur le pampre, les branches vertes de l'avenue, les roses du jardin, les chevaux qui piaffent et hennissent dans la cour, les châtelaines penchées aux fenêtres, il y a dans tous ces vieux châteaux je ne sais quoi de triste, de morne, de désolé qui saisit le cœur. « C'est le souvenir d'un meilleur temps, » disait madame de C***. La comtesse de M*** est, à chaque retour à son château, d'une sombre mélancolie ; le silence

l'effraie. « De grâce, monsieur le comte, faites donc du bruit pour me réveiller, je me sens mourir dans ce silence. Chantez, jouez du violon, faites crier vos chiens. »

L'heure la plus bruyante est l'heure de l'arrivée des journaux; c'est à qui saura les nouvelles, la pluie ou le beau temps politique; mais, hélas! rien de nouveau sous le soleil, — si ce n'est le soleil lui-même qui n'y est pas.

Outre ces grands prophètes qui s'impriment à Paris, il y a les petits prophètes des départements. Mais la gazette la plus curieuse et la plus originale de la campagne, c'est le garde champêtre; voilà, en effet, le gazetier par excellence. Il recueille, çà et là dans ses battues, tous les événements mémorables du terroir; il sait par cœur tous les petits scandales du pays, sans parler des scandales des pays voisins, qu'il apprend dans ses rencontres avec les gardes champêtres d'alentour. Le garde champêtre est la première commère du village; il passe au lavoir, il jase avec les lavandières; il passe dans les prés, il jase avec les faucheurs; il passe dans le ravin, il jase avec les pâtres; et, par-dessus tout, il a toujours l'oreille au guet; aussi son chapelet est long quand il l'égrène. Au château ou à la ferme il est toujours bien accueilli; on s'y abonne moyennant un broc quotidien de cidre ou de vin clairet.

Le dimanche on va se promener, ou plutôt promener ses nouvelles parures à l'église rustique; on écoute avec distraction les éclats de voix du maître d'école et les sermons confits du curé. On regarde passer avec un sourire moqueur les fanfreluches des paysannes et la révérence naïve de la quêteuse. On s'en retourne au château avec un bon parfum d'innocence dans le cœur; et, sur ce parfum, la rêverie vous enlève dans les splendeurs du ciel avec les oiseaux du bon Dieu. Sur le soir, après trois ou quatre pèlerinages de l'âme dans les sphères archangéliques, on s'assied au bord d'une fenêtre du côté du village, et, tout en respirant le dernier encens que versent les fleurs avant de s'endormir, on écoute d'un oreille distraite les rires et les chants endimanchés des paysans, les airs criards du violon, adoucis par les rumeurs du soir. Parfois on veut assister à ces gais spectacles de villageois qui dansent, qui chantent et qui boivent sans souci du lendemain; on

jette son châle sur ses épaules ; tout en ayant l'air de se promener pour se promener, on traverse d'un pied léger tous ces plaisirs inconnus ; on écoute avec curiosité cette langue grossière qu'on ne veut pas comprendre, mais dont on aime l'harmonie sauvage.

Quand on n'emmène pas de Parisiens dans sa Thébaïde, on n'a pour toute ressource contre l'ennui que le notaire, le médecin et le curé, gens qui s'entendent à merveille à un enterrement, mais qui pourtant sont d'assez joyeux vivants s'il s'agit de dîner ou de jouer au whist. Là, le testament, le malade et le *miserere* sont oubliés. En outre il arrive pour les distractions de madame quelque rêveur mal peigné, quelque Werther champenois, qui aide à secouer la poussière de la bibliothèque et de l'imagination. Mais quelle bibliothèque que celle d'un château ! Au premier rang c'est *la Maison rustique, le Parfait Jardinier, la Cuisinière bourgeoise,* le *Journal des connaissances inutiles,* des livres de dévotion, des livres de chasse, quelques volumes dépareillés, chefs-d'œuvre de tous les temps, très-étonnés de se trouver ensemble — pour ne rien dire, — car tous sont inhumés sous le même linceul. On ne lit guère à la campagne quand on est jeune et qu'on n'a point achevé le livre du cœur, quand on s'intéresse à tout ce que raconte la nature, qui a toujours de si bonnes choses à dire. D'ailleurs, je vous le demande, le meilleur chapitre de George Sand vaut-il une promenade à cheval et même à pied dans un sentier perdu où l'aubépine blanche secoue ses branches odorantes ? Quelle méditation de Lamartine ou de Byron vaut la méditation que Dieu envoie alors au promeneur sur les ailes des visions amoureuses ?

Les petits pèlerinages archéologiques sont de plus en plus aimés au château : on va voir une ruine gothique, un pan de mur consacré, un tumulus, une voie romaine, une tour délabrée. La mode en étant revenue, on va même s'agenouiller de bonne foi devant une sainte célèbre par ses miracles. Il y a partout des Notre-Dame-de-bon-Secours. Ce n'est pas tout à fait l'art ni la religion qui vous conduisent, mais un peu, mais beaucoup le plaisir de montrer ses grâces, son érudition et sa parure ailleurs qu'au château ;

les femmes aiment tant à se faire belles ! Et cela finit par ennuyer quand on ne travaille que pour les gens connus ou pour le miroir. Il n'est pas de rustre qui ne vaille la peine de se montrer un peu.

II.

Quelques points de vue encore par cette lettre qui n'a pas été écrite pour être imprimée, mais que j'ai oublié de mettre à la poste. Il faut bien que je l'aie écrite pour quelqu'un :

« Sous les vertes arcades du château de la Reine-Blanche, vous vous reposez nonchalamment des fêtes de l'hiver ; plaignez donc — jusqu'à un certain point — un voyageur vagabond, un Juif-Errant de la poésie, qui n'a pas le loisir de s'arrêter. Où vais-je ? je ne sais, mais je vais toujours et n'arrive jamais. Je me suis condamné à un pèlerinage sans fin vers les villas, les châteaux et les chaumières de mes amis. Vous savez que j'ai plus de chaumières que de châteaux à visiter : ce qui est fâcheux ; car, quoi qu'en dise Jean-Jacques Rousseau, l'amitié est plus souriante dans un beau parc que dans un potager fleuri. Ce qui m'agrée le plus dans tous mes poétiques zigzags, c'est de saluer de loin ces tourelles vénérables bâties sous les yeux de la mère de saint Louis, dont les fenêtres vous encadrent si bien — vous, madame, — qui êtes une autre reine Blanche.

» En attendant que j'aille vous saluer de plus près, vous voulez que je vous note au passage, en forme de journal, tout ce qui frappera mes yeux, mon esprit et mon cœur. Que votre volonté soit faite sur la terre — madame la marquise — sans préjudice du ciel.

» Par où commencer, s'il vous plaît ? Je ne suis pas en peine de bien commencer, mais je ne réponds pas de bien finir. On dit que c'est le premier pas qui coûte, on se trompe ; le pas qui coûte le plus, c'est le dernier, — en amour, — en amitié, — en politique, — enfin dans la vie. — Le premier pas, c'est la jeunesse et toutes ses joies éblouissantes ; le dernier pas, c'est la mort. Au départ on

s'appuie sur les bras arrondis des chimères; quand on arrive au but, on veut s'appuyer sur la compagne lugubre du dernier voyage : dès qu'on la touche, on tombe dans l'abîme éternel.

» Enfin j'entre en matière en entrant au petit château d'A—. On y arrive par une avenue de pommiers, comme à une ferme toute simple. Si vous y passez à cheval, tout bon cavalier que vous êtes, vous parvenez au vieux portail assez mal sur vos étriers pour oublier le salut que madame d'A— attend de sa fenêtre, — une fenêtre gothique, d'assez mauvaise sculpture, mais pleine de caractère au premier coup d'œil. — Madame d'A— ne perd pas à s'encadrer là-dedans avec son petit bonnet presque rustique, son gai sourire et sa bouche qui n'a compté que vingt-huit printemps.

» Le paysage du château d'A— n'a rien d'agreste, rien de fier, rien de poétique. Il fallait une main marchande pour placer si mal un château ; cependant le château d'A— est la métamorphose du couvent de ce nom, et Dieu sait que les moines étaient les premiers paysagistes de leur temps : ils prenaient toujours la plus belle place au soleil. Là cependant on n'a d'autre horizon qu'une haie de pommiers, si ce n'est, quand le ciel est clair, le clocher de Tugny et le bois de la ferme du Montrouge. Madame d'A— se console de ce petit malheur dans ses souvenirs de voyages. Elle a tant vu de rochers à pic, de cascades bruyantes et de ruines austères, qu'elle ne demande à cette heure à la campagne qu'un peu de soleil, un peu de verdure, — et surtout une feuille qui tombe : — souvent au lieu d'une feuille, ce n'est qu'une pomme; mais on n'y regarde pas de si près.

» Et puis la nature, toute monotone qu'elle est en ce lieu, a, comme ailleurs, des beautés cachées de prime abord. Je me suis surpris à rêver, — en face de madame d'A—, au bord d'un gué qui sert d'abreuvoir. Un vieux saule trempait en frissonnant sa pâle chevelure dans l'eau, une grenouille coassait à l'autre bout, une folâtre troupe d'hirondelles attardées se pourchassaient dans l'éteule, un linot gazouillait pour la dernière fois sur le rameau noir d'un groseillier ; — et puis un rayon de soleil sur la face de l'eau, un mouvement dans les branches de saule, je ne sais quel parfum de mélancolie ; — la nature ne perd ses droits nulle part.

» M. d'A— chasse du matin au soir. Tous les jours, à huit heures, je suis réveillé par l'aboiement joyeux de ses chiens, qui s'élancent du perron, comme s'ils devinaient déjà le gibier. M. d'A— revient vers midi avec deux cailles, une perdrix, un lièvre. Çà et là il donne un bon coup de dent au déjeuner, il jette un coup d'œil distrait sur son journal, s'enfonce sur le cours de la Bourse, et se remet bientôt à battre la campagne. Le soir on joue; hier j'ai joué au whist avec un poëte célèbre, qui, pour tout souvenir, ne m'a laissé que le bruit du vent sur les vitres, car il faisait grand vent hier. Que de poëtes de ce temps ne laisseront pas autre chose dans le souvenir du siècle!

» Non loin de là, au petit manoir badigeonné de M. le vicomte de B—, le pays est d'un tout autre aspect : n'étaient les pommiers, on se croirait en Auvergne. Ce n'est plus le paysage calme et doux des Hollandais, c'est-à-dire une prairie verdoyante où s'éparpillent les vaches rousses, un pâtre qui rumine au bord du chemin, une fermière qui passe à cheval, une paysanne qui se détourne armée de sa faucille, et dans le fond touffu un village qui fume. C'est la nature un peu sauvage chantée par Salvator Rosa. Le parc du manoir descend dans un ravin profond à travers rochers et fontaines : c'est bien le chemin semé de ronces et de pierres dont parle l'Écriture. La scène, d'abord vaste et souriante, se métamorphose et se restreint à chaque pas du promeneur. Il n'y a qu'un instant on voyait la vallée et le village, mais déjà c'est à peine si on voit le clocher et le ciel : *spires silent points to Leaven...*

» J'ai rencontré dans un de ces jolis cottages qui avoisinent Calais madame la comtesse M—, qui commence à se résigner aux frimas. Il faut l'avouer, ses quarante-quatre ans s'inscrivent impitoyablement autour de ses yeux, ces beaux yeux qui ont encore le feu de la jeunesse; l'hiver a déjà neigé sur sa chevelure, cette chevelure d'ébène qui fut le deuil de tant de belles femmes blondes! C'est encore une beauté pourtant, l'ombre et le souvenir de la beauté. Elle est allée, au milieu de la tempête, se faire baptiser par la mer, — baptiser, c'est son mot. Nul n'a compris ce baptême. Une femme méchante de sa compagnie a dit : C'est l'extrême-onction. Quoi qu'il en soit, la comtesse s'abandonne avec quelque gaieté

aux délices de la villégiature avec une demi-douzaine d'Anglaises et deux Parisiennes de Picardie. Au moindre rayon de soleil, on se promène *même dans les champs*, — on égrène un sorbier, on cueille une cornouille, on s'assied au bord du chemin, on se jette des pommes et des méchancetés, on fait de l'églogue. Mais surviennent les Anglaises, qui ont faim : on rentre au cottage, on dîne en silence, — après quoi on fait de la musique, et le temps passe. Le temps passe plus vite à Month—, où madame R— sait si bien dans ses valses chanter ses passions; — à Saint-P—, où les chevaux passent et caracolent à toute heure; — à L—, où l'on fait trop de romans en action.

» Écrivez-moi comment se passent chez vous les bons et les mauvais jours. Parlez-moi surtout du château de Kerkado. Grâce aux grandes pluies de ce printemps, le lac doit promener un peu d'eau; il est réduit à la condition du mauvais riche qui demande de l'eau dans les enfers. Charles X, passant par là dans une chasse, dit en passant sur le pont du lac de Kerkado : « Il faudrait vendre » le pont pour avoir de l'eau. »

» Adieu, madame, que les rossignols de votre parc, qui sont plus poëtes que moi, me dispensent de rossignoler des vers, — et que les roses de votre parterre vous chantent comme Orphée — un vieux rossignol de ma connaissance — le poëme des parfums ! »

III.

Ah ! la vie de château ! c'était bon quand il y avait des châtelains et des châtelaines, quand Paris était à Versailles, à Saint-Cloud, à Chambord, à Anet, à Fontainebleau ! Mais aujourd'hui que Paris est à Paris, il n'y a plus que des revenants dans les châteaux. On y va coucher son esprit et son cœur pour six mois. Il y a même des exilés qui laissent à Paris leur cœur et leur esprit. Ah ! la vie agreste ! les forêts ténébreuses, la montagne et la vallée qui chantent un duo, les voix de l'infini qui parlent du ciel à la terre, les voix des arbres, des fleuves, des oiseaux et des roses qui parlent de la terre au ciel ! Oui, tout cela est fort beau; mais quand on est

au milieu des merveilles de la belle saison, et qu'on voit passer la locomotive aux ailes de flamme qui va vers Paris, on s'écrie : Ah! quand viendra l'hiver! Et on donnerait, l'hiver venu, sa part du paradis — de Mahomet — pour sa part de Paris.

XIII.

LE MAUVAIS COMPAGNON DE ROUTE.

I.

Vous ne croyez à rien, moi je crois à tout. Les esprits forts ce sont les esprits faibles, — ce sont les aveugles qui regardent le soleil en face. — J'ai habité longtemps le monde invisible où vous ne vous êtes jamais aventuré, et, si je n'avais peur d'être envoyé dans une maison de fous sous ce règne de la raison et de la liberté, je dirais ce que je pense; mais, comme Fontenelle, je me garde bien d'ouvrir mes mains pleines de vérités.

Tout à l'heure, à ma fenêtre, une vision qui m'est familière m'a frappé de vertige.

Écoutez d'abord cette histoire — si vous avez la foi, car je n'écris pas pour les esprits forts, — ceux-là qui doutent de tout parce qu'ils ne savent rien, — parce qu'ils n'ont jamais vu que par les yeux du corps.

C'était l'automne passé. J'habitais pour la saison un château bâti lourdement avec des prétentions gothiques sur les ruines d'une abbaye autrefois célèbres dans le Vermandois, l'*abbaye du Saint-Refuge*. Je vivais presque seul, dans l'étude et dans la paresse, amoureux des bois sombres et des chemins perdus.

Un jour, après une course un peu rude dans le monde idéal où j'avais évoqué les plus chers fantômes de mes vingt ans, j'attendais sous le vieux portail de l'abbaye que le soleil fût couché pour aller m'asseoir au coin du feu, quand je vis dans l'avenue un pèlerin qui s'était arrêté pour demander son chemin à une jeune vendangeuse du château. Presque aussitôt il vint vers moi tout en marmottant une oraison. Sans doute la figure de la vendangeuse l'avait frappé, car il disait en s'interrompant : « De beaux yeux noirs comme les grains de la grappe mûre. » C'était un vieillard tout cassé, un peu louche et un peu boiteux, vêtu d'une souquenille de maître d'école, mais qu'il portait avec quelque majesté. Il était pâle comme la mort, sa figure avait du caractère, ses yeux étaient profonds et ténébreux. Il m'inspira d'abord un sentiment de répulsion, mais il me parla avec tant de douceur que je me laissai aller à un peu de sympathie. Il allait je ne sais plus en quel pèlerinage; il me suppliait de lui accorder pour une heure seulement l'hospitalité au château.

— Pour une heure! mais dans une heure il fera nuit.

— Je voyage toujours la nuit.

— Comme il vous plaira.

Je le conduisis silencieusement devant le feu qui m'attendait. Il s'agenouilla sur la dalle de marbre et porta ses mains osseuses au-dessus des flammes.

— J'ai toujours froid, dit-il d'une voix sombre, car je suis si vieux que le feu n'a plus d'action sur moi, voyez!

Il me tendit la main; je la trouvai glaciale.

— Pourquoi voyagez-vous à votre âge?

— Dieu m'a dit : Va, et je vais!

— Est-ce que vous avez la prétention de me faire croire que vous êtes le Juif-Errant?

— Le Juif-Errant! J'avais quelques millions de siècles quand il est né.

J'avais allumé un cigare.

— Est-ce que vous ne fumez pas? Asseyez-vous et contez-moi vos aventures.

Il s'étendit nonchalamment dans mon fauteuil.

— Avez-vous une bibliothèque? me demanda-t-il.

— On m'a dit qu'il y en avait une là-haut, mais je n'ai pas le temps de lire.

— Pourquoi?

— Parce que je fais moi-même des livres.

— Eh bien! dans tous les livres qui sont là-haut, dans tous ceux que vous avez écrits, vous pouvez lire mon histoire. Comme Dieu, je suis partout.

Le pèlerin parlait avec une certaine jactance; il commençait à m'ennuyer. C'est, me dis-je avec impatience, quelque marchand d'orviétan ou quelque débitant de chapelets. Je voulais m'éloigner, mais je fus retenu malgré moi. Il continua à me parler comme le sphinx antique, par symboles et par énigmes. J'avais le regard fixé sur la pendule : il m'avait annoncé une visite d'une heure; la pendule n'avançait pas. Je me résignai peu à peu; sa science m'étonna et me séduisit.

— Si vous voulez prendre une bonne leçon de philosophie, me dit tout à coup le pèlerin, suivez-moi durant quelques jours. Vous verrez *comment va le monde.* Un bâton de cornouiller pour tout équipage, nous irons droit devant nous à la grâce de Dieu

Je n'étais pas fâché d'aller me coucher, je remis la partie au lendemain. Je conduisis le pèlerin dans une pièce voisine où il y avait un bon lit et un bon feu. Il affecta la prétention de ne pas dormir. Il alla s'asseoir devant le feu en me priant de me lever matin.

Aux premières blancheurs de l'aube, il vint frapper à ma porte. Nous nous mîmes bientôt en route.

— Le belle matinée! m'écriai-je; quel luxe de vie féconde!

— Vous voyez la vie, dit le pèlerin, moi je ne vois que le néant. La nature, épouse du soleil, est toujours en avortement. Il n'y a ici-bas de vraiment durable que la mort. C'est pour elle que tout travaille. Ce monde n'a qu'un souffle.

— C'est possible, mais c'est un malade qui est bien longtemps à mourir. Ne me parlez pas de la mort, car je ne la vois nulle part. C'est l'amour qui frappe partout mes yeux.

— L'amour? c'est une arme de la mort, c'est l'incendie qui brûle, mais qui dévore. C'est l'étreinte suprême et funèbre qui vous couche dans le tombeau.

Nous nous arrêtâmes à une ferme déserte bâtie au bord de la montagne. Nous fûmes accueillis par une jeune fermière brune et enjouée, traînant sur ses pas trois jolis enfants ébouriffés, qui venaient de casser au verger des rameaux de groseillier. C'était un doux spectacle pour le cœur que cette bonne mère et ces enfants barbouillés de groseilles. Les enfants, surpris et confus de nous voir, se cachèrent dans les plis de la jupe et du tablier de leur mère. Nous entrâmes dans une grande salle dallée qu'un fagot à peine allumé dans un âtre gigantesque éclairait de mille lueurs changeantes et fantasques. La solive patriarcale brunie par la fumée, les plats d'étain, les rideaux d'osier, les petits ornements rustiques de la cheminée frappaient doucement nos regards, quand je m'aperçus que le pèlerin venait de tomber dans une morne tristesse.

— Qu'avez-vous donc? Pourquoi cet air sombre quand l'hospitalité nous sourit si bien? Voyez donc ces joyeux enfants, comme les voilà qui s'ébattent sur la paille avec les chiens du pâtre! Voyez donc cette jolie fermière, comme elle flatte le cou de sa vache aux flancs roux! un peu de patience, nous allons déjeuner comme dans la famille de Rébecca.

— Hélas! dit le pèlerin en dérobant une larme, c'est parce que je vois ce doux tableau de la vie heureuse que j'ai envie de pleurer. Plaignez cette femme, ou plutôt plaignez ces enfants, car demain la mère sera morte.

Nous allâmes devant nous vers un moulin isolé. Tout en côtoyant le ruisseau qui y conduisait, je vis apparaître au-dessus des buissons d'aubépine une fraîche figure de fille de seize ans, encadrée dans un bonnet rustique de la meilleure tournure.

— Dieu soit loué! dis-je, la première créature que nous rencontrons dans ce lieu désert est une jolie fille.

— Tant pis, ajouta le pèlerin d'une voix funèbre comme le glas des trépassés.

Je ne pris pas au sérieux la tristesse de mon compagnon de voyage, et je m'avançai gaiement vers la jolie fille.

— Qui donc vous attarde ainsi dans les haies, ma belle meunière?

La jolie fille rougit et baissa la tête.

— Je comprends, repris-je en souriant, vous attendez Pierre ou Jacques, Jean ou Mathieu.

— Non, dit-elle naïvement, je n'attends ni Jacques ni Mathieu; j'attends mon cousin François qui reviendra après-demain de la guerre.

— S'il ne revient qu'après-demain, pourquoi l'attendez-vous aujourd'hui?

— C'est parce qu'il me semble déjà le voir tout là-bas, là-bas, sur la montagne bleue.

Nous nous éloignâmes. Il y a là, dis-je au pèlerin, sous ce corset de bazin, un cœur bien fait; je n'en ai guère rencontré de pareil.

— Hélas! murmura le pèlerin, elle a raison de venir aujourd'hui dans les haies au-devant de son cousin François, car après-demain il serait trop tard!

A ce moment une épaisse fumée m'aveugla. Quand le nuage se dissipa, je vis apparaître LA MORT telle que la peignent les poëtes : un squelette armé d'une faux.

— La mort! m'écriai-je avec un mouvement d'effroi.

Le squelette disparut; la mort avait repris sa métamorphose de pèlerin.

— Oui, je suis la seule femme sans mamelles, je promène partout la dévastation; à chaque pas je creuse une fosse.

— La mort, répétai-je en m'éloignant un peu de mon lugubre compagnon de voyage.

— Ne crains rien, dit-il. Tu es mort à moitié, je ne veux pas t'achever; je t'abandonne au Temps. Encore quelques coups de ses grandes ailes, et tout sera fini pour toi.

— Mort à moitié, dis-tu?

— Oui; car déjà ta jeunesse est à son déclin. Ton cœur est plutôt un cimetière qu'un champ de mai, tu n'y récolteras plus qu'un peu d'herbe, l'herbe qui pousse sur les regrets, les désespoirs, les désenchantements. Descends en toi-même, et tu verras que j'ai passé dans ton cœur. Un vieux philosophe de la Grèce, Théognis, l'a dit : Insensés, vous qui pleurez les morts, vous ne pleurez pas la mort du cœur!

— Tais-toi et va-t'en! Je frissonne, je te sens partout, vieille fille maudite!

— Voilà qu'il se fait tard, allons souper en compagnie là-bas, à ce château. La fumée qui traverse les arbres est d'un bon augure.

— Jamais !

— Pourquoi tant d'horreur? il faudra pourtant que tu t'endormes dans mes bras. Je te croyais un philosophe de la famille de Phocion, de Démocrite, de Pétrone, d'Auguste, d'Adrien, ceux-là qui se sont un peu moqués de moi. J'ai vu des femmes de meilleure volonté que toi. Si tu savais les secrets de la vie, tu te réfugierais bien vite dans mes bras.

Le pèlerin se reposa au bord de l'avenue qui conduisait au château. C'était le soir; le soleil n'avait plus qu'un pâle rayon, une teinte de tristesse avait saisi la campagne.

— Eh bien, reprit le pèlerin, me suivras-tu à ce château? Tu serais le premier de tous ceux que j'ai rencontrés dans mon éternel pèlerinage qui ne se serait point enfui en me reconnaissant. Voyons, ne me maudis point comme tous les autres; un peu de pitié pour un ange rebelle condamné à la vie à perpétuité !

Le pèlerin répandit des larmes; comme j'avais l'air surpris :

— Ce ne sont pas les premières, reprit le pèlerin. Si tu savais toute ma lugubre histoire, tu ne t'étonnerais pas de me voir pleurer.

Je me rapprochai du pèlerin tout en le regardant d'un œil curieux.

— Je suis ici-bas la première mère qui ait tué son enfant; j'avais du sang de Caïn dans les veines. Dieu, voulant punir le plus grand crime connu jusque-là sous le ciel, me condamna à ce rôle de bourreau; j'ai pleuré des larmes de sang, j'ai vu tomber mes mamelles fécondes, je suis devenu le seul arbre stérile de la création. J'ai tenté de résister au jugement de Dieu; mais l'esprit de la vengeance m'a poussée en avant, je suis allée frappant partout, aveuglée par mes larmes, frappant le vieillard qui grimace comme l'enfant qui sourit, l'amante qui espère comme celle qui se souvient, l'oiseau qui chante comme le hibou qui pleure. Encore si je pouvais choisir! mais je ne suis qu'un misérable instrument soumis au grand maître; je frappe, malgré moi, toujours celui qui sera le plus regretté. La jeunesse m'attire par son parfum d'amour et de fraîcheur. Savez-vous quel est le prix de

l'hospitalité qu'on m'accorde partout de si bonne grâce? Hélas! la fatalité veut que dans la maison où je repose, c'est-à-dire où je passe, je frappe la première créature qui s'offre à mes yeux louches. Pleurez la jeune fermière et la jolie fille amoureuse de son cousin, car elles sont mortes.

— Mortes! Adieu! dis-je tout désolé. Je ne veux pas voyager davantage avec toi. La philosophie que je cherche n'est pas la mort dans la vie. J'ai toujours le temps de faire le funèbre voyage; celui-là ne vous manque jamais. Loin de toi je vais retrouver le printemps et la jeunesse.

— Bon voyage! Mais je te prédis que tu auras beau me fuir, je te suivrai partout, semant du givre dans ton printemps, ombrageant d'un cyprès ta jeunesse. La mort est dans la vie comme la vie est dans la mort!

II.

Eh bien, tout à l'heure c'est Elle qui m'est apparue avec son fatal sourire sans dents et sans yeux. — Elle! toujours Elle! — J'ai peur de cette vision. — O mort! ma mère du tombeau comme l'autre a été ma mère du berceau. — O mauvais compagnon de route dans la vie! que viens-tu me demander encore? — Ne m'as-tu pas pris la joie de la maison, l'enfant qui chantait? — Ne m'as-tu pas arraché le cœur par lambeaux en frappant autour de moi ceux qui voulaient vivre avec moi? — Que te faut-il donc, reine des tombeaux?

La voilà qui reparaît sur le balcon. — Je reconnais sa voix; c'est un corbeau qui parle :

— Ce n'est pas autour de toi que je viens frapper, c'est en toi : — celle que tu aimes depuis hier...

— Parle! parle!

— Tu ne l'aimeras plus demain.

— Pourquoi?

— Parce que cette fraîche moisson de ton cœur, je la viens cueillir pour me faire un bouquet. Il faut bien que je parfume aussi mon sein!

Je sentis dans mon cœur le froid de la faux.

La Mort a disparu. On sonne à ma porte. C'est une lettre de mon ami * * * :

« Mon cher rêveur, tu es en fantaisie de la belle Léa depuis » hier parce que hier elle a brisé pour toi une croix d'ébène » qu'elle porte sur son cœur depuis son premier amour. La veille » elle avait brisé la même croix pour moi. Demain elle brisera la » même croix — toujours la même croix — pour celui qui viendra. » Finissons-en vaillamment avec toutes ces sublimes duperies de » l'amour ! »

La Mort avait raison. — Et Léa aussi.

XIV.

Liberté, Égalité, Fraternité. Presque en face de moi il y a un cabaret; devant le cabaret un peintre d'enseignes s'escrime depuis ce matin; il a donné çà et là sur la muraille quelques coups de pinceau, mais il n'est pas douteux qu'il attend encore l'inspiration. — Où est l'inspiration? — Va-t-elle passer sur son chemin sous la figure d'une belle insouciante, une de ces filles d'Ève de la grande ville qui vont où le serpent les appelle? ou bien est-elle au fond d'une de ces bouteilles provoquantes qui rient à gorge déployée sur le comptoir du cabaret? — Oui, c'est là qu'est l'inspiration. Voyez plutôt! Voilà le peintre d'enseignes qui franchit le seuil consacré. Comme il verse avec amour la pourpre des vendanges dans ce verre qui n'est point taillé dans le cristal! et comme il verse respectueusement ce verre dans sa bouche! Déjà son front s'allume. Un second verre, madame la cabaretière? Qui serait plus digne de boire toute la bouteille? Saluez cet homme! car cet homme a son idée. Le tableau qu'il

va peindre sur la muraille rayonne déjà sous ses yeux. Ce n'est plus un peintre d'enseignes; ce que vous avez là sous vos yeux, c'est un artiste!

Ce cabaret, le premier peut-être, avait inscrit au-dessus de sa porte, le 24 février 1848,

Liberté, Egalité, Fraternité.

C'était un ivrogne qui avait trouvé cela. — C'était bien trouvé. — La vérité dans le vin. — En effet, c'était au-dessus des cabarets et non au-dessus des palais qu'il fallait inscrire ces trois mots, amours des uns, effroi des autres.

Mon peintre d'enseignes vient de barbouiller trois figures en quelques coups de pinceau. Je reconnais la Liberté avec son bonnet rouge. La Liberté! la rude et sauvage déesse aux mamelles fécondes. L'Égalité! ce paradoxe qui ne s'est jamais nourri que de brouet noir. La Fraternité! cette belle fille dont le royaume n'est pas de ce monde depuis Caïn.

Je viens de descendre pour offrir un cigare au peintre d'enseignes.

— Mais, monsieur...

Il ne voulait pas accepter. Fraternité! lui ai-je dit en lui montrant la figure qu'il peignait. Il sourit tristement.

— En peinture, murmura-t-il avec raillerie et avec amertume.

— Fumons, lui dis-je en lui donnant du feu. Ne cherchons pas à voir le monde plus mauvais qu'il ne l'est.

— O mon Dieu! je ne suis pas un misanthrope; le soleil luit pour tout le monde.

Et disant ces mots il donna un coup de pinceau à l'Égalité.

— L'Égalité! poursuivit-il, c'est une figure que je n'ai jamais comprise.

— Après tout, lui dis-je, n'entre-t-on pas et ne sort-on pas par la même porte, ici-bas.

— Ce n'est pas mon avis, reprit-il en secouant la tête. L'Église elle-même, qui proteste au nom de Dieu contre les grandeurs de la terre, n'a-t-elle pas à la naissance et à la mort du riche de plus gais carillons et de plus solennelles sonneries qu'à la naissance et à la mort du pauvre! En ce monde tout porte un démenti

à l'Égalité. Il n'y a qu'un seul mot pour la saluer, et ce mot, c'est le cri de la mort : — *Ci-gît!* — Aussi pour tout symbole j'écrirai ce mot-là en plein front de ma figure de l'Égalité.

— Ne faites pas cela à la porte d'un cabaret; mettez un verre à la main de votre déesse, ce sera là un symbole à la portée de tout le monde, mais surtout de ceux qui ont de quoi entrer au cabaret.

Et comme mon peintre d'enseignes avait étudié quelque peu, nous passâmes en revue quelques-uns des symboles créés pour la langue des arts.

— En vérité, me dit-il tout à coup, nous discutons devant mon barbouillage comme si j'allais peindre un tableau pour le Vatican ou pour le Louvre. Songez donc, monsieur, que ce que je peins là ne sera admiré que par des buveurs entre deux vins qui y verront double. Et puis combien cela durera-t-il? A la prochaine révolution, il me faudra peindre un aigle impérial, une fleur de lys, un coq gaulois, que sais-je?

— Rassurez-vous, mon cher artiste, à la prochaine révolution vous n'aurez qu'à changer les ornements de vos trois déesses pour en faire les trois Grâces ou les trois vertus théologales; car, au fond, c'est toujours la même chose; ce sont toujours trois femmes qui gouvernent le monde, il n'y a que les modes qui les changent.

— J'ai bien peur, à la prochaine révolution, d'avoir à peindre les trois Parques.

XV.

OU IL EST UN PEU QUESTION

DE TOUT ET DE RIEN.

I.

Je suis allé tout à l'heure sur mon balcon sans pouvoir ouvrir les yeux sur le roman familier de tous les jours qui prend mon esprit et mon cœur. Je n'ai vu ni mes voisins ni mes voisines. J'aurais beau faire pour me détacher d'hier, aujourd'hui n'existe pas encore pour moi, quoique le soleil marque midi. Ce qui prouve que le temps n'est qu'un paradoxe.

Le Temps avec ses ailes! quelle pauvre invention des poëtes! le Temps est un rêveur qui va, qui vient, tantôt sur le vent, tantôt sur la carapace d'une tortue. Celui qui le premier s'est avisé de mesurer le Temps est un insensé. Est-ce qu'on mesure Dieu? est-ce qu'on mesure le monde invisible? Or le temps, c'est Dieu dans le monde invisible.

O Temps! mon ami, tu as beau m'apparaître avec tes ailes, je je me moque de tes airs effarés. Celui de nous deux qui suit

l'autre, c'est toi. Couche-toi donc à mes pieds, car je ne veux pas marcher aujourd'hui; je veux vivre d'hier tout mon soûl. Arrache une plume de tes ailes, et donne-la-moi pour écrire une page que je te forcerai d'emporter sur ton dos. Tes ailes, ô Temps, mon ami, cachent une hotte de chiffonnier. C'est là-dedans que la postérité jette ses lambeaux glorieux. Ma page, si tu veux la porter, vivra bien jusqu'à demain.

II.

Hier donc j'ai soupé — ni hommes, ni femmes, tous poëtes, peintres et sculpteurs. Clésinger avait appelé quelques amis dans son atelier. Cléopâtre, Rembrandt, Diderot, tous les pompeux panthéistes se fussent trouvés là dans le paradis des tentations divines et humaines. En effet, tout y était disposé pour la joie de l'esprit et des yeux. L'atelier, un des plus beaux de Paris, était radieusement illuminé et déployait toute une galerie de tableaux, la plupart de Clésinger lui-même, qui serait peintre s'il n'était sculpteur, comme Michel-Ange, son maître; car il ne reconnaît que celui-là. Quelques bustes d'un charmant caractère étaient épars aux quatre coins de la salle. Une table couverte de fleurs et de bouteilles, — les fleurs épanouies de la gaieté — nous appelait par mille sourires. Ce n'était pas le dernier banquet des Girondins, c'était le premier banquet des Montagnards de l'art. — L'expansion, la couleur, la liberté, c'est-à-dire le mépris des règles, avaient là leurs plus fiers représentants. On se mit à table, tout en offrant la présidence à Michel-Ange, le Jupiter Olympien de la Renaissance, qui était là vivant dans un marbre de Clésinger. George Sand y était aussi, — en peinture. —

Les grands artistes sont gourmands, — la joie des lèvres après la joie des yeux. — Les fruits de la terre sont sacrés : ceux-là sont des athées qui passent devant l'or des épis et la pourpre des vignes sans s'incliner religieusement. Si Dieu est partout, n'est-il pas là qui sourit à sa créature? O les insensés, qui se détachent d'un pied haineux de la terre où fleurissent les roses, les pampres et

les blés ! Jésus-Christ aimait la terre comme une patrie ; il y répandait son amour et son sang. Au banquet de Clésinger, on commença donc par s'enivrer des fruits de la terre ; mais bientôt la gaieté de l'esprit courut sur la nappe de Diaz à Barye, de Thoré à Rousseau, de Jules Dupré à Thomas Couture. On fut éloquent, on s'enivra de paradoxes bien plutôt que de vin de Champagne. Je ne me souviens pas si on était fort raisonnable, mais j'affirme qu'on disait des choses qui n'ont jamais été imprimées. — Imprimez-les donc, direz-vous. — Mais la parole écrite, le fût-elle avec tout le génie de la couleur et toute la hardiesse du génie, n'arriverait pas à ces effets inattendus, à ces tons francs et lumineux, à ce réalisme saisissant. Hier, après souper, peut-être aurais-je réussi à clouer tout vivants, sur le gibet du journal, ces beaux et éloquents paradoxes battant de l'aile des aigles. Mais nous vivions alors pour nous-mêmes et nous n'avions pas le temps de vivre pour la critique ; — car, ne le savez-vous pas ? — avant de parler de l'amour, nous aimons.

Hier, tout le monde, même la critique présente, parla un peu légèrement de la critique. On l'exécuta, on l'ensevelit, on lui fit des funérailles qui rappelaient assez, par leurs images colorées, la descente de la Courtille. Nous suivions le convoi, bras dessus bras dessous, avec Théophile Gautier et Théophile Thoré. Après le *De profundis*, nous écrivîmes sur la fosse : *Ci-gît la vieille critique ;* ci-gît celle qui analysait, grammaire en main, sans voir plus loin que le livre ouvert sous ses yeux ; ci-gît celle qui parlait du cœur, et des drames du cœur, et des passions du cœur, et de l'esprit du cœur, sans avoir aimé ; *ci-gît la vieille critique.* Mais la critique est morte, vive la critique ! Le roi absolu du monde caduc est mort, vive le roi du monde nouveau, c'est-à-dire l'intelligence, la seule souveraine dans l'avenir ! Vive la nouvelle critique ; celle-là est devenue créatrice elle-même ; celle-là se passionne pour le culte des idées ; elle les remue, elle les sème. Le livre qu'elle analyse n'est plus pour elle qu'un point de départ. C'est la nouvelle critique qui a ébranlé les trônes devenus impossibles des royautés obstinées : — royautés politiques et royautés littéraires ; — académies, conseils de l'Université, jury de peinture et autres

pouvoirs qui s'en vont, parce que la nouvelle critique a écouté battre son cœur et a rejeté l'odieux cilice, — c'est-à-dire la méthode, la règle, le traité du sublime, la sagesse d'Aristote, l'art poétique de Nicolas Boileau, l'art de peindre de Nicolas Watelet; — tout ce qui empêchait l'air vif des montagnes, le libre rayon de soleil de frapper les fronts inspirés.

La méthode, c'est le refuge des stériles; ils suivent la méthode, parce qu'ils ne pourraient pas l'entraîner comme une esclave à la queue de cette cavale sauvage du génie qu'ils n'osent jamais enfourcher. Ne me parlez pas des méthodiques qui disent que le génie c'est la patience. Ils sont enfermés dans leur timidité comme un fleuve endormi dans son cours. Ce n'est point assez de réfléchir les arbres de la rive; dans l'orage et le torrent de la pensée, il faut arracher sa rive et emporter en triomphe les arbres déracinés.

Écoutez cette histoire de Diderot. On était chez le baron de Holbach; on discutait sur le génie qui crée et la méthode qui ordonne. — La méthode, dit Grimm, c'est la pédanterie des lettres. — Oui, mais, dit Marmontel (il avait fait une poétique), c'est la méthode qui fait valoir. — C'est-à-dire qu'elle éteint l'enthousiasme. — Dieu lui-même a mis un frein à la fureur des flots. — La dispute devint assez vive; l'abbé Galiani, qui avait le génie de l'esprit, pria l'Aréopage d'écouter cette fable, dont je vais donner la paraphrase.

LE COUCOU, LE ROSSIGNOL ET L'ANE.

— Une forêt touffue au mois de mai. —

SCÈNE Ire.

LE COUCOU, LE ROSSIGNOL.

LE COUCOU.

Tais-toi, petite bête folle, qui va, qui va, qui va toujours comme une corneille qui abat des noix.

LE ROSSIGNOL.

Laisse-moi chanter selon mon cœur; contente-toi de marquer la mesure par ton coucou, coucou, coucou.

LE COUCOU.

Je suis un artiste et non un chef d'orchestre. Tout le monde me juge sublime parce que je suis simple, naturel, mesuré, parce que je ne détonne jamais.

LE ROSSIGNOL.

Mais moi je suis varié, hardi, tendre, éclatant comme l'inspiration.

LE COUCOU.

Je sais borner mon génie ; je dis peu de choses, mais elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient.

LE ROSSIGNOL.

Le génie n'a pas de bornes; il est toujours nouveau et toujours imprévu. J'enchante les forêts et le coucou les attriste. Il est si bien attaché à la leçon de sa mère qu'il n'oserait hasarder un ton inconnu à son trisaïeul. Moi, je ne connais point de maîtres, je me joue des règles. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec ma folle liberté !

(Le coucou voulait discuter; mais le rossignol se remit à chanter, car ce n'est pas à l'avril de l'amour et de la poésie qu'on s'amuse aux épines de la critique. Cependant, le coucou, qui était un peu normand, décida le rossignol à porter la cause devant un tribunal.)

SCÈNE II.

— Une prairie encadrée de saules et traversée par un ruisseau. —

LE COUCOU, LE ROSSIGNOL, L'ANE.

LE COUCOU.

Voyez-vous sous les saules cet âne grave et solennel. Depuis la création de l'espèce, nul n'a porté d'aussi longues oreilles. Or,

puisque notre querelle est une affaire d'oreilles, voilà notre juge. Dieu le fit pour nous tout exprès.

LE ROSSIGNOL s'abattant devant l'âne.

Je salue votre gravité et votre jugement.

LE COUCOU s'abattant à son tour sur l'herbe du pré.

Je salue votre excellence et votre seigneurie.

L'ANE broutant.

Bien obligé! Prenez garde à vos ailes et à mon herbe.

LE COUCOU.

Nous venons à vous comme devant un juge souverain. Décidez si le chant du rossignol l'emporte sur le chant du coucou.

L'ANE broutant toujours.

Je ne tiens pas aujourd'hui mon lit de justice. J'ai faim, l'herbe est fraîche et je ne veux pas perdre un coup de dent. Si vous voulez à toute force mon jugement sur vos symphonies, allez m'attendre là-bas sous les saules. Après mon goûter, j'irai m'y reposer en vous écoutant.

LE ROSSIGNOL.

L'âne a raison; âne affamé n'a pas d'oreilles. Allons nous percher.

(Le coucou et le rossignol vont se percher sur les saules. — L'âne commence à prendre au sérieux sa mission; il brait. — Un silence.)

LE COUCOU.

Ne trouvez-vous pas que la cour se fait un peu attendre?

LE ROSSIGNOL.

Prenez patience; la voilà enfin qui vient de l'air et du pas d'un président à mortier traversant les salles du palais.

L'ANE se couchant sous les saules.

Commencez. La cour digère et vous écoute; si elle ne vous entend pas, ce ne sera pas faute d'oreilles.

LE COUCOU.

Écoutez ; il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons ; observez l'artifice et la méthode de mon chant. (Battant de l'aile et se rengorgeant.) Coucou, coucoucou, coucou, coucoucou. . . . . .

L'ANE.

Il n'y a rien à dire. C'est parfait de point en point. (Un silence. — Il écoute le rossignol.) Qu'est-ce que j'entends là ? C'est le vent qui passe dans les buissons de roses, c'est le ruisseau qui joue avec les cailloux, c'est la forêt qui chante ses amours. Quel galimatias ! On ne m'a pas bercé de ces chansons-là. Comme c'est ravissant ! mais je n'y comprends rien. Quelles modulations ! quelles cadences ! On dirait un collier de perles qui s'égrène. Me voilà emporté dans les airs, je ne vois plus, je n'entends plus, je ne pense plus. A tout prendre, c'est de la folie. J'aime mieux le coucou ; il est méthodique, et je suis, — MOI, — pour la méthode.

LE COUCOU victorieux.

Eh bien ! rossignol, mon mignon, quand je vous disais...

LE ROSSIGNOL s'envolant.

C'est vrai ; mais notre juge a les oreilles un peu longues.

L'âne, mes amis, c'est la vieille critique, — *monsieur tout le monde*, ce vieil écolier soumis qui n'ose admirer ce qu'il n'a pas encore admiré ; c'est le dieu du connu, du visible, du fini : c'est l'esprit antédiluvien ; c'est la raison des sept sages de la Grèce, dont vous ne voudriez pas signer une pensée.

Le coucou, c'est la vaine et pompeuse médiocrité qui fait des livres, des tableaux et des statues, sans choquer le bon sens, parce qu'elle ne fait ses livres qu'avec des livres imprimés, parce qu'elle ne peint ses tableaux qu'avec la règle, parce qu'elle ne taille son marbre qu'avec le compas.

Le rossignol, c'est le génie, — le génie paresseux et inquiet qui ne chante qu'en sa saison et à son heure, la nuit plutôt que le

jour; le génie qui chante quand il aime, qui répand comme des perles ses larmes de joie ou de douleur, qui chante selon la passion et selon la fantaisie. Hardi, insensé, profond, éblouissant, il n'a pas la méthode, lui; il a l'inspiration!

Ne soyons pas l'âne, ne soyons pas le coucou. Il y a trop longtemps que le monde confirme le jugement des ânes et le chant des coucous.

J'allais oublier que ce soir-là, nous avons, entre un paradoxe de Thoré et une théorie de Diaz, nous avons constitué une Académie :

1.

Ne seront admis en l'enceinte sacrée de notre Académie que ceux qui sont libres d'esprit et dont le cœur est enchaîné dans toutes les vaillantes passions de la terre. En sont proscrits tous les grands hommes de convention qui jurent par Aristote, qui s'enchaînent dans la méthode, qui attachent leur génie à l'auge et lui donnent du foin au lieu de lui donner la liberté dans la montagne, sous l'arome des prairies et des forêts.

2.

Dès qu'un membre de notre Académie sera élu ailleurs, il ne comptera plus parmi nous. On plantera un cyprès à sa place, et, pour toute oraison funèbre, on dira : Là fut un homme qui n'est plus aujourd'hui qu'un membre de l'Institut.

3.

Les séances se tiendront à table une fois par mois. Après souper on ne demandera à la gloire que la fumée du cigare.

4.

On ne prononcera point de discours; on parlera d'art, de poésie et d'amour : sainte et radieuse trinité!

5.

On jurera par les dieux du génie, les grands artistes et les grands poëtes : Phidias et Homère, Zeuxis et Théocrite, Michel-

Ange et Dante, Léonard de Vinci et Pierre Corneille, Raphaël et Molière, Corrège et La Fontaine, Titien et l'Arioste, Rubens et Byron, Albert Dürer et Goëthe, Rembrandt et Voltaire, Prudhon et André Chénier.

6.

On dira la vérité à tout le monde, même à soi-même.

(Suivent les signatures.)

Cette académie, créée sans préméditation, sans discours, sans grammairiens et sans cardinal de Richelieu, est peut-être impossible, parce qu'on ne dompte pas les cavales sauvages dans le flux impétueux de leur jeunesse, quand elles n'abandonnent leur crinière touffue qu'au vent de la montagne, quand elles permettent aux seuls oiseaux de la forêt de venir se poser sur leur croupe vibrante. Mais cette académie n'est-elle pas plus sérieuse que toutes les autres, où l'on arrive le plus souvent quand le cœur ne bat plus? Descartes, Malebranche, Molière, Lesage, Jean-Jacques, Diderot, Beaumarchais, Béranger, Lamennais n'ont pas été de l'Académie, parce qu'ils n'ont jamais été vieux. Il y a des hommes de génie qui sont du pays des Esquimaux; ils n'ont qu'un rayon dans leur vie, à peine ont-ils vu le ciel sourire qu'ils sont frappés par les neiges éternelles. Il y a des hommes de génie qui sont des rivages ioniens; pour eux, le soleil a toujours des rayons d'amour comme pour les pampres du Pausilippe et les filles de Syracuse. Les académies ont été bâties pour les Esquimaux du génie; les autres se sont toujours contentés des voûtes du ciel, avec Dieu pour président, et pour secrétaire perpétuel l'oubli.

III.

La poésie n'est pas seulement le parfum des fleurs de la terre ni la flamme allumée au ciel. Il faut que le parfum habite un calice dessiné et peint par Dieu lui-même, il faut que la flamme du sentiment brûle dans un vase sculpté avec l'art le plus délicat.

Le Beau visible doit parler du Beau invisible comme le monde

parle de Dieu. Dieu a créé l'homme avec un peu d'argile en laissant tomber sur sa créature les rayonnements de sa pensée, alliant ainsi par une œuvre sublime la terre au ciel. L'artiste et le poëte ne doivent pas séparer l'argile du rayonnement, la terre du ciel, le fini de l'infini.

L'Art est une majestueuse unité. Ce qui a presque toujours stérilisé l'art moderne, c'est que tour à tour enfant prodigue et vierge mystique, il a dissipé son bien avec les courtisanes dans les orgies de la forme, ou bien il a voilé sa face et a poursuivi l'ombre de la pensée plutôt que la pensée. Ç'a été l'art vénitien, dont les pompes théâtrales, l'éclat de palette, les débauches radieuses de pinceau étouffaient le sentiment; ç'a été aussi l'art allemand qui a traduit l'histoire de l'âme sans jamais vouloir adorer l'altière poésie des panthéistes, celle qui fleurit sur les lèvres de Violante, maîtresse du Titien, et sur les pampres joyeux du Pausilippe.

Il n'y a pas seulement deux écoles aujourd'hui : l'école de la pensée et l'école de la forme; il y en a vingt, sans compter celle des grammairiens, gens de l'Université, éplucheurs d'ivraie qui commencent, les aveugles qu'ils sont, par arracher le bon grain. Aussi vous verrez quelle gerbe ils recueilleront! Reconnaissons que l'art a sa grammaire comme il a sa poésie; mais à force de grammaire on devient—praticien.

Il y a les fantaisistes, heureux esprits qui voyagent dans le bleu, rêveurs sublimes dédaignant les biens de ce monde, qui ne demandent à cueillir, en passant le long des blés mûrs, que le bleuet dont les jeunes filles se font des couronnes. Fantaisie! fantaisie! muse des jeunes et des insouciants, écolière fuyant l'école et s'attardant jusqu'au soir sous la fraîche ramée, pour respirer le parfum trop doux des fraises et des églantines, qui d'entre nous ne t'a suivie et adorée? Mais *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés!* la fantaisie a montré son pied tout parfumé d'herbe sur le seuil de l'Académie française.

Il y a aussi les graves, qui font trembler l'Olympe au mouvement de leur sourcil; ceux-là veulent être, selon la parole d'Homère, les pasteurs des peuples; ils ne veulent pas que la poésie soit un vain amusement, une musique qui se perd dans les nues,

un parfum de violette que secoue en passant le pied nu de la paysanne, une draperie taillée avec splendeur par Praxitèle, une ciselure de Benvenuto Cellini, un rayon de soleil recueilli par Diaz. Saluons les graves, ils sont des nôtres; saluons-les, car ils chantent pour le peuple; et le peuple chasse les poëtes de sa république sans même les avoir couronnés de roses, comme le voulait Platon.

Il y a aussi les philosophes, esprits ambitieux qui ne font la lumière que pour éclairer les ténèbres. Philosophie! science de la vie quand on veut mourir, science de la mort quand on veut vivre! livre dont on n'a ni le commencement ni la fin, dont la préface est dans le chaos et la postface dans le sein de Dieu. Nous avons salué les philosophes.

Il y a aussi les réalistes, ceux-là qui violent la Vérité toute ruisselante encore sur la margelle de son puits; enfants de l'école hollandaise, qui oublient que Rembrandt le panthéiste, tout en demeurant avec religion attaché sur la terre, baignait son front dans les vagues lueurs du sentiment biblique et de la pensée divine.

Il y a aussi ceux du *bon sens,* archéologues nés pour l'Académie, qui préfèrent l'odeur du tombeau et le bruit des ossements au parfum savoureux de la forêt et aux battements du cœur.

Il y a aussi les éclectiques, qui ne sont ni de leur temps ni de leur pays, parce qu'ils veulent être de tous les temps et de tous les pays.

Il y a aussi l'école des stériles, ceux-là qui empêchent les abeilles d'aller à la ruche, parce qu'ils n'ont jamais rencontré la fleur de vie que donne le miel.

Enfin il y a les esprits libres, qui vont cherchant partout l'art et la pensée, dans les poëmes d'Homère comme dans la sculpture antique, dans les pages mystérieuses et solennelles de la Bible comme dans les pâles rêveries des Byzantins, dans les épanouissements de la Renaissance, comme dans le livre radieux qui s'appelle LA NATURE : c'est là leur vrai livre; mais ne les accusez pas trop de panthéisme, parce qu'ils reconnaissent que pour y lire c'est Dieu qui leur donne sa lumière. Ceux-là n'ont subi aucune école, ils n'ont eu de culte que pour l'idée, ils n'ont eu de passion que pour

la forme ; ils veulent que la poésie se souvienne de Moïse, de Platon et de Jésus-Christ ; qu'elle écrive ses hymnes d'or au livre de l'avenir, qu'elle entraîne les peuples vers les rives idéales des mondes meilleurs, qu'elle ouvre aux générations présentes cette vie féconde et universelle rêvée pour les générations futures. Ils ont salué les soleils couchants, mais c'est vers l'aube matinale qu'ils se sont tournés, plus inquiets de ceux qui feront l'avenir que de ceux qui sont déjà le passé.

L'école des libres esprits, c'est la seule à reconnaître.

Mais pour parler — d'art et de poésie — ma voisine *la Ténébreuse* m'a donné rendez-vous à trois heures. Le Temps ne veut pas perdre ses droits : il veut qu'*aujourd'hui* fasse oublier *hier*.

Il est trois heures et demie : ma voisine m'attend-elle encore ?

XVI.

LES LARMES DE MADELEINE,

POËME DES JOIES DU COEUR PERDUES.

I.

Ma fenêtre est toujours la fenêtre où je suis. Comme Molière, je prends ma fenêtre où je la trouve. Dès que je reconnais que c'est une bonne stalle pour la comédie humaine, je m'y installe comme un portrait dans un cadre.

Par la fenêtre de Jules Janin j'ai vu trois ou quatre fois sous les vertes ramures du jardin du Luxembourg errer une belle femme attristée, dont les regards semblaient chercher autour d'elle dans les ombres lointaines, parmi les promeneurs, à travers les feuilles, le fantôme d'un de ces rêves enchanteurs que le temps emporte trop vite sur ses ailes de flamme ou de neige. Cette femme était d'une beauté sévère et touchante : un front légèrement découvert, des yeux noirs ombragés, une douce pâleur qui révélait encore plus d'amour que de souffrance, un sourire plus amèrement désenchanté que le sourire de Desdemona, des cheveux bruns qui retombaient en boucles sur ses joues — si j'osais le dire — qui semblaient

pleurer autour d'elle comme les branches plaintives autour de la tige penchée du saule. A coup sûr, cette femme renfermait une douleur profonde, une douleur qui demandait à grands cris la solitude, la Thébaïde idéale de sainte Thérèse.

Un jour, je l'ai vue s'appuyer contre le piédestal d'une statue. Il pleuvait un peu — que lui importait la pluie ou le soleil? — elle n'avait ni parapluie ni parasol. Son triste regard errait dans l'allée des Chartreux; mais les tristes souvenirs de l'âme lui cachaient les tableaux présents; cependant peu à peu le spectacle confus des promeneurs, les jeunes enfants aux cris joyeux qui jouaient à ses pieds, les grisettes pimpantes, l'amour flottant et bon garçon de l'étudiant de deuxième année, chassa au loin les souvenirs; le sourire de cette femme fut moins amer, ses yeux furent moins tristes, l'oubli des peines allait reposer un peu son pauvre cœur battu par la tempête. Mais tout à coup une plainte déchirante s'est mêlée aux gémissements du vent; son regard a brillé d'une ardeur sans pareille; elle a déchiré son mantelet pour ne pas tendre les bras. — Vers qui ses bras? je ne savais trop vraiment. En face d'elle, sous les arbres, il y avait un grand jeune homme qui s'avançait avec indolence, tout en jetant un œil distrait sur le *Journal des Débats*, et sur un bel épagneul qu'il menait en laisse. Ce jeune homme avait assez la mine d'un Lovelace du pays latin, mais avec des habits simples et élégants; il était brun et pâle, il avait la figure dessinée mollement, l'œil doux plutôt que tendre, la lèvre très-efféminée. Il n'est pas une femme de trente ans qui ne l'eût trouvé à son gré, et qui ne lui eût ouvert son cœur à moitié adultère. Le beau chien suppliait son beau maître de lui accorder un peu de liberté, mais la pauvre bête perdait son temps. Il ralentit sa marche sous un tilleul pour achever la lecture du journal. Il était à peine à vingt pas de la pâle attristée. Elle cependant, elle le suivait d'un œil inquiet, elle regardait le chien d'un air de reproche, et semblait lui dire : — Hélas! toi-même, toi aussi tu m'oublies! — Cependant l'épagneul paraissait agité, il rêvait, le nez en l'air, la patte levée, — un souvenir, un tendre pressentiment, pressentiment de chien, que sais-je? — Tout à coup il crut l'apercevoir, il tendit le cou, il poussa un cri, puis, devenu fort

comme un lion qui se déchaîne, il arrache la corde de la main de son maître, et d'un bond le voilà dans les bras de la pauvre femme qui l'accueille par des sanglots; il pleure comme elle, il la caresse, et, dans le même instant, il retourne à son maître et lui dit avec ses grands yeux si tendres : — C'est elle, la voilà notre maîtresse! mais accours donc! — Le jeune homme avait pâli, son cœur s'élançait déjà, mais il retint son cœur à deux mains, il repoussa son chien du pied, et s'éloigna comme un lâche qui craint de succomber dans le combat. Le pauvre chien eut l'air de ne pas comprendre, il retourna à son ancienne maîtresse, il lui lécha la main et lui dit dans son regard : — Puisqu'il ne vient pas à toi, viens donc à lui! — Et la pauvre bête, si joyeuse tout à l'heure, si désolée déjà, s'élance vers le cruel qui s'en va; il l'arrête, il essaie de le ramener; l'amant irrité le repousse toujours du pied et poursuit son chemin. L'épagneul retourne encore vers la délaissée, mais cette fois il penche la tête, il arrive tristement, il veut la caresser, mais il chancelle. La malheureuse femme s'incline et cache sa douleur sur la tête de son dernier ami. Le chien ne songe pas à la quitter; mais bientôt — quel cœur le croira? — un coup de sifflet le rappelle : il faut partir! il tressaille, il regarde sa maîtresse comme pour l'avertir, il lui lèche les larmes, adieu donc! et il tourne avec abattement la tête vers le cruel amoureux. — Va-t'en, ma pauvre bête, va-t'en, dit-elle en l'embrassant, tu seras battu si tu restes. Elle voulait parler encore, mais un sanglot brisa sa voix. Le chien partit lentement, à regret; si elle lui eût dit de rester, il fût resté. Elle le perdit bientôt de vue sous les platanes, où déjà son maître avait disparu. — Pauvre chien! pauvre, pauvre femme!

II.

J'ai su depuis toute cette histoire; elle est triste, triste comme toutes les histoires d'amour qui ont fini sur la terre. Dieu vous préserve des dénoûments, monsieur, et des commencements, madame!

En 1845, à Paris, dans une des petites rues qui avoisinent le

jardin du Luxembourg, M. et madame de Fontenay habitaient le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel à peu près délaissé. Cet hôtel était d'un aspect plus que sérieux. Rien qu'à voir la façade noircie, les fenêtres voilées, l'herbe encadrant les pavés de la cour, on pressentait que l'ennui logeait là. Et, en effet, M. et madame de Fontenay, dans le monotone tête-à-tête d'un mariage de raison, s'ennuyaient beaucoup malgré leurs chats, leurs chiens et leurs amis. Un procès quasi scandaleux les avait surpris en province; ils s'étaient réfugiés depuis peu dans la solitude parisienne, la plus sombre de toutes. M. de Fontenay était un ancien garde du corps qui vivait en mécontent, qui n'espérait plus grand'chose du monde politique, et qui passait son temps à peindre, à fumer, à jouer avec ses chiens, et surtout à s'ennuyer avec sa femme. Il la négligeait un peu, mais elle ne s'en plaignait pas du tout. Il lui venait de temps en temps la visite de quelques fâcheux, de ces amis importuns qui n'ont point d'amitié, qui se viennent chauffer les pieds à votre feu et qui vous apprennent qu'il fait froid. Tantôt c'était un héros anonyme de la guerre d'Espagne, tantôt un auteur inédit de mélodrames qui ne désirait pas garder l'anonyme; ou bien un quasi-substitut de procureur du roi, ou encore un de ces vingt mille avocats parisiens, Cicérons de pacotille que l'on rencontre partout, mais qui ne plaident nulle part. Ces messieurs n'étaient pas trop dangereux pour un mari. Aussi M. de Fontenay, malgré le vent qui, en ce temps-là, poussait à l'adultère, se reposait le plus nonchalamment du monde sur la vertu de sa femme. Madame de Fontenay avait trente ans à peine; déjà l'éclat de la jeunesse et de la beauté pâlissait un peu sur ses joues; mais, en s'effaçant, cet éclat laissait des teintes plus douces, plus tendres, plus adorables; la verdure était passée, la fleur n'était pas morte. Madame de Fontenay avait, suivant le langage des poëtes, une chevelure d'ébène qu'elle peignait vingt fois par jour, pour se distraire et pour s'admirer. Elle avait en outre de beaux yeux, tantôt bleus, tantôt bruns, selon les caprices du cœur; une bouche charmante, un peu trop coupée, mais qui savait admirablement les plus doux sourires; des mains venues en droite ligne de Diane de Poitiers; enfin un cou superbe, mollement incliné comme la mélancolie. Tout cela appelait un autre culte que celui

de M. de Fontenay ; il fallait brûler un pur encens à cet autel abandonné de l'amour et de la beauté. Comme je l'ai dit, M. de Fontenay négligeait un peu sa femme. De son côté, celle-ci n'allait guère au-devant de son mari. Dès les premières pages écrites sur papier brouillard, elle avait su par cœur tout M. de Fontenay, elle ne voulait pas relire une seconde fois un livre ennuyeux. Elle caressait en silence quelque rêve caché : un souvenir d'adolescence, une espérance lointaine, que sais-je ? Peut-être ne caressait-elle que sa beauté. Cependant elle lisait des romans, et souvent la nuit, près de son mari qui dormait, elle tendait les bras avec égarement, sans savoir vers qui ? Le jour venait apaiser ces ardeurs insensées ; le sommeil du matin calmait un peu ce pauvre cœur qui demandait la vie. Quelquefois même elle s'avouait coupable ; elle tombait agenouillée, toute repentante ; elle rappelait avec amour l'image de son mari, elle pleurait et se croyait sauvée. Mais le serpent avait soufflé sur elle ; elle respirait partout le parfum de la pomme amère ; elle avait beau se détourner, le péché venait par tous les chemins.

Un jour, un des premiers du printemps de l'année 1846, le doux soleil était revenu à Paris ; on commençait à mettre la tête aux fenêtres. Sur les boulevards, aux Tuileries, au Luxembourg, les femmes annonçaient la belle saison par leurs robes et leurs chiffons, par leur fraîcheur et leur gaieté. Tous les regards étaient en campagne, plus ardents que de coutume ; le doux soleil versait l'amour par ses rayons. On était tout étonné de sentir battre son cœur comme au jour des plus jeunes et des plus chastes tendresses ; les oisifs cherchaient parmi les belles promeneuses quelque femme adorable, ou plutôt ils semblaient attendre avec une douce inquiétude que leur amante vînt à passer. A Paris, à l'aurore du printemps, il y a certain jour plus fatal aux maris que tous les romans du monde.

M. et madame de Fontenay se promenaient ce jour-là sans prétention — pour se promener — dans le jardin du Luxembourg. Ils s'étaient arrêtés devant le bassin pour admirer la grâce nonchalante des cygnes. Tout à coup madame de Fontenay pâlit : dans le miroir de l'eau, à côté des cygnes, elle avait vu l'image d'un

élégant oisif de quelque vingt-trois ans qui la regardait avec ardeur. Elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur lui, malgré ce pressentiment étrange qui vient aux femmes à l'approche du danger. Sans se l'avouer, elle trouva le jeune homme au gré de son cœur et de ses yeux. Elle entraîna son mari vers les arbres dans le vague espoir de cacher son rayonnement à l'ombre, et de s'abandonner avec extase à l'enchantement de l'amour. Le jeune homme la suivit; elle devina qu'il la suivait : les femmes les moins clairvoyantes savent la reconnaître cette ombre attrayante de l'amant qui passe. Elle se promena plus longtemps que de coutume, sans voir l'amoureux, mais sachant qu'il marchait près d'elle en respirant la même bouffée de vent, en caressant les mêmes rêves. Quand elle partit, elle se dit tout bas : A demain ; et l'amoureux, pareillement inspiré, se dit aussi : A demain. Cependant, nul n'alla au rendez-vous; des deux côtés, les heures suivantes effacèrent en passant ces molles atteintes d'un naissant amour. Le jeune homme avait bien autre chose à faire; sans parler de ses amourettes, il lui fallait passer le surlendemain, sous peine de perdre *les bonnes grâces* de son père, son second examen de droit; car, il faut bien le dire, notre élégant oisif n'était rien autre chose qu'un étudiant qui s'appelait Eugène Lefèvre, mais un étudiant de bonne mine et de belle allure. Le cœur ne valait pas mieux pour cela, mais les dehors étaient plus attrayants. Il n'alla donc pas au rendez-vous. Il eut bien, de la rue de l'Odéon où il demeurait, quelques élans vers le jardin du Luxembourg, mais il tint bon ; ses vagues désirs s'éteignirent dans le Code de Procédure. Madame de Fontenay, malgré l'attrait du péché, resta au coin du feu, si triste au printemps, se résignant à l'ennui des autres jours. Il lui arriva mainte fois de regarder le bleu des nues avec un frémissement coupable, de rêver avec une volupté mystérieuse à la pomme défendue : elle résista à toutes les séductions de la rêverie.

Quelques jours après une amie d'enfance étant venue de Nevers, elle sortit avec cette amie pour l'accompagner chez une marchande de modes de la rue de la Paix. Comme les deux promeneuses allaient dépasser la grille des Tuileries, Eugène Lefèvre s'arrêta tout d'un coup à leur rencontre. Quoiqu'il eût ce jour-là l'air un

peu fanfaron et ricaneur, il rougit et laissa tomber un cigare tout allumé. Il se détourna, mais madame de Fontenay ayant fait un pareil mouvement, ils se retrouvèrent face à face. « Nous avons beau faire, madame, » dit-il en s'inclinant et d'une voix troublée. Cela n'était pas mal trouvé. Madame de Fontenay fit semblant de ne pas entendre ; elle passa fièrement sans s'apercevoir qu'elle coudoyait le pauvre diable de soldat de garde, qui ne s'en plaignit pas. Elle rejoignit son amie de Nevers et lui demanda d'un air distrait comment elle trouvait ce jeune homme ; ce à quoi l'amie de Nevers répondit que, pour un Parisien, il n'était pas mal. Les provinciales ont si peu d'enthousiasme !

Ce jour-là, la petite comédie sentimentale commença dans cette rencontre qui amène toujours un dénoûment quelconque. C'est un opéra qui se répète au piano en attendant les grands bruits de l'orchestre. Eugène Lefèvre avait glorieusement passé son examen, madame de Fontenay chancelait plus que jamais dans ses mauvais désirs, si bien qu'ils saisirent ensemble avec ardeur ce beau fil d'or que l'amour nous donne à retordre. Madame de Fontenay était fataliste, surtout dans les affaires du cœur ; elle s'imagina bien vite que la destinée avait écrit pour elle en lettres de feu, le sommaire d'un roman d'amour qui débutait si fraîchement avec le printemps. Pour Eugène Lefèvre, il augurait bien des deux rencontres. — Cet amour-là ne peut manquer de faire son chemin, dit-il en suivant du regard madame de Fontenay. Et il alluma un autre cigare.

III.

Le lendemain, madame de Fontenay s'habilla avec une négligence toute féminine pour aller se promener au Luxembourg. — Cependant, dit-elle avant de partir, c'est presque aller à un rendez-vous. — Après tout ! reprit-elle en dépassant le seuil de sa porte, ne faudra-t-il pas pour ses beaux yeux me priver de la promenade ? — A peine fut-elle arrivée aux premiers arbres du jardin qu'elle entrevit Eugène. — Il m'attend, pensa-t-elle avec un

tressaillement. Elle se détourna en feignant d'être appelée à l'autre bout du jardin; bientôt elle revit l'amoureux devant elle. Il lui fallut faire des zigzags sans nombre. Enfin elle arriva saine et sauve à l'ombre d'une de ces statues ébréchées où se reposent les promeneurs, au-dessus du bassin. Là, elle ferma son ombrelle, elle s'assit sur une chaise de bois, elle mit coquettement ses jolis petits pieds sur une autre chaise, elle prit dans son sac un petit livre doré, et elle fit semblant d'y lire : la vérité c'est qu'elle lisait dans son cœur; quant au livre, elle devait le lire plus tard : c'était ce rude consolateur qu'on appelle l'*Imitation de Jésus-Christ*. J'oubliais de vous dire que madame de Fontenay n'était pas venue toute seule au Luxembourg; une femme de chambre l'accompagnait au grand dépit d'Eugène Lefèvre. Lui-même n'était pas venu seul; il avait à ses côtés un grand épagneul haletant et bondissant, assez maigre, qui dînait par hasard et le plus souvent pour tout de bon, avec des articles du Code ou avec le mauvais style des livres de droit.

Eugène Lefèvre alla s'asseoir à quelques pas et tout en face de madame de Fontenay. Le chien se coucha à ses pieds sous un rayon de soleil. Eugène Lefèvre regarda devant lui — naturellement; — il n'osa pas d'abord voir madame de Fontenay; il vit la femme de chambre, mais peu à peu son œil s'éleva jusqu'à la maîtresse. — C'est cela, dit-il, voilà bien l'image que j'ai dans le cœur. Et involontairement il fit une caresse à son chien. Madame de Fontenay lisait toujours dans le livre en question. Cependant le théâtre ne s'animait guère, les acteurs apprenaient encore leurs rôles, la femme de chambre lorgnait un étudiant de première année, l'épagneul sommeillait déjà. Par bonheur pour les amants et pour l'épagneul, la femme de chambre prit dans son cabas un petit pain au lait, et elle y mordit à belles dents; le chien ouvrit un œil mélancolique et se lécha les lèvres. La femme de chambre essaya de coudre en mangeant; elle se piqua, le pain lui échappa des mains, elle voulut le rattraper, mais elle ne fit que le lancer plus loin, tout juste devant le nez de l'épagneul, qui n'y regarda pas à deux fois et qui y mordit gaiement en sa qualité de chien qui étudiait le droit. Eugène Lefèvre voulut que cette bonne fortune

de son chien servît à la sienne ; il ordonna à l'épagneul de porter cette proie à la pauvre fille qui ouvrait une bouche ébahie ; et comme l'épagneul n'entendait pas trop de cette oreille-là, Eugène Lefèvre l'entraîna vers la statue dont le piédestal servait d'appui à madame de Fontenay.

— Je vous amène un coupable, madame, dit-il en s'adressant tour à tour aux deux femmes.

Il fallait bien répondre un peu : la femme de chambre répondit à l'homme, la maîtresse répondit au chien ; c'était s'avancer beaucoup. Que répondirent-elles ? En vérité je n'en sais rien, elles non plus. Ce que je sais à merveille, c'est que madame de Fontenay caressa l'épagneul de sa blanche main. Que vous dirai-je encore ? le chien mangea le petit pain, et les soupirants s'enivrèrent du premier sourire de l'amour. La femme de chambre seule y perdit. Après quatre paroles absurdes, Eugène Lefèvre s'inclina et s'en alla sous les arbres respirer à loisir je ne sais quel feu et quel parfum. Il se mordit les lèvres pour avoir si mal parlé, et pourtant madame de Fontenay le trouva fort éloquent; tant est vrai ce proverbe vulgaire que je répète à regret : « C'est l'air qui fait la chanson. »

Le lendemain, pareille cérémonie ou à peu près. Le surlendemain, Eugène Lefèvre ramassa le mouchoir de madame de Fontenay, qui ne fut pas très-surprise d'y trouver un billet : — « *Madame, vous êtes belle et je vous adore, etc. La vie m'est ouverte et le ciel est sur la terre, etc.* » Au bout de huit jours, madame de Fontenay avait entre les mains un roman intime qu'Eugène Lefèvre avait lu tout exprès pour elle, c'est-à-dire que l'amoureux avait marqué par une croix tous les beaux passages, les tristes surtout. Madame de Fontenay, aveuglée par son cœur, n'y regarda pas à deux fois. Elle se laissa aller en étourdie à tout l'attrait de sa passion romanesque. L'amoureux était charmant : dans tout l'éclat de la jeunesse, dans tout l'enjouement de l'esprit; et puis, il demandait si peu — d'abord — pour être le plus heureux entre les hommes. Comment ne pas s'attendrir quand on a le cœur oisif? Au bout de quinze jours, madame de Fontenay sortait toute seule, après avoir dit à son mari qu'il marchait à pas de géant dans l'art

de la peinture; au bout de six semaines — Madame, — permettez-moi, s'il vous plaît, de faire une croix sur ce passage-là. Permettez-moi surtout de plaindre madame de Fontenay!

IV.

En effet, au commencement de l'automne suivant, on s'égayait beaucoup à Paris, grâce aux beaux esprits de la *Gazette des Tribunaux*, sur la séparation de M. et de madame de Fontenay; on racontait mille jolis détails à ce propos; la chronique scandaleuse ne disait pas autre chose. Au moins, en ce temps-là, madame de Fontenay cachait son front tout rouge de honte sur le cœur de son amant.

La pauvre égarée! elle qui croyait, comme toutes les femmes romanesques, aux amours éternelles, elle s'était réfugiée, au bout des *six semaines*, avec Eugène Lefèvre, dans un hôtel de la rue de l'Université. Dans son aveuglement, elle pensait y rester toujours; du moins, si quelquefois elle regardait au delà de l'hôtel, elle voyait en province, dans le pays d'Eugène Lefèvre, quelque adorable oasis au fond d'une solitaire vallée.

Enfin le voile tomba de ses yeux; elle s'aperçut qu'Eugène Lefèvre avait, dans ses premières ardeurs, dévoré son amour. Quand elle s'appuyait sur son cœur, elle ressentait un frisson glacial comme aux approches de la nuit et de l'hiver; quand il lui parlait, sa parole était plus brûlante, mais sa voix était moins tendre; quand il la regardait (il la regardait peu, comme s'il eût craint de se dévoiler), son œil n'avait plus cette flamme pure qui s'allume dans le cœur. Madame de Fontenay pleurait amèrement, mais elle pleurait en secret; car elle espérait encore. Çà et là elle cherchait à s'aveugler; tout en assistant à l'agonie de l'amour d'Eugène Lefèvre, elle ne croyait pas à la mort. Si, par hasard, la voix de son amant redevenait tendre, elle se croyait, comme au bon temps, souveraine de ce cœur volage. Je ne vous dirai pas tous les rayons d'espérance qui traversèrent son désenchantement jusqu'au triste jour où Eugène ne l'aima plus du tout.

Ce jour-là, elle baissa la tête sous le repentir, elle suivit d'un œil sec le convoi de son bonheur, elle demanda à Dieu la grâce de mourir avec son cœur. Mais Dieu, qui n'est pas toujours bon à tort et à travers, se fit prier un peu.

— Cependant, se disait-elle un matin que le ciel était gai, si Eugène m'accordait seulement la tendresse d'un frère pour sa sœur, je sens que j'aurais la force d'oublier le bonheur passé.

Eugène Lefèvre, qui la voyait tant souffrir, eut presque la compassion d'un amant; il releva d'une main amie cette pauvre femme toute brisée; il lui cacha par un sourire les ennuis de son cœur; il passa tout un soir à pleurer sur son épaule. Hélas! le lendemain, elle le surprit qui riait sur l'épaule d'une autre plus jeune, sinon plus belle.

— Je ne suis plus que sa sœur, dit-elle; mais elle eut beau se dire cela, son cœur ne raisonnait pas ainsi; la douleur dépassa la résignation; elle se plaignit comme une amante qui a le droit de se plaindre; Eugène Lefèvre, qui avait son troisième examen et son sixième Rubicon à passer, déchira pour toujours ce pauvre cœur malade par ces paroles horribles : — Madame, vous m'obsédez! — Madame de Fontenay, pâle, sombre, chancelante, sortit en silence de l'hôtel et ne revint pas.

Elle ne savait où aller. — Où aller en effet? Dans son égarement, elle passa devant la porte de son ancienne maison, de cette maison où elle avait goûté sinon les joies ardentes, du moins le bonheur calme et facile de la vie. Elle baissa la tête et passa outre. Elle alla habiter un hôtel de la rue de Tournon. Eugène Lefèvre passait une fois par jour dans cette rue; elle espérait le voir; aussi, elle restait toute la matinée à ses fenêtres. Hélas! elle voyait passer son ancien amant, mais il n'était jamais seul.

Un soir, elle voulut écrire; elle écrivit une lettre à attendrir les marbres antiques. Vous savez tous comme ces pauvres femmes délaissées écrivent avec leurs larmes! La lettre écrite, elle la brûla. — Silence! dit-elle à son cœur.

Dans l'après-midi, elle allait au jardin du Luxembourg revoir le berceau de ses songes amoureux, respirer le parfum d'un meilleur temps, écouter avec l'âme les chansons perdues.

Un jour pourtant, madame de Fontenay ne put imposer silence à sa jalousie. Elle se promenait dans les tristes allées de l'Observatoire. Tout à coup, elle vit à la grille du Luxembourg le volage Eugène Lefèvre, ou plutôt elle vit une femme accrochée au bras de son amant. — Où va-t-il? se demanda-t-elle en appuyant la main sur son cœur.

Elle ne put s'empêcher de le suivre de loin. Eugène Lefèvre allait à *la Chaumière*, ce bal éternel de la passion au grand jour. Elle voulait le suivre jusqu'au bout, mais comment dépasser le seuil de ce jardin des plus folles gaietés! Elle s'éloigna rapidement la rougeur au front et le désespoir dans l'âme. Elle erra à l'aventure jusqu'à la nuit venue, sur ces boulevards déserts, où le regard se détourne en vain des tableaux désolés. Elle écoutait en soupirant la joyeuse musique et la bruyante gaieté de la Chaumière; de temps en temps elle allait s'appuyer contre une petite porte du fond du jardin, d'où elle entrevoyait çà et là, à travers le feuillage, les amoureux de première année fuyant les lumières. Elle espérait voir passer Eugène, mais sans doute Eugène s'épanouissait au gaz dans les enivrements de la valse.

La nuit était sombre, madame de Fontenay s'effraya d'être ainsi seule en ce désert bruyant; elle voulut revenir sur ses pas, mais en revoyant la façade dansante et chantante, elle s'arrêta avec un vague désir; elle regarda entrer les arrivants; sans se l'avouer, elle envia toutes ces filles éperdues, toutes ces filles perdues qui entraient là avec tant d'heureuse insouciance. Cependant elle ne s'en allait pas; la tentation d'entrer la ressaisit avec plus de violence. — Tu passeras vite comme une ombre, lui disait son cœur; tu te cacheras dans un bosquet, tu verras Eugène, tu verras si sa joie est pure comme celle qui vient du cœur; tu verras s'il aime sa maîtresse comme il t'aimait, et si sa maîtresse l'aime comme tu l'aimais; tu verras enfin, tu verras, tu verras, tu verras!

Madame de Fontenay ne put résister; elle passa vite, avec dignité pourtant; elle alla se jeter dans le premier bosquet venu, toute défaillante, comme si elle allait mourir. A peine eut-elle levé les yeux qu'elle vit Eugène Lefèvre au milieu des quadrilles, mais non pas souriant et voltigeant comme elle le craignait; il dansait avec

ennui; il avait l'air d'aller à l'École de Droit. Madame de Fontenay respira. — Je ne l'ai jamais vu si ennuyé, dit-elle en se berçant dans ses doux souvenirs.

La danse finie, il sortit du champ de bataille (on peut appeler cela un champ de bataille); il laissa sans inquiétude sa maîtresse au bras d'un ami, et s'avança tout en rêvant dans les sentiers obscurs du jardin. Il passa, il repassa devant le bosquet où pleurait madame de Fontenay, perdu dans sa rêverie, allant et venant sans savoir pourquoi.

— Il pense à nos amours passées, murmura madame de Fontenay.

Elle avait deviné juste; les femmes ne se trompent guère sur ce chapitre. Eugène Lefèvre était las de ces bruyantes amours qui flétrissent l'âme et qui ne la font jamais fleurir, de ces amours passagères qui ne prennent pas le temps de descendre dans le cœur; il était las de toutes ces femmes qui n'ont ni feu ni lieu, qui se chauffent et s'abritent chez le premier venu. Il songeait à s'en détourner pour jamais; son cœur se rouvrait à cette douce saison que madame de Fontenay avait tant embellie! — Il faut aimer ainsi ou ne pas aimer du tout, pensait-il. Et il ajoutait bientôt : — Ah! si Henri pouvait me prendre Anna! — Henri, c'était son ami; Anna, c'était sa maîtresse — et, chose étrange! c'était fait depuis la veille.

Madame de Fontenay sortit du bosquet; elle suivit Eugène en silence. Peu à peu elle s'approcha de lui, elle l'atteignit, et, à demi égarée, elle glissa lentement sa petite main tremblante au bras de l'infidèle. Il ne fut pas très-surpris de cette action; il savait plusieurs coutumières du jardin capables de cela. Il s'arrêta pourtant, et, malgré le voile qui la cachait un peu, il reconnut madame de Fontenay. — C'est vous! s'écria-t-il. Toi ici, mon cher ange!

Et il l'étreignait sur son cœur, son cœur tout brisé par cette rencontre. Il l'embrassa au front à travers son voile.

— Ah! reprit-il, si tu savais comme j'ai le cœur content! Mais comment es-tu donc venue ici?

Madame de Fontenay ne pouvait répondre. Il voulut détourner le voile pour l'embrasser encore. — Non, non, dit-il, je n'en suis pas digne.

Et il lui donna un second baiser à travers le voile.

— C'est le ciel qui nous réunit, reprit-il avec feu; ne nous quittons plus jamais, — jamais! — Ma pauvre belle, comme elle est pâle! comme elle a souffert! Oh! Madeleine, pardonne-moi. Mais ne restons pas ici. Si vous vouliez venir à l'hôtel? Je t'en supplie.

La voix d'Eugène n'avait jamais été plus tendre : il entraîna madame de Fontenay. Une fois hors de la Chaumière, elle le pria de retourner à ses nouvelles amours et de la laisser seule; mais il fit si bien parler son cœur que la pauvre femme se laissa séduire encore; sa jalousie résistait, mais son amour, plus violent que jamais, l'enchaînait au bras d'Eugène.

Après bien des débats, elle rentrait enfin en ce petit logis obscur où sa vie avait si bien rayonné. — Hélas! dit Eugène Lefèvre en entrant, une autre a profané le sanctuaire de notre amour, mais du moins nul n'a profané mon cœur; vous n'en êtes pas sortie un seul instant.

Madame de Fontenay balança la tête en signe de doute. — Qu'importe, dit-elle, je suis résignée à tout. Vous croyez m'aimer encore, me voilà pour vous répondre; vous vous fatiguerez encore de moi : eh bien! je sais le chemin de l'exil.

Eugène Lefèvre redevint adorable comme autrefois. Madame de Fontenay le revit à ses pieds, tendre et passionné, sans masques et sans mensonges. Durant près de deux mois, il sortit à peine de l'hôtel; il passa doucement les heures de la journée à rêver tout haut avec sa mélancolique maîtresse.

Comme on était aux plus beaux jours de l'année, il l'emmena aux portes de Paris, dans une de ces amoureuses retraites qui bordent la Seine, au pied d'Auteuil. Là, dans l'oubli du monde, ils s'aimèrent comme des anges tombés, mais sans craintes et sans regrets. Ils s'aimèrent plus tendrement, mais plus tristement que jamais, comme s'ils se souvenaient qu'ils s'étaient déjà séparés, comme s'ils pressentaient qu'ils allaient se séparer encore, et peut-être pour toujours. Le matin, ils s'embarquaient sur la Seine, et ils s'abandonnaient mollement, les yeux fermés, aux flots et à l'amour; ils passaient l'après-midi dans leur retraite, recherchant un peu, durant les mauvais jours, les distractions de la musique et des romans; enfin, ils allaient goûter les heures amoureuses du

soir dans les avenues de Boulogne ou de Passy. Eugène Lefèvre ne sortait seul que pour revenir avec un bouquet : c'était alors presque tous les jours la fête de la pauvre madame de Fontenay.

Elle ne voyait pas venir le lendemain; elle était tout aux ivresses coupables du présent. Quand on a dit que l'amour était aveugle, on a voulu dire que l'amant et la maîtresse ne voyaient plus rien du monde qu'eux-mêmes. Tout l'horizon, c'est lui, c'est elle, c'est le ciel et la terre, c'est le ciel sur la terre, c'est Adam et Ève après le péché, mais non pas chassés du Paradis. Un peintre de mes amis se rappelle avoir vu madame de Fontenay en cette belle saison de son amour. Elle ne quittait Eugène Lefèvre que pour le retrouver en elle : ainsi on la pouvait entrevoir dans son parc, assise sur l'herbe, son chien à ses pieds, ouvrant un roman vingt fois commencé, jamais fini, parce que au lieu de lire le roman ouvert sous ses yeux, elle lisait le cher roman de son cœur.

Mais la joie va vite, comme les morts de la ballade; on la voit passer à peine; on veut la saisir, elle est déjà trop loin; et chaque fois que la joie est passée, on rencontre la tristesse qui va lentement. A peine de retour à Paris, madame de Fontenay retrouva le désert dans le cœur d'Eugène Lefèvre : l'amour avait perdu son charme en revenant d'Auteuil, c'est-à-dire de la solitude.

L'inconstant fut moins amer que la première fois, mais sa générosité fut plus cruelle encore pour la victime. Paris avait ranimé les gais et folâtres instincts d'Eugène Lefèvre; il lui fallait reprendre un peu sa joyeuse et brillante folie; il lui fallait recommencer le gai roman qui débute à la Chaumière et qui finit plus ou moins. Madame de Fontenay comprit que le temps était venu de s'éloigner à jamais, sinon de son amour, du moins de son amant : Eugène Lefèvre avait beau lui cacher son cœur par de doux sourires et de tendres paroles; elle était, hélas, trop savante là-dessus.

Un dimanche sur le soir, Eugène Lefèvre s'étant endormi au coin du feu, elle écrivit quelques mots à la hâte; elle embrassa — pour la dernière fois — le front ennuyé de son amant; elle laissa tomber une larme sur lui — et elle s'en alla.

En s'éveillant, Eugène Lefèvre, qui n'avait pas rêvé d'elle, la chercha des yeux. — Madeleine? murmura-t-il. Mais elle ne vint

pas comme de coutume lui sourire et l'embrasser. Il se leva, il passa dans la chambre voisine, il la chercha partout, jusque sous les rideaux du lit. — Elle est partie! dit-il en soupirant. Et il la chercha encore. Enfin, revenant à la cheminée, il aperçut ce mot d'adieu qu'elle lui avait laissé.

« Adieu, mon ami; il fallait partir et je m'en suis allée. Loin de » vous du moins je vous retrouverai selon mon cœur. Hélas! où » aller? Si j'ai la force de vivre loin de vous, je reviendrai plus tard. » Adieu. »

Eugène Lefèvre pleura comme un enfant. — Je l'ai voulu, dit-il avec douleur; je l'ai voulu, me voilà seul.

Son chien vint à lui et se mit à hurler.

Il ne put se coucher; il tourmenta le feu sans relâche durant presque toute la nuit. Malgré les flammes ardentes, il avait froid — vous savez, ce froid terrible qui vient par le cœur. Il se rappelait un certain soir de décembre où, sur une montagne solitaire et dépouillée, après le coucher du soleil, la bise avait soufflé sur lui. — Oui, le soleil est couché, disait-il en frissonnant.

Cette fois, madame de Fontenay se réfugia chez une ancienne amie dont le mari venait de mourir. Les deux veuves pleurèrent ensemble, mais l'une d'elles se consola. Il faut bien le dire, on se console plutôt de celui qui est mort que de celui qui est parti. Car ce n'est pas sa faute si celui qui est mort ne revient pas.

Madame de Fontenay se demandait parfois pourquoi elle aimait tant Eugène Lefèvre, cet insouciant garçon qui ne prenait rien au sérieux, pas même l'amour. Ses souvenirs lui répondaient qu'Eugène Lefèvre l'avait aimée avec toute son âme et avec toute son imagination. Ses souvenirs lui peignaient encore cette belle pâleur, cet œil noyé de volupté qui ne regardait pas une seule femme en vain, cette figure à la fois fière et douce, enfin cette lèvre efféminée ombragée de moustaches qui était le chef-d'œuvre de la séduction. — Un étudiant, disait-elle, gâté par les folles amours, le cœur ouvert à tout venant! — C'est vrai, reprenait-elle, mais tous les hommes sont ainsi. Et puis celui-là est une nature privilégiée, une noble nature tombant quelquefois, mais s'élevant presque toujours

au-dessus des autres, par son esprit et par son cœur. Elle avait beau dire et beau faire, elle s'enfonçait tous les jours plus avant dans sa peine et dans son amour, comme dans une forêt touffue d'où elle ne pouvait sortir qu'avec la mort.

Un jour (trois mois s'étaient écoulés depuis qu'elle vivait, du moins depuis qu'elle mourait loin d'Eugène Lefèvre), je vous l'ai déjà dit, elle s'était appuyée contre le piédestal d'une statue, comme un spectre contre un tombeau. Eugène Lefèvre, qui lisait un journal, vint à passer à côté d'elle, ayant son chien en laisse. Comme il tombait quelques gouttes de pluie, il s'arrêta sous un arbre voisin pour achever de lire un feuilleton. L'épagneul, ayant reconnu madame de Fontenay, se détacha des mains de son maître, courut à elle, retourna à lui, enfin fit tout ce que pouvait faire un digne chien pour réunir d'anciens amants. Eugène Lefèvre s'était attendri, — comme son chien — mais la vue de deux amis, qui naguère s'étaient beaucoup moqués de sa constance et de sa sensiblerie, l'arrêtèrent dans son élan. Pour se consoler de cette mauvaise œuvre du cœur, il se dit que c'était pour ne pas renouveler des douleurs saignantes encore, il s'éloigna et (sans doute sans y penser!) il siffla son chien.

— Adieu donc! se dit madame de Fontenay en s'en allant.

Il lui avait souvent parlé, dans le beau temps de leurs amours, des doux et tristes paysages de son pays — la Thiérache — petite province qui s'étend entre la Champagne, l'Ile de France et la Picardie. Ce pays avait pour elle un fatal attrait.

— Si j'allais y mourir? dit-elle un jour avec une amère volupté.

V.

En Thiérache donc, au-dessus du village d'Argilly, dans l'escarpement d'une petite montagne brisée, je suis allé, au temps des chasses, voir une maison d'aspect lugubre; cette maison, connue sous le nom de *Nid de Corbeaux*, fut bâtie en 1824 par un cabaretier qui, las des joies de la bouteille, était devenu misanthrope. Résolu de se retirer des ivrognes, il avait imaginé cette solitude

sauvage où s'arrêtent les corbeaux pour leurs prédictions sinistres, cette Thébaïde austère, dont le seul aspect donne aux âmes rêveuses la mélancolie des anachorètes. La façade, en briques grisâtres, se détache à peine des grandes roches qui coupent la montagne; de chétifs arbustes balancent tout à l'entour leurs têtes chauves; sur le sol stérile, de maigres épis de seigle et d'orge s'élèvent çà et là comme par miracle. L'été, cependant, la chevelure ondoyante de quelques bouleaux, les touffes d'herbe qui encadrent les grandes roches, les fleurs des aubépines et des bruyères, animent un peu ce morne paysage. D'un côté, un mur d'enceinte, de l'autre, une haie de sureaux plantée sur le bord d'un ravin à peine visité par les troupeaux, cachent à tous les yeux ce qui se passe dans la solitaire maison. Du haut de la montagne, on pourrait voir la porte et une des fenêtres, sans un gros bouquet de chenaie qui garde son voile de feuillage pendant toute l'année. On parviendrait pourtant, en gravissant le ravin, à violer le mystère de ce triste refuge; mais un sentiment de respect pour le malheur arrête les plus curieux.

Le baptême pittoresque de la Thébaïde du cabaretier fut une prophétie que la fortune humaine s'amusa à confirmer. Le *Nid de Corbeaux* a été un refuge d'âmes en deuil, ou un gîte de malheur. Il serait curieux de raconter les drames et les tragédies qui l'ont eu pour théâtre; mais le livre serait trop long; j'en veux seulement détacher un chapitre, — le dernier!

VI.

L'an passé vers la fin de juillet, madame de Fontenay descendit, à une demi-lieue d'Argilly, de la diligence de Reims, comme entraînée par l'aspect du paysage. Elle était seule et elle cherchait la solitude. Les premiers qui la rencontrèrent furent frappés de sa triste pâleur et de sa sombre beauté. Elle souriait, mais son sourire était plus attristant que ne sont les larmes; il confiait mille douleurs cachées, il révélait une âme couronnée d'épines. Madame de Fontenay était vêtue avec une élégance toute parisienne, son chapeau était d'une orgueilleuse simplicité, sa robe avait un amou-

reux abandon. Comme le soleil était ardent, elle s'ombrageait nonchalamment d'une ombrelle de moire blanche, que de temps en temps elle laissait retomber à ses pieds d'une main abattue. Quand elle eut, durant quelques minutes, contemplé tous les accidents du paysage, elle se mit à marcher plus vite vers Argilly. En atteignant la première masure, elle demanda le presbytère, et sur l'avis d'un pâtre, elle s'avança du côté de l'église dont elle voyait depuis une heure le clocher flamand. Elle s'arrêta devant une petite porte grise surmontée d'une croix de fer. A peine eut-elle sonné, qu'elle vit apparaître M. le curé d'Argilly, jeune rêveur, naturellement gai, légèrement attristé par la solitude.

— Monsieur le curé, lui dit-elle d'une voix émue, je cherche une solitude où je puisse mourir en paix; dites-moi où il me faut aller.

Le curé, tout abasourdi, regardait silencieusement madame de Fontenay.

— Hélas! reprit-elle en souriant de son triste sourire, vous ne me comprenez pas; je vais vous parler plus simplement : je suis lasse du monde, ou plutôt le monde est las de moi. Je suis condamnée à vivre seule, toute seule! Je suis condamnée à pleurer jusqu'à la fin de ma vie. Eh bien, monsieur le curé, il me faut un asile, quelque chose d'un peu moins noir et moins étroit qu'une tombe : trouverai-je cela dans votre pays?

Le pauvre curé, violemment troublé, pensa d'abord que madame de Fontenay était folle; mais en la voyant si pleine de tristesse et de dignité, il pensa qu'elle était malheureuse; il devina une pécheresse repentante, une brebis égarée qui demandait le chemin du bercail, il sentit couler en son cœur ces divines sources de compassion que Jésus-Christ a si bien trouvées : il voulut consoler l'affligée et sauver la pécheresse.

— Prenez garde, madame, dit-il avec attendrissement, la solitude est plus noire que la mort. Vous serez plus agréable à Dieu en consolant les pauvres qu'en vous ensevelissant ainsi. Saint Antoine, saint Bernard, saint Jean-Baptiste, ont quitté leur ermitage pour remplir de saintes missions; demeurez dans le monde tant qu'il vous restera un grain de charité. Le monde vous a couronnée

d'épines; mais le calvaire n'est-il pas ici-bas la place du chrétien? Les passions vous ont peut-être éloignée du Seigneur; lisez tous les matins la parabole de l'Enfant prodigue, et vous retournerez au Seigneur : son joug est le plus doux. Oui, madame, la charité vous consolera; vous passerez sur la terre comme la rosée du ciel, et on dira de vous : *Transiit benefaciendo.*

Madame de Fontenay souriait avec une légère ironie. — Monsieur le curé, maintenant que vous avez égrené votre chapelet, vous allez sans doute me répondre : trouverai-je un asile dans votre pays?

Le jeune curé sembla se raviser. — Puisque vous persistez, madame, à fuir le monde, je dois vous encourager dans votre dessein de chercher un refuge au milieu des champs; car là tout vous parlera de Dieu : le ciel, les montagnes, les fontaines; vous verrez sans cesse l'image du grand consolateur; après les larmes, la prière; avec la prière, l'espérance...

— Vous allez trop vite, monsieur le curé, l'espérance! l'espérance! Ah! ne me parlez pas de l'espérance; la plus belle fleur de ma vie est moissonnée; je ne veux plus que pleurer.

— Je commence, madame, à vous comprendre, dit le curé en souriant tristement; vous êtes lasse des voluptés de la joie, vous voulez savourer celle des larmes; c'est peut-être irriter le ciel, mais que votre volonté soit faite sur la terre. — Vous cherchez un paysage austère, une nature sauvage, une solitude profonde; je n'en sais pas le chemin; les hommes ont si bien fait, ou plutôt les hommes ont si mal fait, qu'aujourd'hui les grandes douleurs ne peuvent plus se cacher; les pieux solitaires sont forcés de vivre dans la solitude du monde.

Madame de Fontenay eut un mouvement d'impatience.

— Enfin, il n'y a donc pas dans toute la France un coin de cette terre inculte où je puisse vivre, c'est-à-dire mourir seule?

— Je vous l'ai dit, madame, le temps des solitaires est passé. Aujourd'hui il n'y a plus de respect pour rien, pas même pour la douleur; les curieux vous troubleront sans pitié, et si vous leur fermez votre porte, ils diront...

— Ils diront que je suis folle, peut-être ils auront raison. Mais

qu'importe, pourvu que leurs clameurs ne me viennent point à l'oreille. Ainsi, monsieur le curé, il faut que je cherche plus loin.

— Il y a, madame, de l'autre côté de la montagne le donjon en ruine de Saint-Remy, qui est à vendre depuis longtemps; c'est une Thébaïde grandiose, où votre douleur serait à l'aise; mais je pense que les héritiers de madame la comtesse de Vieil-Arcy ne détacheront pas le château des dépendances; d'ailleurs, il faudrait des pourparlers...

— Je veux un asile plus humble et plus ignoré. — J'entrevois au-dessus de ces arbres une petite maison presque ensevelie dans les rochers...

— Je songeais à vous en parler, madame; mais c'est un mauvais gîte, tout le monde vous le dira. Quoique je ne sois point superstitieux, je dois pourtant vous avertir que c'est une maison de malheur, fatale à tous ceux qui l'habitent. A peine fut-elle bâtie que, par un présage vraiment étrange, on lui donna le nom lugubre de *Nid de Corbeaux*...

Une joie sinistre brilla dans les yeux de madame de Fontenay.

— Je suis sauvée! dit-elle en s'animant.

Une heure après, madame de Fontenay, suivie d'une femme d'Argilly, gravissait le sentier de la montagne. Quand elle s'arrêtait pour reprendre haleine elle caressait d'un regard douloureux l'ermitage du cabaretier. En arrivant au mur d'enceinte, elle pria la femme qui la suivait de lui remettre les clefs et de l'attendre à la porte. Le jardin, tout ravagé par les derniers orages, eut pour elle un charme funèbre. En passant dans la maison, elle vit avec une sombre joie que le lichen, l'ortie et le blé sauvage avaient envahi le seuil. Les murailles nues, les fenêtres désolées, la cheminée rustique, les solives brunies parlèrent à son imagination; elle eût désiré plus de misère et de délabrement, moins de lumière et de solidité; cependant à chaque pas, elle murmurait : — Voilà mon gîte! — Et elle respirait en rêvant le parfum humide et sépulcral. Elle ouvrit à grand'peine une croisée et s'appuya sur la pierre de la fenêtre pour revoir le paysage; malgré les bienfaits de la saison, malgré le luxe du jeune feuillage, l'or des froments, l'éclat des sainfoins en fleur, la richesse des prés, le paysage était morne,

rien ne troublait le calme de l'horizon; — partout une ligne grisâtre, coupée çà et là par des arbres chétifs : — Madame de Fontenay croyait voir l'océan de sa douleur. Le ciel était zébré par des nuages fauves, les bruits silencieux de la vallée s'élevaient en rumeurs plaintives, le vent gémissait dans la montagne; enfin, ce jour-là, tout sembla flatter le mal de la pauvre femme. En se détachant de la croisée, elle essuya des larmes de volupté. — Vous savez quelle volupté!

A la tombée de la nuit, madame de Fontenay reprit la diligence qui l'avait amenée. Elle emportait une promesse de vente signée par l'un des héritiers du cabaretier misanthrope; environ huit jours après, elle envoya cinq mille francs au notaire d'Argilly pour acheter la solitaire maison.

A la fin du mois elle revint pour l'habiter. Avant de s'enfermer pour toujours dans ce linceul de pierre, elle s'arrêta longtemps sur un rocher de la montagne. Il était midi; le soleil rayonnait sur une nature tout agitée; le ciel était bleu, le paysage presque attrayant, la brise légèrement parfumée; l'alouette chantait dans l'air, les ramiers roucoulaient aux bois, l'hirondelle caressait la verdure : partout une chanson ou un frémissement. Madame de Fontenay se rappela les fêtes du monde; son morne regard plongea dans l'horizon où se cachait Paris, et souriant avec des larmes, elle murmura d'une voix éteinte : — Adieu!

VII.

Avant son retour, un tapissier de Saint-Remy avait meublé l'ermitage avec une grande simplicité : un lit de chêne, une armoire brunie, une vieille table à colonnes, une lampe de fer, un fauteuil vermoulu et un escabeau, — voilà tout. — Elle s'arrangea avec une fermière voisine pour sa nourriture. Le matin et le soir, une servante lui apporta silencieusement du pain, de l'eau, des fruits et des légumes. Madame de Fontenay ne parlait pas à cette fille; elle la remerciait par un morne regard, et tout était dit.

Durant le premier mois, malgré les séductions de la belle sai-

son au dehors, l'exilée ne dépassa pas la porte du mur d'enceinte qui la séparait du monde. Elle se promenait lentement, lentement comme un spectre, dans la sauvage allée du jardin ; loin de cultiver cette terre ingrate, elle foulait d'un pied jaloux les humbles ravenelles qui s'élevaient de tous côtés; elle ne voulait que des débris, des ruines, des images de mort. Elle ne creusait point sa fosse comme font les trappistes, car elle était déjà dans sa tombe, mais tous les jours elle détachait une pierre au mur du jardin. Elle avait coutume de passer ses après-midi à l'ombre des sureaux dont elle aimait le parfum amer; elle arrêtait son regard sur la haie et s'abandonnait à ses songes infinis. Qui pourra dire jamais les sombres tristesses qui l'enivraient, les mélancolies ardentes qui dévoraient son cœur, les souvenirs amers qui traversaient son âme comme autant de flèches empoisonnées. Pendant que les yeux du corps s'égaraient sur l'horizon restreint que leur formait le mur grisâtre, les yeux de l'esprit, ne rencontrant pas de bornes pour leurs regards, traversaient le monde, mais seulement comme des oiseaux de passage. — Mon âme, disait-elle souvent, est une pauvre hirondelle que l'hiver chasse de tous les pays.

A quelques pas de l'hermitage, un peu au-dessus du ravin, un torrent s'échappait, durant les orages, d'une carrière abandonnée, et se dispersait en bruyantes cascades sur des roches blanchies : quelquefois, au milieu de la tempête, madame de Fontenay, jalousant les agitations de la nature, s'élançait tout éperdue contre le vent et la pluie en priant l'orage de la battre et de la briser comme les jeunes arbres; elle s'arrêtait devant les noires cascades du torrent, et les cheveux éparpillés par le vent, la gorge soulevée, les joues ruisselantes de pluie et de larmes, elle demeurait en contemplation au-dessus de l'abîme, insensible aux fureurs de la tempête comme une statue de marbre. Quand l'orage avait passé, quand l'arc-en-ciel réveillait les oiseaux en annonçant le soleil, madame de Fontenay retournait au logis en maudissant ses forces; elle s'enfermait en elle-même comme sainte Thérèse, elle tombait agenouillée devant son lit, voulant prier Dieu, mais ne sachant que dire à Dieu.

Son lit de chêne, chastement recouvert d'une blanche draperie,

lui rappelait plus souvent la mort que l'amour, la tombe que le berceau; elle s'y jetait avec une sombre volupté en appelant les songes désolants pour tourmenter son sommeil. Elle avait sauvé de son naufrage mondain quelques livres de piété. Elle éprouvait un charme funèbre à relire les psaumes de la pénitence, trouvant d'étranges émotions dans ces paroles étranges. Souvent elle se surprenait à psalmodier ce verset qu'elle aimait par-dessus tous les autres : *Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo.* — Oui, mon Dieu, disait-elle, *je laverai mon lit de mes larmes.* Et comme le prophète, elle songeait que les larmes sont des fontaines qui coulent sur la pierre où l'ange du Seigneur inscrit nos péchés.

Les pauvres seuls étaient bienvenus au seuil de sa porte : — Ceux-là, disait-elle, ne sont pas importuns, ils m'empêchent de mourir à la compassion comme je suis morte à tous les beaux sentiments; grâce à eux, mon dernier passage ne sera pas aride, je le sèmerai de bienfaits. — Un soir du mois de novembre, par un temps de bise et de neige, une vieille mendiante alla frapper à sa porte; elle l'accueillit à sa cheminée. La vieille était laide comme la mort; on ne voyait que ses os; elle tendait au-dessus du brasier des mains brunes et sèches; elle hochait lugubrement sa tête blanche, comme le balancier de l'horloge du temps; elle avait l'œil louche, la bouche édentée, la voix sépulcrale. Madame de Fontenay, égarée par ses rêveries mystiques, s'imagina pour un instant que c'était la mort, et elle fut près de s'écrier : — Ouvrez-moi vos bras, ma mère! — Revenue à sa raison, elle se mit à contempler cette ruine humaine qui avait été, comme toutes les femmes, verte et fleurie pour l'amour. Ce tableau désolant la jeta dans une douleur horrible; elle eut peur de la vieillesse; elle eut peur de cette mort corporelle qui vous ravit à chaque heure un attrait. Et toujours elle regardait la vieille, qui marmottait une oraison. — Voilà donc mon image future? pensa-t-elle en frissonnant. Faudra-t-il que je passe par cette métamorphose? O mon Dieu, renversez-moi tout d'un coup! — Et jetant son manteau sur le dos de la mendiante : — Ma bonne vieille, allez-vous-en, car j'ai peur en vous voyant.

L'hiver cependant avait mille attraits pour madame de Fontenay;

les nues frissonnantes, les glaces de la vallée, les neiges de la montagne, les bois dépouillés, étaient les théâtres que recherchait son imagination. Elle aimait surtout à voir les tombées de neige; le front appuyé contre les vitres, elle passait des jours entiers à suivre des yeux les flocons indécis; et comme le vieux poëte Théophile, elle pleurait, sans doute en se souvenant, elle aussi, qu'au beau temps passé le ciel plus doux alors avait neigé sur elle un jour d'attente.

Cette âme, couverte de nuages, avait encore de faibles rayonnements; çà et là le passé lui cachait le présent, les roses de sa couronne refleurissaient sur les épines; une espérance lointaine verdoyait dans le désert, mais vague encore comme l'oasis que le voyageur pressent. Et puis Dieu, qui s'offense des larmes infinies, ne laissait pas écouler un seul jour sans distraire l'agonie de cette orgueilleuse pécheresse; ainsi, tous les matins et tous les soirs, les oiseaux affamés venaient par troupes sautiller sur sa fenêtre, becqueter les vitres et demander l'aumône par leurs cris. Elle ouvrait la porte et jetait sur le seuil, avec un plaisir mélancolique, du froment pur, qu'elle achetait à la ferme pour de pareilles semailles. Durant tout le repas de la peuplade aérienne, elle restait sur le seuil de la porte, admirant la légèreté fabuleuse et la malice diabolique des moineaux.

Un jour, en même temps que la servante de la ferme, le curé d'Argilly parut à la porte de l'ermitage. Il s'inclina tristement et s'avança en silence jusque devant la cheminée. Madame de Fontenay ne put réprimer un mouvement de dépit; cependant, d'une main qui retomba tout de suite, elle indiqua son fauteuil au jeune prêtre. Et comme il ne bougeait pas : — Asseyez-vous, murmura-t-elle d'une voix glaciale.

— Non, madame, je reste debout, ou je m'agenouillerai devant votre douleur. Pardonnez-moi de profaner votre solitude; je sens bien que je n'ai point assez souffert pour assister à vos saintes austérités; je suis tout à Dieu...

— Mais la foi ne purifie pas comme la souffrance et la solitude, dit madame de Fontenay.

— Hélas! madame, je suis seul aussi, et malheur à l'homme

seul, dit l'Écriture; — malheur à celui qui ne mêle pas la vie agissante de Marthe à la vie contemplative de Marie! celui-là se fanera dans la tristesse. Ma gaieté s'est envolée à votre passage; vous m'avez caché ce soleil qui épanouit l'âme et en chasse les nuages. Je suis plus à plaindre que vous, madame; je suis triste et n'ai rien à pleurer. Vous pleurez un rêve détruit; vous arrosez de larmes votre douleur, comme vous arroseriez un lys ou une marguerite; moi, je n'ai point de fleur à arroser; je suis condamné à pleurer sans larmes. Depuis six mois, j'essaie en vain de combattre ma tristesse; je suis venu pour vous la confesser : la confession sera peut-être une délivrance.

— Dieu sème pour tous ses enfants une mauvaise fleur dont ils aiment le parfum amer; votre fleur est semée, l'herbe la cache encore, demain peut-être vous la verrez. Demain vous reviendrez ici voir une sœur de souffrance. — Non, non, ne revenez jamais. Je me suis réfugiée dans une tombe : ne troublez plus le silence des morts.

Le curé regarda madame de Fontenay de ce regard ardent des peintres qui veulent se souvenir; quand son âme, comme un pur cristal, eut réfléchi la belle et pâle figure de la solitaire, il s'inclina et sortit en murmurant : — Adieu donc, madame.

VIII.

Le printemps ramena la vie autour de l'ermitage, les oiseaux chantèrent l'amour, l'herbe déploya ses touffes abondantes, la violette parfuma la montagne, la pervenche parfuma les bocages, la primevère parfuma les prés : madame de Fontenay ne reverdit et ne refleurit pas; la neige couvrit toujours son âme, la bise souffla encore dans ses cheveux. Elle fut irritée par les premières joies de la nature; c'était pour elle un air gai après un chant de mort. La nature, par son deuil et ses gémissements, lui avait semblé pendant quatre mois une compatissante amie à qui elle confiait tous les jours ses peines; maintenant, ce n'était plus qu'une importune avec ses chants d'allégresse, ses rires amoureux et ses habits de

fête. Çà et là, cependant, elle se laissait prendre aux séductions du printemps; son âme, enivrée par les brises odorantes du matin, déployait encore ses ailes brisées pour revoler aux cieux; mais à peine aux débuts de sa course, l'âme retombait à terre plus malade que jamais.

Dans un de ces moments d'oubli où la nature reprenait encore le dessus, ayant aperçu une violette dans l'herbe, madame de Fontenay la cueillit soudain avec la joie d'un enfant; mais, la douleur revenant tout d'un coup, elle rejeta la fleur et voulut l'écraser du pied. — Elle n'en eut pourtant pas la force, elle se détourna généreusement. — Une autre fois que la pauvre exilée se laissait séduire au spectacle du soleil levant, la servante de la ferme arriva près d'elle, portant d'une main son panier, et traînant de l'autre un joyeux enfant tout ébouriffé. Madame de Fontenay admira les yeux bleus et les joues roses de cet enfant; et, malgré son vœu de ne point distraire sa solitude par les histoires du monde : — Est-ce à vous, ce joli enfant? demanda-t-elle à la servante.

Cette fille rougit et inclina silencieusement la tête. Dans sa physionomie naïve madame de Fontenay lut toute une histoire d'amour.

— Vous avez été séduite et abandonnée, *mais il vous a laissé un enfant.*

— Oui, ma chère dame. Le monde a beau dire, j'aime mieux un enfant que rien du tout. Les uns me chantent que si je n'étais pas devenue mère, le mal ne serait pas si grand; chacun son goût. Pour moi, je trouve qu'on n'est pas si malheureuse quand il vous reste un gros chérubin comme celui-là; c'est une fière consolation.

Quand cette fille fut partie : — Hélas! dit madame de Fontenay, si j'avais un enfant, moi!

Ses bras levés retombèrent aussitôt, sa tête s'inclina, ses genoux fléchirent; jamais on ne peignit si bien le désespoir du cœur par l'attitude du corps.

— Si j'avais un enfant! il recueillerait peu à peu mon amour, mon âme, ma vie; — il serait mon asile, et je vivrais en lui. — Un enfant! un portrait vivant que je ne perdrais pas, la vision ado-

rable de deux amours, l'image d'un bonheur passé, la suite d'un beau rêve! — Un enfant! — Encore lui, ô mon Dieu!

L'infortunée regarda autour d'elle; égarée par l'exaltation, elle semblait chercher avec des yeux de mère; elle vit alors toute l'horreur de sa solitude. L'éclat du soleil, les gaietés du printemps, le riant souvenir du blond gamin qui criait alors dans le sentier, l'attirèrent au dehors et la ranimèrent soudain. Pour la première fois depuis son exil, elle se demanda si la vie ne lui gardait pas des joies inespérées? Son cœur ne devait-il avoir qu'une belle saison? la coupe enchanteresse était-elle vidée jusqu'à la dernière goutte? ne devait-elle rire qu'un instant et pleurer toujours ensuite? Et comme en ses beaux jours, elle essayait de revoir l'avenir par le passé. Elle s'arrêta tout à coup avec un mouvement d'effroi au-dessus de la petite fontaine de la montagne, où je ne sais quel attrait fatal l'avait conduite. L'eau claire et légèrement agitée réfléchissait son image flétrie, et lui donnait les tons blafards d'une mourante. — Moi! s'écria-t-elle avec stupeur. — Elle s'agenouilla et pencha son front sur la surface de la fontaine; et comme la coquette qui craint de surprendre un cheveu blanc dans ses tresses d'ébène, un ver rongeur aux roses de ses joues, elle ferma d'abord ses yeux effarés; mais bientôt, s'armant d'une force sauvage au souvenir de sa douleur, elle ouvrit de grands yeux, et contempla avec un orgueil superbe les ravages corporels. — Dieu soit loué! je me suis vengée de moi-même, dit-elle de la voix voluptueusement lugubre des trappistes qui parlent de la mort. — S'il venait, reprit-elle, comme je serais fière de lui étaler cette laideur qui est son ouvrage! — Non, non, dit-elle aussitôt en redevenant femme; s'il venait, je me cacherais...

Alors toute sa vie repassa devant elle. D'abord elle vit une joyeuse adolescente que la mort d'une sœur attristait à jamais, ensuite c'était une insouciante jeune fille qui donnait follement son cœur à un mari ennuyeux; et puis une épouse ennuyée qui se consolait du mariage dans les enchantements de l'amour. — Alors, dit-elle en se contemplant toujours dans le fatal miroir, alors j'étais belle... j'attendais l'amour; aujourd'hui... j'attends la mort. Malheureuse folle! et je me demandais si la vie ne me gar-

dait plus rien! La vie n'est plus pour moi qu'un désert où je trouverai la tombe pour oasis.

L'air était froid, et madame de Fontenay, frissonnant sous une robe de mousseline à peine attachée à la ceinture, se sentit tout à coup défaillante et glacée; elle se leva et se traîna péniblement vers sa retraite. En entrant, elle jeta un regard de dégoût sur le dîner qui l'attendait, et se laissa tomber au bord du lit. La servante, en revenant le soir, fut si touchée de sa pâleur funèbre, si effrayée de ses yeux hagards, qu'elle voulut rester auprès d'elle jusqu'au lendemain. — Je vais mourir, dit avec calme madame de Fontenay; j'ai fait vœu de mourir seule, retournez-vous-en, et dites que je suis morte, ou plutôt ne dites pas que je suis malade. Point de médecins qui retarderaient mon agonie de quelques heures : je me suis condamnée moi-même. Vous seule, revenez encore; quand vous me trouverez morte, faites une bonne prière pour moi, emportez ce testament que voilà sur la table pour le remettre au notaire d'Argilly; fermez ma porte à double tour, et enterrez la clef sous le seuil. Adieu; prenez cette bourse pour votre enfant.

La servante sortit en silence; sa première pensée était d'avertir la fermière du triste état de madame de Fontenay; mais, après avoir réfléchi, elle aima mieux respecter la volonté de la mourante. Elle revint sur ses pas, s'assit sur le seuil, afin de pouvoir la secourir si elle l'entendait se plaindre.

La nuit se passa sans que madame de Fontenay se plaignît; elle eut la force de souffrir en silence, comme ces martyrs sublimes qui se détachaient de leur corps à l'heure du sacrifice humain. La pauvre servante s'en retourna au matin, à demi morte de froid. Vers le soir, la malade fut près de son agonie; comme son corps, son âme succombait à des faiblesses sans nombre : tantôt elle voulait fuir cette amère solitude où elle expiait les mauvaises joies de l'adultère; tantôt elle voulait gâter l'austérité de cette sépulcrale demeure par des frivolités mondaines : elle voulait des tentures et des tapisseries; elle voulait des fleurs et des parures, des livres et de la musique; enfin, des souvenirs de son bonheur passé. Mais elle se releva glorieusement de ces chutes : indignée d'elle-même, elle jeta dans les cendres un médaillon orné de diamants que, de-

puis ses beaux jours, elle gardait sur son cœur. Ce médaillon renfermait un portrait : en le jetant dans les cendres, elle accomplissait le dernier sacrifice.

IX.

Le lendemain, madame de Fontenay n'avait plus qu'un souffle ; chaque instant la voyait mourir, elle était plus flétrie que la rose que le vent balaie, et pourtant, dans sa pâleur de morte, dans son dépérissement, dans son agonie, elle était belle encore, belle de cette beauté rêvée par les vieux peintres allemands : son âme resplendissait au travers de son corps comme une lumière divine au travers d'un nuage ; son âme errait sur ses lèvres, dans ses yeux, autour de son front. Ses longues mains desséchées et diaphanes étaient souvent tendues, et alors son regard annonçait tant de sentiments divers, que la femme la plus savante n'aurait pu dire si ces blanches mains à demi glacées demandaient le ciel ou la terre, la mort ou la vie. Voulaient-elles saisir l'espérance funèbre d'une délaissée ou le souvenir souriant d'une bien-aimée ? Hormis ces aspirations inconnues, elle était pleine de calme et de sérénité ; à la voir dans son lit austère, chastement vêtue de mousseline blanche, on se fût imaginé voir une vierge antique dormant au sépulcre et agitant son linceul pour la résurrection. Ses yeux égarés dans le tableau changeant du ciel qu'encadrait sa fenêtre, s'en détachaient quelquefois pour le spectacle des misères de sa solitude ; quelquefois aussi son regard s'arrêtait sur les cendres de l'âtre où gisait son dernier trésor ; elle songeait qu'il serait doux de s'endormir du sommeil sans fin, avec ce portrait sur son pauvre cœur — et toujours elle se soulevait pour aller le reprendre — et toujours elle avait l'héroïsme de le laisser dans l'âtre.

Une heure avant le coucher du soleil, comme elle relisait d'un œil égaré les Psaumes de la pénitence, elle jeta le livre loin d'elle avec un majestueux dédain ; puis elle regarda à ses pieds comme si elle devait y voir tous les grands prophètes de Dieu. — Ah ! si je voulais écrire des Psaumes ! dit-elle avec une ironie amère.

En disant ces mots, elle s'était agitée et soulevée, elle retomba

lourdement et commença à s'endormir dans la mort : ses lèvres blanchirent, son front illuminé s'éteignit, ses paupières bleuâtres s'abaissèrent.

Tout à coup, miracle du ciel ou de la nature! elle se leva sur son séant toute ranimée par une étrange divination. Elle s'enveloppa dans son linceul et courut à la fenêtre, — et, l'ayant ouverte d'une main sûre, elle jeta un regard avide sur le revers de la montagne. — Oui! s'écria-t-elle toute délirante. Et elle tendit ses bras amaigris avec tant d'élan qu'elle sembla prendre son vol.

En ce moment solennel, sur le revers de la montagne, à l'ombre d'un vieux buisson d'épines, un jeune homme, vêtu en chasseur, dessinait le sombre paysage du *Nid de Corbeaux*.

C'était Eugène Lefèvre. Un ennui douloureux l'avait chassé de Paris au temps du carnaval. Le souvenir de madame de Fontenay était peu à peu revenu le charmer; plus d'une fois il avait regretté les belles saisons passées avec elle, tantôt en poétiques promenades, tantôt au coin du feu; il s'accusait de barbarie, il avait fini par écouter son cœur plutôt que ses amis, et il tendait les bras avec un sentiment mêlé de tendresse et de compassion vers l'image adorée du passé. — Ah! disait-il souvent, que ne puis-je la revoir pour lui demander pardon à genoux et pour l'embrasser encore une fois!

Il la croyait au fond de la Bretagne, dans son pays et dans sa famille. En Thiérache, dans la solitude agreste, ses regrets avaient plus d'amertume; c'était presque en vain qu'il cherchait des distractions dans la chasse et dans la peinture. Cependant son cœur commençait à se calmer; encore quelques jours et l'oubli passait dessus; encore quelques jours et Paris le ressaisissait par ses mille coquetteries. Déjà il songeait au retour, et voulant emporter quelque chose de ses montagnes bien-aimées, il battait le pays avec l'ardeur d'un chasseur de gibier et de paysages. L'ermitage de madame de Fontenay l'avait doucement ravi, et il s'était arrêté sur le versant de la montagne pour le dessiner sur son album.

Quand, par une grâce de Dieu, madame de Fontenay repoussa la mort qui la touchait déjà, et courut se pencher à sa fenêtre, il levait son regard pour bien distinguer le caractère de la solitude. A l'apparition de cette ombre gémissante, il pâlit et chancela

comme si la foudre l'eût éclairé; il s'élança dans la montagne, et en moins d'une minute il arriva à la porte du jardin où pleurait la servante de la ferme. Il passa sur cette fille sans la voir et se précipita comme un fou vers la maison. La porte résista, mais il la jeta hors de ses gonds avec une force surhumaine. Et d'un bond franchissant le seuil : — Madeleine! Madeleine! cria-t-il.

Un silence funèbre lui répondit. Il vit du premier regard madame de Fontenay agenouillée devant la fenêtre, les bras levés sur la pierre, la tête inclinée sur l'épaule. Elle avait la suprême attitude de la Madeleine de Canova. Il s'arrêta surpris et craintif, son cœur battait à se briser, ses genoux fléchissaient, ses yeux se couvraient d'un voile. Il voulut parler, le nom de son amante mourut sur ses lèvres; il avança en silence et se jeta à ses pieds. — Pardonnez-moi! lui dit-il d'une voix pleine de larmes.

Il leva lentement la tête, et, voyant la pâleur de madame de Fontenay : — Pardonnez-moi vos souffrances, reprit-il tout défaillant.

Le soleil s'était couché, l'ombre tombait dans la vallée, déjà la chambre était obscurcie. Eugène Lefèvre prit d'une main tremblante la main de madame de Fontenay. En touchant cette main glacée, il tressaillit, il chancela, il tomba à terre. — Morte! murmura-t-il.

Et tout d'un coup étreignant sa maîtresse sur son cœur : — Madame! madame! pardonnez-moi votre mort.

X.

Tout égaré par la douleur et par l'amour, Eugène Lefèvre embrassa le front tiède encore de madame de Fontenay, en murmurant de ces mots enchanteurs imaginés pour les anges et pour les femmes; il la caressa amoureusement de son triste regard, il la pressa des mains et des lèvres avec une tendresse évangélique, il l'appuya doucement et violemment sur son cœur éperdu : la mort était venue, l'âme revolait au ciel, il arrivait trop tard.

Il demeurait agenouillé sur la dalle; comme au beau temps de

sa vie, il soulevait avec amour cette amante adorée, dont les bras souples encore s'enchaînaient aux siens; il contemplait avec une douleur infinie cette pâle figure flétrie par les larmes. Et, penchant la tête pour l'embrasser, il essayait encore de lui donner son âme.

— Pauvre femme! Je l'ai tuée lentement; j'ai été plus méchant qu'un tigre, plus barbare qu'un sauvage. Je l'ai chassée de mon cœur et du monde, je lui ai donné la douleur pour compagne, et la douleur l'a dévorée. O mon Dieu! faites-moi mourir mille fois! faites-moi souffrir tous vos châtiments!

Il déposa doucement madame de Fontenay sur le lit. Puis, d'un pas rapide, il fit plusieurs fois le tour de la chambre, jetant des plaintes lamentables, interrogeant d'un œil sec les meubles et les murs de plus en plus assombris par les teintes du soir. — Voilà donc le désert qu'elle a choisi pour pleurer! Mon Dieu, qu'elle a souffert ici — toute seule!

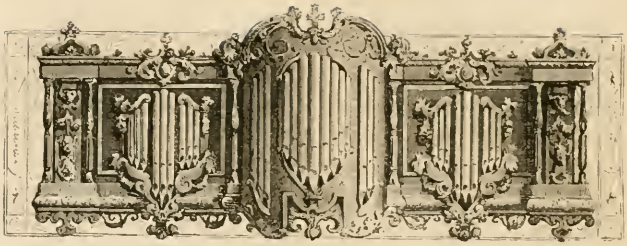
Il se rapprocha du lit, s'inclina avec respect et contempla encore les traits altérés de sa maîtresse. Du premier regard, il crut voir que madame de Fontenay était morte dans la joie : un demi-sourire errait encore sur sa bouche pâlie. Mais en regardant mieux, il crut reconnaître le sourire de la victime. Cependant madame de Fontenay, s'élançant de sa couche funèbre pour revoir son amant, n'avait-elle pas eu un dernier rayonnement d'amour?

Le lendemain, les premiers rayons du soleil surprirent Eugène Lefèvre agenouillé devant sa blanche maîtresse, voulant mourir aussi sur ce lit de douleur. Il y eut pourtant à Argilly un homme qui pleura plus longtemps que lui.

Par son testament, madame de Fontenay voulait que son corps demeurât à jamais dans l'ermitage, afin que l'ermitage tombât en ruines sur ses ossements blanchis. Eugène Lefèvre a accompli avec religion le dernier vœu de la délaissée : grâce à sa sollicitude, madame de Fontenay n'est point sortie de la tombe qu'elle s'est choisie. Elle y repose à cette heure dans un linceul qu'elle a *lavé de ses larmes*. Sa tête seule est découverte; les jours de soleil, Dieu l'éclaire encore de divins rayons. Sa main droite soutient son front qui penche; sa main gauche est appuyée sur son cœur

XI.

Voilà l'histoire de cette autre Madeleine à qui il sera beaucoup pardonné. Qu'est-il devenu, lui ? C'est un des amoureux de ma voisine. C'est lui-même qui m'a dit cette longue agonie d'une pauvre affolée qui avait cru que l'amour a un lendemain !



XVII.

CE QU'ON ENTEND PAR LA FENÊTRE.

I.

On entend l'orgue de barbarie, — l'ogre de barbarie, comme disent les portières; — on entend les grognements de l'omnibus, les gaietés de la musique militaire, les cris enroués de Paris, les divagations du vent; mais ce n'est pas là ce qu'on entend, car le bruit de tous les jours, on ne l'entend pas.

Ce qu'on entend par la fenêtre, ce sont les menus propos du voisinage, les secrets intimes de la grande ville, les commérages de celle-ci et de celle-là, les confidences de l'un et de l'autre.

Ainsi, tout à l'heure, j'ai surpris entre deux bouffées de cigare ce duo spirituel.

— Ah! te voilà!

— Est-ce encore moi? Je n'en sais rien. Mon cher, je me suis tant ennuyé depuis un mois que j'ai failli me marier.

— Et moi, je me suis tant marié depuis un mois que j'ai failli m'ennuyer.

— Moi, je me serais marié si je n'avais été à la Comédie-Fran-

çaise voir jouer je ne sais plus quoi. Il y a là-dedans une comédienne charmante qui m'a fait tourner la tête vers le treizième arrondissement.

— Où en es-tu avec elle ?

— Je lui ai écrit ceci :

Madame,

Quand on vous voit, on vous aime; quand on vous aime, où vous voit-on ?

— Et qu'a-t-elle répondu ?

Monsieur,

L'amour étant aveugle, on ne me voit pas!

— Ce laconisme me rappelle cette femme célèbre qui écrivait à son amant, au delà des Alpes :

Je t'aime!

L'amant, pour toute réponse, écrivit sous ces deux mots :

Fait double entre nous.

— N'as-tu rien répliqué à ta comédienne ?

— Je suis allé chez elle. Une place forte...

— Occupée par l'ennemi ?

— Une femme d'esprit, qui ne prend l'amant qu'elle n'a pas que pour se débarrasser de celui qu'elle a. Nous nous sommes enlevés avant-hier après le spectacle.

— Ah! mon ami, garde-toi bien des comédiennes. Elles ont toujours un amant inconnu qui trompe tous les autres. — Cet amant, c'est le public. — Au public les plus doux sourires, — les coquetteries les plus chatoyantes, — tout l'esprit et tout le charme!

— Le sort en est jeté!

Et moi je dis : Bon voyage!

II.

D'où vient ce duo mélodieux chanté par deux époux assortis?

— Tu finiras comme ton père!

— Mon père est mort fort à son aise, avec de quoi acheter sa dernière tisane — de Champagne.

— Il n'avait pas seulement de quoi se faire enterrer!

— C'est le meilleur moyen de ne pas être enterré vif.

— Aussi on l'a enterré comme un chien.

— Comme un chien de chrétien. Je veux finir comme lui — et je veux — ma douce femme — qu'on inscrive sur mon tombeau ces belles paroles d'un ancien : « Je suis venu sur la terre » nu, et je suis retourné nu dans la terre. A quoi bon me serais-je » inquiété dans la vie, puisque je savais qu'on arrive nu à la fin » de toutes choses. »

— S'il n'y a pas de quoi perdre la tête!

— Oui, ma douce femme, je veux finir ainsi, et je ne veux pas qu'on inscrive sur mon monument, comme sur celui de cet enragé conjoint du cimetière Montmartre : « *J'attends ma femme!* » avec deux mains en argent, dont l'une étreint et attire l'autre.

III.

Mais quelle est cette chanson qui me vient par une fenêtre du cabaret? C'est mon peintre d'enseigne qui trempe un peu son pinceau dans la pourpre des vendanges.

Il chante comme s'il était engagé à l'Opéra.

LIBERTÉ.

La Liberté prend des airs de comtesse,
Cravache en main, toute prête au combat.
Le peuple, hélas! est comme une maîtresse,
Une maîtresse, elle aime qui la bat.

ÉGALITÉ.

L'Égalité, triangle souverain!
Au Château-Rouge on en parle à son aise.
Chanter, danser, aimer ; c'est mon refrain :
L'Égalité n'est qu'au Père-Lachaise.

FRATERNITÉ.

Fraternité, fille du cabaret,
Viens nous offrir ton amour à la ronde.
Tout en buvant ce petit vin clairet,
N'oublions pas de repeupler le monde.

Si le peintre d'enseignes chante si bien, c'est qu'il a fait l'air et la chanson. Il faut que je sache l'histoire de cet homme. Il y a sous son masque un philosophe qui se cache.

IV.

Je n'entends plus que le silence; mais, en écoutant bien, voilà que je distingue ce que disent mes voisins d'en haut. Il est question de nos amis — à vous comme à moi. — C'est de la haute critique en plein vent. Ils s'imaginent n'écrire que dans l'espace; mais j'écoute aux portes. C'est un dialogue entre un étudiant et un sculpteur.

L'ÉTUDIANT.

Lamartine, c'est la nature dans l'art.

LE SCULPTEUR.

Hugo, c'est l'art dans la nature, mais l'art étouffant la nature sous les longs plis de sa robe à queue.

L'ÉTUDIANT.

Alfred de Vigny et Théophile Gautier, c'est l'art sans la nature.

LE SCULPTEUR.

Il n'y a plus ni art ni nature, il y a l'homme.

L'ÉTUDIANT.

Tu as raison : l'homme, c'est-à-dire l'art moderne, ce n'est ni l'art ni la nature ; c'est l'esprit, c'est le sentiment, c'est la passion, c'est la fantaisie, c'est l'idée, c'est tout.

LE SCULPTEUR.

Ce n'est rien. Oh! les anciens! les anciens!

L'ÉTUDIANT.

Quelle hérésie! Jamais génération plus verte et plus dorée que la nôtre ne s'est épanouie en Grèce — même sous Périclès — à Rome — même sous Auguste — en Italie — même sous Léon X — en France — même sous Louis XIV. — On a franchi les colonnes d'Hercule, on a escaladé l'Olympe, on a dérobé le feu du ciel. On est allé à tout.

LE SCULPTEUR.

Oui, et on n'est arrivé à rien.

L'ÉTUDIANT.

La question n'est pas d'arriver. On l'a dit : il n'y a eu ce monde que des commencements. La vie elle-même n'est pas un livre achevé. A la dernière page on n'écrit pas FIN, mais CI GIT.

LE SCULPTEUR.

J'aime mieux Phidias et Praxitèle que Pradier et Clésinger.

L'ÉTUDIANT.

Qu'as-tu vu de Phidias? qu'as-tu vu de Praxitèle? Les anciens ne sont qu'un prétexte pour l'académie des inscriptions. Pour moi, je donnerais la raison des sept sages de la Grèce pour une folle page de Balzac ou de Sand. — Sand! cette femme qui écrit comme un homme. — Balzac! cet homme qui lit dans le cœur comme une femme.

LE SCULPTEUR.

J'avoue que je donnerais beaucoup de poëtes du siècle d'Auguste et du siècle de Louis XIV contre Béranger et Alfred de Musset, cet enfant prodigue de la poésie qui s'enivre avec les belles filles tapa-

geuses ; mais qui leur verse une larme — une perle du divin sentiment — dans leurs coupes de bacchante.

L'ÉTUDIANT.

Ce qui me charme dans nos contemporains, c'est la vaillance. Ils n'ont peur de rien, pas même de l'Académie. Ainsi Hugo, Lamartine et Sainte-Beuve, dirait-on des académiciens ? N'ont-ils pas toujours hors du fourreau l'épée étincelante ?

LE SCULPTEUR.

Il y a aujourd'hui des conteurs dont je raffole. — Je n'ai pas le temps de lire Dumas, qui écrit avec une plume arrachée aux ailes du Temps — mais Karr !

L'ÉTUDIANT.

Un trait de sentiment aigu comme un trait d'esprit.

LE SCULPTEUR.

Et Janin ? L'esprit fait homme. Est-ce que tu lis Houssaye ?

L'ÉTUDIANT.

Non, j'ai lu Sterne et Diderot.

Voilà ce que j'ai gagné ou plutôt perdu à écouter aux portes. En historiographe fidèle, j'ai tout transmis aux curieux.

V.

Quel est ce bruit étrange ? C'est encore un voisin. Celui-là a une femme et un ami ; mais l'ami n'est pas là, à en juger par la conversation.

— Pan ! pan ! pan !

— Aïe ! aïe ! aïe !

— Si tu dis un mot de plus...

— Si tu me donnes un coup de plus...

— Je te jette par la fenêtre !

— Je m'y jetterai moi-même !

— Alors nous sommes d'accord.

Un silence; — un éclat de rire; — un embrassement; — c'est le dernier mot.

VI.

Ce qu'on entend par la fenêtre ce sont les voix idéales de l'infini, les voix perdues de la grande ville qui crie misère, les voix amoureuses des âmes qui se cherchent, les voix déchirantes des cœurs brisés, les voix lamentables des mères qui ont faim de la faim de leurs enfants.

Ah ! quand ma fenêtre était ouverte sur le golfe de Naples, en regard du pampre d'où jaillit le lacryma-christi, en face de ces belles filles qui vivent de l'air du temps, de soleil et d'amour, je n'entendais que le bruit des chansons et des rires éclatants !

XVIII.

LES AMES EN PEINE

OU LES MORTS QUI REVIENNENT.

I.

N'avez-vous jamais voyagé dans Paris, ce monde des mondes, ce pays le plus inconnu de l'univers, ce livre du passé que si peu d'esprits savent lire?

En l'île Saint-Louis, cet autre Herculanum perdu dans Paris, non loin de l'hôtel Lambert, l'hôtel de Pimodan élève sans trop de splendeur sa façade rouillée. N'était cette inscription gravée sur du marbre noir au-dessus de la porte d'entrée : *Hôtel de Pimodan*, nul ne se douterait, en passant par là, que cette maison, du temps de Louis XIII, est encore à l'heure qu'il est un palais tout resplendissant à l'intérieur du luxe le plus noble et le plus beau, le luxe des peintures à fresque. Non pas qu'il faille y chercher des chefs-d'œuvre signés comme à l'hôtel Lambert, où Lebrun et Lesueur ont lutté, le premier avec son talent, le second avec son génie; mais les chefs-d'œuvre de l'hôtel Lambert ont failli tomber çà et là avec les toiles d'araignée, tandis que les fresques de l'hôtel de Pimodan ont conservé, je ne sais par quel miracle de l'art, toute leur fraîcheur primitive.

Depuis longtemps l'hôtel de Pimodan n'est pas habité. La raison en est bien simple. Qui oserait, aujourd'hui qu'on ne traîne plus de queue à ses robes ni d'épée à son côté, faire bonne figure dans ces salles si hautes et vastes, où Richelieu et Lauzun se sont pavanés aux regards des duchesses et des marquises? Il serait bien curieux, en vérité, de voir se promener dans les galeries, dans le salon ou dans le boudoir, un homme de notre temps, avec ses manières et ses habits. Figurez-vous, dans cet intérieur tout royal, un marquis décoré de juillet, un turcaret non rallié, ou un droguiste en retraite, — il y a eu là un droguiste! — un droguiste qui a succédé au comte de la Violette. Ils auront beau s'élever sur la pointe des pieds et se grandir par un plumet de garde national, ils se trouveront petits, pauvres et ridicules; les portraits de famille encadrés d'or se moqueront d'eux, soit qu'ils se montrent, soit qu'ils parlent. Ils sentiront bien qu'en l'hôtel de Pimodan on n'a jamais reçu si mauvaise compagnie.

Dans les premiers jours d'automne, je passai toute une matinée à l'hôtel de Pimodan, en voyageur ravi d'avoir découvert un nouveau monde. Nul ne m'avait parlé de ce lieu charmant, oublié de tout Paris. Je voulus repeupler pour une heure cette galerie à statues qui sert d'antichambre, — une antichambre où les archi-architectes parisiens du dix-neuvième siècle feraient six appartements en deux étages; — cette salle à manger où il y a une fontaine de marbre un peu plus grande que la fontaine Molière; — il est vrai qu'ici il n'est pas question de monument. — Ce salon tout resplendissant d'or et de talent; cette chambre à coucher qui prouve bien que tout alors était fait en perspective du lit; ce boudoir enfin que Mahomet a dû faire voir aux architectes de son paradis : Dieu sait tous les rêves charmants que j'ai vu passer sous mes yeux. Que de fêtes galantes! que de soupers joyeux! que de grâce et d'esprit! que de maris trompés et que de femmes infidèles! Comme ces gens-là avaient la science et la philosophie de la vie et de l'amour! Comme ils péchaient de bon cœur! Pas un regret, pas un souci. C'était l'amour dans sa gaieté, amour sans lendemain, sourire, ivresse, folie! C'était la vie dans son insouciance, fêtes, chansons, coupe toujours pleine!

Le rêve fini cependant, je me vis tout simplement avec des ombres, des figures, des portraits d'un autre monde. C'était bien la solitude et le silence des tombeaux. L'araignée, qui arpentait grand train les lambris et les plafonds, était la seule gardienne de ces puissants souvenirs. Je plaignis beaucoup ces pauvres habitants délaissés, qui n'avaient sans doute que l'ennui pour tout hôte. Je me trompais : on s'amuse beaucoup à l'hôtel de Pimodan; le dirai-je? on s'amuse aux dépens de notre siècle.

Je viens d'apprendre, avec quelque surprise, que cet hôtel est un refuge d'âmes en peine du dix-huitième siècle, qui se consolent en faisant entre elles la satire de notre temps.

Les âmes en peine, ce sont les poëtes et les philosophes, car ceux-là n'ont pas trouvé de place au ciel. En effet, que pouvaient-ils faire là-haut ces philosophes qui ont douté de la grandeur de Dieu, ces poëtes qui ont chanté les pompes du démon? ils ont oublié un mot dans leur encyclopédie : la foi. Dieu n'a donc pas voulu de ces âmes perverses, et Satan, qui n'est pas toujours un bon diable, leur a fermé la porte au nez, en leur répétant ces mémorables paroles : L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Ne trouvant pas une pierre pour y reposer leur front, nos philosophes et nos poëtes s'en sont allés par le monde, comme d'autres Juifs errants, avec le privilége de vivre de l'air du temps et d'assister à nos tristes folies, dans des corps impalpables.

Tout ce que je dis là a l'air d'un conte : c'est la vérité mot pour mot; mes amis sont présents pour l'affirmer. Allez à l'hôtel de Pimodan si vous voulez des preuves.

Vous trouverez à la porte un vieux suisse, qui vous répondra comme un factionnaire de l'empire, si vous demandez à voir l'hôtel : « On ne passe pas. — Mais cet hôtel est à louer. — Oui, mais il est défendu de le voir. » Vous aurez beau prier et vous fâcher, le suisse demeurera inflexible. Pour vous consoler de votre démarche en un pays si étranger à toute espèce de communication, il vous montrera, par malice, un carré de papier où sont les conditions du bail et la description de l'hôtel.

Voici comment on explique cette obstination du suisse.

Il y a un mois, un vieillard, tout cassé se présenta à la porte,

après avoir rôdé pendant plus d'une heure sur le quai, tantôt devant l'hôtel Lambert, tantôt devant l'hôtel de Pimodan. Comme il était en culottes de soie, le suisse l'accueillit mieux que les autres visiteurs. C'était une vieille connaissance.

— C'est toi, Bastien?

— C'est vous, monsieur de Voltaire?

— Quoi! Bastien, toujours fidèle à ton poste?

— Oui, depuis plus de quatre-vingts ans, comme vous voyez. Mais vous, monsieur de Voltaire, je vous croyais mort. Il est vrai que les prêtres n'ont pas voulu vous enterrer. Cela vous a porté bonheur, peut-être.

— Eh! mon Dieu oui, Bastien, comme tu vois; il m'a bien fallu vivre bon gré, mal gré. Mais dans quel équipage te voilà!

— Oh! oui, tout est bien changé; depuis que le valet est l'égal de son maître, voilà comme le maître habille le valet. Voyez quelles guenilles! autrefois j'étais tout galonné d'or : ils appellent cela la liberté.

— Je ne te comprends pas : est-ce que l'hôtel n'est plus habité par ce petit Fronsac?

— D'où venez-vous donc? L'hôtel n'est habité que par les absents; je suis le portier des ombres.

— Conduis-moi donc là-haut.

— Allez si vous voulez; pourtant vous ne trouverez âme qui vive. Vous savez le chemin? Mais vous oubliez la clef.

Voltaire revint sur ses pas et prit la clef des mains du vieux Bastien. Il monta assez vivement pour un homme de son âge. Arrivé devant la porte, ne songeant plus à la clef, il sonna comme d'habitude. Un grand laquais vint ouvrir tout en se dessillant les yeux.

— Ah! c'est monsieur de Voltaire, si j'ai bonne mémoire. Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu... Attendez donc... il me semble... comme j'ai de la peine à m'éveiller! On s'est couché tard hier : vous savez sans doute que c'était la fête de madame la marquise, car c'est aujourd'hui le 13 octobre 1774.

— Je savais bien, murmura Voltaire, que je finirais par rencontrer quelqu'un. Annonce-moi, Lafleur.

— Mais tout le monde dort, monsieur.

— Eh bien, reste coi, je vais passer dans le salon.

A peine Voltaire eut-il ouvert la porte du salon, qu'un joli portrait, se détachant de son cadre, vint le saluer.

— Monsieur de Voltaire, soyez le bienvenu!

Le vieux poëte s'inclina avec toute sa grâce devant la marquise.

— Très-ressemblante, dit-il en souriant de son malin sourire; il n'y manque même pas la parole.

Le marquis s'élança de son cadre et sonna son monde.

— Lafleur! Pasquin! Laverdure! que faites-vous donc, grands drôles? Allumez du feu, traînez ces fauteuils devant la cheminée. Alerte! ou je vous fais jeter par la fenêtre l'un par l'autre.

Trois grands coquins de valets se présentèrent en bâillant.

— Que signifie cet air de surprise? dit le marquis en frappant du pied. Ne perdez pas une seconde : la nuit vient, il est temps d'allumer les candélabres. Marquise, est-ce que votre sœur est encore couchée?

— Je l'entends qui se lève, répondit la marquise.

En effet, un joli pastel de La Tour vint avec un sourire de vingt ans baiser la main de la marquise.

— Ce n'est pas la nuit qui vient, c'est l'aurore, dit Voltaire.

— Et l'abbé, est-ce qu'il lit son bréviaire? poursuivit le marquis.

L'abbé apparut tout pimpant et tout bichonné : c'était un portrait de Fragonard.

— Je lisais, dit l'abbé, un conte de M. de Voltaire : c'est le bréviaire des gens d'esprit.

— Et la duchesse, est-ce qu'elle ne s'éveillera pas, marquise?

— La voyez-vous là-bas qui ouvre de grands yeux?

— Bonjour, duchesse! comment vous trouvez-vous de vos soixante-dix printemps? Cela doit donner beaucoup de fleurs.

Une femme un peu voûtée descendit de son cadre; elle s'avança dans le cercle avec grâce encore; sa figure conservait je ne sais quel souvenir d'un meilleur temps, un dernier air de jeunesse, ou plutôt un dernier rayon d'automne : c'était un portrait de Carle Vanloo.

— Maintenant que tout le monde est présent, dit le marquis,

monsieur de Voltaire va nous dire un peu ce qui se passe dans ce monde et dans l'autre; il me semble que je ne suis plus au courant des nouvelles.

— Tout a été dit et imprimé depuis longtemps, répondit Voltaire.

— Vous vous trompez, dit la marquise; tant qu'il y aura un cœur de femme ici-bas, il y aura quelque chose de nouveau à dire.

— Oui, dit Voltaire, mais je ne comprends plus rien à ce monde : j'y passe comme un étranger; jamais un siècle n'a moins ressemblé à un autre siècle. Tout à l'heure aux Champs-Élysées, une belle amazone m'a lancé au passage une bouffée de fumée.

— Une femme qui fumait!

— Cela n'est rien, dit Voltaire; j'aurai sans doute des choses plus curieuses à vous dire. Les hommes ne changent pas au fond, c'est toujours la même sottise opiniâtre et la même vanité de paon; mais la forme est tout autre. Et la langue! je ne sais plus le français. La Bruyère aurait encore raison aujourd'hui, mais il se ferait assister d'un dessinateur, car la pensée ne frappe plus l'âme qu'après avoir frappé les yeux. J'ai vu tout à l'heure un journal tout composé en vignettes : grandes intelligences qui proscrivent l'imagination et qui clouent la pensée!

— Alors, dit la vieille duchesse, l'Académie française doit ouvrir ses portes à des faiseurs de vignettes.

— Pas tout à fait, dit Voltaire; l'Académie...

— A propos, dit la marquise, qu'est devenu Piron? Vous voyez-vous quelquefois?

— Souvent : je le rencontre çà et là aux alentours du café Procope. Ce café a la prétention d'être un souvenir de notre temps : on y boit toujours du café, mais ce n'est plus le nôtre.

— Puisqu'il est question d'académie, dit la marquise, je serais bien aise de connaître la façon de penser de Piron sur ce chapitre. J'ai un vieux grief contre vous, monsieur de Voltaire; je ne vous pardonnerai que si vous m'amenez Piron un de ces soirs. Du reste, avertissez tous vos amis, M. de Grimm, M. Diderot, M. d'Alembert, d'autres encore. Il y a longtemps que le silence nous glace,

ayez donc encore de l'esprit pour nous, puisque vous êtes condamné à en avoir toujours.

II.

Si bien que, le surlendemain, un fiacre s'arrêta devant l'hôtel de Pimodan. Je ne sais pas précisément si c'était l'ombre d'un carrosse et l'ombre d'un attelage mené par l'ombre d'un cocher, mais enfin la machine roulait.

Quand donc elle fut arrivée, la portière s'ouvrit et deux personnages en descendirent. Bastien, qui parut, poussa une exclamation de surprise, et s'inclina plusieurs fois profondément.

— Eh bien, c'est toi, mon pauvre Bastien, lui dit M. de Richelieu en le touchant à l'épaule; tu ne veux donc pas mourir?

— Ma foi, monsieur le maréchal, répondit Bastien, qui s'inclina de nouveau, je vais me décider à faire un tour là-bas, puisque je vois qu'on en revient.

— On en revient, on en revient, murmura le duc, c'est selon. Ne t'y fie pas.

— A propos, dit tout à coup M. de Voltaire, qui avait levé le nez pour s'assurer que les fenêtres étaient éclairées; dis-moi, drôle, ce que tu as pendu là sur la porte? C'est une pancarte d'assez mauvaise mine.

— Monsieur, répondit Bastien, c'est un écriteau pour l'hôtel qui est à louer.

— Ah! ils veulent louer l'hôtel.

— Oui, ils veulent, mais je ne sais pas s'ils y parviendront.

— Les faquins!

— Ceux qui viennent pour voir l'hôtel reculent épouvantés devant les murailles dorées. Le droguiste qui osa l'habiter en dernier lieu ne s'y est acclimaté, lui, qu'en couvrant toutes les dorures d'une épaisse couche de gris en détrempe. Ces gaillards-là n'aiment que l'or en monnaie.

— Eh bien, quand il en viendra de ces gaillards-là, tu m'obligeras de les jeter à la porte, répondit Voltaire. Nous ne sommes

ni à vendre ni à louer, entends-tu? Je trouve plaisant que de pauvres ombres errantes n'aient pas un coin à l'abri de ces gueusards qui s'imaginent que le passé leur appartient, parce qu'ils le prennent à bail. Tu m'as compris, Bastien?

— Oh! vous comprendre, ce n'est pas le difficile, mais...

— Le faquin! il a dit *mais!* dit Richelieu tout ébahi.

— Que diable, répondit Voltaire en riant, nous avons tant dit ce mot-là qu'il s'en souvient. C'est avec les *mais* et les *si* que nous avons renversé le monde, mon jeune ami.

— *Meâ culpâ*, murmura le duc d'un air de componction qui fit éclater Voltaire.

Ce fut donc en riant tous deux qu'ils entrèrent dans le salon où on les attendait avec impatience.

Le salon était illuminé comme au beau temps; un feu plein de gaieté flambait dans la cheminée.

Après les surprises, les salutations, les sourires, Voltaire et le duc prirent sans façon place au foyer, comme de vieux amis de la maison.

— Et l'Académie? et Piron? demanda la marquise. Vous savez que je suis un peu femme savante quand je ne puis mieux faire?

— Dites femme d'esprit, marquise, car vous avez de l'esprit à faire peur.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Ah! l'Académie. Ma foi, madame, je vous ferai une confidence, si vous le voulez bien.

— Des confidences! il y a bien longtemps que vous ne m'en avez fait! Voyons celle-là.

— C'est que la mort m'ayant donné le droit légitime de ne pas remettre les pieds chez les Quarante, j'ai usé très-joliment de mon droit, voilà tout. Ce que j'ai vu de plus clair jusqu'ici dans les bénéfices du trépas, c'est ce droit-là.

On rit du bout des lèvres, après quoi Richelieu prit tout à coup la parole :

— Pour moi, j'ai dansé toute la nuit, ici, à deux pas; c'est Arouet qui m'y a mené.

— Quoi! un bal, à deux pas d'ici.

— A l'hôtel Lambert. Vous n'avez donc pas entendu tout le bruit qui s'est fait par là hier? Cette pauvre île Saint-Louis était bien étonnée; quinze cents équipages parisiens qui se disputaient le pavé.

— A quoi bon ?

— L'histoire est toute simple : vous connaissez l'hôtel Lambert, ses ornements et ses peintures. Vous savez que le cabinet des Muses peint par Lesueur a pris, je ne sais pourquoi, le nom du cabinet de Voltaire.

— Où, du diable, si j'ai jamais mis le pied, dit Voltaire en soupirant.

— Tout le monde sait cela, mais ce que vous ne savez pas, c'est que cette demeure toute royale a failli devenir la proie d'un industriel du dix-neuvième siècle. On avait déjà vendu des plafonds de Lesueur et des lambris de Lebrun. L'hôtel Lambert allait devenir la retraite de quelque marchand de vin de Bercy qui n'aurait pas manqué de cacher les chefs-d'œuvre sous un beau papier glacé à ramages, quand une princesse française, la princesse Czartoryska...

— Princesse française! Ce nom-là n'est pas dans l'Armorial de France; grand Dieu! sous quel règne vivons-nous!

— Rassurez-vous; oui, la princesse Czartoryska est une Française de Varsovie. Il ne s'est pas trouvé une Française de France pour sauver cet hôtel d'une ruine prochaine. La princesse Czartoryska n'aime pas seulement les arts, elle aime son pays, elle aime ses frères. Elle vient de donner une fête en leur honneur; de nobles infortunes devront cette fois, aux joies des heureux de la terre, quelques miettes de la table. L'offrande des Parisiens curieux est au moins de trente mille livres, car il fallait avoir un beau louis dans sa poche pour entrer à cette fête. Cela n'était pas cher, car le spectacle était beau; des femmes, des fleurs, des violons tant qu'on en voulait; par malheur il y avait des hommes. — Quels hommes! et quels habits! — Ils avaient l'air d'être là à un enterrement. — Encore! s'ils avaient dit quelque chose de spirituel, mais pas un mot; j'avais beau écouter aux portes! Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que tout le monde grimpait quatre

à quatre vers un petit cabinet barbouillé d'Amours, pour voir le cabinet de Voltaire.

— Où je ne suis jamais monté, dit toujours Voltaire en soupirant de plus belle.

— C'est là qu'il étudiait, — c'est là qu'il écrivait, — c'est là qu'il régnait sur l'esprit de son temps, dit un Anglais qui déjà avait fait cette phrase à Ferney. — C'est là qu'il aiguisait les armes de la mauvaise foi, dit un catholique, car il y a encore des catholiques. — C'est là qu'il faisait de la philosophie à madame du Châtelet, dit une jolie femme avec un sourire un peu galant. — C'est là, dit un rimeur de vingt ans, qu'il fut amoureux et poëte; je sens son esprit qui voltige autour de moi; ce cabinet a gardé ses inspirations. Et disant ces mots, le rimeur se mit à l'œuvre. Il tourna joliment son sonnet, car aujourd'hui on fait surtout des sonnets. Voulez-vous que je vous lise celui-là? il ne peint pas trop mal les contrastes des deux siècles.

Notre siècle est plus grand que le siècle passé;
Le Christ est revenu, la couronne d'épines
Arrose encor nos cœurs de ses gouttes divines :
Le rire de Voltaire a pour jamais cessé.

O galant Crébillon! ton trône est renversé;
On ne feuillette plus tes pages libertines
Sur un sofa doré, tout en faisant des mines
A l'abbé qui débite un sermon insensé.

La nature aujourd'hui, voilà la charmeresse!
On poursuit dans les bois l'ombre de sa maîtresse,
Le poëme du cœur est le roman qu'on lit.

Maintenant que l'amour refleurit sur la terre,
On aime sous le ciel; au beau temps de Voltaire,
Le ciel des amoureux était le ciel du lit.

— Avouez, marquise, que le temps de Voltaire était le bon temps.

— Ah! c'est singulier, dit la marquise, cette poésie-là est très-jolie, mais je ne comprends guère. Vous devriez bien me traduire cela, monsieur de Voltaire.

— Paysage, paysage! ils ont inventé la nature, dit Voltaire.

— Moi, dit Richelieu, quand je suis amoureux, j'aime beaucoup les paysages peints par Boucher, sur des panneaux comme ceux qui sont là-bas. Mais je retourne à l'hôtel Lambert, où je vois encore sourire les jolies figures de la fête.

Voltaire, devenu rêveur comme s'il eût été soudainement saisi par le sentiment du dix-neuvième siècle, dit alors avec quelque mélancolie :

— Cet hôtel Lambert a toujours eu pour moi le charme d'un château en Espagne, parce que je ne l'ai jamais habité que de loin. Aux beaux jours de ma vie, madame la marquise du Châtelet m'avait parlé de cet hôtel comme d'une retraite digne d'un philosophe amoureux, la moins triste espèce des philosophes, puisque ceux-là ont la science sous la main. Vous savez comment vont les choses du monde. Nous n'allâmes pas habiter ce lieu choisi. J'en suis bien aise, car j'ai pu me figurer que le bonheur cherché vainement partout était là assis tout bêtement à la porte. — J'irai, j'irai plus tard, me disais-je. — Oui, oui, le bonheur était là; mais je n'y suis jamais allé : c'est la loi humaine. Le bonheur nous attend quelque part, à la condition que nous n'irons pas le chercher.

XIX.

PAR LA PLUIE.

Il pleut — il plent, bergère. — Voilà une belle occasion de sortir, pour moi surtout qui n'ai pas de parapluie.

Je n'ai jamais eu qu'un parapluie; il y a bien longtemps de cela. Je passais sur les boulevards armé de mon parapluie comme en revenant de Pontoise. Une femme vient à passer qui me jette un regard fort tendre.

— Madame !

— Monsieur !

Après cette conversation, nous étions de vieilles connaissances. Elle prit mon bras.

— Où allez-vous ?

— Rue de la Victoire.

— J'y vais.

Et nous y allâmes gaiement — en nageant un peu. Arrivés devant le n° 10, la dame me dit avec onction :

— Que vous avez là un beau parapluie !

Et après ce point d'exclamation, elle salua mon parapluie et disparut comme une ombre.

Je me suis vengé.

Je sortais du bal de l'Opéra par une pluie battante. Pas un fiacre à vingt lieues à la ronde. Je m'amusais de la colère des belles-filles vêtues de l'air du temps, en amours ou en sylphides. La nuit était sombre — nuit noire, comme on disait alors.

— Et pas un coquin de parapluie! disait un joli domino gris de perle appuyé au bras d'une Vénus qui ne voulait pas entrer dans les flots.

— Domino, mon ami, dis-je galamment, veux-tu mon parapluie et mon bras?

— Oui, oui, dirent-elles toutes les deux en même temps.

Et elles prirent mes deux bras avec un adorable abandon. Nous nous mîmes en route. On entendait le bruit du vent, le bruit des cheminées qui tombaient dans les rues, le bruit de la pluie qui battait la muraille et les cris effarés des masques qui noyaient le carnaval.

— Monsieur, me dit ma Vénus, penchez donc un peu votre parapluie de mon côté.

— Mon cher, me dit mon domino gris de perle, abrite-moi donc un peu pour l'amour de ton prochain.

Je répondis à droite et à gauche par des quolibets d'un joli goût. J'étais si pittoresque dans mes reparties qu'elles riaient comme des folles. Cependant plus nous allions et plus elles se plaignaient de mon parapluie.

— Il n'y en a que pour lui, disait la Vénus.

— C'est donc une ombrelle, ce parapluie, disait le domino.

Et nous allions toujours; mais à la fin elles se révoltèrent.

— Voyons, dit la Vénus marine, donne-moi le parapluie et passe de côté.

J'obéis avec une bonne grâce parfaite.

— C'est là ton parapluie?

La tempête éclatait.

— Je n'en ai pas d'autre, dis-je avec calme.

— Par exemple! ma chère, cela dépasse toutes les plaisanteries du bal masqué. Regarde donc ce qu'il appelle son parapluie!

L'autre regarda.

— Je n'y vois goutte.

— Moi non plus; voilà pourquoi nous n'avons pas remarqué que son parapluie c'est une cravache.

Et disant ces mots, elle fit semblant de m'offrir ma cravache à tour de bras.

— Que voulez-vous? dis-je en reprenant mon bien par la douceur; on donne ce qu'on a. Mon parapluie, c'est ma cravache. Eh! qui de vous, mesdames, un jour ou une nuit de sa vie parfumée, n'a rêvé de cette bonne madame Sganarelle qui aimait surtout les onomatopées violentes de son mari? Si vous saviez le latin, je vous parlerais de M. le duc de Buckingham, un grand seigneur qui reconnaissait modestement ne devoir qu'à sa cravache, qu'il faisait sans vergogne intervenir dans ses royales amours, tous ses succès dans les alcôves les plus étincelantes. Mais, ma cravache, à moi, pauvre passant de hasard que je suis, n'est un sceptre que pour les Vénus et les dominos sans feu ni lieu.

— Sans feu ni lieu! dit Vénus écumante. Veux-tu venir prendre du thé chez moi?

— Assez d'eau comme cela, ô ma naïade.

J'étais vengé!

Le parapluie est un préjugé; c'était tout au plus bon avant l'invention des gouttières; mais aujourd'hui pourquoi se garantir de cette rosée bienfaisante que le ciel nous envoie d'une main toujours ouverte? Est-ce que les arbres et les fleurs se servent d'un parapluie? Déjà les Anglais qui ont le pas sur nous pour le comfort ont proscrit cette ridicule invention d'un siècle hydrophobe. Si on admet sérieusement les parapluies, il faut admettre les parasols. Il ne faut plus sortir dans les rues qu'avec un parachute, un paraomnibus, un parajournal, — et surtout — un parafemme de la moyenne vertu! — Mais quelle sera la configuration de celui-là?

XX.

LES MORTS VONT VITE.

PROFILS DE QUELQUES AMIS COUCHÉS DANS LE TOMBEAU.

Édouard Ourliac. — Hégésippe Moreau. — Aloysius Bertrand. — Jacques Chaudes-Aigues. — Charles Lassailly. — Louis Bertaut.

I.

Je voyage souvent à ma fenêtre quand la lune répand sa chevelure étoilée. — Phébé, la pâle muse des rêveurs antiques! Que j'aime à la voir, quand tout effarée de sa lumière blanche comme une femme qui se voit toute nue dans son miroir, elle descend sur deux amours — celui qui espère et celui qui se souvient — elle descend vers le mont solitaire où dort Endymion. Vous avez reconnu le symbole des songes amoureux, — les songes amoureux! c'est Phébé qui nous les apporte dans ses mystérieux rayons, — c'est le symbole de l'amante délaissée qui se cache la nuit pour pleurer toutes ses larmes, — c'est le symbole de l'amour qui va croissant et décroissant sans jamais s'arrêter au même éclat, — c'est le symbole de la curiosité qui pénètre partout à la faveur du silence et de la nuit, — c'est le symbole de l'étude qui allume la lampe d'argent dans le ciel nocturne de l'intelligence.

J'ai allumé ma lampe. — O pâle muse des rêveurs antiques! inspire-moi en prose ou en vers!

La lune me semble quelquefois la lampe des tombeaux. C'est à cette lumière que viennent errer les âmes en peine qui regrettent les douleurs enivrantes de la terre dans les joies du ciel. La symphonie des archanges n'enchaîne pas à jamais ces âmes curieuses qui cherchent toujours même au delà du but. Elles voyagent sur les rayons de la lune — âmes invisibles — mais çà et là prenant la forme transparente de leurs corps tombés en poussière. Tout à l'heure, songeant à mes amis qui sont morts, je les ai tous vus passer là-bas dans ce nuage battu du vent : Édonard Ourliac, un ami de tous les jours; Hégésippe Moreau, Lassailly et Bertaut, des amis à peine entrevus; Aloysius Bertrand, un ami que je n'ai jamais vu; Chaudes-Aigues, un ennemi. Tous sont morts en pleine jeunesse sans un seul ami au lit de mort; — tristes lits de morts parfumés pourtant par la grâce onctueuse de la sœur de charité. — Ne condamnez pas leur génération : ils sont morts ainsi parce qu'ils ont voulu mourir ainsi. Édonard Ourliac, par exemple, pouvait mourir chez lui avec un luxe de courtisane, avec une belle femme — qui était sa femme — à son chevet; il a voulu mourir avec des sœurs de charité.

II.

Édouard Ourliac n'était plus des nôtres depuis longtemps. Ce charmant esprit trempé à la source vive de Le Sage et de Diderot, s'était laissé envahir par un illuminé qui s'est tourné vers Dieu, comme tant de cœurs mauvais, par haine du monde. Édouard Ourliac du moins était de bonne foi. S'il a levé les yeux au ciel, en sortant du bal de l'Opéra, après avoir dansé quelque incomparable cachucha, c'est qu'il a cherché Dieu au ciel. On peut dire qu'il a divisé sa vie en deux contrastes : il a commencé par une folle parade de la foire, il a fini par une oraison funèbre de Bossuet. Il a vécu comme un enfant prodigue de l'esprit, il est mort comme un saint. Celui qui avait caressé toutes les profanes visions des vingt ans a appelé à trente-trois — l'âge où mourait

son divin maître Jésus-Christ — des sœurs de charité à son lit funéraire.

La première fois que j'ai rencontré Édouard Ourliac, c'était durant le carnaval de 1835, au bal de l'Opéra-Comique. On faisait cercle pour le voir danser. Il avait imaginé de représenter en dansant Napoléon à toutes les périodes suprêmes de sa vie : aux Pyramides, à Waterloo, à Sainte-Hélène. Il menait en laisse une femme qui ressemblait à un mélancolique pastel de Landberg : une de ces femmes qui vivent le plus honnêtement possible en deçà du mariage et hors du célibat. Nous fûmes du même souper; je m'aperçus que sous le danseur il y avait un poëte. Tout en débitant des bouffonneries pour l'agrément de la galerie, il ouvrait une échappée lumineuse dans cette forêt touffue des passions verdoyantes. Il me parla de Byron et de sainte Thérèse avec enthousiasme et avec onction. Il avait écrit deux romans de pacotille. C'était son désespoir. Il ne savait comment racheter ses premiers péchés littéraires. Il étudiait beaucoup les philosophes, surtout les allemands. Il vivait avec son père et sa mère rue Saint-Roch. Il habitait une petite chambre bleue, si j'ai bonne mémoire, tapissée de quelques pastiches de Watteau et de Boucher; sa bibliothèque renfermait presque autant de pipes que d'in-octavo. On ne l'y voyait que le soir ou le dimanche, car il était attelé à un petit emploi de douze cents francs aux Enfants-Trouvés. Il avait beaucoup de camarades et peu d'amis. Parmi ces derniers, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alphonse Esquiros, Camille Rogier, un antiquaire, un conservateur de l'École des Chartes et un sculpteur qui est l'ami de tout le monde, excepté de lui-même. Mais c'était dans notre poétique Bohême de l'impasse du Doyenné que nous vivions en familiarité pittoresque avec ce charmant esprit. A propos de Marilhat, Théophile a écrit cette page ou plutôt cette fresque de notre vie à tous.

Édouard Ourliac venait tous les matins nous voir dans ce royaume de la fantaisie. C'était son chemin pour aller aux Enfants-Trouvés. La plupart du temps il nous trouvait encore plongés dans le sommeil des paresseux et des poëtes, qui est à tout prendre le vrai sommeil. Il nous éveillait souvent. Chaque jour, il apportait des *Nouvelles à la main*... à sa main, — où, Dieu merci! il n'était

jamais question de politique. Nous ne connaissions alors du monde que le musée du Louvre, les poëtes du seizième siècle, quelques rares contemporains, quelques contemporaines aussi : — bibliothèque indispensable à des poëtes de vingt ans.

Nous n'avions pas d'argent, mais nous vivions en grands seigneurs : nous donnions la comédie. Ces dames de l'Opéra soupaient chez nous vaille que vaille et daignaient danser pour nous à la fortune de leurs souliers. Camille Rogier avait le tort de se croire à Constantinople. Aussi, quand il a quitté cette Bohème invraisemblable, il n'a pu vivre qu'en Orient. Édouard Ourliac surtout donnait la comédie. C'était le Molière de la bande. Il était auteur et acteur avec la même verve et la même gaieté. A une de nos fêtes, ces dames le noyèrent, à plusieurs reprises, dans une avalanche de bouquets.

Tout finit! la Bohème se dispersa peu à peu. Gérard de Nerval, né voyageur comme Hugo est né sculpteur, comme Reboul de Nîmes est né boulanger, partit pour je ne sais plus où; Camille Rogier alla en Turquie. Notre propriétaire, désespéré d'avoir loué sa maison à des gens qui donnaient des fêtes sans avoir de rentes sur le grand livre, désespéré surtout des barbouillages de Marilhat, de Corot, de Nanteuil, de Roqueplan, de Wattier sur ses lambris vermoulus, avait hâte de nous voir tous loin de lui. C'était un brave homme qui voulait mourir riche, et qui, en conséquence, vivait pauvre. Il ne nous pardonnait pas notre logique, à nous qui vivions riches, sauf à mourir pauvres.

Jusque-là, les plus poëtes de la bande n'avaient guère été que des poëtes en action. On écrivait ses vers çà et là sur le coin d'une table, après souper, ou sur quelque joli *pupitre* à la Voltaire; mais on ne les imprimait pas. Théophile Gautier avait dans un coin les pages de la *Comédie de la Mort*. A peine si Charles Malo daignait les servir par fragments dans cette ténébreuse officine connue, dans les temps, sous le nom de la *France Littéraire*. Édouard Ourliac, qui ramassait alors quelques rimes tombées de son cœur, était heureux comme un enfant de les voir paraître dans un de ces livrets à gravures anglaises publiés par la dame veuve Janet. Alphonse Esquiros était le plus laborieux. Il était né pour souffrir

toutes les douleurs de l'humanité, grosse de l'avenir, — cet enfant, déjà terrible, qui donne à sa mère tant de coups de pied dans le ventre. — Esquiros, qui s'était nourri de l'Évangile, avait, parmi nous, la gravité et la foi d'un apôtre. Gérard de Nerval était le plus célèbre. Il avait, à son aube poétique, disputé aux contemporains illustres un pan du manteau troué de la renommée.

Vers la fin de l'année, Desessart publia, sous mon nom, une histoire panthéiste qui n'eut guère pour lecteurs que trois critiques qui devinrent mes amis. Desessart devint peu à peu l'éditeur de toute la Bohème, quoiqu'il fût saint-simonien et utilitaire. Esquiros me suivit dans la maison, Théophile suivit Esquiros, Gérard suivit Théophile; enfin, Édouard Ourliac apporta *Suzanne,* une des plus curieuses créations de ce temps-ci. Desessart avait cela de beau, il faut le reconnaître, qu'il aimait ses romanciers, parce qu'il lisait leurs livres et non parce qu'il les vendait. Il donna assez d'argent à Ourliac pour le détourner de ses Enfants-Trouvés. Ourliac entra donc à pleines voiles dans les hasards de la vie littéraire. Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans hésiter qu'il quitta la terre ferme. Nous nous rencontrâmes souvent à la *Revue de Paris.* Il ne croyait guère à lui ni aux autres. En ces derniers jours, il ne trouvait plus d'éloquence et de style qu'à Bossuet; il avait brûlé Diderot, non-seulement comme athée, mais comme prosateur. C'est lui qui était impie de ne pas croire à Diderot.

Ce que c'est que de nous! il s'était marié. Sa femme était belle et avait de l'esprit. Le lendemain des noces, comme il taillait sa plume, elle lui demanda ce qu'il allait faire : « — Mon métier, lui répondit-il. — Vous écrivez donc? — Comment, vous ne le saviez pas? — Non, » dit-elle d'un air curieux. O vanité de la plume! Ourliac s'imaginait qu'on l'avait épousé pour sa renommée. Après tout, ne valait-il pas mieux qu'on l'eût épousé pour lui-même?

Le mariage changea son point de vue dans la vie. Il devint un homme sérieux, fier de ses devoirs, préoccupé des enfants à venir. Du *Figaro* il était allé à la *Revue de Paris,* de la *Revue de Paris* il alla à l'*Univers;* mais il laissa sur le seuil toute la fleur et toute la gaieté de son esprit. Il avait encore çà et là, mais pourquoi faire? des ressouvenirs de sa vie de vingt ans. Je le voyais presque tous

les jours. Il voulait me convertir à ses conversions. Il s'était pour ainsi dire retiré du monde. Il habitait bien plutôt un in-folio de Bossuet qu'une maison vivante. Il aimait le labeur comme un devoir. Il se levait avant le jour et veillait souvent le soir. Il a dû laisser plus d'un manuscrit et il a dû en brûler plus d'un.

Le pressentiment de la mort l'avait frappé depuis longtemps. Il s'était singulièrement affaibli dans le travail, dans la prière et dans l'angoisse de laisser orphelins deux beaux petits enfants qu'il adorait. On lui conseilla un ciel plus doux : il partit pour l'Italie. Je l'ai rencontré à Pise, cette ville des mourants et des tombeaux. Il était entré en familiarité funèbre avec les âmes du Campo-Santo; il ne sentait déjà plus la terre sous ses pieds. C'était une ombre parmi les vivants. L'Italie des amants et des artistes, il ne l'a pas connue; il n'a vu le Dante que par la porte de l'*Enfer*. Comme Jésus-Christ, il disait : « Je suis triste jusqu'à la mort. » Et en effet on n'a pas l'idée de la désolation imprimée sur cette figure pâle, moqueuse, intelligente et bizarre, où il y avait de l'homme de génie et du gamin de Paris.

Je l'ai revu aux Tuileries, peu de temps avant sa mort, au dernier printemps. Il fuyait ses amis. Il me savait sympathique, il ne se détourna qu'à demi. J'allai à lui la main ouverte et l'âme dans les yeux. Il était plus triste encore qu'au Campo-Santo. Nous parlâmes de l'Italie, de la Révolution, de tout et de rien, un peu de ses petits enfants. Il me regarda et se détourna pour cacher deux larmes. Je compris qu'il se voyait déjà dans la tombe où Dieu peut-être ne donne pas sa lumière, pas même pour voir ceux qu'on a le plus aimés. Le pauvre Ourliac, qui s'était tant amusé des bourgeois qui vont à la Petite-Provence, allait chercher le soleil, ce jour-là, à la Petite-Provence! Le soleil! ce dernier amour de ceux qui s'en vont, comme s'ils voulaient emporter quelques rayons dans la nuit éternelle.

La mort d'ailleurs ne l'effrayait pas. La foi embrasse la mort avec une sorte de joie, disait Bacon. Ourliac avait la foi. La tombe n'était pour lui que le point de départ d'un beau voyage pour le pays entrevu par Platon. Oserai-je dire que l'extrême-onction fut pour Edouard Ourliac le sublime coup de l'étrier?

Ce charmant esprit, si net, si vif, si simple, appartient à la famille littéraire du dix-huitième siècle. Il n'a montré au seuil du romantisme que son air railleur. Le conte de Voltaire, la fantaisie de Diderot, le roman de Le Sage, voilà son berceau. Il a eu beau adorer le génie de Bossuet, il n'a pu s'élever à cette éloquence des tempêtes dont Dieu lui-même conduisait le flux. Celui qui débute par la satire de Montaigne et le rire de Rabelais ne trouve pas plus tard assez d'onction dans son cœur pour y baptiser la Muse chrétienne.

Édouard Ourliac est mort en juillet dernier. Déjà j'avais vu partir en pleine jeunesse tout un groupe rayonnant de rares intelligences. Comptons nos morts, comme disait un ancien, comptons nos morts sur le champ de bataille de la pensée, où si peu restent debout. Comptons nos morts chaque fois que nous pourrons écrire pieusement, sur la terre fraîche encore, comme je fais ici : *Ci gît un homme qui eut des amis. Il s'appelait Édouard Ourliac.*

III.

L'hôpital n'est pas, comme on vous l'a dit souvent, un sombre écueil où vont se briser les poëtes ou les peintres ; mais pourtant, ce triste refuge des abandonnés, de ceux qui n'ont plus de famille ou qui ont vu la misère de trop près, renferme souvent encore des esprits dignes d'un meilleur lit de mort. Au dix-huitième siècle, Gilbert et Malfilâtre sont morts, l'un à la porte de la Pitié, l'autre sur un lit de l'Hôtel-Dieu à l'heure où Lantara expirait à la Charité ; de nos jours, en l'espace de trois ans, deux autres poëtes, dignes de leurs frères d'infortune, Hégésippe Moreau et Aloysius Bertrand, sont morts à l'hôpital. Moreau, un vrai poëte ; Bertrand, dont je reproduis de beaux vers. Et que de poëtes et d'artistes sans nom ont trouvé là leur dernier rêve de gloire ! car on ne compte que les morts illustres, comme sur le champ de bataille.

La vie d'un poëte ne se raconte pas : comment suivre avec la plume tous les magnifiques voyages de ces âmes élues qui font tant de chemin sur la terre et dans le ciel !

Le *Myosotis* est d'ailleurs tout à la fois l'œuvre et l'histoire d'Hégésippe Moreau; il n'est pas une page de ce beau livre qui ne nous révèle un coin de son âme. Bienheureux et bien-aimés sont les poëtes qui revivent ainsi dans leurs livres.

J'avais vu Hégésippe, je l'aimais et je le savais par cœur; grâce à mes souvenirs, au *Myosotis*, aux pages éloquentes du seul ami qui lui resta, je vais vous dire ce qui peut se dire de la vie d'un poëte.

Dès sa naissance, Hégésippe Moreau se trouva seul ou à peu près; la solitude et la misère ont touché son berceau. C'était un enfant voué au malheur; son père et sa mère, traçant la route à leur fils, allèrent mourir à l'hôpital. Pour toute famille, il lui resta un prêtre, qui, aux prières de madame F—, le recueillit dans un séminaire. Mais déjà Hégésippe était un enfant enjoué et vagabond, aimant le soleil et la liberté sur la verte colline. Au séminaire, il se trouva fort mal à son aise; le sentiment religieux, qui plus tard le surprit çà et là dans la solitude, mais surtout dans la douleur, ne put fleurir alors sous le *noir manteau;* son âme, loin de s'élever comme la blanche colombe dans l'azur du ciel, s'abattait dans les rêveries profanes. Écoutez :

Je suais à traîner les plis du noir manteau,
Le camail me brûlait comme un san-benito;
Pleurant le sol natal et ma libre misère,
J'égrenais dans l'ennui mes jours comme un rosaire.
Oh! quand les peupliers, long rideau du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant rafraîchissaient ma couche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche;
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane, j'enviais le sort d'Alain Chartier;
Et quand le mois de mai pour la reine des vierges
Faisait neiger les lys et rayonner les cierges,
Je rêvais, en priant l'idole au doux sourire,
Au ciel de Mahomet parfumé de houris.

Un beau matin, le ciel était si clair, le soleil si joyeux, les peupliers si verts, l'âme si vagabonde; le souvenir du pays et de la

liberté parlait si haut dans son cœur, qu'il ne put résister à l'attrait de fuir le séminaire. Dieu n'est pas ici! s'écria-t-il; Dieu est là-bas, dans les prés qui fleurissent, sur les montagnes qui verdoient, au fond des bocages qui chantent. Le voilà donc fuyant par la campagne; il sera pâtre ou manœuvre s'il le faut; mais du moins au grand soleil; il ne sera plus esclave dans l'ombre. Il arrive à Provins, confiant dans son étoile comme un poëte de dix-huit ans qui n'a pas encore abusé de la poésie. A Provins, pour prendre sa place au soleil, il faut être mieux qu'un poëte, il faut honorer ses mains par le travail. Quoi faire! quand déjà la rêverie oisive vous a envahi? Hégésippe entra dans une imprimerie. Pour le pauvre poëte qui croit encore que toute la poésie doit aller s'épanouir dans les livres, l'imprimerie est déjà un marchepied. Tout en imprimant la prose des autres, est-ce qu'un jour il ne pourra pas, comme par distraction, imprimer ses vers? Il passa de belles années, les plus belles de sa jeunesse, les plus belles de sa vie, dans cette sombre boutique de la pensée. Il faut dire qu'il était souvent dehors, cherchant le ciel, le soleil, l'inspiration, le sentier touffu. L'amour lui était venu après la poésie, c'est-à-dire dans toutes les magnificences de la rêverie. De cet amour qui fut l'aube et la rosée de sa poésie, je ne vous dirai rien. Dans ses élégies et dans ses chansons, qui sont encore des élégies, Hégésippe le laisse entrevoir çà et là, comme pour avouer qu'il a vu le ciel. Jamais poëte n'a soulevé avec plus de grâce et de religion le voile béni de son cœur; cet amour est d'ailleurs si doux, si pur et si tendre; il est si loin du monde, il s'élève si bien dans les splendeurs du ciel, que nous n'osons le suivre, tant nous avons peur de le profaner du regard! Hégésippe, le poëte orphelin, qui est seul, qui n'a plus pour mère que l'insouciance, se garde bien de donner aucun nom à la première femme aimée; il l'appelle sa sœur, baptême touchant. Dès ce jour, le pauvre poëte orphelin n'est plus seul pour rêver; il peut chanter : une femme est là qui l'écoute et qui repose ses lèvres par un baiser.

Mais on se lasse de tout, surtout du bonheur, quand on est comme Hégésippe un poëte inconstant, aventureux, inquiet : Paris l'appelait comme Paris appelle tous les soleils levants; Hégésippe

vint à Paris plutôt par curiosité que par ambition, dans le cortége moqueur des illusions :

> Oui, j'ai fui mon pays en poëte inconstant :
> Un beau matin d'avril je partis en chantant,
> N'ayant que mon esprit et mon cœur pour ressource.
> J'ai déchiré mon cœur aux débuts de la course;
> Et mes illusions, qui me donnaient la main,
> Ont laissé mon esprit seul au bout du chemin.

Cette histoire de tous les poëtes fut l'histoire de Moreau; il arriva seul à Paris.

« En route donc, Moreau! » lui crie son ami. Sans argent, sans famille et désormais sans protecteur, à dix-huit ans, va te mêler, enfant perdu, à cette multitude égoïste qui peuple la grande ville; va, sur la foi d'encouragements téméraires, tenter cette mer orageuse,

> Où, comme Adamastor, debout sur un écueil,
> Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil!

Moreau débuta à l'imprimerie de M. Firmin Didot. « Ma chambre est petite et froide, écrit-il à sa sœur pendant l'hiver de 1829; mais la nuit j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché votre cou, et je n'ai plus froid. »

En juillet 1830, il se bat avec enthousiasme pour la liberté; voilà qu'il croit avoir vu tomber un soldat; il jette son fusil, rentre chez lui l'âme bouleversée, et il écrit : « Ma sœur! ma sœur! j'ai tué un homme, mais j'en sauverai un autre; » et en effet, il recueillit un Suisse blessé, le cacha et lui donna pour le déguiser son unique redingote. En juin 1832, il parut aussi au milieu de la fusillade; mais cette fois il était sans armes, il ne se battait pas, il cherchait la mort.

Ainsi, au lieu du ciel pur de la poésie, Hégésippe trouva à Paris le ciel orageux des révoltes. « Puisque le feu est là, avait-il dit, allumons-y notre âme! » Mais tous les feux s'éteignaient l'un après l'autre dans cette âme volage. Dégoûté de l'imprimerie, il se fit

maître d'études. Est-ce la peine de dire qu'il se lassa plus vite encore des écoliers que des caractères?

C'est à cette fatale époque que Morean, pendant les nuits, couchait sous un arbre au bois de Boulogne, ou dans un bateau de charbon amarré aux bords de la Seine; qu'il errait au milieu des rues de Paris, composant une ode à la faim; qu'assis sur une borne et rencontré par une patrouille, il se laissait jeter à la préfecture de police et qu'il y restait sans se nommer, sûr au moins de trouver là un asile qu'il ne devrait à la générosité de personne. C'est alors que, le choléra survenant, il se faisait admettre à grande peine dans un hôpital et s'y roulait dans le lit d'un cholérique, afin de s'inoculer la peste. Il portait sa misère avec un chagrin sauvage et railleur : son patron était Diogène. A de longs intervalles pourtant, ses larmes se font jour, et ce sombre chagrin éclate en sanglots.

« Pourquoi, s'écrie-t-il, vous ai-je quittée, ma sœur? pourquoi m'avez-vous laissé venir? pourquoi m'avez-vous caché vos larmes quand vous deviez donner des ordres? Vous n'aviez qu'à dire : Je le veux; vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir, et vous ne l'avez pas fait! Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu me résoudre à vous quitter pour me jeter, les yeux ouverts, dans un abîme de misère et de honte. Maintenant, je n'ai plus d'espérance; vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées; pardonnez-moi donc si je m'exprime d'une manière si inconvenante : oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles renferment presque des imprécations contre vous. Pauvre sœur, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt, et je ne devrais m'en souvenir que pour vous aimer davantage. Oui, je vous aime, et j'ai besoin de vous le répéter; car, dans la situation où je suis, toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu. Je vous aime; car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas et d'une tendresse que la mienne ne peut assez payer; je vous aime, car je vous dois mes seuls jours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier soupir je vous aimerai et vous l'écrirai. Je ne vous donne pas d'adresse, qui peut savoir où je coucherai demain? »

Il vivait à Paris au jour le jour, du moins sans souci du lende-

main; inquiet pour sa pauvre muse, mais ne pensant pas du tout à lui-même. Il tomba malade et n'eut d'autre asile que l'Hôtel-Dieu. Ce fut avec une volupté douloureuse qu'il franchit le seuil funèbre, qui fut le dernier que Gilbert franchit en ce monde. La poésie, qui le suivait partout, lui inspira dans cette sombre prison de la mort ces stances sublimes par la douleur et la simplicité :

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs.
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir;
Et je répète, en comptant mes souffrances,
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Il s'était bien vite lassé du bonheur; il ne put résister longtemps à la misère, qui est le vent de la mort; le souvenir de son pays, le pays de sa naissance et le pays de ses amours, lui revenait sans cesse à la vue du soleil, d'un œil bleu, d'une fenêtre ornée de fleurs et de femmes :

Mon doux pays alors me souriant en rêves,
Comme à Jean-Jacques enfant son beau lac et ses grèves,
Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés.

« Allons! allons là-bas, s'écria-t-il enfin; la poésie est là-bas, tout est là-bas. » A peine est-il arrivé, à peine s'est-il rafraîchi aux pures sources de la famille et du sol natal, à peine a-t-il appuyé son front sur le cœur palpitant de sa sœur et sur l'herbe touffue de sa montagne, qu'il recherche encore les distractions bruyantes de l'orgueil. Paris a laissé son feu dévorant dans cet âme déjà trop ardente; toutes les passions de la grande ville ont passé par là, elles auront toujours de l'écho. Moreau a déjà perdu l'ignorance précieuse qu'il faut pour les joies paisibles. Le pauvre poëte! il croyait retourner là-bas pour son cœur et pour sa poésie; mais là-bas ce n'est plus assez de revers du cœur et de la poésie; c'est la

gloire qu'il faut à ce rêveur ardent. Et pour cela, il improvise une satire qu'il baptise du nom de Diogène :

Et pour doter Provins d'une muse indigène,
J'ose la baptiser du nom de Diogène.
Oui, ce droit m'appartient, moi qui roule à tous vents,
Comme lui son tonneau, mes pénates mouvants.

L'élégie, qui est la vraie muse de Moreau, domine surtout dans cette satire. Cette œuvre est celle d'un grand poëte, plein de force et de grâce, de sainte colère et d'amour brûlant. « Mais de la satire, à quoi bon? dit un jour Moreau fatigué de se plaindre; pourquoi prêcher les hommes quand le soleil luit? » Il redemanda encore à sa famille tout ce qui lui restait de bonheur tranquille. Ces jours paisibles, qui furent ses derniers beaux jours, sont bien chantés par lui à quelques années de là, un peu avant sa mort. *Le Val béni :*

Oh! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant!

Il revint à Paris. « Le ciel est sombre, là-bas; mais, pourtant, c'est le ciel des poëtes. » A son retour, il reprit nonchalamment sa vie insouciante; il dépensa encore, en enfant prodigue, sa jeunesse et sa poésie; jetant par la fenêtre, et à pleines mains, son cœur et son âme; voyageant souvent dans le bleu, cherchant quelquefois la gaîté jusque sous la robe de Noé.

A propos de ces erreurs, il dit à son âme qui va quitter la terre :

De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin!

Il est mort avec sa jeunesse en automne 1838, toujours atteint par la misère, mais n'ayant plus sa verte saison pour le défendre, il voulut lutter gaiement avec la mort; à la fin, il reprit de guerre

lasse, comme s'il eût pris celui du cimetière, le chemin de l'hôpital; il alla cette fois à la Charité, cette sombre demeure qui semble déjà le commencement de la tombe. A peine un ami demeuré fidèle, comme M. de Sainte-Marie Marcotte, le suivit jusque-là. Pour le suivre au cimetière, des amis de toutes les façons se montrèrent en grand nombre. Écoutons, pour la dernière fois, de Sainte-Marie Marcotte. « Il alla à l'hôpital, il y resta deux mois. N'ayant plus à s'occuper de son pain de chaque jour, il disait que cette vie était pour lui l'opulence; il faisait des vers, il ne se plaignait point. Tous ses souvenirs d'enfance lui revenaient à la mémoire; il revoyait Provins, ses vieilles ruines, ses rues montueuses, où devisent chaque soir les gens du peuple assis devant leur porte; et puis la femme qu'il aimait tant, les grands troupeaux et surtout un chien, qui, vagabond et inutile comme lui, courait autrefois les champs avec lui, s'arrêtant quand il s'arrêtait, et le regardant dans les yeux lorsqu'il était rêveur, comme pour lui dire : la rime vient-elle? « Le régime qu'on vous fait suivre vous affaiblit; reprenez quelque force, et nous irons à Provins; » et il souriait. Malade moi-même, comme je n'étais pas allé le voir à l'hôpital depuis quelques jours, il se leva, traversa la rue par une des plus froides matinées de décembre, monta trois étages et faillit tomber évanoui sur le seuil de ma porte. Cette visite n'était-elle pas un dernier adieu? n'était-il pas convenu que sa mort était proche? Je ne sais; mais j'étais comme frappé d'aveuglement, je ne pouvais croire qu'il dût mourir sitôt. Huit jours après, il me dit qu'il avait reçu dans la nuit les derniers sacrements. Notre entrevue fut bien silencieuse; quand je le quittai : « Aimez bien ma sœur, » me dit-il. Je l'embrassai, et ce fut tout. Le lendemain, 20 décembre 1838, un homme de l'hôpital entra chez moi et me dit que le numéro 12 venait de mourir. »

Il est mort en souriant, mais du sourire le plus triste, désabusé de la gloire et désabusé de la vie, dans l'oubli du monde qui ne l'avait pas écouté, songeant à celle qui l'a consolé comme une sœur. Il ne pouvait plus chanter sur la terre, où s'était brisée sa voix. Et puis, qu'avait-il à chanter encore ici-bas? Il est allé chanter là-haut. Il est mort comme Gilbert, en nous pardonnant et en nous

laissant à tous un magnifique legs dans son testament : *le Myosotis.* Ne m'oubliez pas, dit *le Myosotis :* Hégésippe Moreau ne sera pas oublié.

IV.

Aloysius Bertrand était tout à la fois Italien et Français : il naquit à Céva, en Piémont, d'un père lorrain et d'une mère italienne; on ne doit pas s'étonner qu'il ait imité les fantaisies de Callot et les ciselures de Benvenuto Cellini dans ses sonnets. A la chute de l'empire, il vint en France, âgé de sept ans à peu près; sa famille prit pied à Dijon. Il y fit des études sérieuses; il suça le sel du terroir, il se naturalisa Bourguignon avec un souvenir d'Italie. A dix-sept ans il commença sa vie d'insouciance, de misère et de poésie; la poésie surtout fut toute sa vie : il en mourut.

Quoique Aloysius Bertrand soit connu de toute notre génération poétique, il apparaît comme un être fantastique dû à la plume d'Hoffmann, au crayon de Rembrandt ou au pinceau de Breughel d'Enfer; on l'a vu en chair et en os; on l'a entendu qui récitait ses vers; on lui a touché la main et le cœur sur la main; malgré tout cela on ne croit encore à son existence qu'avec certaines réserves; on penche la tête, on ressaisit ses souvenirs et on se demande si ce n'est pas un songe? Voici d'ailleurs son portrait peint par lui-même : « C'était un pauvre diable » dit-il en parlant de lui sous le nom de Gaspard de la Nuit, qui était son nom de guerre en poésie, « dont l'extérieur n'annonçait que misères et souffrances; j'avais » déjà remarqué, dans le même jardin, sa redingote râpée, qui se » boutonnait jusqu'au menton, son feutre déformé, que jamais » brosse n'avait brossé, ses cheveux longs comme un saule, et » peignés comme des broussailles, ses mains décharnées, pareilles » à des ossuaires, sa physionomie narquoise, chafouine et mala- » dive, qu'effilait une barbe nazaréenne, et mes conjectures » l'avaient charitablement rangé parmi ces artistes au petit pied, » joueurs de violon et peintres de portraits qu'une faim irrassa- » siable et une soif inextinguible condamnent à courir le monde » sur la trace du Juif-Errant. »

Voilà sous quels dehors Bertrand apparut au monde littéraire de 1828; c'était alors le beau temps : la politique n'avait pas tout envahi, il restait à l'art une belle place au soleil. Une nouvelle école se fondait, qui avait pour maîtres des poëtes privilégiés. L'ancienne école avait produit tous ses chefs-d'œuvre; à force de labeur et de génie, elle s'était épuisée : il ne poussait plus çà et là que de maigres épis dans son vaste champ. Il fallait fertiliser par quelque hardiesse éclatante cet héritage de Corneille et de Voltaire; les classiques étaient trop timides, les romantiques furent trop audacieux : ce fut toute une révolution dans la langue française. On lâcha la bride à l'imagination; on alla de conquête en conquête jusque dans des pays sauvages; on voulut labourer un sol inculte qui ne produisit que des herbes ingrates. Voilà bien le malheur et la folie des révolutions : à force de liberté on retombe dans un autre esclavage. Une des conquêtes de la nouvelle école, ce fut de transporter la peinture dans la poésie. Chaque poëte nouveau-venu devait, pour être admis dans le bataillon des novateurs, s'armer d'une palette pour écrire. Ainsi fit Aloysius Bertrand; il se présenta à Victor Hugo avec des ballades et des sonnets tout à fait dans le goût du temps. Dès son début il fut digne du maître par le rhythme, la couleur et la rime. Ces trois stances vous feront connaître sa manière.

C'est l'ange envolé que je pleure,
Qui m'éveillait en me baisant,
Dans des songes éclos à l'heure
De l'étoile et du ver luisant.

Toi, qui fus un si doux mystère,
Fantôme triste et gracieux,
Pourquoi venais-tu sur la terre
Comme les anges sont aux cieux?

Pourquoi, dans ces plaisirs sans nombre,
Oublis du terrestre séjour,
Ombre rêveuse, aimai-je une ombre
Infidèle à l'aube du jour?

Cet ange envolé fut le seul qui tendit à l'âme d'Aloysius Bertrand le rameau bénit. Ce sentiment ineffable il le dévoile à peine

une ou deux fois, à l'inverse de la plupart des poëtes qui font de leur âme un miroir où tout le monde peut voir les secrets de leur vie. Aloysius Bertrand, qui aimait à vivre dans le mystère et dans la solitude, ne confie jamais à sa muse ce qui fait sa peine ou sa joie; il ne chante presque jamais que sur un thème étranger à lui-même. Ce qui l'inspire le plus souvent, c'est la vieille Bourgogne du moyen âge, avec ses châteaux et ses tournois; ce qui l'inspire surtout, c'est la fantaisie. Pour mon compte, je regrette bien que ce poëte délicat ne se soit pas fait plus souvent l'écho de lui-même : il y avait là des cordes qui eussent vibré avec plus de force, sinon avec plus d'art. Il y a en poésie quelque chose qui vaut mieux que la rime et la couleur, c'est le sentiment; le sentiment est l'âme de toute poésie; mais Aloysius Bertrand était avant tout un peintre et un ciseleur.

Il débuta à Dijon dans un journal littéraire de l'école du *Globe*, ayant pour titre *le Provincial*. Après avoir répandu en légers bouquets ses premières inspirations dans ce journal, il vint à Paris saluer tous ceux dont il avait vu flotter la bannière. A peine s'il entra dans la lutte; ce qu'il aimait avant tout, c'était le silence, le mystère, la solitude. Le bruit et le monde l'effrayaient; il vivait caché on ne savait où, n'ayant qu'un ami à la fois, quelquefois cet ami c'était la pauvreté.

Vint la révolution de juillet, qui ranima un peu ce poëte éteint pour ce monde, mais ce ne fut qu'un feu de paille; ses bras, à peine levés, retombèrent sans retour; il sembla se résigner à vivre dans le néant, à l'ombre de la jeunesse, sous un pâle rayon de gloire, avec les chimères, plus plaintives que souriantes, de la poésie; ses amis même perdaient sa trace comme on perd celle d'un oiseau chanteur qui se repose sous la ramée la plus touffue. On était un an, deux ans, trois ans, sans avoir de lui ni vent ni nouvelles : comme j'ai dit, c'était un être fantastique qui tenait à peine au monde où il vivait. Il est vrai que ce n'était pas là vivre; quand on le rencontrait, après trois ans d'absence, on croyait voir sortir un mort de son tombeau : « C'est vous, mon cher poëte, d'où venez-vous? Où allez-vous? — Hélas! disait Bertrand avec son sourire étrange, du berceau à la tombe il n'y a qu'un chemin;

bien heureux est celui qui s'égare dans les sentiers sans nombre qui côtoient ce chemin! » Dans cette vie triste et singulière on ne compte pourtant pas tous les malheurs réservés aux poëtes; Aloysius Bertrand n'était point méconnu, on croyait à son talent; mais, hélas! y croyait-il lui-même? En outre, Aloysius Bertrand avait trouvé l'impossible, un libraire qui lut ses vers, chose incroyable! et, chose plus incroyable, qui les lui paya avant de les imprimer! Ce libraire était tout simplement un homme d'esprit, Eugène Renduel, qui a fait la fortune des romantiques sans oublier de faire la sienne.

Où était-il, ce poëte fugace et capricieux, quand ses amis l'attendaient, le cherchaient, le poursuivaient en vain? Comme l'a si bien dit Sainte-Beuve : « Tantôt à l'ombre, le long des rues solitaires, on l'eût rencontré rôdant et filant d'un air de Pierre Gringoire, *comme un poëte qui prend des vers à la pipée;* tantôt, les coudes sur la fenêtre de sa mansarde, on l'eût surpris, par le trou de la serrure, causant, durant de longues heures, avec la pâle giroflée du toit. » Il vivait de peu, il se consumait dans cette tristesse des poëtes qui doivent mourir à l'ombre, qui le pressentent et qui n'ont pas le courage de courir vers le soleil. Pour toute consolation, il caressait ses petites ballades, ses stances mignonnes, ses sonnets fantastiques, comme dit si bien encore Sainte-Beuve, « pareil à cet enfant de l'antique églogue qui, tout occupé à façonner une cage de joncs pour mettre des cigales, ne voit pas que le renard lui mange son déjeuner. » Aloysius Bertrand était donc un preneur de cigales. Or, à force de dédaigner le déjeuner, la vie l'abandonna peu à peu avant l'âge. Il y avait déjà longtemps qu'il n'était plus de ce monde; sa famille et ses meilleurs amis le voyaient à peine passer comme une ombre tous les trois ou quatre ans. A l'heure de la mort, il ne voulut pas se recommander à d'autres qu'à Dieu. « Tout le monde me croit mort, disait-il, ce n'est pas la peine d'avertir que je n'ai plus que peu de jours à vivre. » Il avait vécu seul, il voulait mourir seul; il se fit conduire à la Pitié. Il eut une longue et douloureuse agonie. Bien sombres durent être les derniers rêves de ce pauvre poëte, que nul, hormis la poésie, n'avait consolé ici-bas. L'or-

gueil a consolé Gilbert à l'Hôtel-Dieu; le souvenir des heures de joie a consolé Hégésippe Moreau à la Charité. Mais à la Pitié, qui pouvait consoler Aloysius Bertrand si ce n'est la mort elle-même? L'amitié cependant vint aux derniers jours; le pauvre malade voyait passer souvent David le statuaire, qui, un des premiers, douze ans auparavant, avait souri à sa muse fantastique. David, dont le cœur est ouvert à toutes les souffrances, allait pieusement visiter à l'hôpital un de ses élèves. Aloysius Bertrand n'osa d'abord l'appeler à lui; bien loin de là, quand le grand et noble artiste passait, il se couvrait, en rougissant, la tête de son drap. Il avait la pudeur de la misère. Enfin, transporté à l'hospice Necker, il vainquit sa fierté, il appela David pour lui transmettre ses volontés dernières et ses adieux au monde. Durant les six semaines d'agonie, David fut tout entier à cette douleur; il répandit un rayon d'amitié sur cette couche si sombre. Enfin, le poëte mort, il se trouva un ami, un seul, pour suivre son cercueil au cimetière. « C'était la veille de l'Ascension, dit Sainte-Beuve; un orage effroyable grondait; la messe mortuaire était dite, et le corbillard ne venait pas; le prêtre avait fini par sortir; l'unique ami présent gardait les restes abandonnés. Au fond de la chapelle, une sœur de l'hospice décorait de guirlandes un autel pour la fête du lendemain. »

Maintenant que je vous ai indiqué à grands traits quelques pages déchirées de sa vie, je ne puis mieux faire que de reproduire, pour votre curiosité poétique, quelques pages légères de son œuvre :

LA JEUNE FILLE.

« Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille,
il faudrait autant pleurer un songe. »

Atala.

Rêveuse et dont la main balance
Un vert et flexible rameau,
D'où vient qu'elle pleure en silence,
La jeune fille du hameau?

Autour de son front je m'étonne
De ne plus voir ses myrtes frais;
Sont-ils tombés aux jours d'automne
Avec les feuilles des forêts?

Tes compagnes sur la colline
T'ont vue hier seule à genoux,
O toi qui n'es point orpheline,
Et qui ne priais pas pour nous!

Archange, ô sainte messagère,
Pourquoi tes pleurs silencieux?
Est-ce que la brise légère
Ne veut pas t'enlever aux cieux?

Ils coulent avec tant de grâce,
Qu'on ne sait, malgré ta pâleur,
S'ils laissent une amère trace,
Si c'est la joie ou la douleur.

Quand tu reprendras solitaire
Ton doux vol, sœur d'Alaciel,
Dis-moi, la clef de ce mystère,
L'emporteras-tu dans le ciel?

Ceux qui aiment les imagettes, les découpures, les tours de force à la Callot, les profils lumineux à la Rembrandt, les miniatures chinoises, trouveront les mille et mille joies enfantines de l'art dans le livre d'Aloysius Bertrand. Pour moi, ce que j'aime avant tout, ce sont ces pages de cœur et de nature : ces derniers vers sont d'une âme qui va monter au ciel.

SUR LES ROCHERS DE CHÈVREMORTE.

> Et moi aussi j'ai été déchiré par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille.
>
> *Les Martyrs*, l. X.

« Ce n'est point ici qu'on respire la mousse des chênes et les » bourgeons du peuplier; ce n'est point ici que les brises et les » eaux murmurent d'amour ensemble.

» Aucun baume, le matin après la pluie, le soir, aux heures

» de la rosée; et rien pour charmer l'oreille, que le cri du petit » oiseau qui quête un brin d'herbe.

» Désert qui n'entends plus la voix de Jean-Baptiste! Désert » que n'habitent plus ni les ermites, ni les colombes!

» Ainsi, mon âme est une solitude où, sur le bord de l'abîme, » une main à la vie et l'autre à la mort, je pousse un sanglot » désolé.

» Le poëte est comme la giroflée qui s'attache frêle et odorante » au granit, et demande moins de terre que de soleil.

» Mais, hélas! je n'ai plus de soleil depuis que se sont fermés » les yeux si charmants qui réchauffaient mon cœur. »

ENCORE UN PRINTEMPS.

> Toutes les pensées, toutes les passions qui agitent
> le cœur mortel sont les esclaves de l'amour.
>
> COLERIDGE.

« Encore un printemps, — encore une goutte de rosée qui se » bercera un moment dans mon calice amer, et qui s'en échap- » pera comme une larme.

» O ma jeunesse! tes joies ont été glacées par les baisers du » temps; mais tes douleurs ont survécu au temps qu'elles ont » étouffé sur leur sein.

» O printemps! petit oiseau de passage, notre hôte d'une saison » qui chantes mélancoliquement dans le cœur du poëte et dans la » ramée du chêne!

» Encore un printemps, — encore un rayon de soleil de mai » au front du jeune poëte, parmi le monde, au front du vieux » chêne, parmi les bois! »

V.

Oui, les morts vont vite! Depuis cinq à six ans, on ne les compte plus, ces vives intelligences moissonnées dans leur épa-

nouissement, en pleine floraison, à l'heure où déjà le soleil va dorer les épis. On ne les compte plus, on les a déjà oubliées! Seulement, aux tristes jours où la mort donne une nouvelle fête, on reconnaît au seuil des cimetières les ombres de toute une famille glorieuse.

Chaudes-Aigues est mort tué par le labeur surhumain et stérile du journal quotidien.

La mort est venue à Chaudes-Aigues comme un coup de foudre. Il allait commencer son feuilleton du lundi pour *le Courrier français*, travaux forcés du dimanche, le jour du repos ou du loisir. Il a cherché ce qu'il devait dire encore là sur la pacotille littéraire des théâtres : il est subitement tombé, il ne s'est pas relevé. Son ami et voisin, Jules Sandeau, est arrivé avec l'effroi du pressentiment. — Chaudes-Aigues! — le pauvre Chaudes-Aigues ne pouvait plus parler! Il reprit sa plume pour faire ses adieux à sa mère, à ses amis, au ciel et à la terre; il ne put tracer un seul mot. C'en était fait de ce jeune homme. On trouva un livre sur sa table, c'était son recueil de poésies — *le Bord de la Coupe.* — Le livre était ouvert à la pièce qui a pour titre : *Agonie.* Et vous dites qu'il était gai et insouciant! Près du livre, il y avait une lettre de sa mère, sa mère sans doute avertie par Dieu, car on lit dans cette lettre :

« Adieu! adieu! la fièvre me prend, adieu! car j'ai peur de » mourir en t'écrivant. »

Jacques Chaudes-Aigues avait accepté dans les labeurs quotidiens de l'esprit la tâche la plus rude et la moins rayonnante. C'était un critique et un critique sérieux, double raison pour attrister son âme aux travaux de son esprit. Absolu, peu sympathique, souvent brutal, il avait du moins cette rare qualité, que tout en fulminant ses colères, il voulait très-réellement savoir, et il faisait très-nettement sentir les torts littéraires et les difformités intellectuelles. Du reste, le rôle de critique n'avait été pour lui qu'un accident. Il était venu à Paris poëte, un livre de vers à la main, un roman dans son portefeuille. Et combien d'autres vers et combien d'autres romans dans le cœur!

S'il n'a pas multiplié les œuvres, c'est, il faut savoir l'en louer,

parce qu'il aurait eu pour ses écrits, tout aussi sévèrement que pour ceux des autres, ces exigences passionnées, violentes même, qui, dans la critique la plus acerbe, se justifient sans doute par un sentiment très-idéal du beau; et cependant, malgré tout le talent dépensé, malgré cette prodigalité forcée du travail quotidien, qui engloutit presque inaperçus dans le gouffre dévorant de la presse les meilleures inspirations, les plus précieux dons de l'intelligence, quelle vie est-ce que celle-là qui vous laisse, au milieu de tant d'amis sans amitié inaltérable et profonde, au milieu de tant de désirs, de caprices, d'amours même à peine ébauchés ou à demi souriants, qui vous laisse sans passion sérieuse, sans intime et suprême espérance, sans souvenir gravé sur l'airain! Et pour quelque trait de plume qui vous vaudra quelque salutation intéressée, quelque remercîment calculé, quelque poignée de main douteuse, que de haines sourdes, que d'animosités envieuses, que de fiel à boire un jour ou l'autre dans les mille coupes où s'abreuve la vie! Et si, en remontant par la pensée les quelques années qui pour notre génération forment déjà tout un passé militant et troublé, on retrouve dans ses souvenirs, comme nous pouvons le faire, une élégante figure, un poëte de vingt ans au profil de camée, tout plein des trésors de la jeunesse, ambitieux d'être et de vivre, ne mesurant peut-être pas sa force à son désir, si on le voit ensuite, d'année en année, conquérant avec labeur les douteux priviléges de la publicité, mais se dépouillant en même temps, chaque jour, de quelques-uns des doux enchantements de la jeunesse, laissant aux buissons du chemin tantôt une illusion, tantôt une croyance, avide de bonheur et ne le trouvant qu'en monnaie dans le plaisir; si on le voit user ainsi sa vie au détail de toute chose, et, après treize ou quatorze ans d'alternatives sans charmes, de gênes impatientes ou d'inquiètes prospérités, quand vient précisément l'âge de la force et de la maturité, à trente-quatre ans, quand c'est l'heure enfin de montrer de combien l'homme vaut mieux que l'œuvre accomplie jusque-là, le front déjà dégarni, le visage attristé d'une pâleur fatale; si on le voit tout à coup, la plume à la main, s'arrêter, pencher le front et tomber foudroyé, après tant de séve tarie, tant de force perdue, après tant d'agitation sans objet et de luttes

sans triomphe, n'est-on pas tenté de s'écrier : A quoi bon? et n'est-ce pas le lieu de redire, avec Victor Hugo parlant autrefois de Dovalle : *Invideo quia quiescunt?*

Au cimetière du Mont-Parnasse, pendant que les fossoyeurs se hâtaient, on a parlé avec émotion du caractère et du talent de Chaudes-Aigues. Nous ne voulons pas faire une oraison funèbre; Chaudes-Aigues était notre ennemi, nous lui devons la vérité. Il aimait ses amis; mais l'esprit critique avait un peu envahi son cœur. Il donnait sa main à l'homme le jour même où il devait écrire contre l'écrivain, disant qu'il distinguait l'auteur de son œuvre; mais c'était souvent à cause de l'homme qu'il frappait l'écrivain. Quel est celui d'entre nous qui n'a subi ses colères violentes et inutiles?

N'avait-il pas là-bas un doux nid pour le bonheur? Cette feuille éphémère d'un banal laurier que chacun de nous peut à peine espérer pour sa tombe, valait-elle tout ce qu'il a perdu, une maison au soleil, la liberté, l'amour peut-être et le dernier baiser d'une mère qui va demain pleurer son fils sans l'avoir vu mourir?

Où est la poésie? Pour la poésie, Chaudes-Aigues avait quitté les montagnes argentées par la neige et dorées par le soleil, les belles montagnes qui ont un pied en France et un pied en Italie. Qui ne s'en souvient? il y a douze ans, Chaudes-Aigues vint à Paris tout couronné d'espérances dans le souverain cortége des illusions. Il avait vingt ans, il était beau, sa mère priait pour lui. Qu'a-t-il trouvé au milieu de cette grande ville insatiable qui dévore chaque jour tant de robustes enfants? Il a trouvé les sombres folies du tourbillon; sa fortune patrimoniale, il l'a dépensée dans les âpres travaux de l'étude et de la critique. La pauvreté en gants blancs est venue loger avec lui; chaque soir, quand il ouvrait sa porte, il la voyait assise devant l'âtre, hôtesse opiniâtre et affamée qu'il nourrissait de ses espérances.

Un ministre sympathique aux lettres, — ce n'est donc pas M. Villemain — mais M. de Salvandy, — qui les a aimées ailleurs que sur l'arbre presque stérile de l'Université, avait accueilli Chaudes-Aigues comme un frère d'armes. Il lui avait donné un titre d'employé dans une bibliothèque, pour qu'il pût toucher les

douze cents francs qui reviennent à ce titre, sans l'obliger au travail journalier de cette petite place. Jules Janin, avec l'éloquence du cœur, s'est élevé contre les aumônes de l'État, qui, loin de faire fleurir l'intelligence, achèvent de la stériliser en la condamnant au joug d'un labeur d'ouvrier. On sait qu'un employé dans une bibliothèque est condamné à donner des livres au premier venu. Si cet employé est un écrivain sérieux, — il y en a! — qui s'oublie dans Platon ou dans Pascal, il est rappelé à sa chaîne par la voix d'un désœuvré, qui lui demande les chansons de Désangiers, ou les mémoires de Frétillon.

Au milieu de ces événements répétés qui étendent sur toute la littérature un crêpe funèbre, on se demande s'il n'y aurait pas quelque chose à faire pour fermer le tombeau des poëtes. Les plus belles fleurs de la vie sont aussi les plus délicates; il faudrait les abriter de ces influences homicides qui les dévorent. On encourage les hommes de lettres quand ils sont parvenus, ou quand la cognée a déjà attaqué chez eux la racine de l'arbre; il est trop tard. La mission d'un pouvoir bienveillant et éclairé, c'est de deviner le talent sous la touffe d'herbe, c'est de tendre la main à ceux qui luttent, à ceux qui souffrent, à ceux qui se sont enivrés d'une lutte impossible; victimes couronnées de fleurs, ils ont chanté, ils ont jeté à tous les vents l'âme de la jeunesse. Cependant l'âge est venu, l'âge du retour à la froide raison et aux nécessités matérielles de l'existence. Ils se sont trouvés les mains vides. Autour d'eux l'isolement, plus haut l'abandon, en bas l'indifférence. Le réveil fut triste, le lendemain fut mortel. Le ciel de la société s'était fermé sur leur tête. Ils se plaignirent, on les laissa se plaindre. Ainsi fut à demi étouffée, dans sa fleur, une des plus belles moissons littéraires que la France ait encore vues sortir du sein des événements politiques. Il est temps d'y songer. Les nations ne vivent que par la langue et par les hommes qui ont pris la charge de la conserver Non, il ne faut pas que la littérature périsse par notre faute; il ne faut pas que le découragement et le vent de la mort sèchent sur pied toutes les promesses de l'avenir. Nous avons la paix; ayons du moins la seule chose qui puisse la rendre glorieuse : les victoires ardentes et solennelles de la pensée.

VI.

Lassailly et Bertaut sont morts en même temps. — Deux poëtes encore qui n'avaient pris qu'une mauvaise part au banquet de la vie. Et pourtant à ce banquet que de chansons ils pouvaient dire : l'un avait la gaieté d'un enfant du peuple qui secoue sa misère, l'autre avait la grâce savante d'un grand seigneur qui n'a ni blason ni argent. Comme Hégésippe Moreau, ils n'ont pas voulu ramasser les miettes de la table de leur génération ; ils sont partis. Lassailly est mort fou. Il est venu me voir à ses derniers jours, — heureux, disait-il, d'avoir réalisé toutes les conquêtes de son intelligence, mais furieux contre son médecin qui lui défendait de passer l'eau ; c'est-à-dire d'aller sur la rive droite, car il était exilé vers la montagne Sainte-Geneviève. Et ce qui est étrange, c'est qu'il se résignait à la rive gauche, regardant les Tuileries comme un paradis fermé. Il avait passé sa vie à être amoureux, à étudier et à écrire — en prose et en vers. — Amoureux ! nul ne l'a été plus tendrement et plus violemment. Un jour, il n'avait pas mangé la veille, il me demanda un louis. Par hasard j'avais un louis ; j'étais trop heureux de le si bien placer. — Voulez-vous dîner avec nous (ses amis Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Camille Rogier) ? — Non, me répondit-il ; je n'ai pas le temps. Adieu. — Où allait-il ? Nous le suivîmes un peu, parce que nous allions du même côté. Il alla droit à la marchande de fleurs que Janin a si poétiquement chantée, Janin, le poëte qui ose se passer de la rime. — Il jeta son louis sur le comptoir, et demanda le plus beau bouquet qui pût se faire dans la boutique, — comme ce rêveur antique dont parle Platon, qui n'avait faim qu'après avoir émietté tout son pain aux oiseaux de son toit.

Lamartine, pourquoi ne pas le dire, Lamartine qui aime la poésie vivante, celle qui court le monde et les hasards, voulut que Lassailly fût riche un jour dans sa vie. Il lui donna — donner à Lassailly, c'était prêter à Dieu, car celui-là était bien un enfant de Dieu — Lassailly demandait cent francs : Lamartine donna mille francs. Les mille francs servirent à acheter des gants, des manchettes,

— pas une chemise par exemple, — des chaussettes de soie, des souliers fins, quelques heures de calèche à deux chevaux, en un mot tout ce qui est le luxe visible. On le rencontra durant toute une semaine sur les marches du café de Paris, offrant des cigares à tous les amis qui ne se détournaient plus de sa misère. Si Lamartine le rencontra alors, il a pu se dire : — Voilà mes mille francs qui sont bien heureux !

Oui, Lassailly a dû à Lamartine huit jours de bonheur, huit jours pendant lesquels il s'est regardé passer dans la vie comme un pacha à trois queues dans son harem.

Il sera beaucoup pardonné à Lamartine pour avoir beaucoup aimé les pauvres, — lui le sublime pauvre après cette révolution où il a sauvé les riches.

Lassailly avait beaucoup de prétention en galanterie sentimentale ; il avait toujours le nez au vent des aventures, — un grand nez, — ce qui faisait dire à ceux qui racontaient ses équipées : Lassailly est ainsi nommé à cause de celle de son nez. En certaines saisons, il passait sa vie le matin à l'église, le soir à l'Opéra, posant pour des duchesses qui s'imaginaient voir un prince russe et non un poëte. Un jour, dans une rencontre avec une de ces dames, il se mit à débiter des vers amoureux, mais comme un homme qui n'en fait pas son métier. Ce qui fit dire à la princesse : — Est-ce que vous faites cela vous-même, monsieur de Lassailly ?

Il est un de ceux qui ont inventé le mot *incompris* pour les poëtes et pour les femmes. Cette lettre en vers écrite le jour de sa mort le peint assez juste.

« Lassailly, l'avez-vous connu, mon cher Henri ? C'était un » Allemand dont le cœur a fleuri sans trouver de roses au pays de » Voltaire. Esprit naïf et bon, toujours loin de la terre ! Ne pleu- » rons pas sa mort. Au séjour des esprits Dieu prêtera l'oreille au » poëte incompris. »

Il a fait un livre que vous ne lirez pas : — Les *Roueries de Trialph.* — Le livre d'un fou prédestiné. Il a tué sous lui trois ou quatre petits journaux dont on a oublié jusqu'au titre. Ses vers amoureux, quelle bouche les redira ? Il ne trouvait pas à les faire imprimer ; il les donnait à ses amis. Il m'a écrit un jour cette *pro-*

fession de foi, que je vais imprimer ici pour montrer sa manière aux poëtes et son cœur — aux princesses, — à celles qui ne le connaissent pas.

PROFESSION DE FOI.

Vous suivez dans les bois la muse de Virgile,
Et moi je prends la mienne aux bals de l'Opéra.
Mon cœur est trop fripon pour des amours d'idylle.
Tout naturellement qui veut mon cœur l'aura.

Aux bals de l'Opéra — comme sous les ramures,
La bouche la plus prude est prude au bord des dents.
La petite vertu ressemble aux fraises mûres,
Lorsque l'on tend la main, elle tombe dedans.

Je ne sens nuls mépris pour vos faveurs réelles,
O lèvres de velours qui ne refusez rien!
Mon corps n'est pas un sylphe, et je n'ai pas des ailes
Pour épouser les vents du monde aérien.

Cueillez donc la pervenche, et laissez-moi la rose.
Que la chaste Diane enivre vos yeux bleus.
Ma bouche est plus ardente, il faut que je l'arrose,
Avec Manon Lescaut, sous le pampre onduleux.

O curiosité! démon de jalousie!
Le cœur de don Juan est trente fois humain!
Et vous, mes passions, coursiers de poésie,
Courez, courez sans mors, sur un large chemin!

Ces cinq strophes, que je prends dans dix strophes, sont l'œuvre d'un vrai poëte — spirituel et grand. — Je les recueille avec religion pour qu'il reste quelque chose de lui. Ses autres vers tour à tour byroniens et lamartiniens, éparpillés dans des recueils perdus, ne sont guère que l'œuvre d'*Apollon timbré*.

Sainte-Beuve l'appelait *Apollon timbré*. Il s'enorgueillissait de ce titre. « J'ai été fou, disait-il avant sa folie; quiconque n'a pas traversé la folie n'arrive à aucun sommet. » Il est devenu fou, mais la folie n'a été pour lui que le sommet de l'abîme.

Peu de jours avant sa mort, il est venu me voir et me dire que tout bien considéré il croyait à la métempsycose. Il regrettait que

la date de sa naissance — vers 1810 — lui défendit de croire qu'il avait été Napoléon, mais il lui restait César. Il avouait ne pas croire beaucoup à la souveraineté de Lassailly, mais il espérait mourir sous cette figure pour venir bientôt après régénérer le monde sous celle d'un autre Charlemagne. Qu'il vienne donc! la France attend.

VII.

Bertaut n'était ni plus riche ni plus pauvre. Il était plus poëte, la plume à la main. Que lui importait à lui des souliers fins pour marcher avec sa muse, une fière et robuste fille du peuple, qui connaissait les misères saignantes de la rue et les joies brutales de la Courtille. Celui-là n'allait pas à l'Opéra. Il vivait comme un loup qui montre ses dents au nom des loups affamés. S'il allait à l'église, ce n'était pas pour poser en marquis avec des manchettes, c'était pour y saluer celui qui est mort sur la croix en sublime révolté. J'ai vu Bertaut chez lui avec sa mère, dans un intérieur à la Rembrandt. Il écrivait un roman, qu'il n'a pas achevé; la plume était rebelle, il l'arrosait de vin à peu près comme Lantara arrosait son pinceau. Qui donc aurait le courage de lui reprocher sa bouteille — sa sainte bouteille qui veillait avec lui! — qui lui chantait en coulant sur ses lèvres la chanson du soleil et des pampres? C'était son harem à lui. Avec sa bouteille, il gouvernait le monde : il donnait la liberté à ses frères d'armes les républicains emprisonnés; il donnait une hotte de chiffonnier aux riches qui prenaient son soleil dans la vie. Il entrait aux Tuileries et jetait le trône par la fenêtre; il montait dans le grenier du pauvre, et lui disait comme Jésus-Christ : « Mangez, ceci est votre pain; buvez, ceci est votre vin. »

Je l'aimais en poëte pour avoir lu son *Homme rouge*, cette ardente satire aux rimes sonores; je l'aimais en ami parce qu'il avait parlé avec passion d'un mauvais livre de moi. Il vivait à la campagne quand on le cherchait à Paris, et à Paris quand on le cherchait à la campagne. On peut dire qu'avant sa mort il vivait hors du monde.

Bertaut était de ceux-là qui n'ont en poésie que la beauté du diable : un air de jeunesse et de passion qui rayonne un instant sur la figure de leur muse, mais qui passe comme le rayon d'avril et ne laisse plus sur le front que l'ombre des giboulées. Combien qui ne sont pas morts et qui après avoir jeté ce premier éclat sont dévorés tout vivants par l'oubli! Où sont-ils? Ils sont plus morts que les autres, parce que l'épitaphe bruyante des autres les rappelle à toute heure et sert d'annonce à leur vie. Plaignons ceux qui ont eu leur jour de poésie et qui ne sont pas morts sur le soir. Plaignons, plaignons les oubliés — ceux qui n'ont pu suivre leurs frères d'armes dans la mêlée glorieuse et fatale, ceux qui réfugiés dans quelque province ont repris le teint fleuri du premier venu. Plaignons ceux-là qui sont leur tombeau à eux-mêmes : *Ci gît un poëte dans cet homme qui passe.*

Quel adieu dire à toutes ces infortunes, Malfilâtre, Gilbert, Chatterton, Lantara, Hégésippe Moreau, Aloysius Bertrand, qui sont partis si tristes pour le monde infini? Ont-ils eu tort d'être poëtes? Non, nous ne sommes pas de ceux-là qui cherchent à éteindre les âmes frappées d'un rayon divin. Pierre Corneille lui-même raccommodait ses chausses après avoir écrit *le Cid.* Fallait-il donc qu'il portât de belles chausses et qu'il n'écrivît pas *le Cid?*

Aloysius Bertrand l'a dit : « Le poëte est comme la giroflée, qui s'attache frêle et odorante au granit, et demande moins de terre que de soleil. »

On ne corrige personne par l'effroi du malheur; au contraire, le malheur a un attrait fatal pour les jeunes âmes qui ont le privilége d'aimer tout ce qui est grand, tout ce qui est noble, tout ce qui est beau. Et puis la gloire est si trompeuse, qu'elle cache sous les roses les mieux épanouies les épines sanglantes de sa couronne.

Ces pauvres poëtes prédestinés à mourir jeunes — les uns sans pain, les autres sans soleil — on a parlé de leur gaieté et de leur insouciance pour gravir cette pente escarpée de la misère et de l'oubli; ils étaient tous gais et insouciants comme les gladiateurs. Quel est celui qui au fond de lui-même n'a senti les amers déchirements de la mort, la sombre solitude du tombeau, pendant qu'il

riait bruyamment de sa pauvreté, pendant qu'il cueillait des rimes pour chanter sa misère. La poésie est comme la muse antique de Phidias; elle cache ses angoisses et dévore ses larmes, mais elle connaît l'abîme de douleurs dont parle Dante : « Triste vallée d'où mille gémissements confondus s'élèvent comme un bruit de tonnerre. » La poésie est née dans le ciel; l'enfer pour elle, c'est le monde.

XXI.

LA COURSE AU CLOCHER.

I.

Je vais à Clichy, ne vous déplaise — non pas pour moi, mais pour un de mes amis — votre ami ; car celui-là a été l'ami de tous ceux qui ont des amis — Anatole ! le dernier Anatole ! — Il est là depuis huit jours qui réfléchit aux conséquences de l'amour et de l'argent.

Le Koran dit : Prêter, c'est perdre son argent et son ami. Le Koran a raison.

Tant pis pour ceux qui ont de l'argent et des amis.

Mon ami en question avait de l'argent et une maîtresse. Il a perdu la maîtresse et l'argent, l'un portant l'autre.

Une fois pour toutes, il serait bien temps de s'entendre sur ce mot *les gens riches.*

Les gens riches sont ceux qui vont à Clichy ; c'est toujours par là qu'on rencontre la roue dorée de la Fortune.

En effet, les gens riches ne sont pas ceux qui amassent le plus, mais ceux qui dépensent le plus.

Ceux qui dépensent chaque année vingt mille livres de... dettes, ne sont-ils pas *plus à leur aise* dans la vie privée que ceux qui *jouissent* de vingt mille livres de revenu, qu'ils ne dépensent qu'à demi?

Les premiers finissent par aller à Clichy, les seconds finissent par aller au Père-Lachaise. Prison pour prison, j'aime mieux la prison pour dettes.

Je n'y suis jamais allé, aussi suis-je en mesure d'en bien peindre les mœurs. Est-ce que Dante avait vu l'enfer? Est-ce que Milton avait vu le Paradis? Dieu a permis à notre esprit d'aller où nos pieds ne vont pas.

C'est à Clichy que j'assiste à la comédie la plus vivante de notre époque, comédie éternelle dont le pauvre créancier fait encore les frais.

Je dis le pauvre créancier, car s'il y a ici-bas une pauvreté poignante, c'est celle de l'honnête homme qui prête son argent pour que d'autres le dépensent.

Le pauvre créancier! ce n'est pas pour lui que le soleil luit, que le ruisseau coule, que les merles sifflent; ce n'est pas pour lui que la prairie s'émaille, que la forêt chante, que la nature se dore sous les moissons et s'empourpre sous la vendange.

C'est pour son insouciant débiteur qui, n'ayant pas à lui un seul arpent au soleil, possède tous les royaumes.

C'est pour cet insouciant débiteur qui, n'ayant pas le souci de songer à sa fortune, a tout le temps que Dieu accorde à l'homme pour aimer l'œuvre du Créateur et s'y confondre avec volupté.

On vit à Clichy en grande liesse, on y trouve bonne compagnie, on s'y promène à l'ombre de grands arbres. C'est bien moins le prisonnier qui rêve à la liberté que le créancier lui-même; pour l'un tous les plaisirs, pour l'autre tous les soucis; le débiteur n'attend pas pour vivre la maigre pension que lui fournit le créancier, tandis que le créancier a besoin de toute sa vigilance pour ne pas oublier le jour de payement de la pension; et, quelque minime que soit ce payement, il est bien cruel pour lui d'augmenter la dette à ses dépens.

Et quand on pense que cinq ans peuvent s'écouler dans ces angoisses!

Et quand on pense qu'après cinq années aussi poignantes — pour le créancier, la dette est payée sans quittance ! N'avons-nous pas vu un fameux fournisseur acquitter ainsi, dans une douce retraite, une dette de dix millions ? On prononcerait à moins des vœux monastiques pour cinq ans.

Je n'ai point parlé de tous les avantages que peuvent tirer les gens d'esprit de cette solitude : outre qu'ils gagnent l'argent qu'ils ont dépensé autrefois, ils en gagnent encore pour l'avenir.

Beaucoup de gens, amis de la solitude et de la retraite, bâtissent à grands frais des villas dans des pays ingrats. Que ne vont-ils à Clichy ? On y joue à tous les jeux de l'amour et du hasard ; on y fait des armes ; on y reçoit son ami et sa maîtresse ; et ce qu'il y a de charmant, c'est que les créanciers n'ont pas le droit de franchir le seuil sacré de ce logement qu'ils payent aux autres.

J'en étais là de mon paradoxe — un vieux paradoxe qui court les rues — quand je suis arrivé à la prison pour dettes. J'y ai soupé en belle compagnie avec des princesses de théâtre, mais on a eu beau y avoir de l'esprit et de la gaieté, on n'a pas abattu les murs de la prison. Une prison, c'est toujours une prison — la préface du tombeau.

En rentrant au logis, j'ai retrouvé la folle du logis qui m'a dit avec son beau sourire : — Paye tes dettes ! — et si tu veux jeter l'argent par la fenêtre, que ce soit le tien et non celui des autres.

II.

Anatole nous a gaiement raconté pourquoi il est à Clichy. Cette histoire vaut bien la peine que je vous la dise à mon tour.

Il y a cinq ans qu'un jeune gentilhomme de la Normandie vint à Paris pour apprendre à mettre sa cravate, pour faire son droit, pour quelques autres motifs aussi frivoles. M. Anatole de Genevay, qui n'était dans son village qu'un rustre endimanché, devint à Paris, en moins de deux ans, un garçon fort distingué dans le

beau monde; mais ce chemin rapide lui avait coûté cher : son temps d'abord, car vous comprenez qu'il n'avait pas même songé à passer un premier examen de droit; ensuite, il avait fait une cruelle brèche à sa fortune. Au lieu d'aller habiter la rue Saint-Jacques ou la rue de la Harpe, en esprit laborieux qui ne veut pas de distractions mondaines, il avait débarqué en pleine rue Laffitte, où demeurait un de ses cousins, un rusé Normand qui vivait sur les variations du trois et du cinq. Grâce à ce cousin, Anatole, dès qu'il eut mis de côté ses habits et son esprit de province, fut conduit chez les grands seigneurs de la banque. Les parchemins ont toujours été, parmi ces seigneurs d'un nouveau genre, en fort bonne odeur de sainteté : la quantité aime la qualité (la qualité aime encore mieux la quantité). Anatole fut bien accueilli partout. C'était d'ailleurs un joli cavalier, non pas encore accompli, mais promettant beaucoup. Il comprenait à merveille qu'à Paris, dans ce beau monde-là surtout, les apparences de l'esprit sont mieux cotées qu'un bon cœur; il comprenait à merveille que l'argent qu'on jette à propos par la fenêtre est une bonne semaille qui, tôt ou tard, produit une bonne moisson. Il s'habilla chez Chevreuil, il monta à cheval, il se fit, à l'Opéra et à Tortoni, la gazette de l'esprit parisien. Il fut bientôt fort recherché; les femmes commençaient à parler de son esprit et de son habit.

Il s'était lié par rencontre d'une amitié toute parisienne avec un agent de change que j'appellerai ici par pseudonyme M. Dubois. Il l'avait chargé de ses affaires d'argent. Malgré les remontrances de M. Dubois, qui pressentait la déconfiture de son ami et de son client, Anatole poursuivit de plus belle ses brillantes folies, se disant ensuite en lui-même, pour consolation, qu'un homme d'esprit n'est jamais ruiné.

L'agent de change était marié depuis quelques années à une des plus jolies femmes de Paris. On n'a pas une belle femme sans qu'il en coûte — çà et là. — Madame Dubois aimait beaucoup le monde, comme toutes les femmes qui brillent par quelque côté, par l'esprit, par la beauté, par la grâce, par la galanterie; il y a tant de moyens de briller un peu à son tour. En conséquence, madame Dubois donnait des soirées charmantes, qui réunissaient

un grand nombre de moyennes célébrités, demi-célébrités financières, demi-célébrités élégantes, demi-célébrités artistiques. Anatole, par ses façons légèrement insolentes et son esprit toujours à l'ordre du jour, Anatole, par son nom sonore et sa jolie figure, fut le héros de ces soirées. Jusque-là madame Dubois, toute préoccupée d'elle-même, des compliments de la veille et des parures du lendemain, n'avait guère remarqué Anatole; mais, dès qu'il fut de notoriété publique que c'était un beau et spirituel cavalier, elle daigna jeter sur lui un regard distrait.

A partir de ce jour, Anatole fut plus assidu chez son agent de change. Comme ils avaient toujours ensemble des affaires à régler, M. Dubois ne pouvait se plaindre des visites d'Anatole; il était d'ailleurs loin de penser que sa femme fût pour quelque chose dans les visites de son client. Mais, au bout de quelques mois, quoiqu'il fût, soit par orgueil, soit par ignorance, un homme des moins clairvoyants, il vit bien à qui il avait affaire : — Diable, diable! dit-il d'un air pénétré, voilà l'écheveau du mariage qui s'embrouille. Il demanda sans plus tarder à régler son compte avec Anatole. Une fois ce compte réglé, le pauvre Anatole calcula pour la première fois de sa vie.

— Il est un peu tard pour faire des calculs, lui dit l'agent de change; il ne vous reste pas grand'chose, mon pauvre ami.

— Allons donc! dit fièrement Anatole. Et toutes les dettes que je puis faire, les comptez-vous donc pour rien? A propos, prêtez-moi dix mille francs, poursuivit-il avec beaucoup de laisser-aller; vous aurez par là l'honneur, mon cher Dubois, d'être mon premier créancier.

— Sur quelle hypothèque? dit l'agent de change en souriant.

— D'abord, reprit Anatole, à la mort de mon père, je recueillerai une succession fort alléchante. Je sais bien que mon père n'entendrait pas raison avant sa mort; mais, en attendant, est-ce que vous n'avez pas hypothèque sur ma personne? Tôt ou tard, je ferai mon chemin.

A Clichy, se dit en lui-même l'agent de change. — Soit, dit-il tout haut en ouvrant son portefeuille. Et après une réflexion machiavélique : — Voilà dix mille francs; souscrivez-moi tout de

suite un billet à ordre. Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe.

Anatole écrivit un billet à ordre, comme s'il eût écrit un billet à Rosine ou à Fanny.

— C'est bien, c'est bien, murmura l'agent de change quand Anatole fut parti. Voilà l'écheveau qui se débrouille; comme le diable, je tiens mon homme par un cheveu.

M. Dubois était un mari spirituel, voulant à tout prix conserver le cœur de sa femme; dix mille francs pour ce coup d'État conjugal, ce n'était pas trop en vérité, surtout si l'on songe que M. Dubois jouait avec l'argent. Il avait surpris plus d'une fois des traits de bonne volonté de madame Dubois pour M. Anatole; il savait fort bien qu'on ne détruit pas l'empire d'un beau garçon dans le cœur d'une jeune femme par des attaques vulgaires. Le billet à ordre était à trois mois. Au bout de trois mois, Anatole ne pourrait rembourser; il surviendrait un jugement contre lui; par ce jugement, saisie et prise de corps. En un mot, ce billet à ordre n'était autre chose qu'une lettre de recommandation pour Clichy.

— Une fois à Clichy, disait l'agent de change, j'aurai le temps de respirer tout à mon aise; ma femme me demandera des nouvelles de mon client; je répondrai naïvement à ma femme : Tu ne sais donc pas? Ce grand fou vient de partir pour l'Italie avec une duchesse de rencontre ou une comédienne de pacotille. Ma femme se mordra les lèvres pendant huit jours; elle aura du dépit pendant trois semaines; après quoi elle redeviendra madame Dubois comme devant. Voilà qui n'est pas mal raisonné, j'imagine. J'en suis donc quitte pour la peur. J'ai vu le commencement de cette intrigue, mais, Dieu merci! je n'en verrai pas la fin.

Les trois mois se passèrent trop lentement au gré du mari. Il força sa femme à se distraire de temps en temps, en dehors de sa passion naissante. Comme c'était l'hiver, il la conduisit dans les bals, les concerts et les spectacles; il dépensa beaucoup en parures et en propos galants; enfin, il redevint un jeune mari.

Le jour de l'échéance, il reçut une lettre de son élégant débiteur; il fit la sourde-oreille, il répondit qu'il n'était plus pour rien dans cette affaire; qu'il regrettait bien d'être empêché de disposer

d'une nouvelle somme de dix mille francs pour tirer son ami de ce mauvais pas; mais, après tout, ajoutait-il, ce devait être une leçon profitable. Reculer pour cette créance, c'était se créer mille embarras futurs. Enfin, il conseillait à Anatole de faire une fin; grâce à son nom, à son esprit, à ses espérances, il pouvait trouver une femme, c'est-à-dire une dot.

En lisant la lettre de l'agent de change, Anatole vit bien qu'il était persiflé.

— C'est, dit-il, d'un jaloux qui me ferme sa bourse pour me fermer sa porte; mais il aura beau faire, il ne peut rien sur mon cœur ni sur le cœur de sa femme. Je suis son débiteur, soit; je trouverai bien de la monnaie pour le payer.

Le billet à ordre alla au tribunal de commerce, qui ordonna la saisie et la prise de corps. Anatole trouva moyen de sauver son cheval et de se sauver lui-même. Il alla habiter un hôtel de la rue de Rivoli.

— Prise de corps, disait-il pour se cacher son dépit, qu'importe? N'est-il pas du bel air de ne sortir qu'après le soleil couché?

Il arrangea sa vie en conséquence. Cependant, pour monter à cheval, il se moquait de tous les gardes du commerce; son cheval anglais était merveilleusement dressé pour la course, même pour la course au clocher. C'était un noble animal, toujours prêt à tous les périls sur un seul mot de son maître; aussi Anatole l'aimait mieux que son meilleur ami. Il se fût résigné de fort bonne grâce à aller à Clichy, pourvu que Bajazet y fut enfermé.

Ainsi, Anatole ne sortait plus guère le jour, hormis à cheval; car, grâce à son cheval, il était encore de toutes les courses et de toutes les fêtes. Vinrent les promenades de Longchamp. Le second jour, au premier rayon du soleil, il fit seller Bajazet et partit gai comme le printemps. Depuis près d'un mois, il avait à peine entrevu madame Dubois dans sa loge à l'Opéra; il lui avait écrit, mais en vain : M. Dubois était le directeur des postes dans sa maison. Anatole espérait revoir la jeune femme à Longchamp. L'espérance d'Anatole ne l'avait pas trompé; à peine dans les Champs-Élysées, il reconnut madame Dubois, qui était seule avec ses sœurs dans sa calèche bleu-tendre. Comme Anatole ne craignait jamais rien dès

qu'il était sur son cheval, il ne craignit pas d'aborder Amélie; il piqua des deux et fit caracoler Bajazet en cavalier qui veut entrer dignement en conversation. A sa vue, Amélie rougit et détourna la tête; mais après tout, comme entre eux il n'y avait point de billets à ordre, elle lui fit, quoique froidement, assez bon accueil. Elle eut l'air d'ignorer la brouille survenue entre lui et son mari.

— Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu nous voir, monsieur. Notre dernier bal a été très-brillant; il n'y manquait rien, si ce n'est vous. Je vous croyais en Égypte ou en Chine.

— Ou à Clichy, comme disent les mauvaises langues, murmura tout bas la jeune sœur.

— Vous ne savez donc pas, répondit Anatole, que je n'ai le droit d'aller vous rendre visite qu'après le coucher du soleil? Je serais bien allé à votre dernier bal, mais M. Dubois n'aurait pas eu la charité de m'avertir à temps pour partir; je serais resté jusqu'au grand jour, et c'était fait de ma liberté. Pour la liberté de mon cœur, madame, il y a longtemps que...

A cet instant Anatole vit à deux pas de lui une figure qu'il crut reconnaître. Comme il ne tenait pas à renouveler connaissance, il fit demi-tour de l'autre côté de la voiture.

— Ah çà! monsieur, reprit Amélie, est-ce que nous jouons aux propos interrompus?

— Oui, oui, madame, répondit Anatole, qui avait toujours l'œil sur le nouveau venu.

A cet instant même, madame Dubois et sa sœur furent très-surprises de voir Anatole s'élancer sous les arbres, à travers les promeneurs, avec la rapidité d'une flèche. Le nouveau venu, qui avait pour monture un jeune cheval très-fougueux, eut en une seconde dépassé Anatole.

— C'est un pari. — C'est un *steeple-chase*. — C'est une course au clocher, s'écria-t-on de toutes parts au milieu de la confusion que venaient de répandre les deux cavaliers.

Tous les regards tournèrent vers eux. Les plus curieux voulurent les suivre; plus d'une vingtaine de jeunes gens se détachèrent du groupe des promeneurs et se mirent sur les traces d'Anatole et de son compagnon de voyage. Des paris se formèrent; qui pour le

cheval blanc, qui pour Bajazet. En moins d'une minute, des paris furent ouverts. Anatole était reconnu pour bon cavalier; on n'avait jamais vu l'autre, mais l'autre avait un cheval plus ardent. On fut bientôt à l'Arc-de-Triomphe; on traversa d'un saut les fortifications; dans le bois de Boulogne, ce furent des détours sans nombre; l'un déchira son habit, l'autre perdit son chapeau. Les deux héros s'enfonçaient le mieux du monde dans les halliers, ils dédaignaient les routes battues, ils semblaient regretter de n'avoir point quelque petite rivière à traverser, enfin ils étaient dans toute la féroce ardeur du courre. Ils s'élancèrent vers Saint-Clond et se jetèrent dans la montagne de Bellevue; ils se trouvèrent bientôt en pleine campagne. La victoire jusque-là, si longtemps disputée, était encore incertaine. Bajazet regagnait en détours ce qu'il perdait en vitesse. Anatole, tout ruisselant, le flattait de la voix et de la main; Bajazet obéissait toujours sans broncher; il sautait sans y regarder à deux fois les haies et les ruisseaux; mais il était toujours suivi de près.

Les deux cavaliers arrivèrent en même temps devant le petit mur en ruines d'un parc.

Le soleil, près de se coucher, vint jeter un rayon sur ce tableau. Anatole, désespéré, s'écria : Bajazet! Bajazet!

A la voix de son maître, Bajazet s'élance, prend son vol, et disparaît au même instant de l'autre côté du mur.

— Bravo! bravo! Bajazet! s'écrient ceux qui ont parié pour lui et même quelques-uns de ceux qui ont parié contre lui, tant le triomphe était beau!

Les deux cavaliers avaient fait tant de zigzags que les curieux et les parieurs, qui allaient en droite ligne, ne les avaient pas perdus de vue.

Le cheval blanc s'est rebuté; en vain son maître l'a lancé deux fois, il s'est arrêté au pied du mur. L'inconnu, loin de se dire vaincu, semble en prendre son parti : il se détourne, voyant une entrée plus favorable au parc. En effet, du côté opposé, le mur est plus ruiné; en moins de quelques secondes il arrive près de Bajazet, près du pauvre Bajazet qui est expirant. L'inconnu saute à terre, et, sans s'arrêter à ce spectacle lamentable d'un noble cavalier roulé dans la poussière, embrassant son cheval qui va mourir,

versant une larme sur ce noble ami qui ne lui a pas fait défaut, il saisit Anatole au collet et lui dit avec un sourire moqueur :

— Enfin je vous tiens, monsieur.

— Oui, dit Anatole en cherchant à se débarrasser des étreintes du garde du commerce; oui, je suis atteint; mais voyez, monsieur, *le soleil est couché.*

Anatole prit sa cravache et vengea à tour de bras la mort de Bajazet aux applaudissements de la galerie.

Mais le lendemain il sortit sans Bajazet, et, quand se coucha le soleil, Anatole se coucha à Clichy.

Anatole de Genevay reverra-t-il madame Dubois après le coucher du soleil ?

XXII.

LA VIE EST UN ROMAN.

Il y a des femmes qu'on aime parce qu'on les a aimées dans un autre siècle. Dès qu'on les voit — dès qu'on les revoit — il semble qu'on ressaisisse quelque rayon ou quelque souvenir de sa vie ancienne. Ma voisine *la Ténébreuse*, je l'ai aimée dans un autre siècle. Elle chantait tout à l'heure, sur un air de Lully, cette chanson qui est la science de la vie.

Aimons-nous follement!
C'est la chanson, ma mie,
Que chante le cœur de l'amant
A chaque battement.
La plus belle folie
Sous un ciel d'Italie,
Quand l'amante est jolie,
C'est d'aimer follement!

Aimons-nous follement!
Qui sait aimer sait vivre :
Cueillons la fleur du sentiment.
C'est au cœur d'un amant
Que l'Amour étant ivre
Ecrivit ce beau livre :
La science de vivre.
Aimons-nous follement!

Aimons-nous follement
Jusqu'à la frénésie !
Que dit l'étoile au firmament,
La rose à son amant,
La lèvre à l'ambroisie ?
Que dit la poésie
Au cœur du sphinx d'Asie ?
Aimons-nous follement !

— Vous avez raison, ma voisine, l'amour est la seule fleur de la vie qui vaille la peine d'être cueillie ; mais les amoureux sont aveugles, ils cueillent les épines et laissent la rose.

— Vous avez peur, mon voisin ; les suprêmes délices, c'est de s'y déchirer les mains. La rose est un symbole, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus qui s'est déchirée aux vertes épines.

— Vous êtes trop savante, ma voisine. Que chantiez-vous donc tout à l'heure ?

— Une vieille chanson toujours nouvelle, sur un vieil air toujours nouveau.

— Votre chanson, je l'ai entendue, si j'ai bonne mémoire, à la cour de Louis XIV ou plutôt sous la régence. Vous rappelez-vous, vous me la chantiez alors dans quelque paradis de Watteau. La vie est un roman ; à chaque page on s'écrie : J'avais déjà lu cela. Sous la régence, dans le paradis de Watteau, je m'appelais *Adam*, et vous vous appeliez *Eve*. Ah ! comme vous portiez bien votre robe à queue !

— Je ne m'en souviens pas ; pourtant je pense comme vous, la vie est un roman qu'on lit pour la seconde fois. Ainsi, au parfum des premières roses d'avril, le souvenir entraîne notre âme à travers les belles vallées de la vie que nous avons dépassées à jamais. L'horizon se rouvre derrière nous bien au delà du berceau, bien au delà du siècle. Je suis bien sûre de n'en être pas à ma première existence. Je ne sais si j'ai vécu sous la forme d'une cigale, d'une hirondelle, d'une tigresse, mais j'ai vécu dans d'autres temps. Qui sait ? Je ne serais pas très-surprise si on me disait que j'ai été une de ces belles filles de la Bible qui s'en allaient sur la montagne pleurer leur virginité. Mais pourquoi, je vous le demande, le souvenir d'une autre vie est-il si confus ?

— Parce qu'on ne repasse pas impunément par le berceau, parce qu'il faut toujours laisser beaucoup d'espace à l'imagination, parce que l'histoire est là pour nous servir de géographie dans ce pays perdu du temps passé. Ne vaut-il pas mieux pour son orgueil supposer sa figure ancienne parmi les figures radieuses, que de savoir, par exemple, qu'on a été un esclave obscur? Croyez-moi, la science de la vie, c'est de ne pas voir trop loin dans le passé ni dans l'avenir. Oh! la belle vie que celle dont on soulève à peine le voile — dont on ne dénoue jamais la ceinture. On ne sait pas d'où vient la source, on ne sait pas où elle va. Ne montons pas sur la colline pour voir le chemin de la vallée; quand on sait d'avance le chemin, c'est bien la peine d'aller jusqu'au bout. Ce qui me charme en vous, ô ma voisine adorable — que je n'adore pas — c'est que je ne vous connais pas et que vous ne vous connaissez pas vous-même.

— Ce qui me charme en vous, ô mon voisin, c'est que vous êtes le premier homme que j'aie rencontré qui ne m'ait pas dit au passage : Vous êtes belle et je vous aime.

— C'est que je n'ai pas l'habitude de demander l'aumône : les femmes ne donnent que ce qu'on leur prend. Ah! que je les ai en pitié tous ces pauvres amoureux transis qui chantent leur sérénade en ayant l'air de demander un sou.

— Prenez garde, mon voisin, je vais dire aussi que vous êtes savant.

— Savant! Je sais tout et je ne sais rien. Cependant j'ai arraché quelques pages du bréviaire de M. de Cupidon. Voulez-vous lire celle-ci; elle vous expliquera pourquoi vous prenez quelque plaisir à rayonner parmi vos cinq ou six amoureux.

Ma voisine me prit la page des mains.

XXIII.

UNE PAGE DU BRÉVIAIRE DE M. DE CUPIDON.

Vous qui avez aimé, — vous qui n'avez pas aimé, — petits et grands, — nobles et vilains, — vous ne savez pas un mot de l'amour — ni moi non plus, — voilà pourquoi nous allons lire ensemble le bréviaire de M. de Cupidon. — Je vais vous désenchanter de vous et de moi.

Vous croyez qu'il n'y a qu'un cœur pour un cœur. Hélas! — quand il y en a pour un, il y a pour deux — quelquefois pour trois. — Celui qui est, celui qui a été, celui qui sera. Le cœur est une maison à cinq ou six étages. — Un amoureux de bonne volonté doit habiter en même temps tous les étages de son cœur.

Au rez-de-chaussée, — c'est l'amour mélancolique qui vit à l'ombre et qui se nourrit de larmes. — Un souvenir pour celle qui n'est plus là.

Au premier étage, — c'est l'amour grand seigneur qui traîne sa robe à queue ou qui la fait porter par ses nègres dans de somptueux salons étincelants d'or vif, de folles arabesques et d'éblouissantes girandoles.

Au second étage, — mais l'amour est plus capricieux, — il

s'élance du premier au cinquième d'un seul bond : — c'est qu'au cinquième étage du cœur il y a quelque allègre fille — vivant de l'air du temps — à côté de ses voisins les oiseaux — et de ses voisines — les fleurs du toit. Et quand il s'est dépaysé dans cette passion sur la branche qui ne tient à rien, — que le vent qui passe peut enlever avec la cheminée, — autant en emporte le vent ! — il s'en vient se désencanailler dans le demi-luxe d'une petite bourgeoise du troisième, — où bientôt il a peur de prendre du ventre. — Voyez-le — déjà tout prosaïque, qui remonte à pas comptés jusqu'au quatrième, où quelque Rose Pompon lui chante les refrains court-vêtus des vertes folies qui, pour une heure, lui font croire à ses vingt ans.

Et puis, — fatigué de tout cet éparpillement, — voulant trouver enfin une femme qui soit cinq fois femme — et qui ne l'est peut-être pas du tout, — il descend au second étage et se jette dans les bras d'une comédienne qui a tour à tour, selon son caprice, les aspirations idéales des forêts vierges, — le luxe insolent de la marquise, — la gaie science de la courtisane et le sans souci de celle qui chante sur le toit.

Cinq amours à la fois, — c'est beaucoup. — Si vous êtes de bonne foi, vous avouerez pourtant qu'il en est toujours ainsi, — quoique vous fassiez pour rester fidèle à l'unité classique. — M. de Cupidon n'aime pas Aristote. — Sa comédie a cinq actes — comme la tragédie classique ; mais chaque acte change d'étage.

Le cœur le plus épris n'a-t-il pas en effet des distractions ?

Ah ! le bon billet qu'a la Châtre, disait Ninon. — Vos lèvres sont déjà distraites en m'embrassant, disait madame de Parabère au régent qui l'adorait depuis la veille.

Dans l'antiquité l'amour était toujours multiple, — à part Héro et Léandre. — Aussi en sont-ils morts.

Dieu nous a donné cinq sens — qui ne s'accordent jamais, parce que la perfection n'étant pas de ce monde, nous la cherchons en détail, — comme le sculpteur antique qui, pour tailler Vénus dans le marbre, prenait de radieux fragments aux belles filles de Sicyone.

L'amour, — quand ce n'est pas tout à fait l'amour, — la passion échevelée, — la cavale qui a pris le mors aux dents, — la tem-

pête qui confond le ciel et la terre, — est un philosophe éclectique qui prend son bien où il le trouve.

A celle-ci une larme, — à celle-là un sourire; — ici le corps, — là l'esprit, — comme l'enfant prodigue avec les courtisanes qui s'enivre de tous les vins et de tous les baisers.

Les enfants prodigues ont raison de vanter la pluralité des femmes.

Chaque amour est un renouveau pour le cœur. — Dans les premiers jours deux amoureux ont des coquetteries adorables qui s'évanouissent comme les premiers lilas,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

— a prétendu Boileau, qui n'y entendait rien. — En amour, il n'y a que le mensonge qui soit beau : — c'est toujours l'histoire du bal masqué. — Au premier abord toutes les femmes sont charmantes; mais vienne le matin, la blanche aubépine toute parfumée n'est plus qu'un buisson.

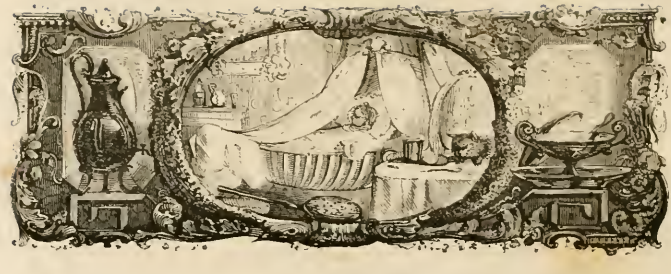
En un mot, aux premiers jours de la passion on a des rayonnements qui vous élèvent au-dessus de vous-même; on est mieux qu'un homme, on est mieux qu'une femme, on est amoureux.

Le dirai-je? J'ai pourtant trouvé trois femmes qui, comme par miracle, avaient chacune toutes les vertus, toutes les perversités, toutes les grâces, toutes les beautés. — J'avais saisi la chimère éblouissante que je poursuivais dans le ciel de la poésie.

Quel était le secret? — Elle m'aimait. — Depuis ce beau festin je n'ai plus ramassé que les miettes de la table.

A ceux qui ne veulent pas habiter les cinq étages, il faut conseiller d'être aimés.

Mais s'il y a quelques femmes qui ont l'amour, il y en a tant où l'on ne trouve que la femme. — Une coupe ciselée par quelque maître florentin avec l'art le plus coquet, mais qu'il faut aimer des yeux et non des lèvres, — parce qu'il n'y a rien dedans.



XXIV.

LES DEUX CONTRASTES.

I.

Je vois, là-bas, à cette fenêtre, sur le toit — non loin des hirondelles et des nuages — je vois deux belles filles, penchées sur un jardin suspendu — comme à Babylone.

Ces deux belles filles ont bu du lait à la même source. Ce sont deux sœurs et deux contrastes : l'une se nomme Jeanne, et l'autre Madeleine.

Jeanne arrose les fleurs, et Madeleine les cueille.

Tout à l'heure, Madeleine étudiera sa figure devant son miroir; car ce que Madeleine aime le plus au monde, c'est Madeleine.

II.

Voyez-vous, là-bas, cette jolie fille si parée, avec sa méchante robe, comme elle allume le regard de tous les passants?

C'est Madeleine.

JEANNE ET MADELEINE

Voyez-vous, plus loin, cette franche et naïve beauté, haute en couleur comme les roses? Elle réjouit mes yeux, et je l'ai surnommée la *Folle du logis*. Camille Roqueplan a peint avec amour, j'ai failli dire a *cueilli*, sa charmante figure tout épanouie.

C'est Jeanne.

III.

Où vont-elles, les deux sœurs? Elles vont où les entraîne leur poésie? car la poésie, c'est comme l'air, tout le monde en vit.

Jeanne va gaiement à la barrière retrouver son amoureux, un beau de la barrière qui l'épousera bravement par-devant l'écharpe tricolore.

IV.

Elle sera battue et contente, la pauvre Jeanne! Elle souffrira toutes les douleurs de la maternité et de la misère, mais elle aimera son nid. — Elle aimera tous ceux qui auront déchiré son sein, elle aimera celui qui, deux fois par semaine, rentrera ivre — ivre de vin violet! — et la battra si elle n'est pas en gaieté.

Elle aimera son homme et ses enfants, parce que Dieu sera avec elle.

V.

Et Madeleine, où va-t-elle?

Elle va trouver un étudiant qui fume un cigare en retroussant sa moustache. Il va lui acheter une robe à triples volants et un chapeau tout enguirlandé de fleurs et de dentelles. Après quoi, ils iront danser ensemble à la Chaumière — après quoi, ils iront souper ensemble — après quoi, — ils n'iront pas voir lever l'aurore. —

Après quoi, elle ira partout, excepté chez elle; car ce premier lit que protégeait le rameau de buis, sa sœur seule y reviendra.

VI.

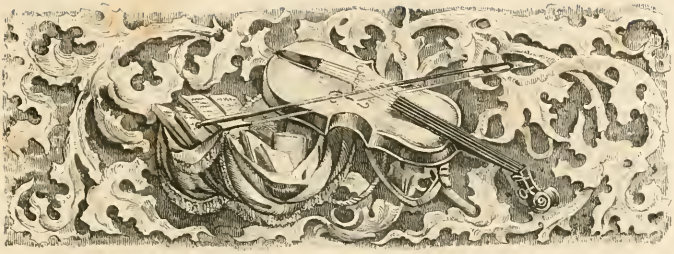
Madeleine, comme l'enfant prodigue, dépensera tous les trésors de son cœur et de sa jeunesse, sans jamais trouver un homme qui l'aimera bravement — aujourd'hui et demain !

Elle courra toujours pour se fuir elle-même, parce que Dieu ne sera pas avec elle.

VII.

Et un jour elles se rencontreront, les deux sœurs. Et en se voyant demi-nues, la mère féconde dira à la femme stérile, comme la voix de l'Écriture :

« Tu n'as embrassé que le vent et tu n'as écrit ton nom que sur les flots. Cache, cache tes seins flétris : moi, je les montre avec fierté, car j'y vois encore les lèvres de mes onze enfants. »



XXV.

QUE LA PENSÉE HUMAINE

VA TOUJOURS PAR QUATRE CHEMINS.

Vous arrive-t-il souvent de penser à ce que vous faites? N'avez-vous pas reconnu que la pensée la plus obstinée, la plus profonde, la plus sérieuse n'occupe jamais tout notre esprit. — Notre esprit va presque toujours par quatre chemins. C'est l'histoire du cœur, qui sans cesse est pris par deux amours à la fois, — celui qui vient et celui qui s'en va, — comme la nuit qui se souvient d'un côté du soleil couchant, et qui pressent de l'autre le soleil levant.

La pensée humaine, puissante comme Dieu, puisqu'elle devance le temps et va plus loin que l'espace, suit toujours du même vol deux chemins opposés. N'arrive-t-il pas souvent au poëte d'écrire une scène de comédie quand son âme est prise par quelque scène tragique? Que de fois Molière riait avec un cœur tout saignant! « Une larme tombe de mes yeux, disait Aristophane; j'y trempe ma plume et j'écris mon dialogue le plus gai. »

Quel est celui d'entre nous parmi ceux qui savent tailler leur plume, qui ne s'engagerait à dicter à la fois un feuilleton et un

premier-Paris tout en déjeunant ou tout en faisant des armes? Rien de plus simple. M. de Voltaire était un grand paresseux, — hormis pour ses contes, ses seuls chefs-d'œuvre, — qu'il écrivait au galop de la plume en songeant qu'il ne signerait pas cela.

Ah! si la plume suivait la pensée dans son vol radieux! Mais que de fois la plume reste tout embourbée et perd de vue la pensée dans ses trouvailles et ses découvertes! Il viendra un jour, quand les journaux seront grands comme ma fenêtre, où les journalistes sauront tous sténographier, — mais ils ne sauront plus écrire.

Pour moi, quand je ne fais que deux choses à la fois, je me reconnais pour l'homme du monde le plus paresseux. Par exemple, si j'écris, je laisse au hasard — à l'inspiration si vous voulez — le soin de conduire ma plume, et je m'abandonne à tous les enivrements de la rêverie et à toutes les inquiétudes de la vie privée. — En un mot, je pense à tout, — hormis à mon style. Et mon style n'y perd pas : je suis semblable au musicien qui trouve sous l'archet l'hymne ou la chanson pendant que son âme va dans le passé ou dans l'avenir amoureuse du connu et de l'inconnu. Le style a sa musique : il monte ou descend la gamme, triste ou joyeux, assombri ou rayonnant, ému ou railleur, amolli ou incisif, silencieux ou bruyant; — c'est un voyageur qui sait tous les chemins et tous les sentiers du pays qu'il traverse; il va et vient sans y songer, selon sa fantaisie, mais avec toutes les distractions d'un voyageur qui voyage moins pour arriver que pour voyager.

Qu'il serait curieux de mettre toujours en regard de ce qu'il écrit, ce que l'auteur n'écrit pas? J'en veux donner un exemple.

Ce que l'auteur écrit.

La peinture française est aujourd'hui la première école du monde. On a secoué les vieilles entraves, on a marché en avant avec le souvenir du passé, mais entraîné par la poésie de l'imprévu. Toutes les écoles où s'est épanoui le génie humain se retrouvent maintenant en France, ranimées sous le sentiment moderne. Nous sommes tour à tour Florentins, Allemands, Romains, Flamands, Vénitiens, Espagnols,

Ce que l'auteur n'écrit pas.

Ah! si elle n'avait pas un nez à la Roxelane! — Pourvu que Diaz m'envoie demain ces *Baigneuses d'Arethuse* qu'il doit toujours m'envoyer demain depuis un an. — Sa palette est couverte de perles qui rayonnent au soleil — ou plutôt il trempe son pinceau dans l'arc-en-ciel. — J'oubliais que je vais ce soir à l'Opéra. — Pourquoi donc vais-je à l'Opéra? — avec qui? — Oui, je me souviens, c'est pour ne pas la

Hollandais, mais avec un accent national. On a quelquefois nié l'école française; l'école française a toujours existé, elle a toujours eu son caractère, soit par la pensée, soit par la poésie, soit par le style, soit par le sentiment. Dès l'ère gothique, nous avions des peintres. Jean Cousin était bien plus le représentant des traditions françaises que l'aveugle disciple des écoles de Florence et de Rome. Ses Descentes de croix et ses Jugements derniers rappellent, il est vrai, le Pérugin par les couleurs tendres et claires, par la douceur ineffable de l'expression; mais où avait-il puisé le goût de ses paysages si poétiques dans leur agreste simplicité? Certes, l'Italie ne lui avait point enseigné ce profond sentiment de la nature. Jean Cousin, le peintre de la renaissance, était l'héritier suprême de l'art gothique en France; il avait pieusement recueilli la science, la hardiesse, le caractère de ses prédécesseurs.

Dira-t-on que l'école française n'existait pas quand Nicolas Poussin, cette sévère et profonde intelligence, le doux rêveur égaré avec les *Bergers d'Arcadie*, et le sombre et solitaire *Déluge*, ce penseur né pour l'étude, rapportait des chefs-d'œuvre de son commerce intime avec les anciens; quand le Raphaël français, Eustache Lesueur, peignait comme un poëte, au temps où le Poussin peignait comme un philosophe; quand Moïse Valentin, enfant prodigue de l'art, jetait dans ses tableaux toute sa fougueuse jeunesse; quand Claude Lorrain créait avec tant de magie ses adorables paradis terrestres, où Dieu lui-même eût aimé à se promener?

Avec Claude Lorrain expira la grande tradition : l'abus de la forme académique avait amené un réformateur. Watteau, homme de génie, qui ne s'est jamais pris au sérieux, comprenait bien que ce n'est point dans les académies, mais devant l'œuvre des grands peintres, ou devant l'œuvre de Dieu, que les artistes bien doués puisent aux sources vives. Lebrun avait amené la décadence, Watteau secoua le joug; Lebrun avait affublé l'art français de la perruque de Louis XIV, Watteau ramena le sourire et la liberté dans ses fêtes galantes. La peinture française, toujours digne et

rencontrer. — Allons, voilà encore le ciel qui se barbouille; c'est odieux, on ne rencontrera que des parapluies sur son chemin.

Le soleil déchire les nues, il ne pleuvra pas. Les oisifs iront voir partir le ballon. Je le verrai passer de ma fenêtre. Voilà enfin une bonne occasion pour les femmes qui veulent être enlevées. Le ballon, c'est l'histoire des rêves; il s'élance dans le bleu par le bon vent, mais ses ailes humaines ne le soutiennent pas longtemps sur les nuages. Il retombe sur la terre en reconnaissant que le ciel est le royaume de Dieu tout seul. Ceci mérite la peine d'être rédigé quelque part.

A propos, j'ai oublié d'écrire à Roxane. Qu'est-ce que cela fait? je lui dirai que je lui ai écrit, et elle le croira. D'ailleurs, que lui aurais-je dit qu'elle ne sache pas? — On a dit : les femmes sont toutes la même, il faut donc toujours leur écrire la même chose.

Les femmes sont toutes la même, surtout pour écrire. Montrez-moi une lettre passionnée où il n'y ait pas ces mots : *Ah! je sens bien que je n'ai aimé que toi!* — Depuis quand, madame? On tomberait juste souvent en leur disant : — Depuis hier.

— Arthur (je vous demande pardon, monsieur, qui vous nommez Arthur, car Arthur, c'est mon groom), Arthur, apportez-moi un verre d'eau!

— Mais, monsieur, je ne puis pas faire deux choses à la fois; je verois les souliers de monsieur.

— Comment, drôle, tu ne peux pas faire deux choses à la fois, et tu demandes le droit au travail; mais moi qui demande le droit à ne rien faire, je fais toujours deux choses à la fois!

— Voilà, monsieur, voilà le verre d'eau.

réservée jusque-là, dominée par la raison ou par le sentiment, ne s'était jamais perdue dans les enivrements de la palette; elle se laissa éblouir par Watteau. La peinture avait toujours entraîné la poésie dans son chemin; elle lui avait emprunté son éloquence, sa raison ou sa rêverie : sous Watteau, la peinture, plus fière que jamais de sa palette luxuriante, laissa la pensée en chemin, croyant désormais pouvoir marcher seule à la conquête du génie et de la renommée.

Ce fut toute une période de peintres amoureux de la couleur, dédaigneux du grand style et du beau caractère. On salua les Vanloo, nombreuse et puissante famille, qui éparpilla ses forces d'une main prodigue; on salua Lemoine, né pour devenir un grand peintre; on salua Boucher, qui étouffa son génie sous les débauches de la palette; Boucher, enfant de Rubens, qui resta toujours enfant; La Tour, peintre savant, amoureux de la nature, qui eut le malheur de n'avoir sous les yeux qu'une nature mensongère; Greuze, peintre tour à tour charmant et déclamateur, qui tenta, mais en vain, de renouer la chaîne d'or du sentiment brisée sur la tombe de Lesueur.

Watteau avait fait une révolution dans l'art pour délivrer l'art des traditions académiques de Lebrun : David, qui avait étudié à l'atelier de Boucher, fit pour ainsi dire une contre-révolution pour ramener l'art à une idée plus digne, à un sentiment plus noble, à une mission plus haute; mais il se garda bien de reprendre le mouvement imprimé par Lebrun; il alla droit à l'antiquité chercher des maîtres et même des modèles. Malheureusement pour lui, malheureusement pour l'art français, David était né sculpteur plutôt que peintre; il étudia bien moins le style des bas-reliefs antiques que celui des statues : aussi fut-il plus solennel que pittoresque; il fit des groupes et ne fit point de tableaux. En effet, il a toujours le geste, le mouvement isolé, la sévérité de la ligne, mais il n'a jamais ni la composition, ni la couleur; il étouffe la vie sous la science; c'est un peuple de statues qu'il répand dans ses tableaux, soit qu'il cherche à créer des Grecs ou des Français : ses Français de

— Apporte-moi mes souliers?

— Il faut que j'aille acheter du vernis.

— Comment, gamin, et celui que tu as acheté avant-hier?

— J'ai verni tous les souliers de monsieur.

— A commencer par les tiens.

— Monsieur est bien bon.

— Il faut que ce coquin-là ait sa part de toutes les bouteilles.

— C'est une vieille habitude.

— Comment, une vieille habitude, tu n'as pas dix-sept ans!

— Monsieur sait bien que nous prenons cette habitude-là en nourrice.

— On sonne, tu n'entends pas? va donc ouvrir!

— Non, monsieur, on n'a pas sonné.

— Si tu dis encore un mot... Qui est-ce qui me vient si matin? Ce serait l'empereur de la Chine que je n'en continuerais pas moins mon travail. — Arthur, tu diras que je n'y suis pas. Cette eau est délectable. Je comprends bien le mot de madame de Longueville. « Ah! pourquoi n'est-ce pas un péché de boire de l'eau? » J'entends du bruit dans l'antichambre; c'est Gérard de Nerval qui veut entrer et qui a raison. Voilà Arthur qui reparaît furieux.

— M. Gérard de Nerval prétend que monsieur y est!

— Je savais bien, dit Gérard qui apparaît gaiement.

— Alors si monsieur ne dit pas lui-même qu'il n'y est pas, on ne me croira plus jamais.

— Ce serait bien dommage. Apportenous des cigares et va-t'en.

— Mon cher Gérard, je n'y suis pas tout à fait, je voyage dans l'histoire de l'art, mais tu es bon compagnon de voyage; cela d'ailleurs ne m'empêche pas de t'écouter et de te répondre. D'où viens-tu?

— De Constantinople.

— Où vas-tu?

1792 et de 1814, ce sont des marbres romains.

Pendant que David arrivait par la science au caractère antique, Prudhon, cet autre Raphaël français, y arrivait par la divination. Avec quel charme de naïveté il s'en allait, pénétré du sentiment moderne, évoquer toutes ces charmantes images des païens que les Amours et les Grâces entraînent à leur suite! Boucher faisait jolis les Amours, mais qui les fera jamais plus charmants que Prudhon? Et ses Grâces, comme il les a rajeunies! comme elles vous inspirent le sentiment de la beauté! Quel contour ineffable! quelle touche à la fois austère et voluptueuse! Prudhon fut païen avec toute son âme.

— A Harlem.

— Le sérail des tulipes vaut-il l'autre?

— Ne te souviens-tu donc pas de notre voyage à Harlem?

— Oui, mais nous y sommes allés trop tard. Il n'y avait plus que des tulipes peintes.

— Et la belle Hélène? Amour, tu perdis Troie!

— Ah! je m'en souviens! une tulipe vivante qui valait bien celles de Van Huysum!

— Qu'est-ce que tu écris donc là à bâtons rompus?

— Je ne sais pas, mais j'ai fini. Ne penses-tu pas comme moi : *Prudhon fut païen avec toute son âme.*

Voilà à peu près les deux chemins que suivait à la fois ma pensée ce matin. J'aurais dû, pour plus de vérité, marquer çà et là les douleurs de l'enfantement pour la phrase qui se présentait mal. Mais ceci n'est-il pas indiqué par les repos de la seconde colonne?

XXVI.

HISTOIRE DU PEINTRE D'ENSEIGNES.

I.

LE GÉNIE AU CABARET.

Hier, je passais rue du Cherche-Midi avec un de mes amis. — Vois-tu, me dit-il, ce petit cabaret? — Oui, ce cabaret où serpentent des ceps de vigne? — C'est une vigne peinte.

Jamais, depuis qu'il y a des peintres, on n'a copié la nature avec plus d'effet et de vérité. Le feuillage eût arrêté Ruysdaël et Van Huysum; les grappes, jaunes d'un côté, noires de l'autre, semblaient fatiguer les deux ceps; l'ombre et la lumière s'y jouaient à merveille; quelques gouttes de rosée brillaient au soleil; quelques fils d'araignée se balançaient à l'ombre. Par une supercherie du peintre, les grappes du haut étaient picorées par les guêpes, les grappes du bas étaient à demi égrenées, si bien que tout naturellement l'envie me prenait de cueillir un grain à mon tour.

Nous entrâmes dans le cabaret pour demander le nom du peintre.

En passant dans la salle, je n'aperçus d'abord qu'un nuage de fumée, je n'entendis qu'un bruit confus de voix avinées. Peu à peu je vis se dessiner les figures enluminées de sept ou huit buveurs discutant, les uns avec gravité, les autres avec feu, sur les affaires de l'État. Une figure me frappa surtout par sa pâleur et ses belles lignes; un rayon d'intelligence éclairait encore le front; les yeux éteints jetaient çà et là un regard triste et dédaigneux. Mais cette figure était ravagée par les passions flétrissantes; le sceau de la débauche était imprimé sur le front; les cheveux ébouriffés et coloriés indiquaient que le peintre, comme il le disait lui-même en jouant sur le mot, ne se peignait guère qu'à coups de pinceau; les moustaches étaient humides de vin, des rides précoces creusaient le front et les joues. Rembrandt seul pourrait vous reproduire cette physionomie de cabaret. Le costume était en harmonie : une vieille houppelande, une chemise de je ne sais quelle couleur, des souliers problématiques.

J'avais reconnu mon peintre d'enseignes.

C'était le plus ivre de toute la bande; il jetait un mot par-ci par-là, en promenant au hasard ses yeux égarés. En vain la cabaretière était venue lui recommander une enseigne de marchand : pour toute réponse il se versait à boire. On nous raconta en peu de mots comment il était venu de Rouen sans dire son nom et son origine; comment, grâce à la cabaretière, il faisait là une halte assez longue; comment, enfin, il passait sa vie dans une ivresse sans trêve. A notre entrée, les buveurs cherchaient à le réveiller et à le faire parler. Je me souviens d'une de ses réponses entre autres : on lui demandait son opinion sur la liberté. Il fit d'abord signe qu'on l'ennuyait; mais bientôt, prenant en pitié les maximes de ses compères les ivrognes, il leur dit d'une voix lente, tout en s'accoudant sur la table : « La liberté elle est là. » Et il montra de l'index son verre plein. Et prenant dans sa houppelande une pièce de vingt sous : « La liberté, la voilà encore. Mais, reprit-il en riant, c'est la liberté en menue monnaie. » A ce mot, il retomba dans son ivresse et dans son silence.

Mais presque aussitôt il se leva lentement; il alla vers la cheminée en trébuchant un peu, prit un charbon dans l'âtre, s'avança

près de la muraille, demeura un instant immobile comme une statue, enfin traça une première ligne comme par souvenir. « Oh! oh! dit un buveur, le voilà si loin dans la vigne du Seigneur, qu'il s'imagine peindre une enseigne. »

Le peintre d'enseignes n'entendait pas, il avait l'air d'être seul. Je le suivis d'un regard curieux. Il s'anima bientôt; il reponssa ses cheveux en arrière, comme un homme frappé d'une idée rayonnante; sa figure flétrie eut un moment de noblesse. En quelques minutes il acheva son dessin. Il avait voulu représenter Madeleine aux pieds de Jésus. Je ne dirai pas que son Christ et sa Madeleine étaient dessinés de main de maître; seulement le peintre d'enseignes était parvenu, avec un charbon rebelle, à indiquer les figures avec plus d'expression que n'en trouvent certains peintres qui ont pour ressource le coloris. Quand il eut jeté son dernier trait, il s'éloigna à reculons, contempla son œuvre en clignotant et se remit à table. « Allons, allons, dit-il, il faut noyer ces idées-là. »

J'allai à lui. — Camarade, voulez-vous trinquer avec moi? lui dis-je en lui prenant la main.

— Oui, me dit-il en me serrant la main, parce que vous êtes un brave homme et que je suis un brave buveur. Je ne trinque pas avec le premier venu.

Je le priai de me venir voir le lendemain. Tout à l'heure il est venu sur mon balcon.

— Pourquoi êtes-vous un peintre en plein vent, vous qui avez la science et l'inspiration?

— Pourquoi? dit-il en penchant la tête sous les tristes souvenirs. Pourquoi?

Et après un silence:

— N'ayez pas la cruauté de me faire regarder en avant ou en arrière. Je vis au jour le jour, après un passé noyé de larmes, devant un avenir odieux. Laissez-moi vivre dans l'oubli de moi-même et des autres, — entre deux vins; — car c'est là mon refuge.

Je n'osai plus l'interroger. Nous fîmes le tour de ma chambre tout en regardant les tableaux. Il jugeait d'un mot, un seul mot pittoresque, un style quelque peu encanaillé. Tout d'un coup, il tomba agenouillé sur un fauteuil à la vue d'un tableau de Pru-

d'hon. — Moi aussi j'étais peintre! s'écria-t-il avec un accent désolé.

Et il me raconta son histoire.

II.

DU DANGER DE PEINDRE LA MADELEINE AU DÉSERT.

Jusqu'en 1837, son histoire se peut raconter en quelques lignes. Son père, d'origine lorraine, peintre lui-même, paysagiste de l'école de Lutherbourg, l'avait laissé au berceau à la garde d'une mère isolée, qui s'attacha à son enfance de toute son âme. N'ayant plus que lui à aimer, elle l'aima jusqu'à l'idolâtrie. Vous dire toutes les tendresses de cette pauvre mère, ce serait un trop long chapitre. Elle commençait à ressaisir l'espoir du bonheur; mais le ciel lui permit à peine de sourire, il la frappa pour la seconde fois. Elle mourut en décembre 1836, laissant Frédéric seul en ce monde. Comment allait-il faire, maintenant qu'il n'avait plus le sourire de sa mère? Il fut près de se laisser abattre; mais la jeunesse a tant de ressources cachées au jour du malheur, elle rebâtit si gaiement et si vite sur des ruines! Frédéric pleura sa mère, il garda son image adorée dans le sanctuaire de son cœur, il vécut durant de longues semaines dans le souvenir de cette pauvre femme qui avait subi un si triste destin. Il avait recueilli de l'héritage de sa mère à peu près deux mille livres de revenu, un ameublement assez joli, quelques tableaux et un peu d'argent comptant. Il y avait là de quoi vivre pour traverser la préface de la vie et du talent. Frédéric résolut de vivre seul: il loua un atelier dans la rue Notre-Dame-des-Champs, en belle vue et en belle lumière; il se mit à l'œuvre gravement, après avoir pressé sur son cœur un vieux pinceau de son père. Il commença par une *Vierge au pied de la Croix*. Quoiqu'il eût un peu oublié sa mère, ce fut cette tendre et suave figure qui vint d'elle-même s'animer sur la toile. Cette figure une fois retrouvée, Frédéric sentit qu'il n'était pas tout à fait seul, que par la volonté du ciel sa mère venait veiller sur lui et lui dire d'espérer. Vous pensez qu'il se garda bien de se séparer de ce tableau; il le

caressa de tout son amour et de tout son talent; il le suspendit au-dessus de sa couche solitaire et pieuse; il refusa, sur l'instance d'un ami, de le laisser partir. Jusque-là tout allait bien : le travail était son refuge et sa vie, son espoir et sa joie. Il se levait de bonne heure, comme l'oiseau chanteur, comme l'ouvrier laborieux; il déjeunait dans son atelier, se délassant par quelque lecture plus souvent frivole que solide. Sur le soir il allait dîner, ou à peu près, avec quelques étudiants; après dîner il se promenait dans Paris pour étudier encore, cherchant partout des yeux quelque noble et belle tête digne de figurer dans sa galerie. Quand le pinceau était rebelle, il allait au Louvre s'extasier devant quelque splendide page de Rubens, son vrai maître.

En 1837, au mois d'avril, par une fraîche et souriante matinée, Frédéric peignait une *Madeleine au désert*. Pendant qu'il peint, traçons nous-même son portrait : une figure de vingt ans, d'un profil pur, des cheveux brunissants, des yeux bleus qui rêvent, une bouche timide encore, quoique relevée d'une fine moustache, des joues un peu colorées, mais qui pâliront bientôt, taille svelte, pied léger, main de femme, voilà Frédéric. Si j'avais à peindre son esprit, je n'oublierais pas de l'affubler de tous les travers de notre temps.

Il avait ce jour-là pour modèle de sa *Madeleine* une jeune fille blonde qui promettait, par sa physionomie, de se faire beaucoup pardonner, mais qui n'en était pas encore au repentir. Tout en s'élevant au ciel, ses yeux pétillants de tous les feux de la volupté semblaient regretter les joies de la terre. En un mot, c'était Madeleine pécheresse et non Madeleine repentante.

Frédéric, ayant déposé sa palette pour contempler son œuvre à divers points de vue, secoua la tête avec chagrin : « Ce n'est point là Madeleine au désert, dit-il en prenant son chapeau. — Où allez-vous? lui demanda son modèle. — La séance est levée; renouez vos cheveux, je vais chercher une autre Madeleine. » Disant ces mots, Frédéric sortit gravement. Il traversa le Luxembourg et descendit la rue de Tournon; comme il passait devant la maison toute ridée et tout édentée d'une devineresse célèbre, mademoiselle Lenormand, Frédéric s'arrêta émerveillé devant une jolie femme qui

descendait d'un fiacre, en toilette extravagante. Ne voyant que sa figure, il s'écria : « Voilà ma Madeleine! » Et, sans trop savoir ce qu'il faisait, il la suivit jusqu'à l'escalier de la prophétesse. Revenant un peu de son enthousiasme, il voulut, au bas de l'escalier, rebrousser chemin ; mais, cette femme s'étant retournée je ne sais pourquoi, il ne put résister à l'attrait de la voir quelques instants de plus. Il entra donc à la suite de la dame et alla s'asseoir en face d'elle dans le salon d'attente. Pendant qu'elle regardait avec une curiosité inquiète l'ameublement fantasque de la vieille sibylle, il étudiait avec les yeux du peintre toutes les lignes et tous les tons de cette belle figure un peu dévastée par les veilles, les passions et le chagrin. Cette femme finit par s'impatienter du regard obstiné de Frédéric : elle détourna la tête; mais, sous prétexte de voir un paysage, il se leva et alla se placer plus près d'elle. L'inconnue lui demanda alors sans façon ce qu'il prétendait faire. Il répondit en s'inclinant : « Je vous ai suivie sans le vouloir. — Que voulez-vous dire? »

Et la dame regarda Frédéric des pieds à la tête pour savoir à qui elle avait affaire. « Je veux dire, madame, que votre figure m'a frappé; je suis peintre, je cherchais partout une tête de sainte... ne vous offensez pas, c'est sainte Marie Madeleine que je veux peindre... Si vous voulez que je fasse un chef-d'œuvre, vous n'avez qu'à venir à mon atelier. — Me feriez-vous mon portrait? — Vingt fois; je ne me lasserais pas de reproduire ce chef-d'œuvre de la création. »

Tout en parlant, la dame avait pénétré avec ses yeux de lynx dans l'âme de Frédéric, elle y avait découvert je ne sais quoi de noble et de grand qui la séduisait, elle n'avait pu se défendre d'un certain entraînement vers lui. « Écoutez, lui dit-elle avec un joli jeu de physionomie, je vais demander à la devineresse si je puis sans danger aller dans votre atelier. »

A cet instant une grande dame un peu fanée sortit du cabinet mystérieux; la devineresse apparut sur le seuil et fit signe d'entrer à la nouvelle venue. Frédéric était si enivré de son aventure, qu'il ne prit pas garde à la sibylle. La porte se referma; il demeura seul très-agité, jetant çà et là un coup d'œil distrait sur les tableaux et les gravures où l'araignée se promenait et filait sa toile.

Au bout d'un quart d'heure la jeune dame sortit. « Eh bien? » lui demanda Frédéric d'un air suppliant.

Elle prit son bras sans façon. « Eh bien! lui répondit-elle avec un sourire forcé, allons à votre atelier. »

La dame se nommait Lydia ce jour-là. Son histoire est connue, car ces dames ont toutes la même histoire. Sous les poëtes mythologiques on l'eût surnommée la Sirène, sous les poëtes romantiques on l'eût surnommée la Lionne ou la Panthère; le nom n'y fait rien. Elle habitait la rue Notre-Dame-des-Lorettes; elle ne figurait pas mal dans les chœurs de l'Opéra, mais elle jouait beaucoup mieux son rôle sur le théâtre du monde. Ce qu'elle étudiait le plus était son calendrier pour se rappeler les mille noms dont elle s'affublait, les mille noms de ses amants, les mille rendez-vous qu'elle accordait. Son origine, son avenir, vous le savez. On ne les voit pas venir, on ne les voit pas s'en aller; elles apparaissent et disparaissent sans avertir personne. J'en connais qui aboutissent à la dévotion; celles-ci ont imité les bateliers, qui abordent au rivage tout en lui tournant le dos. Sa figure était faite par l'amour et embellie par le diable. Quoiqu'elle vécût dans le péché, avec le péché et par le péché, il restait à ses traits je ne sais quoi de noble et d'élevé qui avait séduit Frédéric. A coup sûr, plus qu'une autre de sa famille elle pouvait inspirer un peintre pour une Madeleine repentante.

Frédéric et Lydia allèrent tout droit à l'atelier, Frédéric heureux d'une si belle découverte, Lydia curieuse de voir si le jeune peintre possédait autre chose que ses pinceaux et sa palette. En moins d'une heure elle compta sur ses doigts toutes les ressources de Frédéric, car il était confiant comme la jeunesse, il répondit à tout. « A merveille, dit Lydia, celui-là pourra fournir à mes dépenses pendant la saison. »

Et, tout en mettant en jeu ses artifices, elle posa en Madeleine repentante. « Faut-il que je pleure? demanda-t-elle à Frédéric. — Quoi! dit-il tout enchanté, vous pousseriez si loin l'amour de l'art? — Croyez-vous donc que je ne connaisse pas les larmes de Madeleine? »

Lydia prit un crucifix d'ivoire et leva les yeux au ciel. Frédéric

se mit à l'œuvre. Se tournant vers Lydia, il fut surpris de voir briller deux larmes dans ses yeux bleus. « Ah! madame, dit-il avec enthousiasme, ces larmes-là ne seront pas perdues. »

Il retoucha les yeux de sa Madeleine, il y suspendit les pleurs de Lydia. Mais tout à coup, jetant son pinceau, il tomba aux pieds de la comédienne.

Le lendemain, l'atelier ne fut point ouvert; le surlendemain, Frédéric y vint un instant; mais à peine s'il prit le temps de regarder sa Madeleine. Comme il entrait dans sa chambre à coucher, il fut frappé plus que jamais de l'expression tendre et inquiète du portrait de sa mère. « C'est vrai, dit-il, saisi d'une émotion confuse; je n'étais pas là cette nuit, — ni l'autre. » Mais le démon du mal ne lui laissa pas le temps de réfléchir : il ferma la porte et ne vit plus que l'image attrayante de Lydia.

III.

LES FOLLES AMOURS.

Vous raconterai-je mot à mot tout le chapitre de ses folles amours, toutes les coquetteries de Lydia et toutes les faiblesses de Frédéric? Pénétrerai-je dans le labyrinthe sans poétiques visions où s'égare plus que jamais la jeunesse dorée de notre temps, ce labyrinthe de la passion sans âme, du désenchantement et du désespoir? Vous montrerai-je à la pâle lumière de la vérité la galerie de ces belles aventurières qui ravagent tant de nobles cœurs, qui flétrissent tant de nobles esprits! Ne criez pas trop à la moralité; j'ai assisté plus d'une fois à ce douloureux spectacle d'un avenir doré qui se perdait sans retour dans cet abîme sans fond. Lydia puisa à pleines mains dans la bourse et dans le cœur de Frédéric; elle dissipa en peu de temps ses ressources et ses fraîches espérances. Il découvrit trop tard qu'il était la proie du démon, ou, qui mieux est, d'une courtisane. Il voulut revenir sur ses pas; mais retrouvera-t-il son ardeur pour le travail, ses caressantes illusions, sa petite fortune, fruit des veilles de son père? C'en était fait de lui; la fumée du plaisir lui cacha bientôt la fumée de la gloire. « Autant l'une

que l'autre, » lui disait Lydia. De plus en plus égaré dans un monde éperdu, il ne voyait plus que par le prisme de l'ivresse; une longue nuit s'étendait sur son âme.

Toutes les semaines il vendait un coupon de rentes, s'imaginant, dans son insouciance ou son découragement, qu'un homme de talent n'était jamais ruiné. Dans les premiers temps, il comptait un peu, se rappelant les pieuses économies de sa mère; mais il finissait par ne plus compter. Lydia savait mieux que lui l'état de sa petite fortune. Elle lui en donna bientôt la preuve en se brouillant avec lui sans raison apparente; elle prépara une scène de jalousie. Comme il ne l'aimait plus depuis longtemps, il se brouilla de bon cœur. C'était une bonne fortune; il allait reprendre sa liberté. Il rentra chez lui le cœur plus gai que de coutume. « C'est étonnant, disait-il en revoyant sa palette avec un charme inconnu; c'est étonnant que Lydia ait songé à se brouiller avec moi : que me manque-t-il? Je suis beau, j'ai les airs d'un grand seigneur, j'ai plus d'esprit qu'il n'en faut, je suis généreux comme un fils de famille, on peut dire que je jette avec grâce l'argent par la fenêtre... » A ces derniers mots, Frédéric pâlit et secoua la tête. « Voyons! » dit-il. Il fit l'inventaire de ses papiers et de sa fortune, Lydia avait compté juste : il ne restait que mille francs à Frédéric. « Je comprends, dit-il avec colère, je comprends pourquoi elle s'est brouillée avec moi! »

Il rentra dans l'atelier avec la résolution de reprendre son œuvre où il l'avait laissée, de ressaisir avec ardeur tous les lambeaux éparpillés de son talent. Durant deux jours, il travailla sans reprendre haleine, mais il était un peu tard pour revenir dans le beau chemin si verdoyant qu'il avait quitté sans presque retourner la tête; le désœuvrement l'avait envahi; la religion de l'art était éteinte en son âme; la soif de la renommée ne passait plus sur ses lèvres flétries. Son ardeur ne fut que passagère. Le troisième jour, il alla retrouver ses amis; après souper, il prit une autre maîtresse, une digne compagne de Lydia, qui ne fut pas longtemps à dévorer le millier de francs que Lydia avait dédaigné en disant : « Va te ruiner avec une autre. » Après Lydia, il avait pu relever encore son front abattu; après Olympe, tout espoir était perdu. Il se laissa

aller aux mille extravagances de l'orgie du cœur; il suivit tête baissée, sans honte et sans regrets, l'ornière fatale qui se creusait au bal de l'Opéra pour aboutir à Clichy. « Tu n'es qu'à moitié ruiné, lui dit Olympe le jour où il jeta son dernier écu chez une marchande à la toilette, tu n'es qu'à moitié ruiné; n'as-tu pas la ressource des dettes? Avec ta bonne mine, il y a là de quoi vivre un an. » Frédéric, sans guide et sans frein sur cette mer orageuse, se laissa aller à tous les mauvais vents. « Qu'importe? disait-il dans son insouciance, je ne crains pas le naufrage : la peinture ne sera-t-elle pas toujours une planche de salut? »

Quand il se fut raisonnablement endetté, Olympe se brouilla avec lui je ne sais comment. Frédéric ne prit point le temps de s'arrêter pour regarder la vie en face : il s'égara de plus en plus. Bientôt on saisit ses meubles et on les vendit à l'encan; bientôt il fut poursuivi à chaque coin de rue par un créancier. Il ne lui resta rien de tout le mobilier qu'avait béni sa mère. On lui laissa son chevalet, sa palette, ses pinceaux, le portrait de sa mère, sa fatale *Madeleine* toujours inachevée et quelques toiles barbouillées à peine. Il loua un autre atelier, ou plutôt un coin de grenier mal éclairé par deux lucarnes, près de Sainte-Geneviève. Il espérait sortir bientôt de ce mauvais pas; il disait pour se consoler que la pauvreté est la meilleure compagne du génie. Cette maxime n'était plus vraie pour lui, pour lui qui avait perdu la religion de l'art, l'enthousiasme de la jeunesse, les prismes de l'illusion. Autrefois la pauvreté aurait eu pour lui, comme pour les nobles esprits qui se dévouent au martyre de l'art, des sourires encourageants; mais, à cette heure, la pauvreté devait apparaître à ses yeux sans masque et sans déguisement, dans sa pâleur de mort, avec ses guenilles qui sentent le linceul. Il voulut la fuir par l'ivresse; il créa mille paradoxes pour s'étourdir encore; mais la nuit il rentrait chez lui; en franchissant le seuil désolé de la porte, il entendait une voix terrible qui lui demandait compte de son temps; dans l'âtre nu, la pauvreté lui apparaissait grelottante et affamée; enfin sa mère lui souriait toujours d'un sourire angélique, sourire doux et terrible. Une nuit, se trouvant indigne de ce sourire, il saisit le portrait, le baisa en pleurant et s'écria : « Non! ma mère! non, tu ne sais pas

quelle route impie j'ai traversée; non, non, je n'ose plus dormir sous ton regard. Adieu! »

Il retourna le portrait.

Il faut le dire à sa louange, il ne put résister à tant d'ignominie. Il tenta de se faire une ressource de la peinture, mais il avait perdu son talent : sa main tremblait; le pinceau, naguère si docile, était devenu rebelle; la palette où il trouvait la création n'était plus qu'un triste chaos; son front, qui avait renfermé mille et mille images adorables, ne renfermait plus qu'un désert aride. Il voulut cependant achever sa *Madeleine;* comme il n'avait ni foi ni amour, il gâta en quelques coups de pinceau l'expression divine qu'il avait trouvée autrefois. « C'est fini, dit-il en rejetant son pinceau, je ne suis qu'un barbouilleur. » Il fut pris d'une colère sauvage, il renversa son chevalet et piétina la toile. « Oui, reprit-il, je ne suis qu'un corps sans âme, un cœur sans passion : tout est fini pour moi. » Il voulut mourir. « Mais comment mourir? Et puis, pourquoi ne pas subir la lutte au moment terrible? Il faut des soldats au pays, je serai soldat. Dieu me fera la grâce de bien mourir. » Tout en disant cela, il se mit à la lucarne de son triste refuge. En face de cette lucarne, on bâtissait une maison; une douzaine de maçons, éparpillés sur les murs, manœuvraient avec ardeur. Toutes ces figures plébéiennes étaient animées d'une franche gaieté; les uns chantaient, les autres devisaient, tous sans perdre de temps. L'équerre, le compas, le ciseau, s'agitaient sans cesse dans ces mains laborieuses. Frédéric fut ému jusqu'au cœur par ce tableau du travail; il comprit que la vie était là, que le travail était pour moitié dans le bonheur, que le pain du travail était le seul béni de Dieu. « Je ne serai pas soldat, dit-il, je serai peintre d'enseignes; puisque je suis indigne d'être un artiste, je serai un ouvrier. » Il tint bon dans cette résolution; il ramassa ses hardes et ses pinceaux, déposa le portrait de sa mère à la garde d'un marchand de tableaux qui lui avait acheté quelques esquisses de son bon temps; enfin il partit de Paris sans savoir où il allait, n'ayant gardé sur lui qu'une douzaine de francs. Vous croyez peut-être qu'il est sauvé, que les beaux sentiments vont refleurir en lui, que le peintre d'enseignes va retrouver peu à peu son talent d'artiste? Non, Dieu est

plus rebelle à ceux qui ont dégradé son œuvre; il veut que celui qui gaspille les fleurs ne recueille que des fruits amers.

IV.

LES PERVENCHES.

Frédéric arriva à Rouen, le bâton à la main, un soir d'octobre 1843; il se présenta chez un peintre en bâtiment qu'un compagnon de voyage lui avait indiqué. Cet homme n'y étant pas, il entra dans un cabaret, espérant y trouver sur sa bonne mine le souper et le gîte. La maîtresse du lieu, veuve depuis peu, n'étant pas habituée à héberger un buveur d'aussi belles manières que Frédéric, l'accueillit avec bonne grâce. Ce que voyant, il lui conta tout simplement qu'il était peintre d'enseignes à Paris. « Eh bien! dit la cabaretière, peignez-nous quelque enseigne de votre façon. Ma sœur est sage-femme, pourquoi ne lui feriez-vous pas un tableau? Moi-même, si j'osais vous prier, je vous dirais de me peindre quelques grappes de beau raisin sur les murs du cabaret. — Comptez sur moi, » dit Frédéric en se versant à boire.

Le lendemain, dès sept heures, il peignait sur le mur du cabaret. Plaignez-le : il n'avait eu du courage qu'à demi; il ne s'était résigné à son métier qu'après avoir bu une pinte de cidre, dont les vapeurs lui cachaient le passé, le présent et l'avenir. La cabaretière le suivait des yeux, tout émerveillée du talent d'un homme à demi ivre.

Nous ne l'étudierons pas jour par jour dans cette phase de sa vie. Il prit pied chez la cabaretière. Cette femme vanta si bien partout et toujours son peintre d'enseignes, que des commandes vinrent en grand nombre, d'autant plus vite qu'on s'imaginait que Frédéric ne séjournerait pas longtemps dans la ville. Il travaillait la moitié du temps, n'oubliant pas de s'enivrer un peu avant de se mettre à l'œuvre. Il s'était d'abord enivré par raison, il s'enivra bientôt par habitude, soit pour oublier les chagrins, comme dit la chanson, soit pour retrouver des rêves, comme Hoffmann. Il devint le plus grand buveur du cabaret; la cabaretière avait beau lui prêcher la sagesse, il buvait à lui seul plus que tous les chalands du voisinage.

La cabaretière, qui était bien payée, finit par prendre son parti; d'ailleurs, à en croire les commères de la rue, Frédéric était de taille à ne pas l'écouter; si elle était la maîtresse du cabaret, il en était le maître.

Frédéric devint si célèbre à Rouen, que le petit cabaret était sans cesse visité par les étrangers. Le pauvre peintre d'enseignes comprit bientôt qu'il était en spectacle; il n'avait point encore assez de cynisme pour braver les regards curieux. Il parla de partir. La cabaretière lui prouva qu'elle avait cent écus à lui. Il reprit le chemin de Paris. C'est la bonne ville, la seule ville où le malheur puisse vivre solitaire et caché, c'est l'abri discret de toutes les âmes qui veulent souffrir en silence. Frédéric craignit pourtant d'y être reconnu; il n'osa, à son arrivée, se hasarder ni du côté de l'Opéra, ni du côté du Luxembourg. Il se logea dans le Marais, au-dessus d'un cabaret. Où plaça-t-il son argent? Vous le devinez, chez tous les marchands de vin du voisinage, les priant d'étendre de proche en proche sa renommée de peintre d'enseignes.

L'ouvrage se fit attendre, la misère la plus sombre ressaisit Frédéric aux approches de l'hiver; perdant ses dernières forces morales, il ne voulut pas lutter plus longtemps : il résolut de se laisser mourir de faim. Un entrepreneur vint à temps lui commander les décorations d'un petit théâtre. Il se remit au travail et à l'ivresse. L'entrepreneur, content de sa touche franche et agile, le paya assez bien et chercha à l'encourager par l'espérance d'un plus grand travail. Cet homme avait démêlé à travers les fumées du vin le talent de Frédéric : loin de le traiter comme un ouvrier travaillant sous ses ordres, il avait pour lui le respect dû à une intelligence que le malheur a frappée. Frédéric d'ailleurs conservait, jusque dans l'orgie la plus triste, une fierté native qui étonnait tout le monde; il voulait bien tomber aussi bas que possible, mais il ne voulait pas être insulté par d'autres que par lui. Malgré la bonne volonté de l'entrepreneur, Frédéric, qui aimait par-dessus tout la paresse, le cabaret et la liberté, se brouilla avec lui. Il retomba dans sa misère et dans son ignominie; jusque-là il était descendu bien bas, alors il descendit sur le degré fatal qui conduit de la débauche au crime. Depuis son retour à Paris, il entendait tous les

jours bruire à ses oreilles de si étranges maximes, qu'il commençait à ne plus distinguer le bien d'avec le mal. Dieu sembla prendre en pitié ce profanateur de la création. Dieu permit que l'amour, la cause de la chute, fût aussi le sauveur.

On vint un matin chercher Frédéric pour retoucher une enseigne. En montant à l'échelle, ivre comme de coutume, il remarqua à une fenêtre de l'entresol un profil d'une pureté ravissante. Il monta sans s'arrêter, mais, en moins d'un quart d'heure, vingt fois il pencha la tête pour revoir ce profil d'ange. Il échappa bien vite aux fumées de l'ivresse, et par vieille habitude, il rajusta son costume qui était en grand désordre. La jeune fille qu'il voyait de profil était une belle créature bénie du ciel, qui nourrissait du fruit de son travail une mère aveugle et de très-jeunes sœurs; elle gravait de la musique, coloriait des estampes et faisait de la tapisserie, selon les commandes. Elle avait vingt-deux ans à peine; depuis longtemps déjà elle était la providence de sa famille. Frédéric devina, en la voyant travailler avec une ardeur pieuse et gaie, qu'elle accomplissait une bonne œuvre. Elle gravait alors de la musique. Une fraîche et gracieuse figure de sœur se penchait sur son épaule; deux autres sœurs plus petites jouaient à ses pieds; sa mère semblait se recueillir, les yeux tournés vers la lumière. Ce joli tableau était encore animé par quelques pots de verveine et de pervenche qui s'épanouissaient sur la fenêtre. Frédéric, qui n'avait jamais vu un si doux, si simple, si calme intérieur, fut ému, soupira et leva les yeux au ciel.

La jeune ouvrière s'étant mise à chanter, sa voix vint résonner dans le cœur du peintre d'enseignes comme un pur écho de ses dix-huit ans. Elle chantait pour la musique plutôt que pour la chanson; tout en l'écoutant, Frédéric avait interrompu son barbouillage. Il finit par descendre de l'échelle ému jusqu'aux larmes, surpris des battements de son cœur; — son cœur qui, depuis dix ans, n'avait presque jamais battu! Il était trop habitué au cabaret pour n'en pas prendre encore le chemin; il alla s'établir dans un coin pour caresser tout à loisir l'image de la jeune fille. Le cabaretier lui apporta du vin et une pipe. « Ce n'est pas cela, dit Frédéric avec dégoût. Qu'on aille me chercher du papier et des crayons. »

Le cabaretier obéit. En attendant, Frédéric, sans qu'il s'en doutât, se versa à boire et alluma sa pipe. Quand il eut sous les yeux ce qu'il avait demandé, il jeta sa pipe et son verre. Il fut bientôt à l'œuvre ; un sourire d'amour passa sur ses lèvres flétries quand il vit reparaître sur le papier l'angélique profil. « C'est étrange, dit-il avec amertume, je sais encore dessiner. » Il représenta la jeune fille comme il l'avait vue, devant la fenêtre fleurie, penchée sur une planche de musique; il indiqua en quelques traits les accessoires du tableau. Il parvint en moins d'une heure à saisir le caractère de la figure, cette douceur si tendre, si gaie et si sereine, cette grâce naturelle et simple, ce charme ineffable que la paix du cœur répandait dans le regard.

« C'est bien touché, » dit un buveur penché au-dessus de Frédéric. Le peintre retourna aussitôt son dessin.

« Qu'est-ce que cela te fait? dit-il à l'ivrogne; va-t'en boire. »

Il retoucha le portrait à la sanguine, y répandit des ombres légères, enfin y donna le dernier coup, après quoi il sortit. La nuit tombait, il jugea qu'il ne trouverait plus la jeune ouvrière à la fenêtre; cependant il retourna dans la rue Saint-Louis. Il aperçut de loin Gabrielle penchée à la fenêtre. Il passa en rougissant, sans oser lever la tête.

Le lendemain, il fut de bonne heure sur son échelle. Il vit le soleil levant dorer les toits d'alentour; il vit arriver à son travail la douce Gabrielle, qui chantait comme l'alouette matinale. Elle était plus jolie encore que la veille. Une robe de basin blanc, d'une grande fraîcheur, dessinait les contours de son corsage. Quoiqu'elle eût peu de temps à elle, ne croyez pas qu'elle négligeât sa belle chevelure. Elle passait une demi-heure chaque matin à la peigner et à la tresser. Sa seule coquetterie, coquetterie permise par Dieu même, était de changer souvent sa manière de se coiffer. Ce jour-là, quand elle eut gravé sans relâche pendant près d'une heure, elle leva les yeux, et, voyant ses pervenches toujours fraîches et toujours en fleur comme son âme, elle vint à la fenêtre, un pot chinois à la main, pour les arroser. Elle compta avec une joie enfantine les fleurs qui allaient éclore. Près de se retirer, elle passa les deux mains dans le feuillage odorant de la verveine. Frédéric, la

voyant seule, voulait à toute force lui parler; mais comment oser lui parler? que lui dire? pourquoi troubler tant d'innocence et tant de candeur? Peut-être elle n'a jamais entendu de si près la voix d'un homme. Et lui, Frédéric, était-il encore un homme? Toutes ces idées passaient dans son esprit, glaçaient son cœur et coupaient la parole sur ses lèvres.

Enfin, d'une voix étouffée par un soupir, il lui dit : « Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter ce dessin pour une pervenche que je cueillerai sur votre fenêtre. »

Gabrielle eut peur et leva les yeux; la figure de Frédéric n'avait rien de très-rassurant; néanmoins, son air suppliant et sa pâleur plaidèrent pour lui. « C'est le peintre d'enseignes, » murmura-t-elle entre ses dents. Elle trouva très-simple de laisser cueillir une pervenche; c'était la première fois qu'on daignait s'occuper de son jardin. Pendant qu'elle réfléchissait, Frédéric avait déroulé le dessin. « Mon Dieu! dit-elle frappée de voir son image comme si elle se fût trouvée devant une glace éloignée. C'est pour moi? reprit-elle avec une joie enfantine. — Oui, dit Frédéric un peu enhardi. — Mais, monsieur... » Elle rougit et laissa tomber le portrait sur la verveine. « Ne craignez rien, je vous ai vue, je vous ai trouvée belle; je sais que les jeunes filles aiment les miroirs; mais voilà que, tout en vous dessinant trait pour trait, j'ai senti que mon cœur allait plus vite que ma main. Pardonnez-moi, je ne sais pas ce que je dis; laissez-moi cueillir une de vos pervenches, et tout sera fini. »

Gabrielle était troublée au plus haut point; ces paroles bizarres, dites par un ouvrier mal vêtu et de mauvaise mine, tombaient dans son oreille comme les mots d'une langue étrangère; elle voyait bien que Frédéric l'aimait, et cet amour répandait un grand effroi dans son cœur. Cependant elle reprit bientôt le calme de son innocence. Elle cueillit elle-même une pervenche pour Frédéric. « Tenez, monsieur; mais je ne veux pas garder votre dessin. — Ah! si vous saviez avec quel respect et quelle adoration je l'ai fait? Nous ne nous reverrons pas; pourquoi ne pas garder chacun un souvenir de cette fraîche matinée?

Disant cela, Frédéric prit la pervenche entre ses lèvres. « Eh

bien! oui, dit Gabrielle en rentrant dans la chambre, je dirai tout à ma mère. Adieu! — Adieu! »

Frédéric ne voulut point achever de retoucher l'enseigne : « Non, non, dit il en s'éloignant, je ne suis plus un peintre d'enseignes! »

Il alla trouver le buveur qui la veille avait applaudi à son dessin; il lui offrit de crayonner son portrait moyennant deux écus. A ce prix, il trouva des chalands sans nombre. Quelques jours de travail se passèrent ainsi. Frédéric n'était presque pas changé en apparence; il avait toujours un cabaret pour atelier; c'était là que posaient les chalands, entre deux bouteilles de vin. Mais quoiqu'il s'enivrât encore, un regard intelligent pouvait déjà remarquer les premiers indices d'une métamorphose. Frédéric avait retrouvé l'ardeur d'un homme qui poursuit un but; un éclair de noble gaieté passait çà et là sur sa figure; on pouvait deviner, en voyant son front, qu'une pensée active était revenue s'y fixer.

Après avoir fait une vingtaine de portraits, il s'habilla avec une certaine recherche. Gabrielle le vit passer un soir. La noble fille, depuis un mois qu'elle avait cueilli une pervenche pour Frédéric, pensait souvent à lui; elle ne l'avait pas revu, mais plus d'une fois, durant les heures de travail, le souvenir de cette figure pâle et flétrie était venu la distraire. Elle plaignait Frédéric sans savoir s'il était à plaindre. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait se défendre d'un élan généreux de sympathie. Le soir qu'il passa sous sa fenêtre, elle laissa tomber sur lui un tendre sourire de sœur. Frédéric s'éloigna avec une nouvelle vie dans l'âme; sous les ruines, un rayon et un souffle du printemps ravivaient quelque touffe d'herbe odorante, quelque fleurette épanouie.

Tous les soirs, sans se l'avouer, Gabrielle cherchait à découvrir Frédéric parmi les passants, mais il ne passa plus.

Un matin, un ouvrier lui remit cette lettre, qu'elle lut tout haut devant sa mère :

« Je vous écris en tremblant, Gabrielle; je n'oserais le faire si la mort n'était là près de moi pour m'encourager et pour m'enhardir. Avez-vous oublié le peintre d'enseignes, celui qui crayonna votre adorable figure avec tant de bonheur inespéré? Le pauvre diable est à sa dernière heure; le voilà qui achève son chemin, son triste,

triste chemin! Le croiriez-vous? vous m'avez sauvé! J'étais dans la fosse aux lions comme Daniel; les lions ce sont les passions immondes qui se disputent le cœur; vous avez été l'ange envoyé de Dieu. Je ne suis plus dans la fosse où depuis onze ans je m'enfonçais de plus en plus; mais, hélas! je sens encore les morsures des lions. La mort, qui détruit tout, peut aussi tout réparer. « Bien mourir, » disaient les anciens. Bien mourir, c'est le plus grand acte de la vie. Je voulais vivre encore, vivre avec votre souvenir, sinon avec vous-même; mais les morsures étaient mortelles. J'ai voulu me remettre au travail; il ne me restait qu'une étincelle de feu, elle s'est évanouie à la première heure d'enthousiasme. Pourtant qu'il m'eût été doux d'avoir le temps et la force de me relever jusqu'à vous, de fouler d'un pied victorieux les guenilles de mon âme! Dieu ne m'a pas permis cette joie! Que la volonté de Dieu soit faite! Loin de me plaindre du ciel, je le bénis à genoux; je vous bénis, vous qui avez délivré mon cœur des malédictions. Je me laisse aller à une folle exaltation, je ne suis pas fou pourtant, mais la lumière qui me fut longtemps cachée m'éblouit. Savez-vous quel est mon dernier rêve? écoutez-moi. Je m'imagine que vous allez venir répandre un parfum de grâce, de paix et d'innocence à mon lit de mort. Si vous veniez, ne serais-je point déjà dans le ciel? Mais vous ne viendrez pas, vous auriez trop peur; cependant ce serait une bonne œuvre agréable à Dieu.

» FRÉDÉRIC LEROY.

» Rue Charlot, maison du marchand de vin. »

Gabrielle relut cette lettre pour la comprendre un peu.

« Irai-je? demanda-t-elle à sa mère, qui savait l'histoire du portrait et de la pervenche. — Si c'est une bonne œuvre, si ton cœur te dit d'y aller, va, ma fille. »

Gabrielle partit à l'instant avec sa jeune sœur. Elle trouva Frédéric au-dessus d'un cabaret, dans une petite chambre de l'aspect le plus misérable.

« Quoi! vous êtes venue? » dit-il en la voyant entrer. Elle fut effrayée de sa pâleur lugubre, elle ne répondit pas. « Si vous saviez, reprit-il, comme mon cœur est heureux! » Frédéric faillit succomber à cette émotion. « Vous ne mourrez pas! dit tout à coup

Gabrielle ; vous ne mourrez pas ! — Je suis condamné, non pas par les médecins, qui se trompent toujours, mais par Dieu, qui ne se trompe jamais. D'ailleurs, pourquoi vivre ? — Pourquoi vivre ? reprit-elle en baissant la tête et d'une voix affaiblie, parce que je vous aime. »

A ce mot inespéré, Frédéric se souleva sur son grabat, saisit la main de Gabrielle et y appuya ses lèvres déjà glacées. « Hélas ! dit-il tristement, je pourrais vivre que je ne voudrais pas de votre amour ; je n'en serais jamais digne. Gardez votre amour pour quelque jeune cœur pur et dévoué, pour celui qui vous embellira de ses fraîches espérances. Pourtant, si vous m'aimiez, ne retrouverais-je pas encore quelque rayon de ma jeunesse dévastée ? L'âme est comme le ciel : les nuages peuvent l'obscurcir, mais non l'atteindre ; qu'il vienne un beau jour après de sombres hivers, l'âme reparaît dans toute sa pureté. Tenez, Gabrielle (permettez ce doux nom à mes lèvres), depuis que vous êtes là, je me sens jeune comme autrefois ; il me semble que j'échappe à un mauvais rêve et à une mauvaise nuit. »

Frédéric, que cette secousse de joie avait épuisé, retomba sur l'oreiller presque évanoui ; à peine s'il lui restait la force d'ouvrir un peu les yeux. A cet instant, un ivrogne de ses amis, qui remplissait assez bien l'office de garde-malade, entra avec un crucifix dans les mains. « Figurez-vous, dit cet ivrogne à la jeune fille, figurez-vous qu'il veut se confesser. Il a bien changé depuis quelques jours. Je l'ai connu dans un temps où il n'eût voulu pour tout confesseur qu'un broc de vin. — Du vin ! du vin ! dit Frédéric dans le délire ; qu'on m'apporte du vin et la cabaretière ! — Gabrielle ! Gabrielle ! »

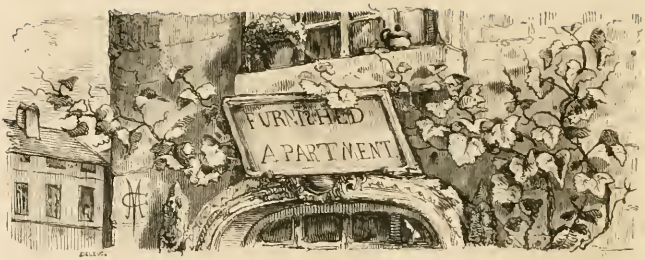
La jeune fille eut peur et voulut s'éloigner ; déjà sa petite sœur était dans l'escalier ; mais, entendant encore prononcer son nom, Gabrielle demeura. « Me voilà, dit-elle. — Vous avez bien fait de venir, reprit Frédéric ; tout est fini, adieu ; je m'en vais avec votre pervenche. » Et Frédéric se mit à chanter, d'une voix lente et plaintive, un refrain naïf où il disait que son âme allait s'envoler avec la pervenche cueillie par Gabrielle. « Aussitôt qu'il bat la campagne, dit le compagnon du cabaret, il se met à chanter cela. Un

si franc buveur chanter une pareille litanie! Ah! si vous saviez comme il buvait bien! »

Gabrielle partit en essuyant ses larmes. En arrivant chez sa mère, elle effeuilla en signe de deuil toutes ses fraîches pervenches.

Frédéric ne mourut pas; on le conduisit à la Pitié, où il demeura tout l'été et tout l'automne. Quand il revint au monde, comme il me disait lui-même, il courut sous la fenêtre enchantée où il avait, pour la dernière fois, senti battre son cœur. La fenêtre, si vivante au printemps par les fraîches figures encadrées de fleurs, était fermée et déserte. Où était allée Gabrielle? Depuis trois ans il la cherche partout, parmi celles qui vivent et parmi celles qui sont mortes.

— Si je la retrouve, m'a-t-il dit avec enthousiasme, je redeviendrai un peintre; si je ne la retrouve pas, je resterai peintre d'enseignes. Avec elle, je pourrais vivre entre deux rêves; sans elle, je ne puis vivre qu'entre deux vins.



XXVII.

LA CLEF.

Nous devisions ce matin avec ma voisine à travers le feuillage qui nous masque de plus en plus — et nous éloigne de moins en moins — de choses et d'autres, de ceci et de cela, — de tout, comme il arrive quand on n'a rien à dire. Nous vînmes à parler de l'habitude prise par « quelques-unes de ces dames » de donner à leur amant la clef de leur logis. On appelle cela un passe-partout — et même un passe pour tous. — Quand on se brouille, on brouille la serrure. Elle m'a raconté cette histoire d'une clef dont elle connaît le héros. — C'est le musicien de son cercle amoureux.

Il y a deux ans, le premier dimanche du mois de mai, Arezzo, tristement penché à la fenêtre d'un vieil hôtel du quai Malaquais, rêvait au ciel clair du Pausilippe en regardant le ciel nébuleux de la Seine quand on sonna doucement à sa porte. Il tressaillit et murmura : — C'est à coup sûr la main d'une femme.

Arezzo était un jeune musicien fraîchement débarqué de Naples à Paris en poursuivant la fortune. Il savait chanter comme un Italien qui ne sait pas chanter, et joignait à cela une pâle et mélancolique figure couronnée de cheveux bruns et doucement éclairée

par de beaux yeux bleu-de-mer. « Ces yeux-là feront leur chemin, » avait souvent dit sa marraine. Et, en effet, ils avaient été fort loin déjà dans certains cœurs napolitains. A Paris, comme à Naples, il y eut des cœurs qui s'ouvrirent à ses regards. Le premier, il faut bien le dire, fut tout simplement celui de sa voisine dans l'hôtel, une belle paysanne de Villers-Cotterets qui cherchait aussi fortune à Paris.

Cependant Arezzo, émerveillé du coup de sonnette, — c'était la première visite qui s'annonçât depuis trois semaines, — s'empressa d'aller ouvrir la porte, après avoir toutefois pris le temps de se mirer un peu et de pousser sous le rideau de l'alcôve une pantoufle égarée. — Ce n'était que son ancienne voisine, qu'il n'avait pas vue depuis quelques jours. — Monsieur Arezzo, lui dit-elle en minaudant un peu, voulez-vous donner des leçons de piano? Je suis devenue femme de chambre d'une Anglaise, qui demande un maître de musique pour sa fille. J'ai parlé de vous, on vous attend. Viendrez-vous? Venez donc?

Et Lisa caressait de la main une petite croix de jais qu'Arezzo lui avait donnée pendant leur voisinage, et un peu à cause de leur voisinage.

Le lendemain, dans l'après-midi, le musicien dépensa son dernier écu pour acheter des gants, et s'en alla, en marchant sur la pointe des pieds, rue de Madame, où demeurait mistress W—.

Mistress W—, veuve d'un orfévre de Londres, était depuis l'automne à Paris avec Lucy, sa blonde et pâle fille. Les médecins avaient conseillé pour toutes deux les soleils du Midi. Mistress W— s'était arrêtée à Paris pour reposer Lucy, et, l'hiver passé, Lucy, qui aimait la solitude de la grande ville et qui se croyait acclimatée à la France, avait supplié sa mère de ne pas l'emmener plus loin.

Arezzo fut introduit dans un grand salon de style moderne, dont l'ameublement révélait plus d'orgueil que d'élégance. Après quelques minutes d'attende, Lucy, suivie de sa mère, vint nonchalamment s'asseoir à côté de lui, devant un élégant piano d'Érard. Elle était pensive comme de coutume; mais dès que le piano eut résonné sous ses doigts, elle s'anima tout d'un coup,

ses yeux brillèrent d'un doux éclat, sa charmante figure s'illumina comme par enchantement. Arezzo, qui avait été frappé de sa pâleur de marbre, s'imaginait voir apparaître la statue de Pygmalion.

Dix-sept ans à peine; un esprit rêveur; des grâces nonchalantes; de la mélancolie dans le cœur et du roman dans la tête; l'âme encore ingénue, l'esprit déjà enthousiaste; de la candeur et de la vérité; point de coquetterie et point de masque : voilà Lucy. Au premier regard, sa blancheur et sa fragilité rappelaient les plus vaporeuses créations des vieux maîtres allemands, mais peu à peu l'œil le moins savant découvrait la femme sous le vêtement de l'archange.

Mistress W—, qui voulait connaître jusqu'au fond du cœur le maître de musique de sa fille, fut très-babillarde ce jour-là, aussi babillarde qu'en son beau temps de marchande à Londres. Arezzo eut dans ses reparties une candeur et un enjouement qui la charmèrent; il raconta d'un air naïf le plus vulgaire chapitre de son histoire. — Sa mère, depuis longtemps veuve d'un pauvre forgeron de Naples, lui avait donné, à son départ pour Paris, quatre-vingts couronnes, beaux écus péniblement et doucement amassés par des veilles et des privations sans nombre; et, le suivant de ses vœux et de ses prières dans son pèlerinage d'artiste au beau pays des arts, elle s'était écriée comme toutes les mères : A la grâce de Dieu! Il avait lu Gil Blas, il aimait follement les aventures; il s'était mis en route avec une mauvaise troupe de comédiens de province qui, par la promesse de jouer ses opéras à Paris, avaient horriblement compromis ses écus. Mais, arrivé dans la grande ville, les comédiens s'étaient envolés avec ses illusions, et, seul dans le désert de pierres enfumées, regrettant bientôt les soins de sa mère et le soleil de son pays, il s'abandonnait avec une douloureuse insouciance aux fantaisies de la destinée, chantant pour se distraire, et, comme Sterne, pleurant quelquefois pour se consoler.

Ce récit simple et vrai toucha mistress W—; elle n'eut pas de peine à accorder toute sa confiance au jeune musicien.

Ce premier jour Arezzo voulut s'assurer de l'intelligence musi-

cale de son écolière. Lucy ne savait pas grand'chose, mais elle avait les meilleurs instincts et bégayait déjà la musique comme un enfant qui parle sa langue maternelle. Elle chantait mal : mais que de magies inconnues dans son chant ! que de perles et que de larmes dans sa voix ! Arezzo, en l'écoutant, oubliait son rôle et s'enivrait des mélodies étranges qu'elle jetait sans ordre et sans art. Il voyait flotter devant ses yeux les confuses espérances, les craintes infinies, les chimères couronnées de roses, les pâles désenchantements; car le chant de Lucy était l'évocation de ces gais et tristes fantômes.

Après la seconde leçon, mistress W— avertit Arezzo qu'elle partait avec sa fille pour la campagne. Les beaux jours étaient revenus, et les deux exilées devaient attendre l'hiver à Meudon. — Ainsi, dit mistress W—, vous viendrez à notre solitude, qui est charmante : nous avons un parc, nous avons de l'eau, des arbres, du soleil; tout cela vous rappellera Naples.

C'était un jeudi. Arezzo promit d'aller à Meudon le samedi suivant; mais le samedi, le pauvre diable, qui n'avait plus un sou, ne voulut pas se mettre en route, craignant d'être surpris par la faim ou plutôt craignant d'avoir l'air affamé. A Paris, grâce à ses façons aimables, il dînait depuis quelques jours à l'hôtel en disant qu'il payerait le lendemain, mais le lendemain ne venait pas.

Vers le soir, son ancienne voisine le surprit tout en larmes; elle venait se plaindre de son oubli; sa jeune maîtresse l'avait attendu deux grandes heures, et mistress W— le priait de ne plus être si capricieux. Et, pour achever de remplir sa mission, la blonde fille de Villers-Cotterets remit entre les mains du jeune musicien dix pièces de vingt francs, en attendant mieux, pour les leçons passées ou à venir.

A son premier voyage à Meudon, Arezzo fut gracieusement accueilli. « Ah ! c'est vous ! » lui dit Lucy avec un sourire plein de candeur. Après la leçon, mistress W— l'emmena dans le parc et lui fit admirer toutes les coquettes beautés de cette frivole solitude. On parla beaucoup de paysages du Nord et du Midi; à propos d'une fontaine, on alla jusqu'à la mer : je ne sais où l'on s'arrêta.

Quelques jours après, en chantant avec gaieté la cavatine de *la Norma*, Arezzo s'arrêta soudain. — Il venait de voir, à travers un fichu de dentelle, sur le sein ému de Lucy, un petit bouquet rustique à demi fané, que, par mégarde, il avait laissé l'avant-veille sur le piano; — mais, en réfléchissant un peu, il accusa sa vanité. — Je suis un fat, pensa-t-il; toutes les fleurs ne se ressemblent-elles pas? — Et il se remit à chanter, sans oser toutefois regarder Lucy, qui penchait languissamment son front rêveur.

Mistress W— survint et baisa les cheveux brunissants de sa fille; et, comme par distraction, elle souleva doucement le bouquet qui troublait Arezzo. — Voyez, monsieur, quel enfantillage! dit-elle en effeuillant une primevère flétrie; ma fille a, Dieu merci! vingt parures de reine. Quand j'ai vendu ma boutique de James-Square, je lui ai réservé un magnifique collier de perles. C'était bien la peine, n'est-ce pas? Voilà ma petite folle qui se pare de fleurs fanées. — Toutes les femmes ont l'amour des contrastes, murmura Arezzo en tourmentant d'une main tremblante les touches du clavier.

Lucy, muette et immobile, suivait du regard les feuilles éparpillées de la primevère, et respirait avec un charme infini le parfum vieilli du bouquet. — Les fleurs que j'ai cueillies! pensait Arezzo. Et comme il n'avait osé les regarder : — Pourtant c'est impossible! — Et, ne pouvant étouffer son agitation; il se leva, salua et sortit, dévoré par le doute.

Le surlendemain, comme il arrivait plus tôt que de coutume, il trouva Lucy toute seule au salon. Elle était pâle et sombre; elle avait le front voilé de langueur et de mélancolie. A la vue d'Arezzo elle se leva avec une vague inquiétude. — Vous n'avez pas rencontré Lisa, monsieur? Cette fille est folle; voilà deux heures que je l'attends. Vous me voyez dans un négligé impardonnable. — Vous êtes charmante ainsi, murmura Arezzo.

Lucy rougit, et le jeune musicien eut si peur de l'avoir blessée qu'il eut un peu le désir naïf de s'excuser : — Depuis hier, reprit-il, me voilà presque fou. Je suis allé entendre *Don Juan;* cette nuit je n'ai pu dormir. J'étais au milieu d'un concert fantastique; il me semblait que les archanges m'environnaient avec leurs harpes

d'or, et de Paris à Meudon je n'ai cessé d'entendre ces célestes sérénades.

Arezzo secoua la tête pour se délivrer des échos de Mozart; et se penchant sur le piano, il s'abandonna à tout son délire musical. Ce fut un magnifique délire qui jeta des pluies de roses et de diamants. Lucy, qui d'abord écoutait avec distraction, fut bientôt saisie, enivrée, éblouie. Elle s'avança rapidement auprès d'Arezzo; l'œil brillant, la bouche émue, la gorge palpitante; et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle pencha mollement la tête sur son épaule, comme une femme qui s'évanouit.

Arezzo, qui ne la voyait pas ou peut-être qui faisait semblant de ne pas la voir, poursuivait avec passion ses charmantes fantaisie. Enfin, s'étant tourné vers elle, il fut effrayé de sa pâleur et de son abattement. — Vous souffrez? dit-il d'une voix tremblante.

Elle essaya vainement de parler et de sourire. Plus effrayé encore, Arezzo ouvrit la fenêtre. — Vous appelez le ciel à mon secours, dit Lucy en respirant.

Elle tourna la tête vers le parc et poursuivit : — Maman est bien lente à revenir!

Arezzo, embarrassé, revint au piano et se mit à chanter, sans penser à ce qu'il chantait, la romance de Chérubin dans *il Nozze di Figaro*. Retombée dans l'extase, Lucy regarda le chanteur d'un œil allangui; et, pour cacher son trouble, elle détourna encore la tête et sembla poursuivre son rêve sous les vertes et frémissantes arcades du parc. — Un beau soleil de mai! murmura Arezzo en finissant de chanter.

Et, tout en disant ces mots, il songeait au soleil du golfe bleu, il songeait qu'au dernier mois de mai il adorait une grande dame de Naples qu'il avait rencontrée à San-Carlo durant une averse. — Que vous êtes heureuse, poursuivit-il d'un air rêveur, que vous êtes heureuse d'avoir ce parc charmant pour vos promenades! Des tapis d'herbe, des rideaux de feuillage, un orchestre agreste; voilà tout ce que je demande à Dieu pour l'éternité. — C'est le seul attrait de notre solitude, dit Lucy d'une voix étouffée et pénible; il y a tout au fond, en face de la petite porte de sortie, une sombre allée de tilleuls où je me promène souvent le soir.....

pour rêver à l'Angleterre... Ces heures de tristesse et de solitude sont les meilleures que j'aie passées. Je regarde les étoiles, j'écoute les feuilles, et mon âme s'envole avec délices. — Oh! oh! voilà une Anglaise romanesque! pensa Arezzo. — Hélas! dit-il tristement, moi j'ai tout simplement les rues de Paris pour promenade et ma fenêtre pour solitude.

En parlant, Lucy avait détaché sa main du fauteuil. Tout d'un coup, par un brusque mouvement, elle offrit à Arezzo une clef qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Le maître de musique regarda d'un air effaré la blanche main de Lucy : il voulut la saisir; mais ayant aperçu la clef et devinant que c'était la clef du parc, il demeura indécis. La foudre eût passé devant lui sans lui causer une pareille émotion. Ses lèvres blanchissaient, son cœur battait à se briser. Cependant Lucy était toujours adorable de candeur; en la regardant il devina qu'aucun nuage n'avait passé sur la blanche chasteté de son front. Cette clef qu'elle offrait sans rougir, c'était la clef de son cœur et non de sa vertu; elle aimait sans doute, mais son amour n'avait pas touché la terre du bout des ailes; elle voulait *rêver à deux* dans la sombre allée où elle avait tant de fois rêvé seule : voilà tout. Les anges les plus purs ne l'eussent pas condamnée. Arezzo voulut enfin prendre la clef, mais il était trop tard : comme il avançait une main craintive, la clef tomba à ses pieds; et Lucy, tout abattue, la tête courbée sous le repentir, le cœur brisé comme si la clef l'eût frappée en tombant, jeta au musicien pétrifié un triste regard où il y avait de la colère, du mépris et de la douleur. Il ramassa la clef et s'enfuit. Toute cette scène s'était passée en quelques secondes, et Sterne seul vous l'eût bien racontée.

En franchissant le seuil du vestibule, Arezzo eut le cœur déchiré par un regard sinistre de la pauvre Lucy; tout effrayé, tout éperdu et tout haletant, il s'élança vers le bois de Meudon, où il suivit le sentier le plus touffu, comme pour se dérober à tous, au soleil même. Durant une heure il alla devant lui sans dessein et sans pensée, ou plutôt égaré par des desseins et des pensées sans nombre. Le premier passant qui le rencontra se détourna de lui en pâlissant et le suivit longtemps du regard avec inquiétude. En

effet, Arezzo avait l'œil hagard, la démarche d'un fou, la mine tragique d'un malheureux qui cherche un arbre pour se pendre. Le soleil se coucha, et les vapeurs flottantes de la nuit surprirent le musicien sur la lisière du bois. Sans qu'il s'en doutât, il avait faim depuis longtemps, et la faim le conduisit dans Meudon, au premier cabaret venu, où il prit un mauvais repas. Quand il sortit du cabaret, la nuit était obscure; au-dessus des toits la lune montrait à peine sa corne d'argent au travers des nuages rapides. Il s'avança lentement vers le logis de mistress W—, se détournant à chaque rencontre, tressaillant à chaque bruit. Quand il fut dans les champs qui séparent le village du parc, il reprit un peu de calme et de sérénité, il recueillit les mille pensées qu'il avait eues depuis midi, il ressaisit toute sa raison, et s'asseyant au pied d'un arbre, devant un champ de seigle en fleur dont les épis ondoyaient comme un fleuve, il voulut réfléchir de toutes ses forces, mais la rêverie revenait sans cesse. Il voyait apparaître Lucy dans le vague de la nuit, pâlie encore sous les mornes clartés de la lune; la triste amante venait avec sa nonchalance accoutumée lui dire sa tendresse, et saisi par le vertige, il se jetait à ses pieds avec adoration plutôt qu'avec amour. Car, à ses yeux, la blanche Lucy n'avait rien de terrestre; c'était un ange qui se trouvait par méprise au milieu des femmes; il n'avait jamais rien vu d'aussi diaphane. Sa main, murmurait-il, je la briserais en la touchant, ses yeux, je les fermerais à jamais au premier baiser. Si ce n'est plus un ange, ce n'est pas encore une femme; c'est une enfant qui n'a pas entendu l'heure d'aimer; je n'irai pas dans le parc : ce serait une profanation.

Arezzo regarda longtemps la petite clef; il leva la main pour la jeter dans le seigle, mais la main retomba avec la clef. — Je divague un peu, reprit-il avec un profond soupir. Miss Lucy est tout simplement une jeune fille de dix-sept ans qui marche sur la terre comme toutes les autres; elle est amoureuse d'un pauvre diable de musicien; après tout, c'est une fantaisie assez commune; elle m'a offert la clef d'un parc où elle se promène, cela prouve sa confiance en moi et peut-être en elle-même. — Arezzo se leva et avança de quelques pas vers le parc. — Je n'aime pas

miss Lucy... Et, réfléchissant un peu : — Ma foi, mon cœur n'eût pas dit cela aussi vite que ma bouche.

Il arriva en chancelant à la porte du parc; il s'appuya contre la muraille et regarda le ciel comme pour interroger Dieu; le ciel était redevenu clair. Il écouta de toutes ses oreilles : il n'entendit que le frémissement du feuillage et le battement de son cœur. Enfin, las de combattre, il mit d'une main agitée la clef dans la serrure, et, après avoir doucement et lentement ouvert la petite porte, il marcha vers l'allée de tilleuls avec des tressaillements sans nombre.

Lucy n'y était pas; Lucy ne vint pas.

Vainement il la chercha sous les arbres, dans les bosquets. Après une demi-heure toute pleine d'agitations, il sortit presque joyeux; il referma la porte en respirant, et jeta la clef, par-dessus la muraille, vers l'allée de tilleuls. — Ainsi, dit-il en reprenant son insouciance et sa liberté, je me délivre de cette fatale clef, et je prouve à miss Lucy que je suis venu : maintenant je m'en lave les mains.

Quand il eut dépassé Meudon, quand son oppression se fut dissipée, il s'écria avec enthousiasme : — O Lucy! que vous êtes belle!

Et il se mit à regretter de ne pas l'avoir vue dans l'allée solitaire. — Insensé! et j'ai dit que je ne l'aimais pas!

A son retour à Paris, Arezzo était devenu éperdument épris de miss Lucy. Il eut maintes fois le désir de retourner sur ses pas, de franchir le mur du parc et de ressaisir la clef. Il succombait sous la fatigue et l'émotion; il s'endormit, mais sans perdre les songes caressants de cette aventure romanesqué.

Le surlendemain, il était pâle comme la mort quand il franchit le seuil du logis de mistress W—. La femme de chambre vint à lui avec inquiétude. — Oh! monsieur Arezzo, de grâce, allez-vous-en tout de suite, et gardez-vous bien de revenir. Madame est furieuse; elle vous accuse d'avoir tué sa fille; elle m'a presque chassée ce matin.

Et poursuivant d'un air mystérieux : — Vous ne savez pas? Cette pauvre miss Lucy est bien malade; je la veille de tout mon cœur... Ah! monsieur, si vous saviez...

Un battement de porte fit bondir Lisa. — Madame! dit-elle avec terreur.

Elle fit signe à Arezzo de partir, et s'envola à l'autre bout du corridor. Arezzo sortit, à demi brisé par cette secousse; il suivit le premier chemin venu, et se mit à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Jusqu'au soleil couchant il tourna autour du parc de mistress W— comme la phalène autour de la lumière; mais, dès les premières ombres, il alla s'appuyer contre la petite porte, et y demeura jusqu'au milieu de la nuit dans une torpeur profonde, regardant par les interstices de cette porte, écoutant sans y rien comprendre les rumeurs endormantes des champs. Il passa le reste de la nuit dans une auberge de Meudon, et le lendemain il erra comme la veille; mais le lendemain son âme réveillée fut sensible à tous les déchirements de la douleur, son cœur ranimé s'allnma aux lèvres ardentes de l'amour. Il aimait Lucy comme on aime sa première maîtresse quand elle est noble et belle, et même quand elle n'est ni noble ni belle; car le premier amour a tous les éblouissements. Vainement il essaya de voir la femme de chambre, qui ne sortit pas ce jour-là; vainement il envoya sous les fenêtres de Lucy un joueur de vielle qui joua des airs chers à la pauvre malade; la fenêtre s'ouvrit, on jeta quelques sous au joueur, et encore ce ne fut pas Lucy.

Enfin sept grands jours se passèrent pour Arezzo dans tous les tourments de l'attente, dans tout le martyre de l'amour, dans toutes les angoisses du désespoir.

Un soir, la nuit était sombre, le ciel se voilait, l'éclair sillonnait l'horizon. Arezzo s'avançait lentement vers la petite porte du parc, conduit par l'habitude plutôt que par l'espérance, quand tout à coup sur le chemin il fut surpris par l'apparition d'une ombre. Il devina que c'était Lucy; il courut à sa rencontre. Elle chancelait et s'appuyait à tous les arbustes du sentier; elle était pâle comme une mourante, et, ensevelie dans une grande pelisse de soie, on eût dit qu'elle sortait du cercueil. Elle respirait avec amertume les restes desséchés du bouquet de primevères. A la vue d'Arezzo, elle rejeta son capuchon sur ses épaules et inclina languissamment la tête. Arezzo l'atteignit bientôt et lui saisit la main

avec tendresse : la blanche main de Lucy n'opposa aucune résistance, mais sembla insensible. Ils entrèrent silencieusement dans le parc. Arrivée sous les tilleuls, Lucy s'arrêta soudain plus affaiblie et plus chancelante. — Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? dit Arezzo avec effroi. — Vous m'avez tuée ! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et sa main s'échappa de celle d'Arezzo. — Hélas ! je le sens bien, je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même.

Et elle soupira et poursuivit en souriant : — Comme dit le poëte anglais, la mort a soufflé sur moi ; je la respire partout, jusque dans ce bouquet que j'ai fané sous mes lèvres.

Toute défaillante, Lucy se laissa tomber sur un banc de pierre. Tout éperdu, Arezzo tomba agenouillé devant elle. — Mourir ! dit-il d'une voix sombre, mourir ! Pourquoi, mon Dieu ? — Pourquoi !... La clef que vous avez laissé tomber m'a frappée au cœur... On ne guérit pas de ces blessures-là...

Et après un silence : — Aujourd'hui, pour la dernière fois, je suis venue sous ces tilleuls bien-aimés, peut-être dans l'espérance de vous y voir... l'amour m'a conduite par la main, car je vous l'ai dit, je ne veux pas vous le dire... je vous aime... Mon Dieu ! suis-je donc coupable d'aimer ? N'envoyez-vous pas la rosée à toutes vos fleurs ? Suis-je donc une fleur maudite ? — Oui, monsieur, je vous ai trop dévoilé mon cœur ; mais tout ce qui passe dans mon cœur passe aussi sur mes lèvres ; et puis, pourquoi vous cacher ce que j'avais avoué à Dieu ? ce n'était pas là un bien grand péché...

Elle sourit encore et reprit avec mélancolie : — Et pourtant ç'a été pour moi un péché mortel... car j'en mourrai, je le sens bien. J'étais une pauvre fille toute chancelante au milieu du monde, l'amour devait me relever ou m'abattre, et c'est fini... Ah ! si vous m'aviez tendu la main !

Arezzo, accablé, pressait tendrement la main de Lucy sous ses lèvres émues. — Je perds la tête, reprit-elle en s'agitant un peu. Mon Dieu, pardonnez-moi mon aveuglement ; mais, puisque vous m'avez punie, vous m'avez pardonné. — Hélas ! dit tristement Arezzo, c'est à moi de demander pardon.

Lucy le regarda d'un œil brillant ; bientôt elle sembla sortir d'un

rêve, et, plus abattue encore, elle murmura avec une voix glaciale : — Pourquoi donc êtes-vous venu, puisque vous ne m'aimez pas?

Arezzo la contempla avec une adoration religieuse : — Mais je vous aime de toute mon âme! — Vous m'aimez! dit Lucy en s'animant; n'est-ce pas un mensonge? De grâce, dites-moi toute la vérité. Vous m'aimez, et vous me laissez mourir en silence! Mais votre amour m'eût sauvée! déjà je me sens revivre, mon pauvre cœur tressaille d'espérance. Vous m'aimez! Oh! si vous saviez comme cela me fait du bien!

Lucy laissa tomber sa tête sur le sein d'Arezzo. — O Lucy! je me crois indigne de vous aimer, mais je sens que l'amour élève les plus petits jusqu'au ciel. — Oh! oui, s'écria Lucy avec égarement.

Et durant plus d'une minute ils restèrent tendrement appuyés l'un sur l'autre, immobiles et silencieux comme s'ils eussent craint de chasser le rêve, de voir s'évanouir l'enchantement.

La brise secouait autour d'eux toutes les ivresses du soir, la lune s'était amoureusement voilée, les branches frémissaient de toutes leurs feuilles.

Mais cet instant de pures délices passa rapide comme l'éclair, comme le son de la cloche, comme le parfum de la pervenche. Arezzo ayant parlé de la joie des anges que Dieu leur préparait, le charme se dissipa soudainement pour Lucy, car elle se souvint qu'elle allait mourir.

Elle se détacha lentement des bras d'Arezzo et dit avec amertume : — De la joie! je vais en chercher ailleurs.

Et elle contempla le ciel, et, aux rayons de la lune, Arezzo vit deux larmes déborder ses beaux yeux; la première tomba brûlante sur sa main, l'autre arrosa la joue de Lucy. Exalté par la poésie de sa douleur, il sécha rapidement cette larme sous ses lèvres ardentes. Ce baiser fut léger comme le frôlement d'ailes d'un oiseau; l'âme d'Arezzo plutôt que ses lèvres avait passé sur la joue de Lucy. Elle fut à peine émue par ce chaste baiser, et, secouant la tête avec une tristesse inexprimable, elle murmura : — Il est trop tard.

A cet instant, la voix de mistress W— retentit sous les tilleuls. — C'est maman qui m'appelle, dit Lucy.

Arezzo lui ressaisit la main en murmurant : — A demain.

Lucy appuya encore son front sur le sein d'Arezzo, et avec un soupir : — Adieu, répondit-elle.

Et elle s'éloigna lentement, lentement, comme une amante qui fuit à jamais le lieu du rendez-vous.

Arezzo la suivit d'un regard désolé; il la perdit de vue sous une charmille, il la revit sur le perron, elle disparut encore.

Il sortit du parc en pleurant. La nuit s'avançait quand il revint à Paris. Il eut à peine une heure de sommeil, car, aux premières blancheurs de l'aube, il fut réveillé par un de ces rêves terribles que Dieu nous envoie dans toutes les secousses de notre vie. Il avait retrouvé Lucy dans un sépulcre, et, détournant les plis du linceul, il avait vu une clef ardente qui dévorait le cœur de la pauvre enfant.

Dès le soleil levant il se remit en route pour Meudon en suivant le cours de la Seine : il se décidait à braver tous les obstacles pour revoir Lucy. Au-dessus de Grenelle une troupe de corbeaux lui jeta au cœur de sinistres croassements. Il était depuis longtemps aguerri contre les augures; cependant ces croassements, qui ranimaient son mauvais rêve, firent évanouir sa dernière espérance. — Je ne la verrai plus, dit-il en levant les yeux au ciel.

Vers huit heures du matin il arriva chez mistress W— avec cette morne fierté que donne la douleur; il était pâle, il était sombre, il avait les lèvres blanches et les yeux égarés. Trouvant les portes ouvertes, il s'élança dans l'escalier : il revit Lucy; — mais Lucy était morte.

Mistress W—, qui, malgré les prières d'un vieux médecin, voulait épuiser ses larmes au lit funèbre de sa fille, accourut vers Arezzo en gémissant, se jeta dans ses bras avec égarement, et, laissant éclater tout son désespoir, lui dit d'une voix brisée : — Elle vient de mourir, ma pauvre Lucy... ma seule enfant!... Cette nuit elle m'a tout confié : vous l'avez tuée, monsieur! Vous l'avez tuée, et pourtant je vous remercie... Vous remercier!

Mistress W— recula par un mouvement nerveux, saisit dans sa

poche la petite clef du parc, qu'elle-même avait ramassée dans l'allée de tilleuls, et, la jetant aux pieds d'Arezzo avec le délire de la douleur, elle poursuivit ainsi : — Maintenant qu'elle est morte, allez-y : vous trouverez sa tombe !

Et quand ma voisine eut raconté cette histoire :

— Et vous, lui donnerez-vous la clef? lui demandai-je.

— La clef à Arezzo? Nenni, nenni.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ouvrirait la porte maintenant.

— Vous avez raison — et c'est pour cela qu'il faut lui donner la clef. — Ne calomnions pas nos semblables. Joseph, si justement vendu par ses frères, n'a peut-être laissé son manteau, ou sa tunique, ou son haut-de-chausses ès mains blanches de madame Putiphar, que pour avoir l'occasion d'y retourner le lendemain.

MORALITÉ.

Mais je ne veux pas inscrire une moralité qui serait immorale

XXVIII.

VOYAGE A LA RUE SAINT-DENIS.

Le dirai-je, oserai-je le dire? depuis longtemps je suis inquiété par une fantaisie bizarre. Pendant que d'autres, moins aventureux, me parlent d'aller à Rome, à Alexandrie, à Constantinople, au Mogol, dans les îles Marquises, je me promets de saisir la première échappée pour faire un voyage dans la rue Saint-Denis. Pourquoi vous étonner tant? Je n'ai jamais vu la rue Saint-Denis, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Ce voyage n'est pas trop long, on peut en revenir. Je vais donc, ne vous déplaise, me hasarder dans ces peuplades inconnues.

S'il faut en croire une vieille histoire de Sauval, la rue Saint-Denis aurait été, même après le déluge, la rue par excellence de la bonne ville de Paris; mais peut-on ajouter foi à un historien? Si la rue Saint-Denis avait jamais sillonné le vrai Paris, est-ce que, depuis plus de dix ans que j'habite cette ville, je n'aurais point traversé cette rue, « inabordable à pied, à cheval ou en carrosse? » disait Voltaire. Voltaire avait bien ses raisons pour avancer un pareil paradoxe.

Un jour qu'il avait touché cent louis de madame la duchesse de Richelieu, pour avoir corrigé ou loué ses vers, il s'arrêta tout enivré d'avoir une pareille somme, car il n'était alors âgé que de dix-sept ans; il s'arrêta dans la rue Saint-Denis pour assister à une vente à l'encan après décès : « Quoi qu'on vende, fût-ce des vers non corrigés, je veux acheter ! » s'écria-t-il gaiement. On vendait un carrosse, des chevaux et des habits de livrée; il y avait même là un laquais sans place, le laquais du défunt, qui demandait à aller où iraient ses habits. Voltaire achète le carrosse et les chevaux; il ordonne au laquais de reprendre sa place sur le siége; lui-même se jette dans le carrosse et déclare qu'il veut aller bon train pour son argent. Il y avait un si grand embarras de voitures dans la rue Saint-Denis qu'il fut plus d'une demi-heure sans avancer. A la première échappée, le laquais fouette les chevaux de toutes ses forces, mais l'équipage du poëte accroche une lourde voiture, et Voltaire verse comme un grand seigneur habitué à cela.

Je me suis mis en route par une belle matinée de printemps, c'est-à-dire entre une giboulée et un orage; j'ai suivi les quais, très-surpris de voir des gens de mon âge et de mon habit se diriger vers le même point. J'ai commencé dès lors à m'apprivoiser avec la rue Saint-Denis, espérant ne pas m'y trouver tout à fait étranger; mais où ne se rencontre-t-on pas, aujourd'hui que le monde est sillonné de chemins de fer et de bateaux à vapeur? J'avançais donc avec plus de confiance; peu à peu cependant je voyais disparaître mes compagnons de voyage : celui-ci, c'était un étudiant, s'éclipsa par le Pont-Neuf; celui-là, c'était un beau du boulevard de Gand, alla fumer son cigare sur le quai aux Fleurs; ainsi des autres. Je traversai bravement la place du Châtelet, déterminé à tout, comme Lapeyrouse. Je me trouvai bientôt au milieu d'un autre monde, qui n'a de commun avec le nôtre que les Omnibus. J'avais trop compté sur mes fines semelles; pour marcher dans la rue Saint-Denis, quels que soient le temps et la saison, il faut armer ses pieds de bottes de province. Je fis quelques pas sans pouvoir respirer, tant j'étais ému par les clameurs des indigènes : l'un poursuivait un provincial qui montait une boutique d'épicerie à Compiègne; l'autre insultait un charretier qui avait renversé au pas-

sage une pyramide de sucre et accroché avec son fouet une guirlande de calicot. Le charretier me prit à témoin; pour me délivrer de ce mauvais pas, je répondis en allemand et je parvins à passer outre. Parmi toutes les femmes qui semaient la rue, j'en voyais à peine une digne par sa chaussure et sa physionomie du beau nom de Parisienne; toutes les autres étaient des provinciales sans grâce et sans style, mal peignées, mal coiffées, vêtues au hasard, traînant dans la boue des souliers sans forme. Pour les hommes, c'étaient des portefaix, des commis de première année et des gamins. Je fis une halte chez un épicier pour savoir quelle était la langue des naturels du pays. Il y avait une femme trônant au comptoir. « Monsieur, me dit-elle en français douteux, nous ne vendons rien au détail. — Je le sais, madame, aussi je viens vous demander mille kilos de thé Pekoa : j'en prends tous les soirs, je voudrais profiter de l'escompte. — Très-bien, monsieur, asseyez-vous; mais je ne connais pas le Pekoa; est-ce du sucre de betterave ou du sucre colonial? — C'est du sucre de pomme, madame. Mais dites-moi, êtes-vous contente du commerce? — Non, monsieur, le commerce ne va pas. » A ce mot, je reconnus que j'étais en plein Paris.

C'est la bonneterie qui abonde dans la rue Saint-Denis, qui est surtout la rue des bonnets de coton.

Je me remis en route, déjà passablement ennuyé de ne rien découvrir de plus pittoresque. Des maisons, encore des maisons, toujours des maisons, et quelles maisons! pas d'air, pas de soleil, pas même de fleurs sur les fenêtres. A quoi bon des roses et des verveines dans une rue où l'on ne prend pas le temps de dormir? D'ailleurs les fleurs sont le sourire du luxe; or jamais le luxe n'a osé se montrer dans la rue Saint-Denis; jamais la marchande de violettes, cette pauvre créature d'heureux présage qui vend pour un sou le sourire du printemps, n'a mis le pied dans la rue Saint-Denis. On vend des violettes partout, jusque dans le faubourg Saint-Jacques; le peuple achète des fleurs et recherche le soleil; mais dans la rue Saint-Denis on ne veut de fleurs et de soleil que pour les terres qu'on a achetées ou qu'on achètera.

L'origine de la rue Saint-Denis est comme celle des Chinois : elle se perd dans la nuit des temps. C'était d'abord une chaussée,

une bourgade s'éparpilla sur la chaussée, la chaussée devint une rue, cette rue prit le nom de l'abbaye de Saint-Denis, d'autres disent de saint Denis lui-même, qui avait souvent passé par ce chemin.

A peine le hasard l'eut-elle tracée, qu'elle fut surnommée la rue par excellence; en effet, pendant bien des siècles, la rue Saint-Denis fut la première rue de la capitale de France. Les rois et les reines y passaient en triomphe, soit au retour du sacre, soit au retour de la guerre. C'était encore par cette rue qu'ils allaient au tombeau. Le grand et le petit commerce de Paris y ouvrirent des boutiques et y élevèrent des entrepôts; pendant cinq ou six siècles, la Bourse, la rue Vivienne et Tortoni se trouvaient tout simplement rue Saint-Denis.

Enfin, voilà un monument qui m'apparaît : la Fontaine des Innocents. Mais par quel chemin vais-je aller jusque-là? comment traverser cette haie de femmes qui font des bouquets de cerises tout en parlant la langue de Vadé? Cette fontaine est l'œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon; que dire de plus à sa louange, si ce n'est qu'elle est infatigable à désaltérer les indigènes qui l'entourent. Un cimetière a fait place à un marché; cependant le cimetière était plus gai que le marché. En effet, le cimetière des Innocents a été le Palais-Royal de nos aïeux. Ce lieu choisi s'appelait les Charniers. Nicolas Flamel et le maréchal de Boucicaut l'avaient fait bâtir à leurs frais. Les morts étaient abrités par les vivants; sur chaque tombe une marchande de rubans, de dentelles, de colifichets, de fanfreluches, étalait gaiement sa marchandise en souriant au chaland. Jamais on ne s'était si bien familiarisé avec la mort; ces comptoirs d'un nouveau genre étaient sans cesse assiégés par les beaux oisifs du temps. On faisait l'amour aux Charniers comme dans un bazar; on s'y donnait rendez-vous comme aux Tuileries. En 1424, les Anglais, maîtres de Paris, choisirent ce lieu pour y donner une fête; ils y dansèrent avec fureur la danse macabre. Il y a un siècle on y faisait des miracles.

Mais, en 1785, les idées de Voltaire sur les cimetières hors les villes ayant prévalu, on exhuma douze mille squelettes qui servirent au grand ossuaire des catacombes; on détruisit l'église, et, pour

ne pas perdre de place, on fit un marché. A Paris, la vie et la mort se touchent toujours; n'y a-t-il pas un marché à la porte de la Morgue?

Le plus grand poëte comique du monde est né à deux pas de la Fontaine des Innocents; c'est là, dans ce coin enfumé de Paris, qu'il a poursuivi ses premiers rêves. Je croyais voyager dans un monde inconnu, voilà déjà que j'ai salué Pierre Lescot, Jean Goujon, Nicolas Flamel, Arouet et Poquelin! Je vous défie de faire un pas dans cette ville grandiose sans fouler du pied un grand souvenir. Paris, c'est le cœur de la France qui vous bat sous la main.

J'ai vu une église, j'y suis entré pendant une averse. J'aime les églises, d'abord parce que Dieu y est, ensuite parce que la plus pauvre église renferme quelque précieuse œuvre d'art. L'église de la rue Saint-Denis s'appelle Saint-Leu Saint-Gilles; elle date du règne de saint Louis. Elle est simple et belle, d'un bon style et d'un curieux aspect. Le maître-autel est élevé sur une chapelle souterraine; il est dominé par huit statues d'apôtres et de patriarches. La chapelle souterraine se nomme *Chapelle du Tombeau;* elle n'est éclairée que par un demi-jour, qui inspire le recueillement. Elle fut construite par les chevaliers du Saint-Sépulcre. Georges Cadoudal s'y cacha durant quelques jours, sous le tombeau du Christ. L'église de Saint-Leu Saint-Gilles est la plus riche en reliques; elle possède celles de sainte Clotilde, reine de France, et de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin; en outre, elle possède, comme toutes les églises de la chrétienté, des morceaux de la vraie Croix, ce qui me fait tristement songer que Jésus-Christ a porté une croix bien lourde. Saint-Leu Saint-Gilles est la seule église de Paris où l'on osa faire un service pour le repos de l'âme de la princesse de Lamballe, au temps même de son horrible mort. Peu de jours après, l'église fut mise à l'encan : deux juifs, Ottevairi et Stevens, pourquoi ne pas dire leur nom, l'achetèrent moyennant quelques pièces d'or. Ils en firent un magasin à salpêtre. En 1802, quand les églises furent rouvertes au culte catholique, les deux juifs la louèrent trois mille francs pour l'amour de Dieu. Après un an de bail, voyant que les prêtres y replantaient l'étendard de la foi, ils demandèrent dix mille francs, toujours pour l'amour de Dieu, disant qu'ils ne la

voulaient louer à d'autres qu'à Dieu même. Jusqu'en 1811, ils se firent un très-bon revenu aux frais des pécheurs de la paroisse.

Avant la révolution, l'église de Saint-Leu possédait plus d'un tableau signé d'un grand maître : au-dessus du maître-autel il y avait une Cène de Porbus, qui passait pour son chef-d'œuvre. A l'entrée du chœur, un grand tableau représentait d'après nature Louis XV enfant, sa gouvernante, les ducs d'Orléans et de Bourbon priant saint Leu pour la conservation du prince. Aujourd'hui, hormis un saint François de Sales sur son lit de mort, de Philippe de Champagne, un Christ de Mignard et une Visitation de Boucher, l'église ne renferme que de mauvaises copies et de pauvres originaux.

Le plus curieux tableau de l'église Saint-Leu est une Vierge encadrée de cinq médaillons. Cette œuvre n'est pas d'une date fort ancienne, mais elle est précieuse par ce qu'elle représente : c'est l'histoire au pinceau d'un événement qui arriva en 1428 dans la rue aux Ours; c'est plus qu'un événement, c'est un miracle, un miracle rapporté par les graves historiens du temps. Les cinq médaillons encadrant la rayonnante image de la Vierge représentent les diverses scènes de cette histoire. Dans le premier, on voit le soldat au cabaret qui perd avec désespoir; dans le deuxième, il frappe la statue en blasphémant; dans le troisième, il est conduit en prison; dans le quatrième, on le juge solennellement; dans le cinquième, il apparaît sur un bûcher enflammé en face de la statue. Le tableau est en outre parsemé d'inscriptions. Je reproduis la plus curieuse : « Cette image a été faite en 1772, en l'honneur du signalé miracle arrivé à Paris, rue aux Ours, paroisse Saint-Leu Saint-Gilles, le 3 juillet 1428, en mémoire de quoi les bourgeois de ladite rue, tous les ans à pareil jour, brûlent l'effigie du malfaiteur, qui malheureusement frappa l'image de la sainte Vierge de laquelle sortit du sang, et fut puni par arrêt de la cour du parlement, comme il est représenté ci-dessus. »

Au-dessous de ce tableau est un bas-relief des plus précieux, qui montre bien tout le génie de la sculpture du moyen âge. C'est un poëme en marbre divisé en trois chants : le premier représente la cène; le deuxième, la trahison de Judas; le troisième, la flagel-

lation. C'est un chef-d'œuvre de sculpture naïve dû à un artiste qui avait la foi.

En face on voit encore les traces d'un beau monument funéraire de Girardon, élevé à la mémoire de madame de Lamoignon, de son fils et de son petit-fils. Les deux premières épitaphes étaient d'une noble simplicité. Pour la mère : « Elle vint au monde le 28 décembre 1576; elle mourut le 31 décembre 1651. Le lieu de sa sépulture avait été désigné ailleurs; mais les pauvres s'emparèrent de son corps et le déposèrent en ce lieu. » Pour celle du fils, qui fut chanté par Boileau : « Le cœur de Guillaume de Lamoignon, par acte de ses dernières volontés, repose en ce lieu, aux pieds de sa mère; le 10 décembre 1677. » Voilà bien le dix-septième siècle, tout y respirait la grandeur, même les épitaphes. Mais déjà nous touchons au dix-huitième siècle; voyez plutôt l'épitaphe du petit-fils : « Chrétien-François de Lamoignon, fils de Guillaume, marquis de Basville, baron de Saint-Yon, avocat général du parlement de Paris durant l'espace de vingt-cinq ans, nommé président à mortier; il continua encore pendant huit ans à employer ses loisirs de chaque jour à terminer les procès des grands. (Pourquoi pas des petits?) Il fut habile jurisconsulte, célèbre par son éloquence, par la maturité de ses conseils, par l'affabilité de ses manières et par sa piété envers Dieu. Il cessa de vivre le 7 août 1709, âgé de 65 ans. Il ordonna que son corps fût transporté ici par les pauvres. » Que dire de cette épitaphe? Il y aurait là toute une belle page à écrire; mais en disant que c'est l'épitaphe d'un avocat faite par lui-même, n'est-ce pas tout dire? O Marie de Lamoignon, sa noble grand'mère, vous n'avez pas ordonné que votre cœur fût transporté ici par les pauvres! Et vous, illustre Guillaume de Lamoignon, qui fûtes l'ami de Racine et de Boileau, qui êtes mort entre une prière de Bourdaloue et une oraison funèbre de Fléchier, vous n'avez ordonné qu'une chose simple et chrétienne : « Que mon cœur repose aux pieds de ma mère! »

N'oublions pas en passant deux églises qui viennent de disparaître; à peine s'il reste, à cette heure où j'écris, un pan de mur et trois fenêtres originales de l'abbaye de Saint-Magloire. L'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins a disparu; mais il n'y a pas quatre ans

qu'en fouillant le sol bénit pour les fondations d'un magasin qui a pour enseigne aux Statues de Saint-Jacques, on trouva dix statues gothiques en pierre toutes mutilées et noircies; on reconnut encore saint Jacques à son costume de pèlerin. Quelque bon sacristain les avait pieusement ensevelies pour les préserver de la fureur des sans-culottes.

« En 1317, dit un historien, sous le règne de Philippe V, plusieurs notables et dévotes personnes qui avaient fait le voyage de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, mues de dévotion, délibérèrent entre elles d'édifier une église et un hôpital en la rue Saint-Denis, près la porte aux Peintres, à l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Jacques, apôtre, pour loger et héberger les pèlerins passant, allant et retournant de leur voyage. » Voilà l'origine de l'église. Elle avait la forme d'un parallélogramme sans bas-côtés; la voûte était en ogive avec nervures croisées; la nef était éclairée par six grandes fenêtres à meneaux et de style flamboyant; elle était percée d'une grande fenêtre pareillement à meneaux avec l'assise de nervures à point ogival. Outre les pèlerins, tous les jours la confrérie ouvrait les portes de l'hospice à soixante-dix pauvres et les *hébergeait.* L'abbaye de Saint-Magloire existait dès le dixième siècle sur la chaussée qui conduisait de la Cité à Saint-Denis. En 1572, Marie de Médicis demanda cette abbaye pour en faire une communauté de filles repentantes. Le couvent prit le nom des Filles-Dieu et de Sainte-Marie-Madeleine. Ce couvent fut institué par un religieux de saint François. Ce religieux, « doué d'une éloquence vive et touchante, convertit en 1491, dit l'abbé Vacher, un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Parmi celles qui étaient filles ou veuves, plus de deux cents se vouèrent à la pénitence et à la clôture. » Cette communauté subsista jusqu'en 1793, mais non pas grâce aux Madeleines repentantes, car dès 1700 il ne s'y présenta plus que des personnes de bonne vie et mœurs. En effet au dix-huitième siècle on ne se repentait pas, on attendait bravement, dans toutes les joies enivrantes du carnaval, ce solennel mercredi des cendres, qui s'écrit avec quatre chiffres : 1793. — Avant la révolution, on voyait encore près de la porte de l'église un crucifix devant lequel s'agenouillaient les coupeurs de bourses et autres

honnêtes gens qu'on menait pendre à Montfaucon. Ils baisaient les pieds du Dieu qui s'est fait homme; ils recevaient l'eau bénite, autre baptême pour la mort, et s'asseyaient un moment à leur dernier banquet. Les Filles-Dieu leur servaient le pain et le vin avec de tendres paroles de charité et d'espérance; c'était, dit Charles Nodier, « le repas libre des anciens, adouci par les mœurs évangéliques. »

J'allais oublier le couvent du Saint-Sépulcre, ou l'hôtel de la Trinité, bâti en 1325 pour les pèlerins qui allaient en Orient ou qui en revenaient. Bientôt le saint Sépulcre étant tombé au pouvoir des infidèles, les pèlerins ne partirent plus. Que devint le couvent? En 1402, les bourgeois de Paris, menuisiers, maîtres maçons, serruriers et autres gens de piété bruyante, après avoir, les jours de fête, représenté les scènes les plus dramatiques du Nouveau Testament, depuis la conception jusqu'après la résurrection, obtinrent du roi Charles VI, à la suite d'un procès avec la prévôté de Paris, des lettres patentes érigeant leur société en confrérie de la Passion, et lui concédant le privilége de jouer Dieu le Père, Dieu le Fils, l'autre Dieu, la Vierge, les saints, enfin tous les habitants du paradis; ils s'installèrent vers la seconde porte Saint-Denis, en l'hôtel de la Trinité. Ces grotesques parodies de la divinité étaient recommandées au prône comme de bonnes œuvres. Les fidèles sortant des vêpres se précipitaient vers la Trinité; l'affluence était grande; les théâtres d'aujourd'hui n'offrent pas souvent à leurs portes une queue aussi respectable. Le saint théâtre était de plusieurs étages : au rez-de-chaussée l'enfer, au premier étage la terre, au deuxième étage le paradis. L'orgue et la prose des églises composaient l'orchestre : c'était là l'Opéra du quinzième siècle. Les décors et les vêtements étaient pareillement empruntés aux églises; la plus belle chasuble était pour Dieu le Père : à tout seigneur tout honneur. Le fond du paradis était peint par Guyon-le-Doux; c'était, disait-on, le plus beau paradis du monde; Guyon-le-Doux disait lui-même, dans sa naïve admiration pour son œuvre : « Jamais ne verrez un si beau. » Dans ce théâtre, s'il y avait unité de lieu, il n'y avait pas tout à fait unité de temps. Le même mystère représentait la nativité de Notre-Seigneur et le martyre de saint Denis, qui s'en allait *en chan-*

tant jusque dans l'église, quoiqu'il eût la tête coupée. « Dans le mystère de l'Apocalypse, dit un historien du vieux théâtre, les agents de Domitien s'embarquent à Rome pour Éphèse, où saint Jean prêche le peuple, *et pendant qu'ils passeront parlera l'enfer,* c'est-à-dire Lucifer, Astaroth, Satan, Burgibus, que l'approche d'une persécution met en gaieté. Dès qu'ils ont pris l'apôtre, les tyrans se rembarquent avec lui pour Rome. *Ici entrent en la nef et pendant leur navigation parlera paradis,* c'est-à-dire Marie, Jésus et Dieu le Père. »

Durant plus d'un siècle, les confrères de la Passion jouèrent les pieuses farces, les grotesques mystères, en l'hôtel de la Triuité. Ainsi, le premier théâtre français fut ouvert dans la rue Saint-Denis. Plus tard, le berceau de l'opéra comique et du vaudeville se trouvera à la foire Saint-Laurent, dans la rue du Faubourg-Saint-Denis; là s'épanouira dans toute sa séve la vieille et franche gaieté française. Dufresny, Regnard, Lesage, Fuselier, Dancourt, Piron, les rois immortels de l'esprit qui fait la gaieté. En 1775 ils étaient tous morts; on ne riait plus en France que du bout des lèvres; Arlequin ferma pour jamais son théâtre.

Depuis Louis-le-Jeune jusqu'à Louis XIV la porte Saint-Denis a fait trois haltes; elle n'était qu'une limite, grâce au passage du Rhin et à Blondel elle est devenue un monument. Sous Louis-le-Jeune, elle était à la hauteur de la rue de la Ferronnerie, sous Philippe-Auguste en face du cul-de-sac des Peintres, sous Charles V à la rue des Deux-Portes.

Guyon-le-Doux, un des plus anciens peintres français, ouvrit un atelier rue Saint-Denis; de là, le cul-de-sac des Peintres. L'histoire ne daigne pas consacrer une seule page à Guyon-le-Doux et à ses disciples. Seulement, Froissard parle de leurs peintures communes : « A l'entrée d'Isabeau de Bavière, il y avait à la porte aux Peintres (ainsi la porte illustrait ses peintres), un ciel nué et étoilé très-richement, et Dieu par figure séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et là, dedans le ciel, petits enfants de chœur chantaient moult doucement, en formes d'anges; et ainsi que la royne passa, dans sa litière découverte, sous la porte du paradis; d'en haut, deux anges descendirent, tenant en leurs mains une

très-riche couronne, et l'assirent moult doucement sur le chief de la royne en chantant tels vers :

> Dame enclose entre fleurs-de-lys,
> Royne êtes-vous de Paradis ?

A l'entrée de Louis XI la fête fut des plus solennelles. Il y eut par toute la rue des fontaines de vin, de lait et d'hypocras, et au-dessus de ces fontaines, les plus belles filles de Paris, déguisées en sirènes. L'historien ne daigne pas dire si le *déguisement* fut du goût de ce bon Louis XI. Aujourd'hui, grâce au gouvernement représentatif, la ville de Paris ne se met plus en si belle humeur pour ses fêtes nationales. Au lieu de ces fontaines de vin, de lait et d'hypocras, surmontées de sirènes vivantes dressant leur sein nu et secouant leurs cheveux flottants, nous avons une haie de gardes nationaux !

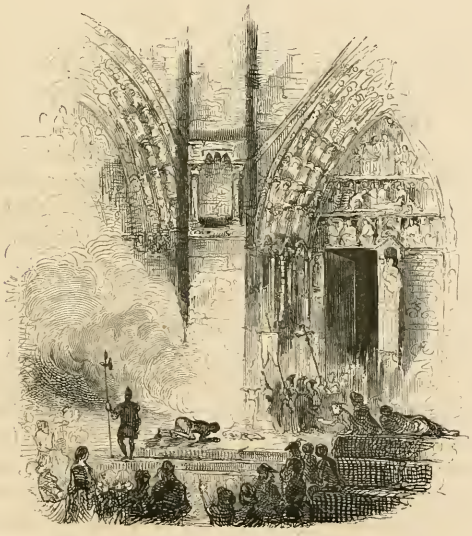
Ce fut d'une fenêtre ouverte au-dessus de la porte de Charles V que Henri IV vit défiler la garnison espagnole : « Mes baise-mains à votre maître, leur cria-t-il; allez-vous-en, à la bonne heure, mais n'y revenez plus. »

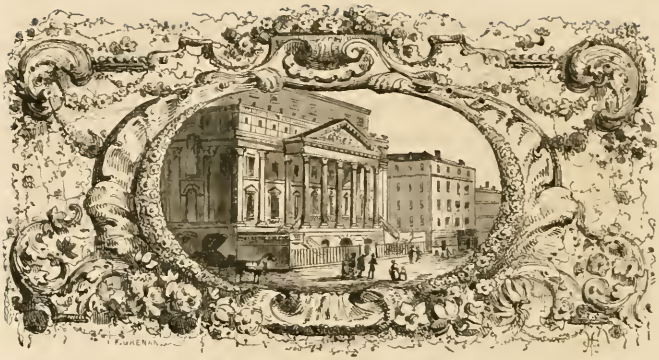
Que dirais-je de la porte de Louis XIV ? C'est un magnifique arc-de-triomphe qui rappelle bien le passage du Rhin par le Roi-Soleil : on ne peut passer dessous sans se mouiller les pieds.

L'histoire de la rue Saint-Denis n'apprend plus rien de bien curieux. En montant dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, on lit encore une belle page d'histoire : Saint-Lazare ! Saint-Ladre, comme disait le peuple. C'était d'abord une léproserie : là, les rois de France recevaient le serment de fidélité des ordres de la ville; là, étaient déposées à la garde des lépreux, les dépouilles mortelles de nos rois et reines de France, allant à Saint-Denis pour recevoir l'ablution des prêtres du royaume, représentés par l'archevêque de Paris. Cette halte à Saint-Lazare était un curieux spectacle, touchant symbole de l'égalité chrétienne, dit un historien. Cette égalité chrétienne n'est-elle pas une raillerie ? Égalité chrétienne, — après la mort ! — Saint Vincent de Paul fut abbé de Saint-Lazare et y mourut.

Sous le régime de la terreur, on fit de Saint-Lazare une prison au nom de la liberté, comme partout ailleurs. Le peintre Robert y fut sauvé par une erreur de nom, mais André Chénier et Roucher y écrivirent leurs derniers vers. Saint-Lazare est devenu un refuge pour les filles de mauvaise vie. Le pauvre saint n'a jamais assisté qu'aux misères et aux douleurs de l'humanité. Ce n'était donc point assez d'avoir vécu avec les miettes de la table; après sa mort, il est le patron des lépreux, des rois trépassés et des filles de joie; mais Roucher et Chénier ont souffert près de lui.

Me voilà à peu près au bout de mon voyage, je reviens sain et sauf tailler ma plume pour écrire sur mes découvertes. Une femme d'esprit disait, après avoir vu Lyon : « Les maisons m'ont empêchée de voir la ville. » Pour moi je puis dire : « Les passants m'ont empêché de voir la rue Saint-Denis. »





XXIX.

POURQUOI ON QUITTE PARIS.

On quitte sa maîtresse pour en prendre une autre; on cherche bientôt la première dans la seconde. On quitte Paris pour chercher quelque autre pays; — en quelque lieu qu'on aille on cherche à retrouver Paris, car Paris est à l'intelligence française ce que la femme est au cœur de l'homme.

Un beau matin on s'imagine qu'on va s'ennuyer à Paris; un journal vous parle de la mer du Nord; vous pensez à l'Orient et vous voilà en route — sur le chemin de fer, en poste, sur le bateau. Vous voyez des arbres qui passent, des troupeaux qui ruminent, des pigeons qui battent des ailes. — Vous allez; vous voyez des horizons clairs ou vaporeux, des villes qui ont l'air d'être là à s'ennuyer depuis la création du monde. — Vous allez toujours — et toujours les mêmes tableaux. Vous êtes dans l'enthousiasme. Vous regrettez de n'avoir pas la palette d'un Claude Lorrain ou d'un Ruysdael. Vous plaignez ces pauvres Parisiens qui

étudient le monde en lisant les gazettes et ne voient le ciel qu'en passant le pont des Arts. Vous vous arrêtez dans une ville où tout ce qu'il y a de charmant vient de Paris. La première chose que vous demandez, c'est un journal de Paris. Vous vous promenez par la ville; vous finissez par rencontrer une figure qui vous séduit; vous alliez l'admirer, quand on vous apprend que c'est une femme qui vient de Paris.

On va en Orient pour y étudier les costumes : on y trouve les Turcs qui suivent rigoureusement les modes de Paris; on va en Allemagne pour y étudier la littérature : on y voit représenter sur les théâtres *les Bohémiens de Paris*, et on lit dans les journaux *les Mystères de Paris;* on va à Berg-op-zoom pour y étudier (il faut bien préparer son chemin à l'Institut) les danses à caractère des matelots hollandais, et on y voit danser la polka de Cellarius. — Toujours Paris, Paris partout. — De sorte que s'il me fallait répondre à cette question : — Pourquoi quitte-t-on Paris? — Je répondrais : — Pour voir Paris.

Car, il faut oser le dire, le pays le moins exploré aujourd'hui c'est Paris lui-même. Le poëte dit aux philosophes : « N'allez pas vous perdre dans les mers lointaines de la métaphysique, ô vous qui mourez sans avoir fait le tour de vous-mêmes ! » Ne faudrait-il pas dire aux Parisiens qui voyagent : Pourquoi faites-vous autant de chemin avant de voyager dans Paris? L'Orient n'est plus qu'à Paris, à Paris seul sont les forêts vierges; rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est sous le soleil de Paris.

AUTRE POINT DE VUE.

Cependant je commence à croire que je me suis trompé; il serait plus juste de dire que Paris n'existe pas : j'ai plus d'une bonne raison pour nier Paris. Un homme n'existe que par son caractère, une femme que par sa physionomie, un poëte (c'est tout à la fois un homme et une femme) n'existe que par son originalité; or, les villes sont comme les poëtes, les femmes et les hommes. Quel est le caractère, quelle est la physionomie, quelle

est l'originalité de Paris? J'ai dit qu'on trouvait Paris partout, c'est un paradoxe. On ne trouve Paris nulle part, et moins encore à Paris qu'ailleurs. Piron, reconnaissant des vers de Corneille et de Racine dans une tragédie de Voltaire, les saluait avec respect. Moi, retrouvant dans mes voyages les modes, les coutumes, les aspects de Paris, je m'imagine retrouver ma bonne ville, et j'ôte mon chapeau à ces vieilles connaissances; mais la vérité est que Paris a tout simplement pris aux autres pays ce qui le distingue aujourd'hui. Je m'habille à Paris comme on s'habille à Londres, tout à l'heure j'ai acheté un twine; je dîne avec du roastbeef et du beef-steak; je fume, comme un Hollandais, des cigares de la Havane tout en buvant une choppe de bière allemande; je danse la polka comme un Hongrois; je chante des airs de Rossini; je prends du thé, comme un Chinois, dans de la porcelaine de Saxe; je me passionne pour le vin de Rhin, pour la Grisi ou pour le vin d'Espagne; si j'ai une galanterie à faire à une Parisienne, je lui donne des cachemires des Indes et des dentelles de Flandre; si j'avais le temps d'avoir des chevaux, je les ferais venir d'Afrique ou d'Écosse; si j'avais de l'esprit, on dirait que j'ai de l'humour.

Mais je m'aperçois que ce second paradoxe détruit le premier? Pourquoi donc ai-je écrit le premier? Peut-être parce que je voulais écrire le second.

XXX.

AU DELA DES ALPES.

Ce matin, comme mon cœur n'avait rien à faire, j'ai reçu de Smyrne cette lettre extravagante :

« Je ne vous ai jamais vu par l'image visible, mais je vous vois » tous les jours sous la figure que les Muses vous ont faite; vous » êtes loin de vous douter qu'au delà des Alpes, au delà des mers, » il y a une femme qui vit avec vous de votre pensée, de votre » rêverie, de vos sourires, de vos colères; qui vous emporte sur » son cœur dans les bois ou dans les montagnes; qui le soir con- » temple l'étoile que vous contemplez, votre étoile ou la mienne.

» *Qui va là?* allez-vous me demander. — *Moi.* N'est-ce pas » assez vous dire? ne reconnaissez-vous pas ma voix? une voix que » vous n'avez jamais entendue, mais qui vous parle d'amour. Je » sais bien que vous êtes inquiet, car enfin je suis comme cette » apparition du bal masqué qui dit *je t'aime!* et qui ne montre » pas si la bouche qui dit *je t'aime* est jolie. Si je n'avais pas » toutes mes dents? si j'avais un œil de travers? si j'avais les che- » veux rouges sans avoir la chevelure vénitienne? Ne soyez pas tant

» effrayé. Si je n'étais pas si loin de vous, si les Alpes n'étaient » pas un éventail assez ample pour cacher ma rougeur, je n'ose- » rais pas vous dire ce que je vais vous dire :

» Je suis belle.

» La beauté orientale toute rayonnante avec un nuage de rêverie » allemande sur le front et dans le regard.

» Vous êtes rassuré : je ne suis pas le bas-bleu sempiternel qui » peuple aujourd'hui les cinq parties du monde de ses méditations » poétiques et sentimentales.

» Voulez-vous que nous nous aimions à travers les Alpes ?

» NEÏDJA.

» Smyrne. Maison du juif Salomon, marchand d'étoffes au Caravansérail »

Je répondis ceci ou à peu près :

« MADAME,

» Puisque vous êtes belle, je vous aimerai ; mais j'attendrai » pour cela que l'éventail des Alpes se soit abaissé sous mes re- » gards curieux. Je suis heureux en attendant de vivre avec vous à » Smyrne, car je ne vis pas avec moi à Paris. »

J'avais écrit d'un air assez dégagé, parce que j'ai l'esprit du cœur ; mais je dois avouer que cette lettre qui m'apportait un battement de cœur tout parfumé par les fleurs ioniennes m'avait quelque peu ému. Ce fut à peine si le soir je parvins à secouer cette vague inquiétude d'une passion qui s'annonce. Le soir, en passant sur le pont des Arts, je me surpris bêtement à regarder les étoiles en songeant à Neïdja.

Vingt jours après, j'avais tout à fait oublié l'Orient, quand je reçus une lettre dont le timbre étranger fit battre mon cœur : Smyrne ! Smyrne ! La lettre n'était pas longue ; elle ne renfermait que ces trois lignes :

« Je vous aimais quand j'ai reçu votre lettre. A cette heure, je » ne vous aime plus. J'ai dit à la folle du logis de rentrer au » logis. »

O cœur humain! abîme de ténèbres et de contradictions! elle ne m'aimait plus, et moi je l'aimais...

Ces trois lignes passaient en traits de feu sous mon regard attristé. Et je voyais aussi apparaître la figure de Neïdja qui m'appelait au banquet de la poésie orientale.

— Allons, me dis-je, encore un château en Espagne qui tombe en poussière. Qui sait? cette femme était peut-être la vraie femme, la femme qu'on a cherchée depuis la création du monde et qu'on n'a pas encore découverte. Enfin, il faut en prendre son parti. Si elle habitait la Madeleine ou la Bastille, je courrais chez elle avec une voiture à quarante sous l'heure; mais aller à Smyrne, à ce prix-là, ce serait un peu cher.

J'allai sur mon balcon. Les nuages couraient vers l'Orient. Je regardais les nuages comme si j'allais prendre mon vol avec eux.

— Que regardez-vous donc là avec cet air contemplatif?

C'était ma voisine. J'allai à elle. Je détournai la vigne vierge et les capucines.

— Savez-vous ce qui m'arrive?

— Vous m'épouvantez. Qu'y a-t-il donc?

— Je suis amoureux.

— Que me dites-vous donc là? Je voudrais bien voir que vous fussiez amoureux et que ce ne fût pas de moi?

— Est-ce qu'on est jamais amoureux à sa porte? Je suis amoureux au delà des Alpes, au delà des mers, à Smyrne.

— Allez-y.

J'avais allumé un cigare.

— J'en suis revenu. J'y retournerais volontiers; mais que trouverais-je en arrivant? Une bouffée de fumée.

— Tout n'est que fumée, un peu plus, un peu moins.

— Ah! s'il n'y avait à traverser que les Alpes de la vertu.

Et je racontai à ma voisine le commencement de cette aventure invraisemblable.

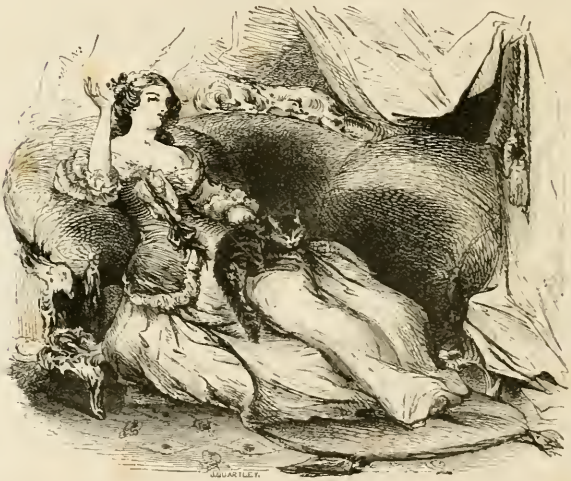
— Je vous ai dit le commencement, madame. C'est à vous à me dire la fin.

— Qui sait le commencement sait la fin. Je vous conseille d'aller en Orient et de ne pas revenir comme vous êtes parti. Adieu.

— Adieu! est-ce que vous vous figurez que je vais partir?

— C'est votre devoir. Quoi! une belle femme vous écrira qu'elle vous attend, et vous n'irez pas jusqu'à elle, vous qui êtes aventureux! Adieu, adieu, je ne veux vous revoir qu'à votre retour.

— C'est parce que je suis aventureux que je n'irai pas à Smyrne. C'est bien la peine d'aller où on vous attend. Ah! l'imprévu! l'imprévu! voilà la belle vie! Si le dieu des aventures conduit toujours mon étoile, il s'arrangera si bien qu'un jour ou l'autre je rencontrerai Neïdja sur mon chemin à l'heure où je ne penserai pas à elle.



XXXI.

LA LUNE DE MIEL.

I.

Je vois là-bas une queue de coupés, de calèches, d'américaines et de phaétons, qui m'annoncent un mariage à Saint-Thomas d'Aquin. On est à la cérémonie. La mère pleure, — parce qu'elle se rappelle le jour et le lendemain de son mariage à elle-même; — le père pense tristement que la célébration du mariage est une messe mortuaire pour l'amour filial de sa fille; — la mariée pense qu'elle est belle; — le marié voit déjà les rayons de la lune de miel. — Où vont-ils aller pour la trouver dans tout son plein ou dans son croissant? La lune de miel ne luit qu'à Paris; — aussi tous les lunatiques vont-ils la chercher à Pontoise ou à Landernau.

Un de mes amis, homme d'esprit et de loisir, qui n'est jamais parvenu à rien faire, parce qu'il attendait depuis dix ans un consulat en Orient, s'était décidé à planter sa tente à Paris.

Quoiqu'il passât pour un rêveur, il fut pris au sérieux chez un banquier du pays de la Bourse. Il faut dire que mon ami Henri Desmazures bâtissait ses châteaux en Espagne dans quelques centaines d'arpents de terre en Beauce et en Normandie.

C'était un rêveur, mais c'était un propriétaire. Le banquier lui accorda la main de sa fille, après avoir passé toute une nuit à faire des additions et des soustractions pour se convaincre que sa fille serait heureuse.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann n'était pas précisément une jeune fille habillée de billets de banque. Elle avait, au contraire, respiré je ne sais quel agreste parfum de nature et de poésie dans l'atmosphère du trois et du cinq. Le bruit des espèces sonnantes ne l'avait pas empêchée d'entendre ces voix solennelles de l'idéal qui chantent l'hymne de l'amour à tous les cœurs de vingt ans.

Rien n'était plus rare avant le 24 février qu'un mariage de cœurs : c'était la position qui épousait les écus. Qui le croirait? il ne faut pas seulement en accuser les pères et les mères, mais encore, mais surtout, les jeunes filles elles-mêmes. La fureur des titres, la passion de l'or avait chassé pour elles toutes les adorables chimères, tous les divins romans de la vie. J'ai entendu dire ceci à une charmante enfant qui avait à peine respiré dix-sept fois la floraison de l'aubépine : « Je ne veux me marier qu'avec un pair de France ou un agent de change. » C'était une confidence à une amie, qui, de son côté, ne voulait épouser qu'un prince ou un banquier.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann aimait beaucoup mon ami Henri Desmazures. Elle ne s'était inquiétée ni des titres qu'il n'avait pas ni de l'argent qu'il avait. Elle l'avait vu, elle l'avait aimé, comme cela se pratiquait dans l'âge d'or. Elle était enchantée de savoir qu'il ne faisait rien, qu'il ne savait rien faire, qu'il ne voulait rien faire.

Je dirai aussi à la louange de mon ami Desmazures que ce n'était point la banque qui l'avait attiré chez le banquier.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann lui était apparue comme une révélation de sa vie, comme une image visible de son idéal, à une fête du monde diplomatique. Elle était si blonde et si fraîche, si délicate et si suave, qu'elle semblait, dans le cercle des femmes renommées par leur beauté depuis quelque vingt ans, un pastel de Rosalba ou de La Tour dans une galerie de portraits enfumés par le temps.

II.

Le mariage fut arrêté pour le 24 février. Le 23 au soir, on trouva à grand'peine M. le maire avec son écharpe tricolore. Pendant que la jeune fille signait, M. le maire daigna faire un cours de politique et de morale. Il fit une sortie violente contre ce ramas de rien-qui-vaille, cette invasion de barbares qui ne savent boire qu'à la barrière et qui veulent abolir l'octroi.

En sortant de la mairie. M. Hoffmann, le marié et les témoins ne trouvèrent plus leurs voitures. Pendant que M. le maire secouait l'éloquence de son écharpe tricolore pour prouver qu'il n'y avait rien de sérieux dans cette manifestation d'enfants à la mamelle, les héroïques gamins avaient chassé les cochers pour faire des barricades avec les carrosses.

La nuit, mademoiselle Mathilde Hoffmann la passa toute seule dans sa chambre à prier Dieu pour ceux qui mouraient. Le lendemain, à onze heures, Henri Desmazures se présenta chez le banquier avec un sabre et un pistolet, en escarpins et en gilet brodé, en un mot, habillé comme la veille, mais couvert de boue et les cheveux en désordre. «Mais, mon cher ami, lui dit le banquier sans détacher son regard de trois ou quatre journaux qu'il avait à la main, mon cher ami, nous ne pouvons pas nous marier aujourd'hui. — Comment, nous ne pouvons pas nous marier! qui est-ce qui a dit cela? — Vous ne savez donc pas ce qui se passe? il y a des enfants qui font des barricades. M. Molé remplace M. Guizot; M. Thiers remplace M. Molé; M. Odilon Barrot remplace... Tout à l'heure le peuple remplacera tout le monde... — Nous n'avons pas un moment à perdre, interrompit Henri Desmazures. Où est donc Mathilde?»

Il se précipita vers la chambre de la jeune fille; elle était habillée pour la cérémonie. «Ah! Mathilde, que vous êtes belle! Courons à l'église, car dans une heure il serait peut-être trop tard. Ne me laissez pas plus longtemps dans le flux révolutionnaire qui emporte Paris. Voyez, je me suis battu comme un enragé; si j'avais

de l'orgueil, je dirais comme un gamin. Demain la république, mais aujourd'hui l'amour. »

Mademoiselle Hoffmann se jeta tout éperdue sur le cœur de Henri. « De grâce, dit-elle, emmenez-moi loin d'ici, au bout du monde si vous voulez. — Oui, Mathilde, mais il faut vous habiller tout autrement, car nous n'arriverons à l'église qu'en franchissant les barricades. »

Une heure après, le curé de leur paroisse leur donna la bénédiction en toute hâte, dans une petite chapelle consacrée aux araignées. « Maintenant, dit Henri à Mathilde, pendant que votre père, entouré de ses amis, est là qui discute avec le sacristain, envolons-nous comme des oiseaux amoureux, allons nous percher sur quelque locomotive enflammée, qui nous emmènera plus vite que le vent, je ne sais où, mais dans un pays où l'on puisse savourer pacifiquement le miel de la première lune. »

Henri et Mathilde prirent le chemin de Rouen, et fouette, chauffeur! — Les deux amants partirent au galop d'une locomotive baptisée du matin *la République!* et, par la fenêtre de leur wagon, ils assistèrent au sauve-qui-peut général. Les morts vont vite, dit la chanson de Bürger, mais les courtisans déchus vont plus vite encore.

Ainsi virent-ils passer devant eux tout ce qui avait été la cour et la politique pendant près de vingt années, — sombre chapitre d'histoire qui se déroulait sur un grand chemin, — dernier conte inachevé de rois et de reines : *Il était une fois...*

III.

Les deux amants arrivèrent le soir au Havre d'où ils s'embarquèrent pour Londres, mais au débarquement à Southampton on les effraya par les meetings. Ils revinrent au Havre. A leur retour, ils aperçurent, se dirigeant vers un bateau à vapeur isolé, un vieux monsieur qui ressemblait prodigieusement à une pièce de cent sous. Henri et Mathilde s'arrêtèrent aussitôt avec respect. C'était la monarchie qui abandonnait la terre de France. Ils saluèrent.

Ils ne voulurent pas aller à Bruxelles, cet antipode de Clichy,

où le soleil est toujours couché pour nos débiteurs, car des bruits, vrais ou faux, de contrefaçon révolutionnaire leur arrivaient de tous côtés, même de la Hollande, où le peuple demandait un peu et où le roi accordait beaucoup.

Cependant, comme il fallait bien aller quelque part, ils allèrent en Suisse, le pays classique des lunes de miel. «La Suisse est une république, se dirent-ils, par conséquent nous n'avons pas à craindre qu'elle se mette en république.» Confiants dans cet espoir, Henri et Mathilde louèrent un chalet au flanc d'une montagne, un chalet tout neuf, mignard et découpé à jour comme un panier de bois blanc, où ils installèrent leur amour sous la protection du landman et de l'antique paix helvétienne. Mais à peine étaient-ils dans le chemin, après avoir un peu erré au bord des lacs, dans les herbes et sous les arbres frémissants, qu'ils aperçurent un groupe de nationaux armés qui farandolaient alentour! Ils étaient à Neuchâtel en pleine révolution!

Alors ils tournèrent leurs regards vers l'Allemagne.

«Partons pour l'Allemagne! dirent-ils en soupirant; là, tout le monde n'est occupé que de valse et de métaphysique; à travers les brumes ondoyantes de Prague ou de Munich, peut-être nous aussi finirons-nous par trouver le bonheur, — entre un problème et un air de violon.»

Ils partirent. Mais au beau milieu du voyage, on leur dit : «N'allez pas à Vienne, n'allez pas à Berlin; vous rencontreriez à Vienne le roi de Prusse et à Berlin l'empereur d'Autriche, fuyant tous les deux leur capitale.»

Comme leur voiture allait traverser un pont, une amazone aux cheveux flottants, jeune et d'allure martiale, belle comme la Penthésilée antique et inondant de velours un cheval nedjid, vint se jeter à leur rencontre. Le postillon n'eut que le temps de retenir les guides.

«Arrière!» s'écria-t-elle en lui mettant sous le nez le canon d'un petit pistolet de poche ou de jarretière.

Le pauvre diable se renversa épouvanté sur son siége, tandis qu'Henri, passant la tête par la portière, reconnaissait la célèbre comtesse de Lansfeld dans l'amazone à tous crins.

« Madame, lui dit-il en souriant de son plus spirituel sourire de France, nous ne sommes ni des gendarmes prussiens ni des municipaux bavarois; ce serait tirer aux pierrots que tirer sur nous; gardez donc votre poudre pour une meilleure occasion politique, et laissez-nous continuer notre route, s'il vous plaît. »

Lola Montès envoya un joyeux éclat de rire aux échos des montagnes, qu'ils répétèrent en vieux courtisans, — les derniers courtisans!

« Un conseil en vaut un autre, répondit-elle. N'allez pas en Bavière : on vient de brûler mon hôtel. »

Mathilde et Henri se regardèrent avec la même expression d'étonnement.

Disant cela, la comtesse de Lansfeld piqua des deux, et, saluant les jeunes époux avec sa cravache et son sourire, — elle partit, étincelante et rapide comme une flèche d'or à travers un rayon de soleil.

Henri et Mathilde la suivirent des yeux pendant quelques instants, et lorsqu'elle eut tout à fait disparu dans le bleu de la Suisse, — ils se demandèrent mélancoliquement vers quel pays il leur fallait se diriger maintenant, et quel pays voudrait bien d'eux, les enragés lunatiques, les amoureux quand même! — « Allons devant nous, » murmurèrent-ils. Et ils allèrent à travers les bois, les prés, les ravines, jusqu'à ce que le Rhin leur barrât superbement le passage. Alors ils s'embarquèrent sur le Rhin d'Allemagne, qui n'était plus ni le Rhin de Louis XIV et de Van-der-Meulen, ni même le Rhin de Nicolas Becker, juge de paix et poëte de guerre, mais qui était bien près de devenir le Rhin de France. Une fois sur le bateau à vapeur, ils virent la procession des vieux châteaux, bannières en tête, sombres, croulants, désolés, graves comme des commandeurs de pierre et marchant lugubrement dans les roseaux, en secouant leurs robes noires, pleines de corneilles et de vautours. Les deux jeunes gens ne s'arrêtèrent qu'au Johannisberg, où ils rencontrèrent un vieillard assis sous une tonnelle et face à face avec un verre de cristal.

C'était M. de Metternich qui buvait sa dernière bouteille de johannisberg.

« M. le ministre, lui dit Henri en saluant la bouteille avec respect, pardonnez-moi si je viens peut-être, en vous parlant, déranger l'équilibre européen; mais nous sommes deux jeunes mariés de France, qui cherchons une chaumière tout juste assez petite et assez fleurie pour y loger notre amour. Dites-nous s'il y a encore des chaumières en Allemagne, monsieur le ministre, vous qui savez les nouvelles mieux que les télégraphes et les journaux. »

M. de Metternich fit flamber ses yeux de diplomate avec irritation; mais, ne lisant que la candeur et l'honnêteté sur le front du beau couple, il se versa une nouvelle rasade, l'avala d'un trait et mit sa tête dans ses deux mains. « Monsieur le ministre, dit timidement Mathilde. — Je ne suis plus ministre! répondit-il. — Monsieur le prince, hasarda Henri. — Il n'y a plus de princes..... — Alors, monseigneur l'Autrichien... »

M. de Metternich releva la tête et devint triste comme une ballade allemande. « Il n'y a plus d'Autriche, dit-il sourdement, les Autrichiens l'ont tuée en me tuant. Il n'y a plus de diplomatie, car j'étais le dernier et l'on me défend d'*exercer*. — Oh! Talleyrand, tu as bien fait de mourir! — C'en est fini désormais du grand art des cadenas politiques, le peuple les brise lorsqu'il ne sait pas les ouvrir, et la hache est une clef qui va à toutes les serrures. Les temps mauvais sont arrivés où la parole ne sera donnée au ministre que pour exprimer sa pensée, — même lorsqu'il ne pensera rien du tout. Plaignez-moi donc, car me voilà réduit à boire ma dernière diplomatie, c'est-à-dire mon vin de Johannisberg, cette affreuse liqueur avec laquelle j'ai mystifié l'Europe entière pendant plus de soixante années. »

Et M. de Metternich se tut, n'ayant plus rien à boire ni à dire.

IV.

A partir de ce moment nous avons tout à fait perdu la trace de Henri et de Mathilde. Nous pensions qu'enfin ils avaient trouvé la terre promise, lorsque nous avons reçu la lettre suivante :

Brescia, ce 19 mars 1848.

Mon cher ami,

Nous arrivions enfin en Italie après avoir traversé vingt pays en révolution. Jusqu'ici nous n'avons pas eu une heure de loisir. Nous avons toujours voyagé dans la trombe révolutionnaire. Pas une nuit de silence, toujours la vague qui monte et qui nous chasse devant elle! Nous sommes depuis une demi-heure à Brescia et nous n'y resterons pas une heure. Nous avions peur de Milan et de Venise. Nous savions que Rome a un carnaval constitutionnel, que Florence a un grand-duc qui rédige des constitutions, que Naples a un roi aujourd'hui, et qu'elle aura demain un Mazaniello. Nous avions songé à Monaco, mais il paraît qu'on y proclame la république. Il y a bien encore la république de Saint-Marin, mais on parle sérieusement d'y nommer un empereur. Nous entendions un hourra prophétique du côté des Cosaques du Don. L'Asie se tourne vers l'Occident et tire son épée contre l'empereur de toutes les Russies. Nous voyons tous les jours la lune se lever, — elle nous apparaît sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, — ne l'avez-vous pas tricolore à Paris? Mais ce n'est pas la lune de miel. Nous ne savons plus où la trouver. Pauvre esquif d'amoureux lancé en pleine mer un jour de tempête! A quel rivage aimé du ciel arrivera-t-il? Nous avons crié terre en arrivant à Brescia. — Nous voulions oublier le monde et ses révolutions dans cette bonne nature de Lombardie, où déjà le printemps est arrivé avec des fleurs et des feuilles dans les mains. Nous avions pour nos promenades le beau lac de Guarda et les romantiques villas envahies par les flots de houblon et de tabac. Mais à peine étions-nous descendus de la diligence Bonafous, qu'un grand diable de facchino me saisit au collet et me demanda si je n'étais pas le vice-roi, car le bruit venait de se répandre que le vice-roi, chassé de Milan, fuyait sur Brescia, où il se croyait des amis. — Citoyen, dis-je au facchino, vous me faites une injure. Je viens d'un pays où le mot *roi* est rayé du dictionnaire. (A propos de dictionnaire, y a-t-il encore là-bas une Académie?)

Cependant, la diligence était cernée par une troupe de bambinos et de grands drôles qui montraient les dents à chaque voyageur. J'essayai de parlementer. Une Anglaise vaporeuse, qui arrivait de Munich, plus blonde que le soleil, déclara qu'elle n'était pas Lola Montès. A ce moment une seconde voiture s'arrêta devant le *palais de la Commune*, cette œuvre gothique et grecque, signée Bramante. On se précipita de ce côté. Un homme descendit, qui fut saisi sur les marches et entraîné par la foule pour être bafoué en place publique. Je ne sais si c'était le vice-roi.

Ce qui est hors de doute, c'est que la révolution est ici comme elle est partout. Danton disait qu'on n'emportait pas la patrie à la semelle de ses souliers, je crois que j'ai emporté la poussière féconde des révolutions, et que je symbolise partout la fatalité républicaine.

Voilà donc que Brescia est descendue dans la rue comme toutes les villes de l'Europe. Où aller? Songe, mon ami, que je ne suis pas encore le mari de ma femme. O Platon! Je ne veux ni de ta république ni de ton amour! Ne faut-il pas des enfants pour la république?

Mathilde — j'allais dire ma femme — vient de se pencher à mon oreille et de me dire tout bas qu'elle connaissait un pays où nous pourrions nous aimer en silence, une vraie Thébaïde amoureuse. — Il n'y a que les femmes pour avoir le sens commun en amour. Or, ce pays qu'elle m'indique — celui que nous avons tant cherché — c'est celui d'où nous sommes partis.

Nous retournons à Paris. Tu vas donner des ordres pour que mon appartement soit ouvert la nuit prochaine à cette trop vagabonde lune de miel.

Salut et fraternité.

HENRI DESMAZURES.

Sont-ils heureux? Seront-ils heureux sous la république une et indivisible?

Pandore cependant ne va pas retirer un à un d'une main pieuse tous les maux qu'elle a répandus sur l'humanité. Les vautours dévoreront encore le cœur de Prométhée; Jésus étendra toujours les

bras sur la croix. La République a des mamelles fécondes, mais aura-t-elle le temps dans sa sublime maternité de préparer un peu de brouet à ses rêveurs, un plat de lentilles à ses artistes? Quand elle aura donné le pain matériel servira-t-elle le pain immatériel? Pandore a laissé aux hommes l'espérance, l'archange aux ailes blanches qui nous emporte vers tous les rivages odorants de l'idéal; mais on nous promet tant de conquêtes dans le monde où nous entrons, qu'on ne nous laisse pas même l'espérance d'en habiter un autre.

République française, ne regarde pas trop ta sœur des États-Unis; délivre-nous des Romains, sinon des Grecs. Il y a trop longtemps que nous nous traînons sur la voie Latine. Organise le travail des bras, mais ouvre un horizon radieux à ceux qui vivent de poésie. Lance tous les matins un navire sur la mer inconnue où chantent les nymphes amoureuses. N'oublie pas qu'il y a en France des millions d'âmes qui demandent à s'embarquer tous les matins pour ces voyages d'outre-mer au pays enchanté.

Hébé, qui versait à toute heure l'ambroisie dans la coupe d'or des olympiens, en a répandu quelques gouttes sur le monde dans ses jours de distractions. Or, depuis que nous avons savouré l'ambroisie, nous tendons sans cesse les bras vers Hébé, car, Hébé, c'est l'idéal. — Idéal, idéal aux ailes de neige et aux pieds de feu, sur quelle mer lointaine poursuivrai-je demain ta barque de roseaux? — Sirène aux cheveux verts dont la voix chante dans mon cœur comme le vent dans la verte ramure, vers quel horizon doré m'appelleras-tu?

GEO. TROY

XXXII.

SE REGARDER PASSER DANS LA VIE

QUAND ON EST A SA FENÊTRE

Que de fois j'ai vu apparaître ma poésie — en la fuyant! — Comme moi, tous ceux qui ont fui le pays de la jeunesse ont laissé là-bas assise devant sa porte, encadrée de pampres et de roses, cette Muse de la famille un enfant au sein, un enfant à ses pieds. — Vision charmante qui nous arrêtait au passage pour nous dire : Où vas-tu? C'est ici qu'il faut vivre, c'est ici qu'il faut aimer la vie.

Mais le bonheur est toujours là où on n'est pas resté, — là où

on n'est pas allé, — ou plutôt le bonheur — s'il en est — on le porte avec soi. — Pourtant il y a des pays pour le bonheur : Naples, Lima, Séville, plutôt que Moscou, New-York, Stockholm.

Il est un sauvage et doux pays perdu là-bas dans l'Ile-de-France, entre la Champagne et la Picardie — le Vermandois. — C'est là que j'aurais voulu vivre, vivre de temps perdu, d'amour et de liberté. Mais tout est bien qui commence bien. J'ai bien commencé : voyez plutôt par cette page arrachée au passé.

J'étais bien jeune encore quand je descendis ma chère montagne couronnée de bruyères roses et de genêts jaunes, toute étoilée de marguerites et d'églantines, toute chargée sur le flanc de vignes généreuses aux beaux tons d'or et de pourpre. On avait jugé que l'étude était impossible à la maison paternelle, grande ruche en travail, vraie cité ouvrière. Mon père m'avait d'abord confié à son père, autre maison bruyante où l'on travaillait peu, mais où l'on s'amusait beaucoup. C'était tous les jours des repas homériques, de gaies processions de bouteilles qui chantaient la chanson de l'hospitalité, des veillées où l'on contait, où l'on jouait, où l'on dansait et où l'on soupait.

J'aimais mieux l'intérieur plus reposé, plus simple, presque pauvre, de mon grand-père maternel, qui habitait au beau milieu de Bruyères.

Mon grand-père maternel était du peuple, du peuple qui travaille, « qui laboure, comme dit l'Écriture, son sillon d'angoisses. » Il avait fait son tour de France, un livre et un ciseau sous le bras ; il excellait aux boiseries à ornements des châteaux et des églises. Il n'aimait pas le confessionnal, mais il en a sculpté plus d'un de formes sévères et charmantes. Il mêlait un peu beaucoup le profane au sacré : ainsi, dans le chœur de l'église de Bruyères, le violon tient toujours la plus belle place dans les emblèmes chrétiens : sans doute il avait étudié la langue symbolique dans les tableaux byzantins, où les anges jouent du violon pour conduire au paradis la phalange des âmes.

Après une vie laborieuse et exemplaire, après avoir servi la république avec passion de son temps et du peu qu'il avait, il arriva à soixante-quinze ans sans autre revenu que celui d'une petite terre de sa femme et celui de quelques arpents de vignes qu'il avait plantées lui-même au mont de Parmailles. Il se disait heureux et parlait de son superflu. Son superflu, c'était sa bibliothèque et la nature, le livre des livres, dont il savait presque toutes les pages. C'était aussi le verre de vin dont, seul peut-être dans tout le pays, il arrosait le morceau de pain réservé aux pauvres. Aussi, quoique en sa qualité de commissaire de la république il fût toujours montré du doigt comme étant de la queue de Robespierre, il était respecté par tout le monde, même par mon grand-père paternel, dont il avait pris violemment l'autorité en 1789; car tous les deux s'étaient succédé au gouvernail de Bruyères pendant le flux et le reflux de l'opinion républicaine et royaliste.

Sa bibliothèque était un fouillis très-alléchant à l'esprit. Dès que je sus un peu lire, ce fut la forêt vierge du nouveau monde où je m'aventurais. Beaucoup de broussailles et de branches envahissantes, peu d'arbres vigoureux s'élevant dans le ciel de l'intelligence, à part Voltaire et Jean-Jacques. L'édition de Voltaire était reliée avec une lettre autographe de Condorcet, dont le sculpteur était cousin. Pareillement dans les *Révolutions de France et de Brabant* se trouvait une lettre autographe de Camille Desmoulins, son ami. Il avait aussi connu Saint-Just et quelques autres révolutionnaires du même pays. Le cousin Jacques, quelque temps célèbre par ses *Lunes* et autres ouvrages lunatiques, était aussi son cousin avant d'être le cousin de tout le monde.

Quoique le maître d'école m'eût déclaré qu'il ne fallait jamais ouvrir ni Voltaire ni Rousseau, j'avoue que je n'eus pas la curiosité de m'engager dans des livres si longs. J'allai droit aux *Métamorphoses* d'Ovide, traduites deux fois : en prose et en estampes. Ovide fut mon premier maître en poésie et en philosophie; car c'est en lui que j'ai puisé cette croyance en la nature vivante renfermant Dieu. Je n'ai jamais sans battement de cœur vu la hache du bûcheron frapper un arbre, et, comme je ne sais plus quel poëte de l'antiquité païenne, je n'ai jamais aimé à moissonner une

rose, si ce n'est pour la mettre au tombeau dans le corsage d'une belle fille.

Je n'étais pas d'ailleurs un enfant studieux; aucun écolier de mon âge n'était plus ardent au sortir de l'école aux jeux bruyants et désordonnés. L'école renfermait environ quatre-vingts drôles plus décidés à secouer l'arbre du prochain que l'arbre de la science. Cette petite armée, répandue par les champs ou par la ville, commettait des dégâts sans nombre. On jouait avec beaucoup d'héroïsme à représenter Cartouche et sa bande. Si je n'étais le chef, j'étais un des capitaines toujours obéi, parce que mon grand-père était maire et qu'il possédait de beaux jardins que nous prenions d'assaut. Parmi nos dégâts, il en est un que je voudrais pouvoir racheter par quelque pénitence cénobitique. La vieille église avait encore en 1825 les plus beaux vitraux gothiques qui restassent dans le pays : un soir que nous ne savions plus où jeter nos cailloux, nous eûmes l'impiété (double impiété, puisque nous outragions à la fois l'art et la religion) de les lancer dans les pieux personnages de la Passion. Croira-t-on que cet acte de vandalisme ne fut pas puni? On trouva dans la ville que nous avions eu raison d'abattre ces vieilleries, on se réjouissait déjà d'avoir de belles vitres claires. Peu s'en fallut qu'on ne nous votât une récompense publique. Le curé lui-même ne vit là qu'une gaminerie sans conséquence.

Avant la révolution de 1830, la vie de province avait gardé je ne sais quelle saveur à jamais perdue, quel vert parfum des anciens temps. A Bruyères, les femmes en étaient encore au bonnet à la Charlotte Corday, et les hommes portaient victorieusement le chapeau à trois cornes. Beaucoup de caractère dans le costume et dans la vie intime. Beaucoup de vives empreintes, beaucoup de contrastes. Tous n'étaient pas, comme trop le sont, aujourd'hui marqués à la même effigie. Dans quelques intérieurs, j'ai retrouvé des souvenirs, des manières, des habitudes de l'ancienne France jusqu'au cœur du moyen âge. Dans certaines vieilles maisons à auvent avec une niche à saint, j'ai reconnu la superstition du douzième siècle, la superstition, cette lampe sépulcrale qui éclaire les tombeaux de l'esprit humain. Plus loin, devant un pignon sur

rue, j'ai salué la rusticité un peu hautaine de la renaissance. J'ai connu des contemporaines de Jeanne d'Arc et de Marie de Médicis. Les femmes les plus avancées dans le mouvement des modes et de l'esprit humain en étaient à madame de Pompadour. En plein dix-neuvième siècle, j'ai pu commencer mes études sur le dix-huitième; car tout le siècle de Voltaire était là vivant encore dans ses mœurs, dans son langage, dans ses livres, dans son habit. Autrefois la province vivait de sa vie à elle; la lumière de Paris ne lui arrivait que lointainement. Les idées n'avaient ni journaux ni chemins de fer; elles voyageaient par le coche et n'arrivaient qu'un siècle après leur départ. Je ne parle pas des idées révolutionnaires; car celles-là, si elles sont envoyées par Dieu, voyagent avec le vent.

J'étais silencieux, écoutant et regardant beaucoup, quand je n'étais plus avec les gamins, ou quand je n'étais pas à la bibliothèque. J'y courais à l'heure de l'école. C'était mon école buissonnière. Plus d'une fois il m'arriva de rester à celle-ci et d'oublier l'autre. Quand mon grand-père m'y surprenait, il riait du discours que ne manquerait pas de faire le maître courroucé. Il m'aidait à pénétrer dans cette forêt touffue où il avait la coutume de s'asseoir à l'ombre du premier arbre venu. Que lui importait le livre. Tous ont leur raison d'être, depuis les sentences des sept sages de la Grèce jusqu'à l'*Éloge de la Folie*. Quel est le mauvais livre qui ne renferme pas le coup de l'étrier? le verre de vin qui nous ouvre la route de l'intelligence? Quand j'ouvre un dictionnaire, mon imagination ouvre ses mille portes d'or. Pour un homme d'esprit, un livre n'est qu'un prétexte. Pour un sot, c'est la tour de Babel.

Les soirs d'hiver, mon grand-père, qui avait jusqu'à douze petits enfants de mon âge à son feu, nous donnait des leçons d'histoire et de dessin sur la plaque de la cheminée. Il la blanchissait avec des cendres, et il y dessinait du bout de son bâton des figures, des monuments, des portraits, quelquefois même des scènes historiques, pendant qu'un de ses voisins, voltairien enragé, lui lisait *le Constitutionnel* avec passion. Ma grand'mère, tout en filant au rouet du lin cueilli par elle, interrompait le lecteur par

quelque violente sortie contre les aristocrates — comme mon grand-père paternel qui se permettait d'aimer le roi, le curé et les femmes du prochain. — Qu'est-ce que cela fait? s'écriait son mari. Ne disons rien contre les hommes de bonne foi et de bonne volonté, — et surtout contre nos ennemis.

Il y avait dans sa bibliothèque des poëtes du seizième siècle : Saint-Amand et Théophile. Si j'appris la poésie dans Ovide, j'appris les vers dans ces poëtes aux rimes sonores, panaches colorés qui enchantaient mes yeux. Mon grand-père, qui n'était pas familier avec les poëtes, me conseillait Boileau et me mettait en garde contre Saint-Amand et Théophile, mais je ne trouvais rien dans Boileau, et je respirais dans ses victimes je ne sais quelle séve et quel parfum de la forêt primitive. Une strophe de Théophile, un sonnet de Saint-Amand m'ouvraient des échappées lumineuses sur des chemins inaccessibles; les vers de Boileau m'ennuyaient comme une grande route invariablement belle, sans hasards et sans imprévu. Si j'admettais la pluralité des dieux, j'élèverais un autel à l'imprévu.

Je ne faisais pas grand'chose à l'école, où mon écriture hiéroglyphique désespérait mon maître. C'était un homme de cinquante ans, qui chantait à l'église et buvait au cabaret « à pleine gueule, » comme disait sa femme. A l'école, sur son estrade de sapin, il enseignait ce qu'il ne savait pas : la grammaire. Mais chaque fois qu'il ne se comprenait plus, il empanachait sa phrase d'un mot latin, il fronçait le sourcil comme le Jupiter de Phidias, il nous disait que nous étions des ânes, et tout était dit. Aujourd'hui, son opinion n'a sans doute pas changé sur mon compte. Quand on lui dit que je fais des livres, il répond d'un air hautain : « Autrefois j'enseignais cela. » Pour moi, je le porte dans mon cœur. Il m'a servi à peindre ces vieux maîtres d'école primitifs, qui ne savaient rien si ce n'est le chemin de leur maison à l'église, et de l'église au cabaret. Je vous remercie, ô mon premier maître, pour ce que vous ne m'avez pas appris : la géographie qui rapetisse le monde, l'histoire qui le déshonore, la philosophie qui doute de Dieu! Je vous remercie d'avoir éloigné de mes lèvres cette coupe amère de la science qui est faite comme le tonneau des Danaïdes. On y verse toutes ses larmes; elle ne s'emplit jamais.

Mon vrai maître, c'était mon grand-père. Il me conduisait presque tous les jours à ses vignes ou sur la montagne voisine pour embrasser ma mère, que nous trouvions tantôt aux moulins, tantôt aux fermes, commandant à ses gens avec quelque verdeur. Mon père, qui exploitait tous les bois de la contrée, n'était presque jamais à la maison. Ma mère était toujours sur pied, veillant à tout, un enfant sur les bras et un autre à la main. Que de fois nous la surprenions prêchant ses gens d'exemple, toute couronnée de sueur, ces perles du travail, pétrissant la pâte dans la mais de noyer, lisant Jean-Jacques ou madame de Staël, secouant la luzerne pour la fenaison, donnant son sein fécond au nouveau venu, tout cela avec une charmante gaieté de cœur et d'esprit. Elle sautait au cou de son père et me faisait sauter dans ses bras. Nous arrivions souvent à point pour rompre une exquise galette de pur froment qu'elle arrosait d'une bouteille de vin blanc de notre crû, depuis longtemps couchée dans le sable. Elle nous disait avec un naïf orgueil, elle qu'on avait élevée à ne rien faire : « J'ai moissonné le blé, j'ai pétri la pâte et j'ai battu le beurre pour la dorer. » Ah! qui me montrera jamais de ces galettes savoureuses qui avaient la couleur chaude du froment bien mûr, et qui répandaient je ne sais quelle bonne odeur des bruyères et des genêts qui avaient flambé dans le four. La muse de la famille, c'était ma mère.

La maison de mon père, qui avait quelques grands airs au dehors, n'avait pas grand'chose à l'intérieur pour réjouir les yeux. Aucun ornement, aucune gravure, aucune superfluité. Comme dans toutes les fermes, une grande cuisine avec des dalles blanches et des solives noires, où maîtres, gens et bêtes se rencontraient familièrement. Dans une cheminée gigantesque avec un manteau sculpté par mon grand-père, on voyait de chaque côté d'une crémaillère brillante une demi-douzaine de jambons enfumés. Dans les cendres, les chats et les chiens vivaient en famille, se tirant à tour de rôle les marrons du feu. Sur le dessus de la cheminée où l'on ne se mirait pas, mes yeux s'arrêtaient avec amour sur un beau fusil et sur un beau violon, car mon père était bon chasseur et bon musicien.

Je raconterai ici entre ( ) que pendant la première invasion, une compagnie de Cosaques força mon père, sabre sur la gorge, de jouer des valses durant douze heures sans désemparer. Ce qu'il y avait de moins encourageant pour lui, c'est que les Cosaques valsaient avec ma mère et quelques dames du pays. Quelquefois mon grand-père saisissait le violon et s'en allait jouer sur le versant de la montagne le *Chant du Départ* ou la *Marseillaise* avec des larmes dans les yeux. C'étaient les chansons d'amour de sa jeunesse, car sa vraie maîtresse, c'avait été la République. — Pourquoi pleurez-vous, grand-père? lui demandai-je d'un air distrait tout en cueillant des églantines dans la montagne. Il ne me répondait pas, mais il se disait à lui-même : — Je pleure parce que nous avions une maîtresse, et que Bonaparte nous l'a prise pour l'étouffer dans son lit impérial.

Ce qui me charmait à cette ferme environnée de moulins babillards, c'était l'air de gaieté rayonnant sur le travail. On eût dit une vraie ruche au soleil, toujours voletant et bourdonnant. Il y avait là tout un monde. Mon père aimait par-dessus tout le mouvement des bras. Il ne pardonnait pas à ses gens et à ses moulins d'avoir les bras croisés. Il était l'âme de toute une armée de travailleurs dans les bois, sur la montagne et dans la vallée, aux moulins, aux fermes de la Tour et de Montbérault. On ne le voyait jamais que passer; il avait un cheval arabe très-connu dans le pays, qui allait comme le vent aux quatre coins du terroir. C'était la plus folle et la plus fine bête de la création. Quand revenait mon père et que j'étais à la maison, il me lançait sur le cheval, me donnait la bride et me disait : — Va! — et j'allais.

Ce cheval, c'était l'image de ma destinée qui m'a toujours emportée en avant sans me dire où. Avec elle comme avec le cheval, j'allais sans peur des casse-cou, lâchant la bride, tout plein de confiance dans l'éperon d'or de Dieu.

Maintenant que j'ai arraché au passé une page de prose, si je lui arrachais une page de vers?

I.

C'était dans la saison où la jeune nature
Frémit de volupté dans les bois ténébreux,
Et s'en va sur les monts, dénouant sa ceinture,
Dévoiler au soleil ses beaux flancs amoureux;
C'était dans la saison où toute créature
Boit un peu d'ambroisie à la coupe des dieux.

II.

C'était dans le pays de Jean de La Fontaine, —
Car je suis Champenois; — vous êtes né malin
Et moi je suis né bête — et n'en ai point de haine.
Aujourd'hui que la France est un pays tout plein,
Tout plein de gens d'esprit, c'est une bonne aubaine
Que de n'en avoir pas sous sa robe de lin.

III.

O ma robe de lin! où donc est-elle allée?
Que je respire encor son parfum matinal!
Si je la retrouvais au fond de la vallée
D'où je me suis enfui par un soir automnal,
Si je vous retrouvais, ô ma robe étoilée!
Je reverrais le ciel dans mon cœur virginal.

IV.

Mais je l'ai déchirée en mon adolescence.
Ces doux fils de la Vierge accrochés aux buissons,
C'est le lin tout flottant des robes d'innocence.
Le cœur n'a pas chanté ses premières chansons
Que de ce vêtement filé pour la naissance
Nous sommes dépouillés, n'importe où nous passons.

V.

D'un vieux moulin rêveur j'avais la dictature.
Comme un fier nautonier que de fois j'ai bravé
Les orages du cœur et ceux de la nature
Qui dans leurs bras d'air vif m'ont si haut soulevé!
J'aimais le vieux moulin et son architecture
Comme un pays natal, comme un pays rêvé.

VI.

J'étais seul, libre et fier dans ma chère retraite.
Je n'avais rien à faire; et mon maître Apollon
Avait tout doucement guidé ma main distraite
Vers l'archet oublié d'un pauvre violon,
Qui se mit à chanter d'une voix indiscrète
Que j'aimais une fille habitant le vallon.

VII.

Elle vint au moulin montrer sa beauté fraîche.
Ah! je la vois encor qui monte l'escalier.
Je cours à sa rencontre, et pour la battre en brèche
Son agreste vertu qui sentait l'espalier,
Je lui baise le cou; mais la voilà qui prêche,
Qui se fâche et s'enfuit vers le prochain hallier.

VIII.

Je prends mon violon et chante un air rustique.
Elle tourne la tête et revient doucement :
— Je ne viens pas pour toi ni pour ta poétique;
Ton violon chanteur, c'est mon enchantement.
Or, voici — je n'ai pas oublié le cantique —
Ce que je lui chantais avec ravissement :

IX.

Si l'image de Dieu sur la terre est visible,
C'est sur le front rêveur des vierges de vingt ans,
Qui ne savent encor lire que dans la Bible
Et n'ont que de l'azur dans leurs yeux éclatants.

La fraise qui rougit et tombe sur la mousse,
La pêche mûrissant sur l'espalier qui rit,
N'ont pas de tons plus vifs ni de senteur plus douce
Que la double colline où mon amour fleurit.

La neige que l'hiver sème dans la vallée
Est moins blanche et moins rose aux derniers feux du jour
Que ton flanc chaste et doux quand toute échevelée
Un rayon amoureux te baise avec amour.

La grenade qui s'ouvre aux soleils d'Italie
N'est pas si gaie encore à mes yeux enchantés
Que ta lèvre entr'ouverte, ô ma belle folie!
Où je bois à longs flots le vin des voluptés.

J'ai reposé mon front sur ton épaule nue,
Faite du marbre pris à Vénus Astarté.
Et, comme on voit le ciel au travers de la nue,
J'ai vu ton âme bleue éclairer ta beauté.

Bien mieux que l'aube rose annonçant la lumière,
Tu m'as ouvert le ciel en répandant sur moi
Le blond rayonnement de ta beauté première :
Je ne voyais pas Dieu; mais je te voyais, toi!

La biche qui s'enfuit à travers la ramée
Quand elle entend au bois la chasse et ses grands bruits
Ne court pas aussi vite, ô pâle bien-aimée!
Que mes désirs courant à ta branche de fruits.

X.

Au bas de l'escalier elle était revenue.
Or, je ne chantais plus qu'elle écoutait encor.
Mon Dieu! qu'elle était belle en sa joie inconnue,
Laissant flotter au vent ses cheveux, blond trésor,
Pendant que le soleil sur son épaule nue
Posait un doux rayon ainsi qu'une fleur d'or.

XI.

On était en vendange, et la grappe jaunie
Tombait à pleins paniers sur le coteau voisin.
Je crois entendre encor la rustique harmonie,
Et voir quelque bacchante en corset de basin.
Cécile revenait de sa vigne bénie;
Elle avait à son bras un panier de raisin.

XII.

Elle prit une grappe : « Ami, je l'ai coupée
En pensant à ce jour de joie et de chagrin...
— Ce jour où j'écrivis ma première épopée
Sur ton front parfumé de luzerne en regain. »
Et comme au souvenir de la folle équipée
Nous mordîmes tous deux jusques au dernier grain.

XIII.

Jusques au dernier grain! — La grappe était si blonde,
Si fraîche notre bouche et si blanches nos dents!
Jusques au dernier grain, en oubliant le monde
Et ne voyant le ciel que dans nos yeux ardents!
Jusques au dernier grain, ô morsure profonde!
Ce grain était de pourpre — et nous avions vingt ans! —

XIV.

Ce dernier grain, madame, était de l'ambroisie;
Car c'était un baiser plus ardent que le feu.
C'était la vérité — c'était la poésie :
Je n'ai jamais si haut voyagé dans le bleu,
Je n'ai jamais si loin conduit ma fantaisie...
Cécile cependant prenait plaisir au jeu.

XV.

La grappe était tombée, et nous mordions encore.
On entendait le vent chanter dans les buissons;
Les grands bœufs agitaient leur clochette sonore;
La chasse et la vendange unissaient leurs chansons.
Dans l'ivresse mon cœur buvait à pleine amphore,
Et mon âme aspirait à tous les horizons!

XVI.

Que nous étions heureux en ces belles folies!
A ce seul souvenir mon front a rayonné.
Cécile était jolie entre les plus jolies;
Pour moi, je n'étais pas, je pense, un raffiné.
En songe je cherchais les blondes Ophélies :
Apollon du moulin, je poursuivais Daphné.

XVII.

Daphné, le savez-vous, est un symbole triste.
La femme qu'on poursuit de son plus cher désir,
Sur le sein de laquelle — amant — poëte — artiste —
On voudrait moissonner les roses du plaisir,
Celle pour qui l'on chante et pour qui l'on existe,
Ce n'est plus qu'un rameau quand on veut la saisir.

XVIII.

Un rameau de laurier pour l'orgueilleux poëte
Qui met tout son bonheur, — le vieil enfant gâté! —
A faire un peu de bruit sur la rive muette;
Qui profane son cœur en sa virginité,
Qui veut laisser au mur d'airain sa silhouette :
Vanités! vanités! Tout n'est que vanité!

XIX.

C'est un rameau de houx pour l'amoureux sans arme,
Pour les sots ce ne sont que chardons indiscrets,
Pour le rêveur un lys qui renferme une larme,
Pour les adolescents, s'agenouillant auprès,
Une aubépine en fleur qui déchire et qui charme,
Pour le grand nombre enfin quelque sombre cyprès.

XX.

Car la femme souvent n'est qu'une tombe ouverte :
Sur un beau sein plus blanc que la neige des monts,
Vous avez respiré l'odeur de l'herbe verte
Qui fleurit sur les morts, archanges ou démons.
— Et que de fois aussi de terre on l'a couverte
A l'heure de l'amour celle que nous aimons!

XXI.

Ainsi la mort a pris Cécile et l'a couchée
En sa verte saison sous les saules maudits.
Belle moisson d'amour que je n'ai pas fauchée,
A qui je ne dis plus rien qu'un *De profundis*,
— Treille de pourpre et d'or ! — branche toute penchée
Sous le fruit savoureux qu'on cueille au Paradis !

XXII.

Ah ! ma chère maîtresse, où donc est-elle allée ?
Est-ce l'aube aux cils blonds qui sourit au matin,
Le nuage d'argent, l'étoile échevelée,
La rose ou le bleuet que je cueille incertain ?
Je te cherche partout, ô ma belle exilée !
Est-ce toi qui m'appelle en un hymne lointain ?

XXIII.

D'autres vont sur la tombe, amoureux du mystère,
Interroger la vie et la mort, — ô douleur ! —
Ils demandent au ciel ce qu'on devient en terre,
Si l'âme des vingt ans y survit dans sa fleur ;
Moi, quand sur un tombeau j'arrive solitaire,
Je ne sais que pleurer les larmes de mon cœur.

XXIV.

Rien ne dure ici-bas, ni l'amour ni la joie,
Ni même la douleur : — au bout d'une saison,
D'une autre passion mon cœur était la proie.
L'amour m'avait rouvert son plus rose horizon ;
Et, les yeux éblouis d'une robe de soie,
Je voyais sans pleurer le toit de sa maison !

XXV.

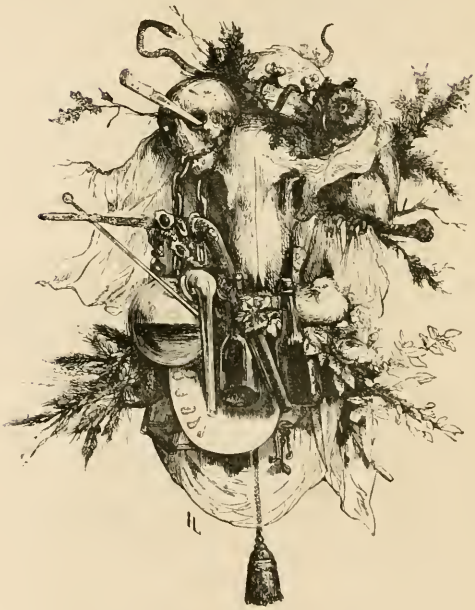
Lorsque revint le temps de la feuille qui tombe,
Allant au cimetière en proie au cher tourment,
Je vis que l'herbe amère envahissait sa tombe
Et voilait ce doux nom, — divin enchantement —
— *Cécile !* — Hélas ! pourquoi ses ailes de colombe
L'ont-elles emportée au ciel sans son amant ?

XXVI.

Quand je m'agenouillai pour baiser l'herbe amère,
Des parfums du tombeau le cœur tout imprégné,
Je cueillis une fleur — une pâle éphémère —
Reliquaire d'amour que mes pleurs ont baigné ;
Et j'y serais encore à rêver, si sa mère
Apparaissant ne m'eût tout à coup éloigné.

XXVII.

Ce primevère amour qui jamais ne s'efface,
Cette aube lumineuse à mon ciel nuageux,
Ce doux charme d'avril qui dure quoi qu'on fasse,
Ce rêve poursuivi sous les rameaux neigeux,
Ce parfum, ce rayon ne fut que la préface,
Préface en lettres d'or de mon livre orageux.



XXXIII.

PARADOXES PHILOSOPHIQUES.

Il y a beaucoup d'orgueil ou beaucoup de modestie à parler de soi, voilà ce que disent les sentences des anciens et les maximes des modernes. Je dis, moi, qu'il n'y a ni orgueil ni modestie, m'appuyant sur cette raison qu'en parlant de soi on parle d'un autre. Il y a vingt hommes dans un homme, sans parler de l'enfant ni du vieillard, ces deux points extrêmes qui se touchent pour fermer le cycle. La forme visible qui subit aussi ses métamorphoses change à peine de figure si on la compare à la forme invisible. En effet, nous ne sommes que le miroir où passent et combattent les passions; nous sommes la toile préparée pour les créations du peintre, la page blanche où le poëte écrira son hymne, son dithyrambe ou sa chanson. Ici le peintre ou le poëte, c'est la destinée. Quand une passion s'est emparée de nous comme un pays conquis, quand elle nous a sillonnés, fertilisés, ravagés, elle s'évanouit pour aller à d'autres conquêtes; car si nous changeons, les passions ne changent pas; ce sont toujours les mêmes brandons qui frappent la cloche; chaque cloche répond par un son différent, chaque carac-

tère a son éloquence distincte pour répondre à la passion qui passe. L'amour qui illumine Diane la chasseresse et Endymion le pâtre est le même amour, mais ce n'est pas la même âme.

Il en est des passions du cœur comme des chimères de l'esprit. Je me suis toujours représenté ces adorables figures du monde idéal comme des belles filles embarquées sur une mer orageuse et côtoyant toujours le rivage où on les appelle sans jamais vouloir aborder parce que leurs pieds de neige ne sauraient toucher la terre. Elles passent, elles passent et sourient à ceux qui tendent les bras vers elles, mais comme elles sont à tous elles ne sont à aucun; elles sourient, mais elles fuient comme le soleil dont le rayon ne s'arrête jamais, même sur la treille toute de pourpre et d'or qu'il a nourrie de son feu, de son sang et de ses larmes. Nous tous, les poëtes et les rêveurs, les amoureux et les inquiets qui sommes toujours sur le rivage, nous voyons passer nos chimères, et nous appelons nos chimères parce que nous croyons toujours les pouvoir saisir. Or, aucun de nous ne les voit dans la même pose ni sous la même lumière; elles nous apparaissent de face ou de profil, rayonnantes ou dans la demi-teinte, enjouées ou pensives, parce que aucun de nous n'est placé au même point de vue.

Je maintiens cette idée qu'en parlant de soi on parle d'un autre. En arrachant une page du livre de sa vie on arrache une page du livre universel des passions. L'homme qui passe devant vous sera le même homme tant que la même passion enflammera son cœur et son esprit, mais dès qu'une autre passion soufflera sur lui, ci-gît l'homme ancien, voilà l'homme nouveau.

Tous les philosophes ont parlé du *moi* et ont cru à eux. Le *moi* n'existe pas; c'est un composé qui appartient à tout, à ce qui est, à ce qui n'est plus et à ce qui sera; un composé qui se décompose à chaque instant, qui fuit sous l'analyse et se réfugie dans le monde matériel ou dans le monde immatériel sans que l'œil humain puisse le suivre. Les insensés ceux-là qui ont nié l'existence de Dieu! L'homme ne vit pas, il n'y a que Dieu qui vive, et quand l'homme vit, c'est encore Dieu qui vit en lui. Nous ne sommes que le vaisseau perdu sur la mer; si le vent ne soufflait pas nous aurions beau tendre toutes nos voiles; — si Dieu ne passait pas en nous avec

son âme, avec son âme féconde qui enfante les passions, quel est le philosophe qui aurait l'orgueil de dire *moi?*

Non-seulement le *moi* d'hier n'existe plus, mais je ne saisis pas bien le *moi* d'aujourd'hui. Où suis-je? est-ce bien *moi* qui passe? Où vais-je? est-ce bien *moi* qui arriverai là où je veux aller? C'est un autre que *moi* qui entrera tout à l'heure à la Comédie Française. Je serai parti rêveur, mais le rêveur restera en route et m'attendra sur le chemin. Et qui sait si tout à l'heure je vais revenir par là? Je suis bien capable, en quittant la Comédie Française où j'aurai été l'homme du monde le plus moins abstrait, de m'en aller où m'entraînera un autre *moi.*

Si j'ai toutes les peines du monde à me saisir à l'heure présente, il est tout simple que je ne me retrouve pas dans le passé. Je reconnais une pâle figure qui me sourit çà et là comme celle d'un ami qui est mort. Les vrais revenants sont les fantômes de la jeunesse qui reparaissent pour secouer sur nos lèvres les primevères et les primeroses. Celui qui a habité mon corps il y a dix ans — quand j'étais plus diaphane et moins barbu — est tombé en poussière. Il aimait des femmes et des amis que je rencontre et que je ne salue pas. Il écrivait des livres que je n'ai pas lus. J'ai pourtant quelques sympathies pour ses extravagances; c'est ce qui m'a décidé à recueillir sa succession et à m'installer chez lui. Ah! la métempsycose! quelle idée profonde! Tant que la maison est habitable, l'âme y vient; quand la maison tombe en ruines, l'âme s'envole pour en chercher une autre.

Il y a tels romans de Sand ou de Balzac qui me semblent plus réels que ceux de ma vie. Les songes sont des comédiens qui nous jouent à nous-mêmes nos passions; or, la vie n'est qu'une série de songes qui jouent une comédie invraisemblable. Je ne sais jamais à quelle comédie je suis, la mienne ou la vôtre, la comédie vraie ou impossible, celle qu'on joue si bien sans y penser, celle qu'on joue si mal parce qu'on pense à la jouer. C'est au point que ce matin, m'étant trouvé par hasard à la barrière Saint-Jacques, j'ai assisté à un dénoûment funèbre en me demandant si ce n'était pas là un cinquième acte de l'Ambigu ou de la Gaîté.

Le condamné avait assassiné sa femme, mais si mal, qu'elle

était parmi les spectateurs. Monsieur le bourreau — en attendant — se promenait sur la guillotine comme un comédien qui pense à sa tirade. Il était tout noir sur les planches rouges. Sa redingote lui tombait jusqu'aux mollets, — une redingote à la propriétaire!

Arriva le convoi; le condamné descendit suivi du prêtre; il s'agenouilla sur la première marche; après avoir prié il se jeta dans les bras du prêtre et lui dit : « Je vais penser à vous là-haut. » Là haut! Il montra le ciel au-dessus de la guillotine.

Il monta gravement comme s'il allait accomplir un devoir. Il portait bien sa tête, une belle tête de trente-cinq ans, intelligente et attristée. Le bourreau la regardait monter vers lui avec un peu d'émotion. A la quatrième marche le condamné la retourna vers le prêtre et lui dit encore adieu des lèvres, du regard et du sourire — un sourire qui annonçait une âme déjà libre. — Il arriva! Si jamais on peut dire en ce monde j'arrive, — c'est là!

Jusque-là tout à son devoir de condamné, dominé par les dernières paroles évangéliques du prêtre, il ne s'était pas inquiété des spectateurs, mais l'homme — le comédien — allait se révéler. Il commença par embrasser le bourreau. — Éloquente raillerie contre la peine de mort. — Après cette accolade il se tourna vers les spectateurs pour leur dire sans doute la moralité du livre de sa vie. Mais monsieur le bourreau lui coupa la parole *en vertu du règlement.*

— Je croyais, dit le condamné, que vous n'étiez ici que pour me couper la tête.

Il voulait parler de son crime pour dire un suprême *mea culpa.* Il se résigna. Après avoir salué le soleil et le public, il se coucha lui-même — et attendit. —

— C'est le coup de l'étrier, dit gaiement un gamin cruel et philosophe.

Cette voix claire fut le seul bruit qui vint troubler ce silence de mort, car on écoutait, comme à tous les dénoûments. Il se passa quelque chose de terrible pour le condamné; monsieur le bourreau, tout ému de l'accolade, tira trop légèrement le bouton; le couteau ne partit pas. — Cependant que monsieur le bourreau lui-même, selon son habitude, saisissait la tête du condamné pour la rouler

dans le panier, il s'aperçut de sa distraction et tira violemment le bouton rebelle. Cette fois, enfin, le bruit que tout le monde voulait entendre se répandit funèbrement par la foule. Mon corps se révolta, je vis le sang jaillir, je détournai la tête croyant rêver. Celui qui souriait tout à l'heure n'avait plus sa tête ou plutôt n'avait plus son corps, car la tête vivait, demandez à monsieur le bourreau.

Je me retournai. On fermait les paniers. La coupeuse de têtes essuyait ses lèvres rougies par le hideux baiser. Selon les journaux du lendemain, « la justice des hommes était satisfaite. » Lave-t-on du sang avec du sang ou avec des larmes ?

Depuis ce hideux spectacle, je ne sais pas bien si je rêve ou si je suis éveillé ; je vois rouler dans l'enfer de Dante — le vrai enfer — cette tête qui a perdu son point d'appui et qui cherche.

En montant sur la guillotine, le condamné savait-il bien que c'était lui qui montait ? J'ai vu le prêtre qui m'a dit : « La meilleure raison à donner contre la peine de mort, c'est que l'homme dont la tête vient de tomber n'était plus celui qui a empoisonné sa femme ; celui-là était mort sous le repentir : un homme nouveau était venu sur les ruines de l'ancien ; c'est l'homme nouveau que la justice des hommes a guillotiné. »

XXXIV.

LE TOMBEAU DE NAPOLÉON.

Tout à l'heure j'ai vu passer un bloc de marbre. — *Sera-t-il dieu, table ou cuvette?* — Plût au ciel! car ce marbre ne sera qu'un paradoxe historique.

Un jour de chasse, Napoléon se reposa dans le parc de Saint-Cloud pour se regarder passer dans la vie.

— Seul! dit-il avec fierté et avec tristesse. Tout le génie de mon temps c'est la pointe d'une épée. Je n'ai que des soldats autour de moi. Je suis un grand homme, mais je ne ferai pas un grand siècle, car la guerre détruit et ne crée pas. Quand je ne serai plus là, l'histoire viendra qui ne récoltera pour toute moisson que l'herbe du tombeau.

— Quoi! poursuivit-il en s'animant, pas un poëte! pas un peintre! pas un sculpteur! Quoi! j'aurai fait la conquête du monde, j'aurai réveillé l'esprit des Pyramides, j'aurai renoué la chaîne d'or des Césars sans qu'il se lève un homme de ma taille pour me comprendre! Louis XIV n'a eu qu'à passer le Rhin pour être le grand roi d'un grand siècle, parce qu'il avait pour contemporains un Corneille, un Lesueur, un Molière, un Turenne, tout

un olympe de demi-dieux; moi, j'ai passé la mer, et je n'ai qu'une cour de soldats! — Châteaubriand? un poëte en prose, un autre Marmontel. — David? un Romain dépaysé. — Moreau? un traître.

Napoléon vit passer une à une toutes les figures rayonnantes de son temps.

— Non, dit-il, ce n'est pas là le cortége d'un empereur.

Après un silence, il continua :

— Mais moi-même, suis-je un grand homme? ne suis-je pas seulement le jouet d'une destinée hautement capricieuse? L'histoire taillera-t-elle ma figure dans le marbre ou dans le plâtre? Ah! si je savais ce que l'avenir me réserve.

L'empereur regarda dans le lointain comme s'il allait pouvoir lire la langue inconnue de Celui qui seul est grand.

— J'ai vu, dit-il tout à coup avec effroi, — j'ai vu.

L'avenir réservait à Napoléon un tombeau aux Invalides. Or, savez-vous quel tombeau?

O pauvre école de tradition drapée d'un linceul qui marche à la suite d'un peintre qui n'est pas de son temps! Puget fut exilé par Lebrun; Prudhon fut étouffé par David. Aujourd'hui c'est encore Lebrun, c'est encore David, qui, pour eux ou pour leurs amis, prennent la place au soleil de vingt artistes.

On métamorphose Napoléon en sage de la Grèce; on lui consacre des statues et des bas-reliefs renouvelés des Grecs. — Est-ce que les soldats de Bonaparte n'ont pas répandu sous ses pieds victorieux leur sang de soldats français? Est-ce qu'ils marchaient à la conquête du monde avec l'héroïsme des Athéniens?

Il fallait que pour un tel monument l'art contemporain exprimât vivement son caractère et son empreinte. Il fallait à Napoléon empereur des Français des historiens en marbre qui fussent Français et qui fussent libres dans leur inspiration. Mais voici les sujets des dix bas-reliefs :

N° 1. Le 18 brumaire. — N° 2. Le Concordat. — N° 3. Le Conseil d'état. — N° 4. La Légion d'honneur. — N° 5. Le Code civil. — N° 6. Les Travaux publics. — N° 7. Les bienfaits du règne. — N° 8. La Cour des comptes et la Banque de France. — N° 9. L'Université. — N° 10. Le Commerce et l'Industrie.

Ainsi, le général Bonaparte n'est immortel dans son tombeau que pour la seule action, la seule bataille du 18 brumaire!

Admirable invention! Comme les vieux soldats d'Austerlitz et d'Eylau seront enthousiastes devant ces images monumentales du *Concordat* ou de la *Cour des comptes*, des *Bienfaits du règne* ou de la *Banque de France!* Quelle poésie! quelle splendeur! quel épanouissement! Mais le programme, sous la main hardie et inspirée de l'artiste, peut toujours se transformer : une imagination moins captive que celle d'un sculpteur néo-grec aurait fait jaillir la vie de cette lettre morte.

C'est au nom de la pensée publique comme au nom de l'art national que nous élevons la voix. Sainte-Hélène! Sainte-Hélène! où es-tu? C'était là le grand monument! Dieu l'avait bâti pendant que la mer chantait ses hymnes retentissantes. C'était bien la peine de faire venir le cercueil de Sainte-Hélène et le marbre de Corse pour étouffer ce fier génie sous les hyperboles surannées du génie grec! La France ne verra plus là ni son empereur ni son peuple.

C'était là surtout qu'il fallait une œuvre nationale [1]. Nous avons des sculpteurs, nous n'avons point de sculpture : c'était autour de ce tombeau qu'il fallait demander un poëme à tout artiste qui tient un ciseau, sans lui dicter arbitrairement le sujet du poëme.

Quiconque imite Homère n'imite pas l'Iliade. Les néo-grecs supposent donc, en transformant Napoléon en Jupiter corinthien, que Phidias, ayant à élever le Parthénon, viendrait étudier à Paris, sous le ciel du nord, les monuments de l'art gothique. Si un jour on commande aux néo-grecs quelques bas-reliefs devant représenter une armée de ces héroïques sans-culottes qui repoussaient les ennemis des frontières, ils n'oublieront pas sans doute de représenter les soldats des Thermopyles.

Est-ce que c'est pour les poëtes de l'empire ou les membres de l'Académie des inscriptions que vous faites ces hyperboles et ces hiéroglyphes? Comptez-vous donc pour rien celui de vos spectateurs qui vous payera les frais du marbre, du praticien et de l'inspiration? Ce spectateur, c'est le peuple.

[1] Pour la statue du duc d'Orléans on avait choisi un Italien, M. Marochetti; pour le tombeau de Napoléon on a choisi un Italien, M. Visconti.

Vous n'êtes pas des artistes, vous n'êtes que des érudits; vous continuez Louis David, l'abbé Barthélemy et le président Dupaty avec vos pinceaux glacés et vos ciseaux timides. Le cœur ne bat pas dans vos œuvres. Le génie moderne n'a pas rayonné sur votre front; l'inquiétude et la rêverie n'ont point pâli vos joues. Vous êtes debout, mais vous ne vivez pas de notre vie. Vous n'êtes point fils de Michel-Ange, ni de Jean-Jacques, ni de la révolution française, notre mère chrétienne. Vous êtes des païens dans l'art, vous n'êtes que des écoliers de l'art païen.

XXXV.

HISTOIRE DE MA VOISINE.

J'avais vu il y a quelques jours sur le balcon de ma voisine Frédéric de Marvilliers, que je rencontre souvent à l'Assemblée, à l'Opéra, dans l'atelier de Delacroix et de Diaz, au café de Paris, un peu partout. C'est l'homme le plus curieux de France et de Navarre. Tous les romans contemporains arrachés à la vie intime, il les sait sur le bout de ses doigts.

C'est un homme de trente-cinq ans, qui a traversé avec ferveur toutes les folles et charmantes passions de la jeunesse. Il a longtemps vécu selon son cœur; mais, comme il arrive toujours, l'esprit a peu à peu tué le cœur. Un beau jour, Frédéric s'est réveillé philosophe, c'est-à-dire n'ayant plus la force de vivre de sa vie, avec le triste privilége de vivre de la vie des autres. De tout temps il avait aimé la science; à vingt ans il la cherchait dans les livres; à vingt-huit ans il la trouvait dans son cœur, mais sans le savoir,

à trente-cinq ans il la cherchait dans le grand livre toujours ouvert qui s'appelle le monde, — où si peu d'entre nous savent bien lire. — Frédéric est du petit nombre des oisifs intelligents qui vivent par curiosité. Il est de la famille de cet esprit bien trempé qui, n'ayant plus rien à apprendre ici-bas, se brûla fièrement la cervelle pour voir dans la mort. Frédéric n'en est pas encore là. Il trouve que la comédie humaine est inépuisable dans ses folies; chaque jour il y découvre des scènes inattendues. Comme un voyageur intrépide, il veut faire le tour du monde moral. Ce qui l'amuse surtout, ce sont les faiblesses, d'autres diraient les héroïsmes du cœur. Il prend un grand charme à suivre à la piste une aventure galante dans toutes ses phases singulières et imprévues. Il prend en pitié les romanciers les plus féconds, lui qui voit chaque jour se nouer et se dénouer des romans admirables. Il ne se contente pas d'étudier les passions de la terre dans ce qu'elles ont de plus terrible et de plus doux, de plus désolé et de plus charmant, il étudie toutes les passions, il suit l'homme politique à un steeple-chase du ministère, le poëte à une course au clocher académique, riant beaucoup des coups du hasard qui renverse si bien nos châteaux de cartes et nos châteaux en Espagne. Il en est arrivé au point de vue d'Érasme, qui voyait partout le spectacle de la folie et qui voulait rester sage en dehors de la scène. Frédéric est merveilleusement placé pour assister à ce spectacle de la folie humaine. Il a trente-cinq mille livres de rentes; il est très-répandu dans le faubourg Saint-Germain et dans le faubourg Saint-Honoré; il est très à son aise à l'Opéra et dans les parages de l'Opéra; il a couru les eaux et les ruines; en un mot, il s'est promené partout où fleurit l'aristocratie française : l'aristocratie du nom, du titre, de l'esprit, de l'argent. Frédéric a un goût distingué; il aime les chiens de race, les chevaux pur sang, les fleurs rares, les belles femmes et les tableaux de maîtres. Il sait bien porter une épée. On le cite au jockey-club pour la coupe de son habit et la vivacité de ses reparties. Toutes les femmes parlent de sa bonne grâce, de ses nobles allures, de son air spirituel et profond. Il porte avec autant de grâce que de fierté des moustaches brunes, qu'il tourmente avec fureur dans ses méditations philo-

sophiques. Plus d'une fois on lui a reproché sa misanthropie. « On ne me comprend pas, disait-il ; je vis plus que tout autre au milieu du tourbillon. Je n'ai pas comme tant d'autres une passion qui court le monde ; j'ai mille passions à la fois, la curiosité centuple la vie. Ne met-on pas son cœur dans le livre qu'on lit ? pour moi le monde est un livre toujours ouvert à la belle page. »

Pour le bien peindre par un trait, disons que Frédéric ne dort pas pour un rendez-vous accordé à un autre.

Hier, à onze heures du soir, j'ai revu Frédéric de Marvilliers, qui depuis onze heures du matin fumait son onzième cigare et poursuivait son onzième roman.

— Tu connais donc ma voisine ?

— Il y a longtemps. Et toi ?

— Je ne sais pas. N'est-elle pas de celles qu'on ne connaît jamais ?

— Tu as raison. Aussi elle m'a donné du fil à retordre.

— Raconte-moi donc son odyssée.

— Ténèbres sur ténèbres. La fin du monde sur le commencement du monde, Pompéia sur Herculanum. Je ne sais bien qu'un fragment de sa vie romanesque, un cri de son cœur, une larme de ses yeux.

Et Frédéric de Marvilliers me raconta en fumant son onzième cigare un vrai roman, ou plutôt un roman vrai que je raconterai moi-même à ma voisine. Elle est sur le balcon qui lit un journal. Si je l'attaquais bravement en plein cœur.

— N'est-ce pas singulier, madame, de penser que le journal que j'écris aujourd'hui sur mon balcon vous le lirez demain sur le même balcon, comme si j'en savais plus que vous. Demain, par exemple, je vous conseille de lire le feuilleton du *Constitutionnel*. J'y veux raconter une histoire curieuse pour vous plus que pour toute autre.

— Je ne crois plus à rien.

— Pas même à vous ?

— Qui sait ! J'entends si souvent dire que je n'ai pas de cœur. Je me dis si souvent à moi-même que je n'ai pas d'esprit.

— J'ai bien envie de vous prendre au mot.

— Prenez-moi au mot et dites-moi votre histoire.

— Non, vous la lirez demain si vous voulez. J'aime mieux cela pour deux raisons : la première, c'est que j'aurais quelque embarras à vous la dire ; la seconde, c'est que si je vous la dis je n'aurai plus le courage de l'écrire. Or elle vaut bien la peine d'être imprimée.

— A moi seule je ne vaux donc pas le public?

— C'est selon. Mais je suis un conteur mercantile qui ne vit pas de l'air du temps. Le journal me donnera de quoi vivre un mois si je barbouille son feuilleton pendant trois ou quatre jours, — et vous — vous me donnerez trois ou quatre sourires.

— Comme il vous plaira! Je veux bien vous écouter — et vous nourrir pendant un mois ; — mais je ne veux pas vous lire.

— Je vous mets au défi de ne pas déployer demain *le Constitutionnel.*

— Je sais bien que je suis une fille d'Ève; mais je sais bien que vous n'êtes pas le diable.

— Ne nous injurions pas davantage. Continuez votre lecture ; je vais tailler ma plume en pensant à vous. Si je n'ai plus d'idées après le premier feuilleton, vous pourrez me dicter les autres.

LE BUISSON DE ROSES BLANCHES.

I.

Par une de ces fraîches matinées qui sont faites d'azur, de rayons et de fleurs, Frédéric de Marvilliers, monté sur un beau cheval anglais, suivi d'un jockey d'un très-bon style, se promenait dans le bois de Boulogne au voisinage d'Auteuil. Il s'était levé de bonne heure ; il avait voulu ce jour-là se promener pour lui et non pour les autres, car il était à peine midi, et il est bien entendu qu'un homme du beau monde ne se promène pas si matin; il ne va au

bois pour y respirer l'agreste parfum que quand son jockey ou son palefrenier a fait lever la poussière des allées tout en fatiguant son cheval. Quoique Frédéric de Marvilliers se promenât pour se promener, il s'inquiétait beaucoup de tout ce qu'il voyait au passage, il s'occupait bien plus des rares promeneurs qui traversaient le bois que de la chaleur matinale si pénétrante et si poétique à la fin d'avril, quand les fleurs et les oiseaux peuplent les bois, quand la nature tout entière est une féerie, un enchantement, un jardin d'Armide. Tout à coup un élégant coupé passa rapidement auprès de lui; il eut à peine le temps de distinguer qu'il y avait une femme dans ce coupé.

— Si vite et si matin, dit-il en ranimant l'allure de son cheval; il faut que je sache pourquoi.

Durant quelques secondes il suivit le coupé à distance. Au détour d'une allée le cocher arrêta ses chevaux presque subitement.

— Est-ce ici? dit cet homme en descendant de son siége.

— Oui, lui répondit une voix légèrement voilée.

Il baissa le marchepied; une jeune femme descendit avec la légèreté d'une fée.

— Vous m'attendrez dans cette allée, Guillaume, je vais marcher un peu.

Le cocher s'inclina respectueusement. La jeune femme s'éloigna non pas tout à fait en femme qui se promène. Frédéric avait remis son cheval aux mains de son jockey, il s'approcha du coupé.

— Est-ce que ce ne sont pas là les chevaux du comte de Verneuil? Il me semble que je reconnais ces armes.

Frédéric étudiait les armes peintes sur le coupé.

— A merveille, dit-il, voilà un nouveau livre; je ne perdrai pas ma journée.

Il n'avait jamais été présenté au comte ni à la comtesse de Verneuil, mais il les connaissait comme on connaît tout le monde à Paris.

Cependant Frédéric suivait madame de Verneuil, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il avait pris un petit sentier peu fréquenté côtoyant l'allée où la comtesse marchait rapidement. Au bout de l'allée elle se retourna, peut-être pour voir si on la suivait;

comme Frédéric marchait sous les arbres, elle ne le découvrit pas; elle s'arrêta un instant et porta un regard surpris sur cinq ou six maisons éparses à la lisière du bois : elle avait l'air de chercher un peu son chemin; elle sembla bientôt guidée par un souvenir. Elle prit un petit sentier serpentant dans les vignes et aboutissant à une grille assez modeste d'une villa fraîche et pimpante. En s'approchant de la grille, madame de Verneuil ralentit peu à peu sa marche; elle s'arrêtait à chaque instant pour regarder en arrière. Frédéric, qui s'était caché au bord du bois dans une touffe de noisetiers, étudiait avec une vive curiosité tous les mouvements de la comtesse. La voyant regarder ainsi en arrière, il jugea d'abord qu'elle craignait d'être suivie, ensuite qu'elle attendait quelqu'un, enfin qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Quand elle arriva à la grille, elle appuya sa main fraîchement gantée sur un des deux acacias qui semblaient plantés en sentinelles de chaque côté de la porte. Frédéric attendait avec impatience que la grille s'ouvrît. Sans doute, se disait-il, madame de Verneuil a sonné; comment se fait-il qu'on laisse à la porte une aussi jolie femme d'aussi bonne volonté? Cependant la grille ne s'ouvrait pas. Madame de Verneuil regardait tour à tour la porte de la maison, le sentier des vignes et le ciel. — C'est cela, dit Frédéric, elle demande un conseil là-haut; c'est toujours le ciel qu'on invoque, mais c'est toujours le diable qui répond. Il entendit alors le cri aigu d'une clef qui entre dans une serrure : c'était madame de Verneuil elle-même qui ouvrait la grille; mais tout à coup, comme par un mouvement involontaire, elle la referma, reprit la clef et s'éloigna vivement. Frédéric crut entendre à diverses reprises : — Jamais! jamais! — C'est bien, dit-il, voilà un roman qui ne commence pas comme les autres, c'est une bonne fortune pour moi.

Madame de Verneuil passa bientôt à dix pas de la touffe de noisetiers où il s'était mis en embuscade; il admira au passage sa beauté pâle et harmonieuse, sa grâce nonchalante et délicate : elle penchait languissamment la tête avec la souplesse du cygne. Frédéric remarqua dans sa figure un certain air de mélancolie rêveuse qui le toucha au cœur. — C'est une passion sérieuse, dit-il gravement. Il y a là un cœur qui doit palpiter sous une pensée ardente. Dès

que madame de Verneuil se retrouva à l'ombre des grands arbres, elle ouvrit une petite bourse algérienne brodée d'or d'où elle tira une lettre. Frédéric jugea que ce n'était pas la première fois que la comtesse lisait cette lettre à la manière dont elle y jeta les yeux. Elle alla s'asseoir sur le tronc d'un arbre renversé, au bord du chemin, pour relire cette lettre tout à son aise dans la solitude amoureuse du bois. — Ainsi, dit Frédéric, elle se console de ne pas être entrée là-bas.

Un garde ayant tout à coup débusqué presque en face d'elle, madame de Verneuil plia la lettre, et regagna sa voiture en toute hâte. Le cocher n'avait pas encore fumé sa première pipe. Elle monta dans son coupé tout en lui recommandant d'aller bon train. La voiture disparut bientôt sous un nuage de poussière. Frédéric ne jugea pas à propos de suivre plus longtemps madame de Verneuil. Il remonta à cheval, et continua sa promenade tout en cherchant à deviner pourquoi la comtesse s'était levée si matin, — pourquoi elle avait ouvert la grille, — pourquoi elle n'avait pas franchi le seuil redoutable de la villa, — pourquoi elle s'était mélancoliquement assise pour relire une lettre. — Il est hors de doute, se disait-il, qu'elle allait à un rendez-vous, car elle était vêtue des couleurs les plus tendres. Il voyait encore flotter sous ses yeux une robe de soie bleue de pervenche et une écharpe orientale. Il n'avait pas encore perdu de vue la fraîche capote blanche encadrant avec tant de grâce la figure si douce, si pâle et si belle de madame de Verneuil. Il retourna à Paris, bien décidé à ne pas s'en tenir à cette première page du roman. — C'est bien, disait-il en retournant à Paris; j'étais un peu fatigué des aventures mesquines et monotones des coulisses de l'Opéra; le plus souvent, dans ces aventures, qui sait le commencement sait la fin. Ici je ne sais ni la fin ni le commencement.

Le soir, Frédéric de Marvilliers rencontra à la Comédie Française (c'était un jour de première représentation) un de ses vieux camarades de philosophie et de cigares, le jeune marquis de Verviers, qui était très-répandu dans la haute et moyenne noblesse. — Mon cher, lui dit Frédéric après avoir parlé de la décadence du théâtre, il n'y a à cette heure de beaux spectacles que ceux de la nature.

Le marquis de Verviers éclata de rire. — La nature, vous avez étudié celle de M. Cicéri. — Vous ne savez pas ce que vous dites, mon cher; j'ai, à l'heure où je vous parle, un appartement à Auteuil; je commençais à me fatiguer de voir toujours le même homme sous diverses faces; j'aime mieux voir des arbres, des nuages, des ruisseaux qui coulent et des oiseaux qui chantent. — Céladon! murmura le marquis de Verviers. — J'y pense, poursuivit M. de Marvilliers; vous qui connaissez tout le monde, vous allez sans doute chez le comte de Verneuil? — Oui, beaucoup; pourquoi? — Madame de Verneuil est sans doute une vertu austère? — Mais oui. — Je n'en doute pas. Je crois bien l'avoir rencontrée ce matin, si je ne me trompe, à Auteuil. Est-ce qu'elle a une maison de campagne par là? — Je ne crois pas, car M. de Verneuil est propriétaire d'un des plus beaux châteaux de la Normandie. — Comme madame de Verneuil ressemble prodigieusement à une femme de ma connaissance que je ne puis interroger à ce sujet, faites-moi donc le plaisir de demander à la comtesse si elle se promène quelquefois vers Auteuil. — Rien n'est plus simple, dit M. de Verviers, sans se soucier de l'intention de Frédéric, et sans réfléchir que, malgré toutes les réserves qu'il y mettrait, sa demande aurait toujours quelque chose d'indiscret.

Ils se promenaient au foyer; ils rentrèrent bientôt dans la salle. Frédéric était au balcon, le marquis était dans une loge des galeries. On connaît assez Frédéric pour savoir qu'il était bien plus préoccupé de la comédie de la salle que de celle du théâtre; aussi fut-il le premier à remarquer l'arrivée d'une belle femme, peut-être un peu pâle, mais d'un attrait plus doux par la pâleur même. C'était la comtesse de Verneuil. Quoiqu'elle fût sur le devant de la loge, elle se cachait à moitié, jouant de son éventail avec beaucoup de grâce; elle avait la pudeur de la beauté qui craint de se laisser voir.

Dans l'entr'acte, le marquis de Verviers entra dans la loge de madame de Verneuil. Frédéric, on le pense bien, ne songea pas à faire un tour au foyer. Il s'aperçut bientôt que, sur les questions du marquis, la jeune femme se détourna en rougissant et en respirant son bouquet avec inquiétude.

Sur la fin de l'entr'acte, Frédéric retrouva M. de Verviers. « Eh bien! lui dit-il, vous avez bien à propos rencontré madame de Verneuil; peut-être n'avez-vous pas songé à lui parler d'Auteuil. — Je n'ai pensé qu'à cela, mon cher Frédéric; vous avez touché une corde vibrante; car, tout en ayant l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire, au seul mot d'Auteuil madame de Verneuil s'est troublée; elle n'a pas répondu et s'est tournée vers la salle. Frédéric ne put comprimer un mouvement de joie. — Un vrai roman, se dit-il en tourmentant sa moustache, — un roman que je vais lire tout seul, — un roman fait pour moi.

Le lendemain, vers midi, Frédéric traversait encore le bois de Boulogne dans le vague espoir d'y rencontrer la voiture de madame de Verneuil. Après une promenade rapide, il revenait vers l'Arc de Triomphe, ne comptant plus guère retrouver la mystérieuse comtesse, quand il fut saisi de cette idée, que madame de Verneuil avait peut-être changé de route pour arriver à la villa. Aussitôt il dirigea son cheval vers ce point. Au débouché du bois il tressaillit à la vue d'un certain voile vert qui flottait au vent dans le sentier des vignes. Pour un curieux, il avait du bonheur. Il retrouvait la comtesse au moment décisif, où il l'avait vue chanceler la veille. Quoiqu'elle eût changé de toilette, quoiqu'un léger chapeau de paille d'Italie couvert d'un voile eût remplacé la fraîche capote blanche, il la reconnut du premier regard, soit à sa démarche inquiète, quoique nonchalante encore, soit parce qu'il jugeait qu'elle seule devait être à pareille heure dans le sentier des vignes. Il se tint, comme la veille, à la lisière du bois, immobile et silencieux, le cœur ému comme un spectateur de la Gaîté au cinquième acte d'un mélodrame.

Le spectacle ne dura pas longtemps; madame de Verneuil ne s'arrêta plus indécise à la porte. Elle avait pris bravement son parti. Dès qu'elle fut à la grille, elle l'ouvrit, avec une vivacité toute féminine, d'un seul tour de clef. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine; car, sans être massive, la grille était un peu lourde : la comtesse mit toutes ses forces à la pousser. — Quel est donc, murmura Frédéric, le Français, né galant, qui arrive le dernier au rendez-vous?

Madame de Verneuil referma la grille et disparut sous les arbres du jardin.

II.

M. le comte de Verneuil, dont la femme préparait à Frédéric de Marvilliers un si curieux roman, était un homme de trente ans, considéré par sa fortune et par sa distinction. Il avait pour sa femme une passion digne et sérieuse. Il l'aimait pour sa figure, pour ses grâces charmantes, pour son esprit romanesque. Il passait sa vie à son gré sinon au gré de sa femme, l'été au milieu de ses terres, l'hiver dans les fêtes et les vanités du monde parisien.

Madame de Verneuil, née Blanche de Riancourt, accordait au monde ce qu'on doit au monde, beaucoup de charme, de grâce et d'esprit — quand on en a et même quand on n'en a pas. — Elle ne semblait pas destinée à la vie commune de la mère de famille; elle aimait trop les courses au clocher de l'imagination. Elle était faite pour l'impossible et l'imprévu.

Quand Frédéric vit que madame de Verneuil était entrée dans le jardin seule, inquiète, troublée, quoique résolue, il chercha à se rappeler tout ce qu'il avait entendu dire sur elle. On avait maintes fois vanté sa beauté, mais comme une beauté discrète qui s'abrite dans le mariage au lieu de s'en faire un piédestal; tous les oisifs qui font le cortége et la réputation des jolies femmes de Paris n'en parlaient qu'en passant, comme d'une plante rare qui ne devait jamais s'épanouir dans l'atmosphère des passions profanes. — Mais, dit Frédéric, le monde est souvent un mauvais juge qui condamne ou absout par caprice, qui prend quelquefois les airs hypocrites du vice pour le libre laisser-aller de la vertu.

Cependant madame de Verneuil avait disparu sous les arbres du jardin, et Frédéric ne voulait pas en rester là de son roman en action : il cherchait des yeux un moyen d'en voir davantage; tout d'un coup il remarqua une maison qui dominait le jardin de la villa, de l'autre côté de la grille.

Dans sa fureur de tout savoir, il alla droit à cette maison. Sur le seuil de la porte il trouva une brune et pimpante jardinière écos-

sant des fèves, qui, sur sa demande, lui apprit que toute la maison était à louer; la saison s'avançant, cette femme lui laissa presque la liberté de fixer le prix qui lui plairait; moyennant cent écus on lui donnait toute la maison. — Ce pays-ci n'est donc pas habité? dit-il à la jardinière. Est-il possible que cette petite maison si jolie, qui est là devant nous, soit déserte? — Comment, monsieur! mais, à ce qu'on m'a dit, car je ne suis pas ici depuis longtemps, cette maison est habitée, et bien habitée. — Savez-vous par qui? — Pas du tout; il n'y a pas six semaines que j'ai quitté Asnières pour venir ici; je ne sais pas encore quels sont nos voisins; mais, monsieur, vous n'avez rien à craindre, l'endroit est sûr.

Frédéric suivit cette femme, qui lui ouvrit tour à tour les trois appartements de la maison. Ces trois appartements, distribués par un architecte de hasard, n'étaient guère agréables à habiter que pour ceux qui passent leur vie à la fenêtre. Le point de vue était charmant et varié : des arbres, de l'eau, Paris dans le lointain, rien ne manquait au tableau. Du reste, Frédéric ne perdit pas son temps à admirer de point en point les heureux effets du paysage, ni les défauts des appartements. Il se décida pour le second étage, bien assuré que c'était le mieux placé pour dominer le jardin et les fenêtres de la petite villa. Le premier étage était masqué par les arbres, le troisième avait un balcon d'où on ne pouvait voir sans se montrer. — Tenez, dit-il à la jardinière en lui donnant un louis, voilà le denier à Dieu, je suis votre locataire, et dès cet instant je m'installe pour la saison. — Mais, monsieur, vous ne pouvez pas rester ici sans meubles; il n'y a pas seulement de quoi s'asseoir dans ce salon. — Que ceci ne vous inquiète pas; quand je fais tant que d'habiter la campagne, ce n'est pas pour y vivre renfermé : je passe mon temps à la fenêtre ou je me promène en plein champ. — Comme il vous plaira, monsieur; un homme de votre qualité a toujours raison. Disant ces mots, la jardinière s'inclina et descendit gaiement, très-surprise de la façon de vivre de Frédéric.

M. de Marvilliers demeura plus d'une demi-heure appuyé à la fenêtre, le regard fixé sur les volets de la villa, s'imaginant toujours qu'ils allaient s'ouvrir. — Voyons, se dit-il, elle n'est pas venue là pour rien : ou on l'attendait, ou on va venir pour la join-

dre; les volets ne sont sans doute si bien fermés que pour plus de mystère.

On était à cette heure du jour si riante et si calme où le vent s'apaise, où les oiseaux se reposent, où toute la nature sommeille amoureusement. La petite villa semblait endormie comme le château de la Belle au Bois dormant. Elle ne donnait pas le plus léger signe de vie : le jardin lui-même semblait pris de ce silence et de cette immobilité.

Frédéric était merveilleusement placé pour voir et pour entendre. La fenêtre où il se trouvait en spectateur n'était pas à vingt-cinq pieds des fenêtres de la villa. Il ne perdait pas encore patience, quand il vit reparaître le voile vert au-dessus d'un massif.

Madame de Verneuil se promenait lentement, toujours dominée par un sentiment d'inquiétude, car à chaque pas elle se retournait et regardait vers la grille. Arrivée sous un arbre de Judée, elle s'y arrêta et pencha la tête. Frédéric tremblait de perdre de vue un seul moment la comtesse. Après avoir rêvé un instant dans l'immobilité d'une statue, elle leva la main comme pour essuyer une larme. — Elle pleure, dit Frédéric; est-ce que je n'arrive que pour assister à un dénoûment triste?

Madame de Verneuil se remit à marcher dans le sentier sinueux du jardin; elle s'arrêta près d'un rosier qui déployait avec luxe un magnifique panache blanc : jamais tant de roses n'avaient fleuri à la même branche à la fois. — C'est celui-là, dit madame de Verneuil.

Elle s'inclina pour prendre une rose; mais, avant de porter la main à la branche, elle tourna la tête comme si elle eût craint d'être surprise dans cette action si simple et si naturelle. Le tableau était plein de grâce et de couleur; l'éclat de la verdure, les rayons du soleil, la subite rougeur de la comtesse, firent battre le cœur de Frédéric, qui était sensible, comme il le disait, aux harmonies de la nature.

Quand madame de Verneuil eut cueilli la rose, elle en respira le parfum avec une douce tristesse. — Est-ce donc pour une rose blanche qu'elle est venue ici? se demanda Frédéric.

Frédéric s'aperçut alors que la comtesse effeuillait la rose en

s'éloignant. Bientôt elle disparut à l'angle de la villa. Quelques secondes après il entendit ouvrir et fermer la grille; il descendit et chercha à s'assurer si la comtesse était sortie seule. Il eut beau mettre en campagne ses yeux de lynx, c'est-à-dire ses yeux de curieux, il ne put découvrir par quel chemin s'était éloignée madame de Verneuil.

Quand il rentra, la jardinière était au fond du potager qui sarclait sa salade pieds et bras nus. Il alla à elle d'un air distrait. — Dites-moi, la belle jardinière, croyez-vous que la jolie maison d'en face ne soit pas à louer? — Mon Dieu, monsieur, j'ai appris hier qu'elle était à vendre. C'est un pauvre vigneron de ce pays-ci qui l'a bâtie, croyant bien placer son argent; aujourd'hui il n'a plus ni argent ni maison; du moins on va vendre sa maison pour payer ses dettes; n'avez-vous pas vu les affiches? On dit pourtant qu'elle est louée un bon prix. — Ah! elle est à vendre! s'écria Frédéric avec un mouvement de joie; ah! elle est à vendre! — Vous voulez donc l'acheter, monsieur? — L'acheter? non pas, pensa Frédéric, mais je veux la visiter. Il n'y a donc pas de portier? dit-il tout haut. — Il y avait un jardinier qui demeurait à côté, là-bas, dans cette baraque; mais il paraît que cet homme a trouvé un meilleur jardin, il est à Neuilly. — Et les clefs de cette maison? — On m'a dit qu'il y avait un locataire, qui sans doute l'habite comme vous habitez celle-ci. Avant-hier, je me souviens d'avoir vu un domestique en livrée qui s'amusait à ratisser les allées; je n'en sais pas davantage. Je pense bien que le notaire de Passy, qui fait les affaires du pauvre père Collombet, a une seconde clef. — Il faut que j'aie cette clef, dit Frédéric avec l'ardeur d'un homme qui va découvrir un trésor. Allez tout de suite chez le notaire, dit Frédéric en montrant un louis; tenez, voilà qui vous donnera des jambes. — Mais, monsieur, je ne réponds pas... — Allez toujours, je vous attends.

La jardinière ne prit pas le temps de mettre ses souliers. — C'est un fou, se disait-elle, mais il a du bon. Elle revint sans la clef. — Le notaire n'y a pas songé. Il faut qu'il envoie à Saint-Germain chez la fille du père Collombet. Demain, si vous voulez... — Demain! c'est un siècle. Attendre à demain! Vous me répondez que je trouverai la clef chez le notaire? — Bien mieux, il me la remettra, car

il m'a priée de faire voir la maison; il va en écrire au locataire. — Très-bien! il faut que je parcoure la maison depuis la cave jusqu'au grenier demain à dix heures.

A quelques instants de là, Frédéric remarqua, sur un beau cheval bai-brun, un homme de trente ans, en observation devant la villa. C'était un homme du monde, très-élégant et très-fier. Il était accompagné de deux lévriers gris, qui le suivaient avec une grande docilité. Il agitait sa cravache et coupait l'air avec une colère mal contenue. Voyant Frédéric qui ouvrait de grands yeux, il le regarda d'un certain air de bravade, en homme qui ne serait pas fâché de faire sentir son dépit à quelqu'un. Au bruit d'un battement d'ailes de perdrix, un des lévriers s'élança follement dans un seigle déjà presque mûr. Son maître le siffla, la pauvre bête revint au même instant, l'oreille basse, se mettre à sa merci; il lui appliqua, sans s'attendrir, trois ou quatre violents coups de cravache. Après quoi, ennuyé sans doute de la curiosité de Frédéric et de la jardinière, il piqua des deux et disparut sous un nuage de poussière. — N'est-ce pas le locataire de la petite maison? demanda Frédéric. — Je ne puis vous répondre, monsieur, car je n'ai pas encore vu le locataire.

Frédéric retourna à Paris, tout en se demandant s'il n'avait jamais rencontré au théâtre ou dans le monde ce cavalier de mauvaise humeur.

Le lendemain, avant huit heures, Frédéric partit à pied pour Auteuil : une marche rapide et fatigante tempère l'impatience; malgré toute sa philosophie, Frédéric avait besoin de marcher. — Déjà! s'écria la jardinière, en le voyant débusquer au-dessus de la haie. Elle courut une seconde fois chez le notaire. Quand elle revint, Frédéric était à son observatoire. Dès qu'il entendit monter la jardinière, il alla au-devant d'elle. — Voilà enfin toutes les clefs, monsieur; le notaire ne voulait plus me les confier, disant qu'il ignorait jusqu'à quel point on avait le droit de s'en servir, car ce sont de doubles clefs restées dans les mains du propriétaire, après la maison louée. N'importe, les voilà; le notaire m'a recommandé de vous dire de sonner avant d'ouvrir la grille, car le locataire pourrait bien se trouver là par hasard. — Est-ce que le notaire le connaît? — Point du tout; mais le père Collombet doit venir ce

soir lui donner des renseignements. — Voyons toujours, dit Frédéric, en se dirigeant vers la grille; la maison est à vendre, j'ai le droit de la visiter; d'ailleurs, qui sait? la rente est haute à la Bourse, je puis bien courir les risques d'acheter une maison.

Arrivé à la grille, il sonna. Aucun mouvement, aucun bruit ne signala la présence d'un être humain. Il ouvrit résolument la grille, la referma et s'avança vers le petit perron avec un certain battement de cœur. Il ne s'arrêta pas à considérer les arbustes et les détours du jardin; embusqué à sa fenêtre, il avait eu le temps d'étudier l'essence des arbres et la variété des fleurs depuis le chêne, il y en avait un, jusqu'à l'humble marguerite de la pelouse. Il ouvrit la porte du vestibule et en franchit le seuil, tout en jetant un regard avide devant lui. Quoique cette pièce ne fût guère éclairée, il jugea prudent de fermer la porte sur lui, comme il avait fait pour la grille; toutefois ce ne fut qu'après avoir demandé à haute voix s'il n'y avait personne. Il ne remarqua rien de particulier dans ce vestibule, qui ressemblait à tous les vestibules de maisons de campagne. Il entra dans le salon, qui était tout simple et à peine meublé; il y remarqua seulement un piano. Il revint dans le vestibule; deux portes intérieures donnaient dans cette pièce, à droite et à gauche. Il s'aperçut, non sans quelque surprise, qu'à sa gauche la porte était légèrement entr'ouverte. Il la poussa presque en tremblant et souleva une portière de damas rouge : il se trouva tout à coup dans une chambre à coucher des plus pittoresques.

Il vit du premier regard une épée, des fleurets, une pipe turque, une paire de pistolets, un grand sabre, enfin tout ce qui fait l'ornement de la chambre à coucher d'un officier de cavalerie.

III.

A son entrée dans la chambre à coucher, Frédéric avait vu tourbillonner mille choses confuses. Mais, quoique les volets fussent bien clos, comme le soleil y frappait alors de ses plus vifs rayons, notre philosophe curieux distingua bientôt tout l'élégant mobilier jus-

ELLE VOYAGEAIT DANS SON CŒUR OU PLUTÔT ELLE
SUIVAIT SON AME AU PAYS PERDU

qu'aux détails les plus pittoresques. Les murs, tendus en imitation de cuir de Russie, étaient recouverts d'armes et de pipes de toutes les formes et de tous les pays; jamais on n'avait rassemblé tant de ressources contre la vie et contre l'ennui : stylets, rapières, yatagans, sabres damasquinés, hallebardes, javelots, flèches sauvages, carabines, arquebuses, mousquets, haubert, pistolets albanais, dague de Milan, épée à deux mains, poignards malais; cette panoplie était complète. Une armure montait la garde à la porte. Je ne tenterai pas de décrire la variété de pipes qui formait un contraste pacifique. On y trouvait un narguilé qui répandait encore l'odeur du tombecky, une pipe turque à long tuyau de bois de jasmin enrichi d'anneaux précieux. Mais les pipes tenaient moins de place que les armes dans cette riche galerie. — Oh! oh! dit Frédéric, voilà un musée qui ne me donne pas trop l'envie de rencontrer le maître de céans; est-ce que madame de Verneuil viendrait ici pour faire des armes ou pour fumer dans un chibouc?

Il avança d'un pas. Il se trouva devant un lit de fer, légèrement ornementé, couvert d'une courtine de satin broché, presque enseveli par d'amples rideaux rouges. Une magnifique peau de léopard à griffes d'argent accusait un luxe recherché. Du lit, Frédéric alla à la cheminée, dont le manteau de velours à franges d'or était chargé de quelques beaux livres, de chinoiseries, de ces mille jolis riens qui font le charme de la vie intime. — Diable! dit Frédéric en pensant autant à madame de Verneuil qu'au maître du logis, un homme qui vit solitairement ne songe pas à toutes ces fanfreluches du luxe moderne.

A côté de la glace, dans un petit cadre de velours, entre le chibouc et des pantoufles de Persane, Frédéric remarqua un pastel du temps de La Tour, qui lui rappela une figure sinon connue, du moins une de ces charmantes images dont on se souvient toujours après les avoir entrevues à peine. C'était une jeune femme — une Parisienne avec un accent oriental — qui caressait un bichon sur ses genoux sans y prendre garde. Elle voyageait dans son cœur, ou plutôt elle suivait son âme au pays perdu. — C'est cela, dit-il en s'éloignant du pastel pour le voir à distance; c'est madame de Verneuil, ou plutôt c'est un portrait fait il y a cent ans, et qui

lui ressemble, je n'en doute pas, beaucoup mieux que tous les portraits qu'on a pu faire d'après elle-même. — C'est bien curieux, continua-t-il en promenant son regard autour de cette chambre à coucher; on dirait que tout cela était habité hier encore.

En effet, Frédéric voyait des pantoufles devant le lit, un livre ouvert sur la courtine, une plume noircie d'encre sur la cheminée; il respirait comme une odeur du dernier cigare fumé. Il remarqua avec une certaine attention sur le tapis, devant une petite armoire en bois de rose, un bâton de cire et une bougie qui lui semblèrent avoir brûlé du même feu pour quelque lettre à cacheter. — Peut-être, pensa-t-il, celle que madame de Verneuil lisait en pleurant. Mais enfin, pourquoi s'est-il en allé tout juste à l'heure où sans doute elle venait répondre à sa lettre?

A cet instant, un rayon de soleil vint comme une douce auréole caresser le front du pastel. — C'est bien madame de Verneuil, du moins elle aurait été ainsi au dix-huitième siècle; elle aurait souri de ce doux sourire plus séducteur que tendre : la comtesse est peut-être plus jolie, mais sans doute il y a plus de passion dans son cœur que dans ces yeux charmants. Celui qui habite cette maison a deux maîtresses pour une. Je voudrais bien savoir — et j'y arriverai — l'histoire de celle dont j'admire le portrait.

Dans sa fureur d'apprendre sans relâche, Frédéric oublia madame de Verneuil pour interroger le pastel. — Celle-là aussi était une comtesse, mais au temps où régnaient si franchement les comtesses. Pour qui ce portrait si doux a-t-il été crayonné? Était-ce pour M. le comte qu'elle souriait ainsi? est-ce pour le chevalier? était-ce encore l'espérance? est-ce déjà le souvenir qui agite ce jeune cœur?

Frédéric en était là de ses recherches savantes, quand il se retourna vivement avec une certaine émotion. — Qu'est-ce donc? se demanda-t-il en s'avançant vers la porte. Il écouta sans respirer. Il avait entendu ouvrir la grille; il entendit bientôt à la porte du vestibule le bruit désagréable d'une clef dans une serrure. — Diable! dit-il avec embarras en tourmentant ses moustaches, il me faut un peu de philosophie.

Il résolut de faire bonne figure, de bien jouer son rôle d'ama-

teur de maisons à vendre, mais ayant reconnu que l'importun visiteur était une femme, peut-être madame de Verneuil, — il se jeta vivement dans les rideaux du lit, ne pouvant résister au plaisir d'en savoir un peu plus long.

A peine était-il caché, que madame de Verneuil souleva la portière. — Encore, si elle est seule! pensa-t-il en tressaillant, ma position ne sera pas désespérée; mais si le maître du logis vient pour la recevoir? Et s'ils allaient avoir beaucoup de choses à se dire?

Frédéric comprit bien qu'il courait grand risque de passer un quart d'heure désagréable. Cependant tel était l'empire de sa passion pour tout voir, qu'il n'aurait pas consenti à partir, même s'il eût pu le faire sans être vu.

Madame de Verneuil entra dans la chambre d'un pas distrait, comme si elle eût craint d'éveiller les échos. A peine entrée, elle se laissa tomber dans un fauteuil, n'ayant pas la force de se tenir debout. — Mon Dieu! dit-elle en respirant, mon Dieu! Elle regarda autour d'elle d'un air expansif; il semblait qu'elle voulût confier aux murs et aux meubles de la chambre tout ce qui faisait battre son cœur. — Je croyais, reprit-elle doucement, que je n'aurais jamais la force d'arriver jusqu'ici. Cependant ce n'est pas la première fois que j'y viens.

Elle se leva, dénoua le ruban de son chapeau et s'approcha du lit; Frédéric n'osa plus respirer; il n'osa même plus regarder. Madame de Verneuil jeta son chapeau sur la courtine. Elle s'avança vers la cheminée et s'arrêta pour contempler le pastel; elle pencha la tête et sembla préoccupée d'un souvenir : elle recula lentement, et, tout d'un coup, elle éclata en sanglots. Debout, immobile, les bras tombants, la figure inclinée, elle était devenue belle par la douleur, elle qui ne passait à juste titre que pour une jolie femme, avec ses lignes un peu tourmentées, ses grâces parisiennes et ses yeux bruns, plus séduisants que doux et naïfs.

Elle se laissa retomber dans le fauteuil, pleurant à belles larmes, égarée par une sombre tristesse. Ses larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur son sein, sans qu'elle prît garde de les arrêter en chemin. Frédéric était vivement touché de ce tableau triste et charmant. Il regrettait bien un peu de ne pouvoir consoler une femme

si digne de consolations. D'un autre côté, une femme qui pleure a souvent la beauté des anges. Frédéric n'était pas fâché de voir pleurer de bonne foi. — Cependant, se dit-il avec un peu de surprise, je suppose que madame de Verneuil n'est pas venue ici seulement pour pleurer. Il se demandait quelles étaient ces larmes versées de si bon cœur, quand un léger bruit se fit entendre vers la porte. Frédéric ne put retenir un mouvement. Madame de Verneuil tourna la tête vers le lit et vers la porte avec une subite inquiétude. Elle se leva en pâlissant; mais un silence profond ayant succédé au bruit, elle secoua la tête comme pour se dire : — Ce n'est rien.

Cependant Frédéric, qui n'était pas aveuglé par la douleur, avait entrevu un homme soulevant la portière et regardant à la dérobée. Il lui avait été impossible de distinguer la figure de ce nouveau venu; il avait reconnu pourtant qu'il était jeune et élégant; il voyait encore passer sous la portière une botte garnie d'un éperon d'argent. La situation se compliquait beaucoup. Frédéric commençait à s'effrayer des secrets qu'il allait sans doute surprendre. Qu'allait-il se passer? Il se promit d'étudier désormais en plein air, convaincu que la science surprise au domicile d'autrui mène quelquefois trop loin. Mais pour ce jour-là, il se décida à faire bonne figure, quoi qu'il dût arriver. Il jugeait que, en cas d'alerte, il aurait toujours le temps de saisir un poignard ou une rapière : il y avait tout justement une épée suspendue au-dessus de sa tête. — La curiosité a ses dangers.

Madame de Verneuil s'était approchée d'une petite armoire en bois de rose, d'un goût suranné, mais toujours joli. Elle prit dans son sac une clef presque imperceptible pour ouvrir cette armoire. — J'y suis, dit Frédéric, elle veut surprendre les secrets de son amant. Comme madame de Verneuil ouvrait l'armoire, le nouveau venu, qui se trouvait à la porte de la chambre, entra bruyamment. Frédéric reconnut alors le cavalier qui avait battu son lévrier la veille.

C'était un homme de belle taille et de bonne tournure. Ce qui frappait en lui de prime abord, c'était un certain air franc et décidé qui ne présageait rien de bon pour les situations extrêmes.

Il s'avança tout droit vers madame de Verneuil. Elle se retourna

avec épouvante. — Madame... — Ciel! s'écria-t-elle en tombant agenouillée. — Madame! priez Dieu qu'il me donne la force de vous tuer. — Me tuer! que dites-vous? me tuer! Ah! mon Dieu.

Elle leva les bras avec une expression de douleur profonde. — Que pouvez-vous espérer de mieux pour vous et pour moi? — Mais, monsieur, on vous a trompé. — Osez-vous dire cela tout haut? Plût à Dieu que je me fusse trompé! D'abord je n'en voulais pas croire mes yeux; hier, je vous ai suivie; hier, vous êtes venue dans cette chambre... Aujourd'hui... — Monsieur, j'aurai la dignité de ne pas me défendre; tuez-moi, si vous me croyez coupable. — Coupable! j'imagine que vous vous moquez de moi. Quoi! je vous surprends dans la chambre de votre amant, ouvrant ses armoires, déposant votre chapeau sur son lit.

Frédéric, tout brave et tout décidé qu'il fût, tressaillit vivement. — Ah! madame! madame! poursuivit avec rage et d'un air de mépris M. de Verneuil, car c'était lui. — Monsieur, ne me jugez pas! de grâce, pas un mot de plus; si vous saviez pourquoi...

M. de Verneuil repoussa rudement la comtesse, qui se tordait les mains. — Pas un mot de plus, je le veux bien, dit-il en se baissant pour regarder dans l'armoire; mais voilà sans doute ici de quoi vous condamner. — Me condamner?

M. de Verneuil avait vu des lettres dans l'armoire; il prit la première venue avec avidité. Avant de l'ouvrir il reconnut que ce n'était pas une lettre écrite par la comtesse; mais, comme c'était une écriture de femme, il voulut savoir à qui pouvait s'adresser cette lettre. L'enveloppe n'existait plus. C'était un de ces mille billets qui sont écrits chaque jour par ces folles beautés qui dissipent si gaiement leur jeunesse sans souci du lendemain; billets charmants, il n'y a guère plus de cœur ni de vérité que d'orthographe.

M. de Verneuil jeta cette lettre à ses pieds, la comtesse, atterrée, défaillante, éperdue, n'osait plus faire un mouvement. — Voyez, madame! voyez cette lettre! vous y reconnaîtrez les sentiments d'une rivale digne de vous, car j'imagine que c'est la jalousie qui vous a conduite ici. — Le comte n'avait pas achevé ces mots, quand il saisit dans l'armoire sept ou huit lettres nouées avec un ruban

blanc. Cette fois, il reconnut l'écriture de sa femme. La colère le transporta au plus haut degré; il prit la main de la comtesse et la brisa dans la sienne; elle poussa un cri et tomba à la renverse.

Frédéric ne voulait être, comme de coutume, que simple spectateur; mais il ne put contenir un mouvement généreux qui l'emporta d'un seul bond devant M. de Verneuil, déjà armé d'un poignard. Il fut tout aussi étonné de se trouver au milieu de cette tragi-comédie, que le comte et la comtesse de Verneuil le furent eux-mêmes de le voir ainsi apparaître à ce moment terrible, comme un grand juge, comme un amant ou comme un voleur.

Frédéric ne voulait assister à la comédie humaine qu'en simple spectateur; à peine s'il s'aventurait dans la coulisse en ses jours d'ardente curiosité; mais, dans cette situation, il fut obligé de se montrer sur la scène pour jouer un rôle bon gré, mal gré.

Comme il était avant tout homme de cœur, il fit bonne figure en cette grave circonstance. Le comte jetait sur lui des regards furieux, la comtesse était de plus en plus surprise et épouvantée. — Il me semble, dit-il au mari, que vous devriez entendre, avant tout, des explications... — En vérité, monsieur, lui répondit M. de Verneuil d'un air de dédain et en contenant mal sa colère et sa jalousie, vous auriez pu vous dispenser de vous montrer; je ne suis pas de ceux qui souffrent les bravades. — Mais, monsieur... — Silence! je vous prie; je sais ce que je voulais savoir.

M. de Verneuil regarda sa femme. — Elle osait se défendre quand son amant était caché sous les rideaux du lit. La comtesse se leva avec la vivacité légère d'un daim blessé à la chasse. — Qu'avez-vous dit, monsieur?... Oh! mon Dieu!... j'en mourrai. — Peu en meurent, beaucoup en vivent, dit le comte en repoussant les mains de sa femme. — Hélas! dit-elle en laissant tomber sa tête avec désespoir, la plaisanterie après l'insulte! Qu'ai-je fait? Où suis-je? — Encore une fois, madame, vous êtes avec votre amant. — Monsieur, dit Frédéric, qui allait sans cesse du mari à la femme, sans trop savoir ce qu'il devait faire pour calmer la jalousie du comte de Verneuil, ni ce qu'il devait faire pour justifier et sauver la comtesse, monsieur, vous condamnez trop vite, songez... — Monsieur, je ne suis point un mari ridicule; tout à l'heure

je voulais tuer cette femme; vous vous êtes montré : c'est assez. Votre nom, monsieur?

Frédéric de Marvilliers remit sa carte à M. de Verneuil.

— C'est cela, dit le comte entre ses dents; un coureur d'aventures!

M. de Verneuil s'avança vers la porte. Madame de Verneuil se leva et courut à lui. — De grâce, je vais tout vous dire.

La comtesse s'attachait au bras de son mari. — Non, non, vous ne me quitterez pas! — Madame, vous êtes venue ici seule, vous vous en irez bien sans moi.

Le comte repoussa la jeune femme par une secousse violente et partit en homme qui a perdu la tête. Madame de Verneuil tomba évanouie sur le seuil. Frédéric se jeta à genoux pour la secourir

IV.

Nous avons à dire comment un de ces hasards conspirateurs qui soulèvent toujours les voiles dans la grande ville mystérieuse avait trahi la matinale promenade de madame de Verneuil.

M. de Verneuil était d'un déjeuner chez Tortoni. Comme il passait devant la Madeleine avec un ami, le marquis de Verviers, survenant, regarda le comte avec surprise. — C'est étonnant! dit-il étourdiment; je ne te croyais pas du déjeuner. — Pourquoi? — Tout à l'heure en revenant de l'École militaire, où le général m'avait appelé, j'ai rencontré ton coupé traversant le Champ-de-Mars; du moins j'ai cru reconnaître la fière allure de tes grands diables de chevaux. — Oui, oui, dit le comte en jetant son cigare, ma voiture a dû passer par là tout à l'heure. Mais, ajouta-t-il en riant assez bien pour un homme qui n'avait pas envie de rire, je ne suis pas toujours dans ma voiture.

Cependant le comte alla bravement déjeuner comme les autres. Une heure après il quitta brusquement ses camarades et retourna chez lui. — Madame de Verneuil est-elle rentrée? demanda-t-il au valet de chambre. On lui répondit qu'elle était sortie depuis peu de temps. Il monta à cheval et se dirigea vers le Champ-de-Mars,

n'espérant pas trop retrouver les traces de sa voiture. Cependant, comme les voitures élégantes ne passent pas souvent par le Champ-de-Mars, il pouvait obtenir des indications certaines; en effet, il fut assez heureux pour rencontrer trois ou quatre invalides qui le conduisirent par leurs renseignements sur la route d'Auteuil. A force de recherches et d'indications, il était arrivé devant la petite villa, mais trop tard pour y surprendre madame de Verneuil. On n'a pas oublié sa colère à la vue de Frédéric, car on le sait déjà, c'était M. de Verneuil qui, la veille, avait battu un peu cruellement son indocile lévrier.

Le soir même, dans le petit salon de l'hôtel de M. de Verneuil, la comtesse toute pensive, un livre à la main, ne songeait pas à demander de la lumière, quoique depuis près d'une demi-heure le dernier éclat du jour, ne traversant qu'à peine les rideaux, ne lui permît plus de lire. Le comte, entrant à pas légers, lui demanda ce qu'elle lisait avec tant d'attention. — Ah! dit-elle en tressaillant, vous m'avez presque fait peur. — Blanche, fermez votre livre et expliquez-moi d'où vient que depuis deux jours vous êtes tombée dans une mélancolie vraiment singulière. Madame de Verneuil rougit et ferma brusquement son livre. Le comte avait attaché sur elle un regard scrutateur. Quoique la nuit fût déjà sombre dans le petit salon, il remarqua la rougeur de sa femme. — Eh bien! vous ne me répondez pas? Disant ces mots, il prit la main de madame de Verneuil. — C'est que je cherche, répondit-elle lentement, pourquoi je suis devenue ainsi. — Eh bien! je vous écoute. — Qui sait! dit-elle avec émotion; moi-même le sais-je bien? — Blanche, songez que c'est moi qui vous parle. J'imagine que ce n'est pas le roman que vous avez à la main qui vous attriste ainsi? — Qui vous l'a dit? ne savez-vous pas que l'imagination qui se laisse prendre par un roman a quelquefois une grande force sur le cœur! — Des romans! des romans! vous n'en lisez jamais. — J'avoue que le hasard m'a donné celui-ci. C'est votre tante qui l'a laissé hier au salon. — Une vieille folle, qui n'a plus rien dans le cœur et qui cherche à s'abuser; qui se croit tour à tour Indiana, Valentine, Geneviève, Jeanne, que sais-je? Mais il n'est pas question de romans; voyons, Blanche, ouvrez-moi votre cœur.

Le comte n'avait pas quitté la main de sa femme ; il l'éleva lentement à ses lèvres. La comtesse appuya alors son front sur l'épaule de son mari, peut-être avec la résolution de lui confier un secret, peut-être avec la résolution de mentir. — Quelle est la femme parmi les plus honnêtes qui n'a quelquefois connu les sentiers perdus du mensonge ? — Mais un valet de chambre vint poser sur la cheminée deux flambeaux allumés : cette lumière inattendue changea brusquement les dispositions de la comtesse ; elle ne trouva plus rien à dire, sinon qu'elle était triste sans savoir pourquoi.

Ce qui se comprendra peut-être plus difficilement, c'est le sentiment délicat qui vint changer les dispositions indiscrètes du mari : il n'osa plus interroger sa femme au grand jour, sans doute dans la crainte qu'elle ne rougît encore. Il se leva et se promena en silence. Madame de Verneuil remarqua à la dérobée l'inquiétude de son mari. — Cependant, murmura-t-elle pour se rassurer, il a déjeuné aujourd'hui chez Tortoni avec ses amis. — Eh bien ! dit tout à coup madame de Verneuil à son mari, vous êtes à votre tour devenu très-mélancolique ? — Ce n'est rien, murmura-t-il, j'ai sans doute comme vous une tristesse sans cause. M. de Verneuil était si sûr du cœur de sa femme, qu'il ne pouvait se décider à la croire coupable. Il savait par un faucheur de foin qu'une dame était descendue de voiture dans Auteuil ; qu'elle avait marché seule en pleine campagne ; qu'elle était entrée dans la petite villa ; mais était-ce bien madame de Verneuil ? — C'est à en perdre la tête, dit-il en frappant du pied, mais je ne veux pas interroger Blanche, j'attendrai.

Or, madame de Verneuil ne lui dit plus un mot de la soirée. Avant de se retirer dans sa chambre, elle lui tendit la main et lui dit bonsoir d'une voix émue. Le lendemain, après la nuit la plus agitée, M. de Verneuil se décida donc à suivre les traces de sa femme et la surprit, comme on l'a vu, dans cette chambre à coucher.

V.

Notre héros curieux s'était jeté à deux genoux pour secourir madame de Verneuil évanouie. Il lui prit d'abord les mains avec une brusque familiarité qu'autorisait l'état de la comtesse ; ensuite il la souleva et lui posa doucement la tête sur un coussin ; après quoi, il courut ouvrir la fenêtre et les volets : l'éclat du jour et la fraîcheur pénétrante du jardin ranimèrent la comtesse. Elle se leva brusquement et sembla chercher des yeux. Elle voulut sortir ; elle n'eut pas la force de faire un pas ; elle fût même retombée sur le tapis, si elle n'eût pu se retenir à la portière.

Frédéric revint vers elle. — Monsieur, m'expliquerez-vous... — Madame, pardonnez-moi ma présence ici ; mais il n'y a pas de temps à perdre : il faut empêcher qu'il vienne, car si votre mari... — Que voulez-vous dire ? de qui parlez-vous donc ? — Voyons, madame, ne vous offensez pas, j'en ai vu bien d'autres.

Madame de Verneuil leva la tête avec agitation et avec dignité. — Je ne vous comprends pas, monsieur ; de qui parlez-vous ? — Vous le savez mieux que moi ; vous allez tout perdre en voulant feindre. Est-il venu ? est-il parti ? l'attendez-vous ? — Mais encore une fois, monsieur, vous oubliez... — Songez, madame, qu'il ne faut pas qu'il se rencontre avec votre mari. — Mais, monsieur, je n'attendais personne ici, et je suis bien étonnée de vous y trouver. — Mon Dieu, madame, je ne comprends que trop votre étonnement ; mais, puisque aussi bien j'ai assisté sans le vouloir à tout ceci, permettez-moi de vous servir. Où est-il ? Il faut que j'aille lui dire ce qui se passe. — J'imagine, monsieur, que vous ne savez pas à qui vous parlez. Peut-être vous vous êtes trouvé ici l'an dernier, quand il y venait des comédiennes et autres femmes de cette sorte. — Pourquoi feindre encore ? Il est entendu que vous êtes la candeur dans toute la grâce primitive. Je n'en doute pas ; mais il faut pourtant l'avertir de ce danger sérieux, qui compromet la vie de deux hommes de cœur, car, ne vous y méprenez pas, votre mari le tuerait. — Qui ? — Lui. — Mais enfin ? — Votre amant.

Madame de Verneuil tressaillit d'indignation. — Est-ce que je rêve ? est-ce que je suis folle ?

Elle alla tomber tout abattue dans un fauteuil. Frédéric, comprenant moins que jamais, se promena tout agité, ne sachant plus que dire, ne sachant plus que faire. — C'est bien étrange! pensait-il en regardant madame de Verneuil à la dérobée. A voir cette femme, on la croirait la plus pure des femmes. Qui sait? cette surprise n'est peut-être pas jouée ; on n'est pas, à cet âge, si profonde comédienne. Il y a là-dessous quelque mystère que ni moi ni le mari n'avons l'esprit de pénétrer. — Il entendait alors sangloter madame de Verneuil. — Oui, oui, reprit-il, je me suis trompé : j'ai jugé, comme tous les juges du monde, sans entendre et sans comprendre.

Comme il se disait ces mots, il s'arrêta tout surpris pour écouter la comtesse qui murmurait tout bas : *Gaston! Gaston! où m'avez-vous conduite!* — Ah! voilà donc le nom de l'amant! Comme j'étais naïf de m'imaginer qu'elle venait ici comme elle serait allée à l'église! Décidément, il faut désespérer des femmes.

Il se tourna vers la comtesse. — Eh bien! madame, il s'appelle donc Gaston?... D'où vient qu'il vous fait attendre si longtemps?

A cette demande ironique, mais qui était effrayante pour madame de Verneuil, la pauvre femme poussa un cri terrible et se cacha la tête dans ses deux mains, comme si elle eût craint une apparition. — Car, poursuivit Frédéric, qui espérait arriver enfin à savoir quelque chose, hier encore vous êtes venue l'attendre, avant-hier même... — Monsieur, monsieur, de grâce, respectez ma douleur. Si les larmes d'une femme sont une prière qui vous touche, allez trouver mon mari, faites qu'il revienne, car je ne veux pas sortir sans lui de cette chambre.

Malgré tout l'attrait que trouvait Frédéric à étudier cette énigme dans la physionomie, dans les pleurs, dans les paroles de madame de Verneuil, il se hâta de lui dire qu'il était heureux de suivre ses ordres. — En effet, madame, il faut que votre mari revienne. Les choses ne sont jamais si désespérées qu'on ne puisse s'entendre entre gens bien nés.

Il s'inclina profondément et sortit aussitôt. Il ne savait trop où retrouver M. de Verneuil. — Cependant, se disait-il, je suis bien

sûr que M. de Verneuil n'a pu se décider à s'éloigner beaucoup ; car, tout mari et tout furieux qu'on soit, la jalousie est toujours là, qui vous enchaîne pour tout découvrir et pour tout voir.

Il alla droit au bois, s'imaginant que le comte s'était arrêté dans la première allée pour ne pas perdre tout à fait de vue la porte de la petite villa. En effet, le comte s'était arrêté tout agité dans le voisinage. Pendant que Frédéric le cherchait, il revint tout d'un coup à la villa, se laissant guider par une généreuse inspiration. Quand il rentra dans la chambre à coucher, madame de Verneuil éclatait en sanglots, en proie au plus violent désespoir. Le voyant reparaître, elle se tut et reprit la dignité du calme. — Qu'importe? se disait-elle, je suis résignée à tout, même à mourir, car il m'a blessée au cœur.

M. de Verneuil alla droit à sa femme, lui prit les mains, l'appuya sur sa poitrine et lui baisa le front. La comtesse leva les yeux en silence; elle semblait ne pas comprendre. — Blanche, pardonnez-moi mes injures : j'étais fou; vous ne pouvez pas être coupable, c'est impossible. Je vous connais! — Dieu soit loué! dit madame de Verneuil en se laissant tomber dans les bras de son mari; vous me jugez avant de m'entendre, notre bonheur est sauvé. Mais je vous dirai tout.

Ils s'embrassèrent avec effusion, fiers de se retrouver dignes l'un de l'autre.

Frédéric arriva pour les surprendre dans cet embrassement. Ce fut pour lui un nouvel incident qui expliquait fort peu les autres. Il s'inclina respectueusement. A la vue de Frédéric, le comte ne put dissimuler une certaine expression de dépit. — Encore! murmura-t-il en sentant renaître sa colère si bien apaisée par les larmes de joie et les embrassements de sa femme. — Je vois bien, dit Frédéric, qu'il ne me reste plus qu'à m'en aller. Tout à l'heure, madame, j'aurais pu me féliciter d'avoir fait votre connaissance par un hasard si singulier, qui pouvait me permettre de vous servir. Maintenant que l'imbroglio est dénoué à votre gloire, je me retire, en n'osant pas espérer que vous me pardonnerez ma présence importune. Je suis vraiment désolé d'avoir surpris un secret dont je n'abuserai pas certes, car je veux oublier en sortant que je suis

venu ici. Je tiens pourtant à vous expliquer ma présence en cette maison.

Disant ces mots, Frédéric s'adressait à M. de Verneuil. — Vous n'avez peut-être pas remarqué que cette maison est à vendre. Je dois vous avouer que je n'ai demandé à la voir que dans l'espoir d'y découvrir quelque chose d'extraordinaire, car elle m'avait séduit par je ne sais quel air mystérieux. Certes, je ne m'attendais pas à cette rencontre étrange; je croyais la maison déserte : je voulais voir les lieux et non les personnes qui y viennent. Pardonnez à un philosophe qui vit un peu par curiosité; grâce à Dieu, ma curiosité est discrète; vous pouvez compter sur mon silence.

Frédéric s'inclinait pour sortir. — Un instant, monsieur, dit madame de Verneuil; demeurez, je vous prie : il faut que vous sachiez pourquoi je suis venue ici : mon devoir est de vous le dire. — Madame, je vous avouerai, dit Frédéric en souriant, qu'il ne faudra pas me retenir de force. — Eh bien! vous allez avoir cette explication : maintenant que j'ai pardonné à un mouvement aveugle, à un cœur qui souffre et qui devient cruel...

M. de Verneuil exprima un mouvement d'impatience. Il envoyait au diable le philosophe curieux qui avait surpris une scène conjugale, et qui, par sa position, se trouvait avoir autant de droit que lui-même pour écouter ce qu'allait dire sa femme. Il n'était plus jaloux d'un amant, mais jaloux d'un étranger qui entrait ainsi de plain-pied dans les mystères de son intérieur, un étranger devant qui sa femme allait parler à cœur ouvert. — Qu'importe? dit M. de Verneuil. Il faut bien accepter les caprices du hasard.

Voyant que son mari redevenait inquiet et pensif, madame de Verneuil s'était interrompue. — Hélas! reprit-elle tristement, pourquoi n'ai-je pas osé vous dire cela il y a deux jours? Nous nous serions épargné bien des heures d'angoisses. Mais voilà ce qui s'est passé.

Frédéric se mit très à son aise dans un fauteuil. La comtesse, épuisée par de telles secousses, s'était assise elle-même près de l'armoire où son mari avait rejeté ses lettres. M. de Verneuil se contenta de s'appuyer à la cheminée.

La fenêtre était restée ouverte; le soleil, traversant un amandier

répandait sur le tapis ses rayons brisés. Cette chambre à coucher, tout à l'heure si sombre et si désolée, avait pris tout à coup un air de gaieté douce et charmante. — Mais, disait Frédéric en regardant madame de Verneuil qui allait parler, que va-t-elle dire? A moins que ce ne soit un jeu de jeunes époux qui veulent se distraire, à moins que je ne sois tombé dans quelque accès de folie, il y a là quelque chose d'inexplicable. Ce mari qui redevient tout à coup si amoureux de sa femme, ne sait-il donc pas qu'elle est venue seule hier? que déjà la veille elle s'était arrêtée à la grille sans oser aller plus loin? Et ce nom de Gaston? et cette rose cueillie d'une main tremblante, c'est-à-dire d'une main coupable? et ces larmes que j'ai jugées tout à la fois douces et amères? et cette lettre qu'on relisait à l'ombre avec tant d'émotion? Voilà, ce me semble, des charges terribles. Mais enfin je vais tout savoir, car jusqu'à présent je ne sais encore rien.

VI.

Madame de Verneuil parla ainsi :

« Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne puis pas vous dire cela en deux mots. — Mon Dieu! c'est pourtant bien simple. — Enfin, prenez patience, puisqu'il faut tout vous dire, je dirai tout.

» Il y a trois ans, M. Gaston d'Avrigny... »

A ce nom, M. de Verneuil leva la tête avec attention. La comtesse regarda son mari sans se troubler.

» Il y a trois ans, reprit-elle d'une voix calme, M. Gaston d'Avrigny vint passer l'automne au château de mon père. C'était mon cousin, — nous nous connaissions de vieille date, — vous le savez, monsieur de Verneuil. — Dans l'enfance, nous avions été des mêmes fêtes, nous avions cueilli ensemble les primevères du parc. Gaston venait chez mon père pour la saison de la chasse; Gaston était un désœuvré; avec très-peu de fortune, il n'avait pas d'état; il aimait beaucoup à ne rien faire, c'est-à-dire à se promener à cheval, à chasser, à courir le monde comme un enfant prodigue de bonne maison. Encore s'il s'était contenté de ces plaisirs-là chez

mon père! Il s'avisa, le croiriez-vous? de tomber éperdument amoureux de moi. »

Un éclair de jalousie brilla dans les yeux de M. de Verneuil.

« Ne vous offensez pas, je n'y pouvais rien; j'étais d'abord bien loin de m'en douter. Il avait lu les romans modernes, il parlait sans cesse de passions furieuses, profondes, fatales. Je ne comprenais rien à tous ces discours, moi qui demandais à Dieu dans toute la simplicité de mon cœur un mari qui m'aimât doucement, un intérieur calme et béni... comme celui que j'ai trouvé... Je disais sans cesse à Gaston qu'il perdait la tête, que toutes ces grandes phrases étaient dignes d'une maison de fous. A l'entendre, il lui fallait un amour plein d'orages et de tempêtes. Quiconque l'aurait cru à ses paroles se fût imaginé qu'il avait dans le cœur le Vésuve ou l'enfer. Plus jaloux qu'Othello, il jurait de pourfendre le genre humain pour un simple regard. Enfin je ne saurais vous donner l'idée de toutes les folies dont il s'était fait pour ainsi dire un cortége. Le pauvre garçon! les faiseurs de romans en ont gâté bien d'autres. Je l'avais connu autrefois simple, naïf, franc, aimable sans le savoir; je le retrouvais, à mon grand chagrin, triste, rêveur, fatal, Manfred ou Ravenswood.

» Je le vois toujours traversant le parc, fièrement drapé dans son manteau comme un amoureux castillan qui attend l'heure du rendez-vous. Pour lui, il n'avait de rendez-vous qu'avec la lune, car, autant que j'ai pu le deviner, c'était à la lune qu'il confiait les ouragans de son cœur. Je ne ris pas, mon Dieu! puisque je parle de lui, ne faut-il pas le peindre tel qu'il était?

» La première fois qu'il me confia son amour, ce fut dans une petite promenade archéologique faite à cheval, à pied et en char à bancs, avec toute la compagnie du château. Gaston était à cheval; il prenait plaisir à braver les dangers ou plutôt à créer des dangers, car pour un cavalier raisonnable la route était facile : quelques gués à traverser, quelques sentiers escarpés, une petite rivière à passer en bateau, enfin un chemin comme il y en a tant. Moi aussi j'étais à cheval, très-fière de ma monture et de mon amazone, très-heureuse de mes dix-huit ans et du ciel qui couronnait mon front.

» Nous étions dans la montagne, je suivais le sentier, tout en

écoutant les gais sifflements du merle. Voilà tout à coup mon extravagant cousin qui jette son cheval sur le versant pour marcher de front avec moi. — Gaston, vous ne savez pas ce que vous faites, prenez donc garde. — Ne craignez rien, me répond-il en contenant mal son cheval qui se cabrait, je suis fataliste, ma belle cousine; d'ailleurs, reprit-il en se penchant vers moi, ne serait-il pas bien doux de mourir ici, sous vos yeux, par un si beau jour? — Voilà, lui dis-je en souriant, car j'étais loin de le prendre au sérieux, voilà une idée qui ne pouvait venir qu'à vous. — Ah! ma cousine, reprit-il en s'animant, si vous saviez comme je vous aime! — Je n'en doute pas; voilà dix-huit ans que je le sais. — Hélas! ma cousine, je ne vous aime plus comme je vous aimais enfant; c'est une passion qui me tuera, croyez-le bien! Si je n'espérais vous toucher un jour, je précipiterais à l'instant même mon cheval à travers ces rochers... Je fus effrayée de l'air de bonne foi qu'il mit dans ses paroles. Un instant auparavant j'aurais éclaté de rire : je n'osai ni rire ni répondre. — Songez-y, reprit-il d'un air presque désespéré, le premier mot que vous allez me dire me fera vivre ou mourir! Depuis tantôt cinq semaines, j'ai combattu mon cœur sans triompher. Vous étiez là, toujours là!... J'avais beau fermer les yeux!... Est-ce qu'on ferme les yeux de son âme? — Écoutez, mon cousin, je ne suis pas comme vous dans les régions poétiques de l'impossible; nous reparlerons de cela, mais, en attendant, prenez garde de tomber. — Cruelle, dit-il en levant les yeux au ciel, je pleure et vous riez; un jour je serai vengé; vous aimerez à votre tour, et alors on ne vous comprendra pas, car il n'y a que là-haut que se rencontrent les âmes vraiment sympathiques. — Enfin, poursuivit-il en me saisissant une main que je ne lui laissai pas une seconde, il ne faut désespérer de rien.

» Une bordure de bouleaux, qui se trouvait sur le bord du sentier, nous sépara alors à ma grande joie; durant le reste de la promenade, je m'arrangeai si bien que nous ne nous retrouvâmes pas seuls.

» Le soir, j'étais dans ma chambre un peu préoccupée de la folie de mon cousin; ma gouvernante me remit un billet en me disant que Gaston allait partir; qu'il me priait de lire ces quelques lignes

et d'y répondre par deux mots. J'ai oublié toutes les phrases singulières, bizarres, extravagantes qu'il m'écrivait. J'étais un ange ; il attendait de moi la vie et la raison, car il avouait avec humilité que cette passion violente que je lui avais inspirée égarait sa raison.

» Mon dessein était d'abord de renvoyer la lettre sans la lire, ensuite d'avertir mon père ; puis, craignant de faire du bruit pour rien, comme j'étais bien sûre que le beau style de mon cousin ne changerait rien à mes sentiments pour lui, je me déterminai à lire tout simplement sa lettre. Après l'avoir lue, je trouvai que je n'avais qu'une chose à faire : guérir Gaston de sa folle passion par des paroles de sœur. J'écrivis : c'était un tort sans doute; mais je ne prévoyais pas qu'il y eût du danger à faire une bonne action.

» Je lui écrivis qu'avant de songer aux folies de l'amour, il devait bien songer un peu à faire son chemin dans le monde; qu'il était jeune, brave, intelligent; qu'il n'avait qu'à vouloir pour arriver à tout. Je lui reprochai d'une façon toute maternelle son oisiveté, son désœuvrement, sa nonchalance. Pour mieux atteindre mon but, je lui déclarai avec un air de franchise que, s'il arrivait à quelque chose, peut-être mon père lui accorderait-il ma main; qu'alors il était sous-entendu que mon cœur suivrait ma main.

» Le lendemain, avant midi, il répliquait par une lettre qui était tout un volume. J'y répondis, je l'avoue, sans l'avoir lue tout entière. Gaston me disait que sur un seul mot d'espoir il partirait bravement pour la conquête du monde, qu'il deviendrait ministre, maréchal de France, roi, enfin tout ce qui fait la gloire et non le bonheur ici-bas. Je lui écrivis que le bonheur suivrait la gloire. Comme je n'avais rien à faire en ce temps-là, je me laissai aller à griffonner de grandes pages à mon cousin ; je trouvais plaisant de lui donner des conseils, moi qui avais dix-huit ans, lui qui en avait vingt-sept.

» Pendant huit jours qu'il demeura encore au château, nous échangeâmes donc quelques lettres. Cette correspondance assidue avait fini par me fatiguer; d'ailleurs il s'était enhardi jusqu'à me parler trop passionnément. Il fallait en finir : non pas que je craignisse un seul instant d'aimer Gaston, mais je comprenais que je m'étais engagée dans une voie dangereuse et compromettante.

» Gaston avait à régler quelques affaires de famille par suite de la mort d'une grand'tante; il partit tristement, comme à regret. « Adieu, Blanche, me dit-il en me baisant la main, quand je reviendrai, je serai digne de vous. »

» Nous le conduisîmes avec mon père jusqu'au bout de l'avenue où passait la diligence. Quand je le vis disparaître, je ressentis tout à la fois une secousse de joie et de douleur. J'étais heureuse d'être délivrée d'un cousin si opiniâtre dans son amour. J'étais triste, car sans doute un pressentiment m'avertissait que je ne le verrais plus.

» J'eus bientôt oublié la promenade, les lettres et les héros de roman. Je revins passer l'hiver à Paris, et peut-être, monsieur... » Madame de Verneuil regarda tendrement son mari. « Peut-être vous souvenez-vous que nous nous rencontrâmes chez madame de C—? Vous aviez l'avantage de ne pas être mon cousin et de ne pas être le fac-simile d'un héros de roman.

» Mais ce n'est point ici le lieu de rappeler ces premiers chapitres de notre mariage. Il y a trois jours, je ne pensais guère à mon pauvre fou de cousin; un domestique se présenta chez moi, et, s'assurant que j'étais seule, me remit une lettre et deux clefs. « Que signifie ce message? lui demandai-je avec surprise. — Je n'ai rien à dire à madame; j'obéis à un ordre précis, voilà tout. » Je retournai vingt fois la lettre avant de la décacheter; vingt fois j'examinai les deux clefs; enfin je brisai le cachet avec une violente palpitation. Quoique je ne songeasse pas du tout à Gaston d'Avrigny, je reconnus tout de suite son écriture. Je devinai, je ne sais pourquoi, que j'allais apprendre un triste événement.

» Je savais, depuis quelques mois seulement, que Gaston, après avoir à peu près échoué dans toutes les carrières, s'était engagé — pour en finir — dans l'armée d'Afrique, où d'ailleurs il connaissait le général Lamoricière. C'était un homme fait pour la guerre; je ne lui savais qu'une qualité sérieuse, la bravoure. Il a été atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille, à la dernière sortie contre les Arabes; mais d'ailleurs cette lettre, que vous pouvez lire, achèvera de vous expliquer tout le secret de ma présence dans cette chambre. »

Disant ces mots, madame de Verneuil présenta à son mari la dernière lettre de Gaston. M. de Verneuil saisit à la fois la lettre et la main de sa femme. La comtesse respira, baissa la tête et rougit de plaisir. Après avoir déplié et retourné la lettre à diverses reprises, M. de Verneuil la lut à haute voix :

« Ma cousine,

» Sans doute vous avez oublié dans votre bonheur ce pauvre Gaston d'Avrigny, qui vous a tant aimée, qui vous a trop aimée. Faut-il vous le dire? moi, depuis plus de deux ans que j'ai vécu sans vous voir, j'ai toujours porté dans mon cœur cette folie charmante et terrible qui a dévoré ma vie. Ah! vous n'avez pas su quel amour profond et dévoué j'avais pour vous. Ne pouvant vivre à vos pieds, vivre de votre regard, de votre sourire, de votre beauté, je n'ai pu vivre ailleurs de tout ce qui fait la vie sans l'amour. J'ai essayé de tout pour abuser mon cœur; je savais qu'il me restait un peu de fortune, je l'ai jetée dans toutes les ivresses trompeuses de la vie parisienne. Mais, au milieu de toutes ces folies, j'ai gardé votre image adorée comme un coin du ciel qui sourit à travers la tempête. Ne pouvant vaincre mon cœur, il ne me restait qu'à mourir. D'ailleurs, je dois l'avouer, car il ne faut pas faire de charlatanisme, j'étais à peu près ruiné et je ne me sentais pas le courage, dans mon chagrin et dans mon abattement, de surmonter les ennuis d'une fortune à faire. Le suicide est devenu une banalité; il y a toujours de la place sur le champ de bataille pour un homme de cœur. Il y a tant de gens qui sont aimés, me disais-je, et qui vont là-bas mourir quand un cœur attendri les appelle ici! Moi, qui ne serai pas regretté, pourquoi n'irais-je pas m'offrir à la balle d'un Arabe destinée à frapper un pauvre garçon qui aime la vie! J'ai bientôt passé ici pour un héros. N'avez-vous donc pas vu mon nom cité glorieusement dans un rapport du maréchal? Enfin le jour que j'attendais est venu.

» Quand vous lirez cette lettre, je serai mort avec le seul regret de n'avoir pas été frappé au cœur. Je ne vous dirai rien de mes dernières angoisses : j'étais résigné à tout. Je n'ai qu'une inquié-

tude; je vais vous la dire. Vous m'avez écrit huit lettres dans ce doux et triste automne que j'ai passé au château de mon oncle. Ces lettres qui m'ont désespéré m'étaient pourtant précieuses ; je les ai toujours gardées comme un trésor. Dans mes heures les plus sombres, je les relisais avec une volupté amère qui me charmait. Quand j'étais en train de me ruiner, j'ai loué une petite villa au bois d'Auteuil, où j'ai passé l'été dernier en joyeuse compagnie : c'était un rendez-vous de désœuvrés comme moi. Tout le monde s'y amusait, excepté moi-même; mais je faisais semblant de m'amuser comme les autres. Dans une petite armoire en bois de rose qui se trouve au fond de la chambre à coucher, j'ai caché vos lettres; vous l'avouerai je? toutes les lettres galantes que j'ai reçues à Auteuil, je les jetais par mégarde dans cette armoire : pardonnez-moi cette profanation. Quand je partis pour l'Afrique vers le mois de novembre, j'étais à Paris, je ne trouvai pas le temps de retourner à Auteuil; je laissai la clef de ma maison à mon domestique, en lui ordonnant d'y aller quelquefois et de cultiver le jardin, pour lui faire croire que je reviendrais. Je ne reviendrai pas. Mais comment vous faire remettre, ma cousine, les huit lettres qui sont là-bas avec tant d'autres? Vous seule pouvez les reconnaître. Qui sait si ces huit lettres ne tomberaient pas dans des mains indignes! J'ai des créanciers, et j'ignore ce qui aura lieu quand on saura ma mort. Voyez si vous aurez le courage d'aller les chercher vous-même. Je n'écris qu'à vous et au domestique qui vous remettra les clefs. J'ai deux ou trois jours à vivre; le chirurgien en chef m'a dit la vérité. On ne saura donc pas tout de suite ma mort à Paris; vous avez tout le temps d'aller à Auteuil. C'est une maison déserte, — au bout du bois : — vous la verrez toute blanche au-dessus des vignes; — vous la reconnaîtrez à une petite grille brune à flèches d'or. Dubois vous remettra les clefs de la grille et de la porte d'entrée; les autres portes sont ouvertes, si je me souviens; malheureusement je ne sais plus où j'ai mis la clef de la petite armoire; peut-être la trouverez-vous sur la cheminée. C'est d'ailleurs un vieux meuble, bien facile à ouvrir. La première petite clef venue doit y aller. — Enfin faites comme vous pourrez; mais, de grâce, retirez vos lettres, qui sont en trop mauvaise compagnie.

» Si je m'écoutais, je vous écrirais jusqu'à l'heure de ma mort; mais que vous dirais-je que vous ne deviniez! Adieu donc, ma belle cousine. — Pardonnez-moi de vous appeler encore par ce nom si doux à mon cœur, mais, tant que mon cœur pourra battre, j'aimerai ma belle cousine! »

Ici M. de Verneuil froissa la lettre avec dépit.

— C'est tout? dit Frédéric qui n'était pas guéri de son amour pour la science.

— Oui, c'est tout, monsieur, dit sèchement M. de Verneuil.

La comtesse avait baissé la tête en soupirant. En historien fidèle, nous reproduirons ici les dernières lignes de la lettre que le comte ne voulait pas lire tout haut :

« Quand vous irez dans cette petite maison, je serai mort. Ah! si Dieu permettait à mon âme d'y aller en même temps que vous!... Cette idée me prend au cœur... J'attends la mort avec plus d'impatience que jamais....

» Adieu, adieu, adieu! Il y a dans le jardin un buisson de roses blanches que, l'an passé, j'ai vu fleurir en pensant à vous, ma cousine; pour tout l'amour que j'ai eu pour vous, allez effeuiller une de ces roses, en pensant à moi.

» Gaston d'Avrigny. »

Frédéric vit bien que M. de Verneuil ne voulait pas lire le dernier mot de la lettre. En se levant pour partir, par un rapide regard il vit ce mot : *buisson de roses blanches.*

— J'y suis, dit-il à la porte, après avoir salué le comte et la comtesse; or, madame de Verneuil a cueilli une rose blanche.

Il se rappela les craintes, l'agitation, les larmes de la comtesse en cueillant, en respirant et en effeuillant cette rose.

— Qui sait? dit-il; maintenant qu'il est mort, peut-être l'aimera-t-elle.

Quand Frédéric fut parti, M. de Verneuil regarda tristement sa femme, et lui dit :

— Blanche, avez-vous cueilli une rose dans le jardin?

— Non, répondit-elle en embrassant son mari.

Cette histoire parut en cinq feuilletons.

Le premier jour, ma voisine me demanda de l'air du monde le plus distrait si j'avais écrit mon feuilleton la veille.

Le second jour, elle eut des coquetteries inaccoutumées.

— Soyez calme, lui dis-je en souriant. L'héroïne de mon roman sortira de là plus blanche que la blanche hermine.

Et quand ce fut fini, elle vint bravement à moi :

— Vous avez tout compris, me dit-elle avec émotion.

— Non; car je ne sais pas la fin.

— Ni le commencement.

— Mais comment êtes-vous seule ici? car Frédéric de Marvilliers lui-même y perd son latin.

— Parce que mon mari croit que j'ai été la maîtresse de Gaston.

— Et vous, le croyez-vous ?

— Et vous ?

— Où est votre mari ?

— Il court le monde. Je vais lui envoyer vos cinq feuilletons pour le réconcilier avec moi dans le passé. Mais je n'en ferai rien, car il m'accuserait d'avoir écrit moi-même cette histoire. Il est à Rome en mission pour les jésuites auprès du pape. Il finira par le fanatisme.

— Et vous ?

— Moi, je ne finirai pas.

Le musicien survint. *La Ténébreuse* alla à lui.

— Vous arrivez à propos. Chantez-moi *la Mort du cœur*.

Et Arezzo, sans se faire prier, chanta ces strophes sur un air d'une tristesse si triste, qu'on eût dit le vent nocturne sur les branches nues pendant la neige.

LA MORT DU COEUR.

O beau pays couvert de roses
Dont je suis à jamais banni!
O beau pays couvert de roses
Qui chantait de si douces choses!
Pourquoi tant de métamorphoses?
Tout est fini!

J'avais une blanche maîtresse,
Et je croyais à l'infini;
J'avais une blanche maîtresse,
Mais à la première caresse
J'ai vu mourir la charmeresse!
Tout est fini!

La moisson n'était pas fauchée,
Le pampre n'avait pas jauni;
La moisson n'était pas fauchée,
La mort sur elle s'est penchée
Et dans le linceul l'a couchée.
Tout est fini!

J'entends le vent d'hiver qui brame,
Chassant l'automne au sein bruni.
J'entends le vent d'hiver qui brame!
La neige tombe sur mon âme.
La Mort me dit : Je suis ta femme.
Tout est fini!

Et quand Arezzo eut chanté :

— Quel plaisir trouvez-vous à entendre de pareilles litanies? dis-je à *la Ténébreuse.*

— Le plaisir qu'on trouve à fouler d'un pied jaloux l'herbe du cimetière.

— Je comprends : celui qui est mort est plus vivant pour votre cœur que vos cinq ou six amoureux.

XXXVI.

MON VOISIN.

HISTOIRE D'UNE SENSITIVE.

— Je vous ai parlé de toutes mes voisines — hormis de celles qui abusent du piano. —

Je ne vous ai pas parlé de mon voisin; c'est que pendant mon voyage j'ai eu tant de voisins : ç'a été tantôt Théophile Gautier, tantôt Alphonse Esquiros, tantôt Gérard de Nerval, tantôt Jules Sandeau; ç'a été un peu tout le monde, car Paris voyage sans cesse quand il a vingt ans. Si j'ai tous les six mois changé de fenêtre pour changer mon point de vue sur Paris, sur le monde et sur moi-même, combien en est-il qui ont changé tous les trois mois? Les uns pour chercher le bonheur qu'ils ne trouvaient jamais; les autres pour chercher la fortune qui s'assied quelquefois

à la porte, mais qui n'ouvre jamais la fenêtre; ceux-ci par amour des aventures, ceux-là pour fuir leur maîtresse ou leur propriétaire, ce cerbère qui montre les dents quand il n'a pas son gâteau trimestriel.

Je n'ai pas toujours voyagé à la même fenêtre. Ma fenêtre s'est ouverte tour à tour sur la rue du Bac, sur la rue Saint-Georges, sur le quai Voltaire, sur les vastes prairies de Ruysdaël, sur le Rhin allemand, sur le lac Majeur, sur la Giudecca, sur le Vatican, sur le golfe de Naples, sur les jardins de Sémiramis, sur le palais de la reine de Saba, mais nulle part ma fenêtre ne m'a si bien ouvert le monde — ne m'a été un si rayonnant cadre à tous les portraits et à tous les tableaux que celle de la rue du Bac, et je m'écrie, comme madame de Staël : O ma fenêtre de la rue du Bac !

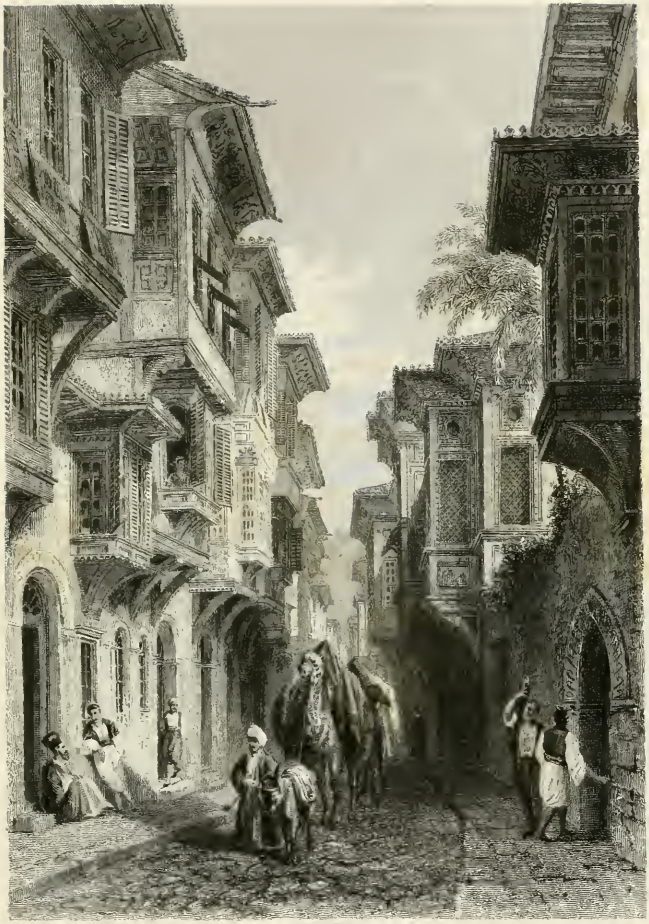
Je dirai même que je n'ai vraiment voyagé qu'à cette fenêtre ; le reste du temps j'ai couru le monde, mais je n'ai vu le monde qu'à vol d'oiseau. A ma fenêtre, je vois tout à loisir le monde comme il est; les Anglais, les Allemands, les Russes, les Italiens, les Turcs, les Arabes, les sauvages se donnent la peine de passer devant moi; ce n'est plus moi qui me donne la peine de passer devant eux. Ce qui m'ennuyait surtout dans mes voyages, c'était de ne voir à Naples, à Constantinople et à Berlin que des Italiens, des Turcs et des Allemands nés à Moscou, à Paris et à Londres. Il n'y a qu'à Paris que toutes les nations se promènent le même jour.

J'ai habité la fenêtre de M. de Voltaire, quai Voltaire, au-dessus d'une caricature de Voltaire. Je n'en suis pas devenu plus voltairien. J'ai passé deux saisons dans l'appartement de ce grand esprit, conduit là par hasard et non par religion pour la figure du patriarche. C'était un beau point de vue : je voyais tout Paris, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à Notre-Dame. En un jour elle passait devant moi, la ville éternelle, y compris le roi et la Seine. Mais qui oserait peindre ces soudaines métamorphoses? Qui oserait décrire ces mille odyssées quotidiennes? Quel tableau! quel voyage! quel livre! Sous ces lambris dorés — dorés pour lui et non pour moi, — sous cet harmonieux plafond où les muses de Boucher tressent toujours des couronnes, comme s'il était encore

là celui qui les aima toutes sans passion sérieuse, j'aimais mieux lire les contes de Voltaire. J'ai déménagé pour deux raisons. La première, c'est que je n'écrivais plus, sous prétexte que M. de Voltaire avait bien assez fait de livres comme cela. La seconde raison, c'est que les Anglais demandaient trop souvent à voir l'appartement de M. de Voltaire, qu'ils voulaient bien appeler l'homme le plus spirituel de France, ce qui faisait dire à mon groom, gamin de Paris, qui n'aimait pas les Anglais : « Oui, mylord, l'homme le plus spirituel de France, de Navarre et d'Angleterre.»

J'ai quitté la fenêtre de Voltaire pour une fenêtre de Smyrne; c'était un autre point de vue; mais n'était-ce pas toujours le même homme, la même femme, la même passion, la même comédie qui passaient sous mes yeux?

Depuis quelques jours, mon voisin est un botaniste, célèbre — à l'Académie des Sciences. — Il a la prétention d'avoir inventé une nouvelle famille de lézards et d'orties; il a surtout l'ambition d'écrire un in-folio sur la sensitive, ses mœurs, ses passions, ses habitudes, ses maladies. Tout à l'heure je l'ai trouvé en contemplation devant une pauvre sensitive qu'il sacrifie à son furieux amour de la science. Voilà donc enfin un homme sérieux. Voyez : il est armé d'une loupe et de ciseaux. La pauvre sensitive, elle n'a de repos que quand elle dort. Que dis-je! quand il dort; car il la réveille à toute heure avec cette cruauté du bourreau qui disait à l'enfant royal : Tu dors, Capet! Mon savant appelle sa sensitive Ophélia. Quand il lui parlait ces jours passés sous ce nom poétique, je cherchais autour de lui, croyant voir apparaître sa fille ou sa servante. La sensitive a peur de lui : dès qu'il s'approche d'elle avec sa longue robe de chambre qui secoue en marchant la poussière de la science, la sensitive a des défaillances; un frisson de terreur agite toutes ses feuilles; dès qu'il la touche elle se replie et s'abat sur elle-même; elle cache sa vie dans ses mille linceuls. Mon savant ne se contente pas de la toucher du bout de l'ongle; j'entends crier ses ciseaux; çà et là il coupe une feuille. Je suis tout ému par cette barbarie, car je vois les larmes de sang que répand la triste Ophélia. Mais mon voisin, qui n'est pas ému, vient vers moi et me salue de l'air du monde le plus distrait.



— Voulez-vous assister à l'agonie d'Ophélia ?

— Déjà ! Il n'y a que six semaines que vous la torturez.

— Oui, j'ai voulu que l'agonie fût lente et douloureuse ; j'ai voulu étudier sa vie dans sa mort. Voyez comme elle a pâli. Hier je l'ai arrosée avec de l'arsenic. J'avais essayé d'un poison plus doux ; mais j'ai reconnu qu'il fallait frapper fort.

— Et vous êtes bien sûr qu'elle va mourir ?

— Oui. La nuit a été terrible ; tout le système est attaqué.

Le savant tira sa montre : — A midi elle aura cessé de vivre.

— Votre expérience est faite ?

— Oui, de point en point. Je vais de ce pas achever d'écrire mon mémoire pour le congrès. Vous pouvez, mon cher poëte, faire l'épitaphe d'Ophélia.

— Passez-moi donc cette pauvre victime.

Je suis rentré chez moi décidé à sauver Ophélia. Je ne suis pas de l'Académie des Sciences ; mais, si mon voisin a eu la science de tuer, j'aurai, j'espère, la science de ressusciter.

J'ai déraciné la sensitive ; je l'ai replantée entre mes rosiers, qui par leur fraîcheur et leur épanouissement l'ont déjà rappelée à elle-même. Le soleil vient jusqu'à elle, mais tempéré dans son rayonnement par le feuillage clair-semé de mon oranger. Je l'ai arrosée de la tête au pied. Au lieu d'une épitaphe, qui sait si je ne ferai pas un appendice au mémoire du savant ? O injustice des congrès et des académies ! tout le monde va le féliciter d'avoir tué une sensitive ; et moi qui l'aurai rappelée à la vie, je ne recueillerai que le silence.

On sonne à ma porte. Mon groom selon son habitude est allé se promener — pour moi, à ce qu'il dit. Si j'allais ouvrir. — Mais ouvrir à l'ennui, au désœuvrement, à celle qui n'a pas d'amour — à celui qui n'a pas d'esprit. Il y en a quelques-uns et quelques-unes. Non, je n'ouvrirai pas. — D'ailleurs il est trop tard.

J'ai eu tort. Qui sait si ce n'était pas la destinée elle-même qui sonnait à ma porte ?

Je viens d'aller ouvrir ; mais je n'ai trouvé qu'une carte, le nom de Théophile Gautier.

Il va passer sous la fenêtre. C'est cela ; je reconnais son coupé

et ses deux chevaux lilliputiens. Vanité des vanités! Il ne veut plus être un homme d'esprit, de style, de poésie; il veut être un homme — à cheval. — Comme j'ai eu raison de ne lui pas ouvrir ma porte : il y a une jolie figure dans son coupé. Que pouvait-il avoir à dévider avec moi? Je la reconnais. Vous la reconnaîtriez — monsieur — qui allez au théâtre. Je ne vous peindrai pas cette femme, je vous la nommerai par un trait de caractère : Un amant — du lendemain — lui offrit un soir une perle fine dans la coulisse. Elle la saisit, la porta à ses dents, la mordit, la reconnut pour vraie, et, des mêmes dents blanches, sourit à son adorateur le plus galamment du monde. — Par exemple, si la perle eût été fausse, elle n'eût pas souri et l'eût rendue de l'air le plus détaché des biens de la terre.

Théophile Gautier ne lui donne que les perles fines de sa poésie — grains de pourpre dignes de la coupe du roi de Thulé.

Je viens de voir Ophélia. Il est midi. O miracle! à mon approche elle a eu un tressaillement de joie : ce n'était plus ce frisson de terreur qui courait sur elle quand elle voyait la robe noire du savant. Elle est bien malade encore; mais elle soulève ses feuilles en signe de délivrance, comme on lève les mains au ciel après un danger. Déjà sur les lèvres si pâles de la sensitive j'ai vu passer un sourire d'espérance.

XXXVII.

LE CONTE DE LA MORT.

Cette nuit, j'ai vu encore apparaître la mort sur mon balcon.

— Bonne nuit! m'a-t-elle dit.

— J'aimerais mieux que ta bonne nuit me fût chantée par une bouche de vingt ans. Que me veux-tu?

— Je ne te veux rien. Je viens par distraction. J'aime ton balcon; j'y respire encore dans le parfum des roses le parfum de la belle chevelure que tu versais ce soir en flots rebelles. Ne crains rien, ma moisson est faite aujourd'hui. Pour prix de l'hospitalité, je viens te conter un de mes contes.

Et la Mort me conta cette funèbre histoire :

PRIEZ POUR ELLES.

Greuze conduisit un matin Grétry dans l'atelier de Gromdon, son ancien maître. Dans cet atelier comme dans tous les autres il y avait des ébauches, mais il s'y trouvait aussi une ravissante figure comme n'en eût pas peint Murillo ou Van Dyck. C'était la fille du maître; à coup sûr c'était son chef-d'œuvre. Dans l'atelier, le musicien n'eut garde de voir un autre tableau. Il retourna à l'atelier; il se passionna pour cette œuvre de Gromdon, qui s'appelait Jeannette. Après la préface amoureuse, Grétry épousa cette belle fille. Il arrangea à son gré un doux intérieur presque flamand; il réalisa le rêve de ses fraîches années; il saisit le bonheur à deux mains, et, par miracle sans doute, le bonheur vint de lui-même s'asseoir à son foyer, quoique la gloire y fût déjà.

C'était un beau temps. Jeanuette, comme l'oiseau au mois d'avril, chantait dès le matin les airs charmants du musicien; elle peignait des Amours et des bergères de Boucher. Dans ce beau temps, ce n'était que roses et sourires, baisers et chansons !

Il leur vint bientôt trois filles, trois fleurs charmantes dans le jardin de la famille. Je dis trois fleurs, vous verrez pourquoi. Jeannette les allaita toutes, en vraie mère qu'elle était. Grétry les berça lui-même comme trois songes d'amour. Ce ne furent que des songes.

Cependant, si l'homme avait toutes les joies du mariage et de la famille, le musicien avait toutes les joies plus bruyantes de l'orgueil; on le chantait dans les quatre parties chantantes de l'Europe. C'était l'homme à la mode dans tout Paris, même à la cour, où il trouva un parrain et une marraine pour sa troisième fille. La reine aimait beaucoup la figure de Grétry, qui, selon Vernet, était le portrait fidèle de Pergolèse.

Grétry donc était heureux, heureux par sa femme et ses enfants, par sa vieille mère, qui était venue sanctifier sa maison par sa douce et vénérable figure; heureux par la fortune, heureux par la renommée. Les années passaient vite; il fut un jour tout étonné

PRIEZ POUR ELLES

d'apprendre que sa fille Jenny avait quinze ans. Hélas! un an après, la pauvre enfant n'était plus dans la famille, ni le bonheur non plus.

Grétry, durant son séjour à Rome, au printemps de sa vie, aimait à poursuivre l'inspiration religieuse dans le jardin d'un couvent presque désert; il entrevit un jour au pavillon un vieux religieux de vénérable figure, qui séparait des graines d'un air méditatif tout en les observant avec le microscope. Le musicien distrait s'approche en silence. « Aimez-vous les fleurs? lui demanda le religieux. — Beaucoup. — Mais à votre âge on ne cultive encore que les fleurs de la vie; la culture des fleurs de la terre n'est aimable que pour l'homme qui a rempli sa tâche. Alors c'est presque cultiver ses souvenirs : les fleurs rappellent la naissance, le pays natal, le jardin de la famille, quoi encore? Vous le savez mieux que moi, qui ai mis en oubli toutes les joies profanes! — Je ne vois pas bien, mon père, reprit Grétry, pourquoi vous séparez ces graines, qui me semblent toutes pareilles. — Voyez à travers ce microscope, voyez ce point noir sur celles que je mets de côté... Mais je veux pousser plus loin la leçon d'horticulture. » Il prit un pot de grès, il fit six trous, planta trois graines des meilleures et trois graines mouchetées. « Souvenez-vous bien que les mauvaises sont du côté de la brèche; quand vous viendrez vous promener, n'oubliez pas de voir les tiges à mesure qu'elles pousseront. »

Grétry trouvait un charme mélancolique à revenir dans le jardin du couvent; à chaque promenade il jetait un regard sur le pot de grès; d'abord les six tiges s'élancèrent toutes aussi verdoyantes; bientôt les graines mouchetées prirent le dessus, à sa grande surprise; déjà il accusait le bon père d'avoir perdu la tête; mais quelle fut ensuite sa tristesse, quand il vit peu à peu ses trois tiges aimées se faner dans leur printemps! A chaque soleil couchant une feuille penchait et se desséchait, tandis que les feuilles des autres tiges se nourrissaient de mieux en mieux de tout air, de tout rayon et de toute rosée. Il allait tous les jours rêver devant ses chères tiges avec une incroyable tristesse, il vit bientôt se flétrir jusqu'à la dernière feuille. Ce jour-là, les autres tiges étaient en fleur.

Cet accident de la nature était un cruel horoscope. Trente ans

plus tard le pauvre Grétry vit dans un autre climat se flétrir et tomber sous le vent amer de la mort trois autres fleurs aussi prédestinées. Il avait oublié le nom des fleurs du couvent romain, mais en mourant il disait encore le nom des autres. C'étaient ses trois filles, Jenny, Lucile, Antoinette.

Les filles de Grétry sont mortes toutes à seize ans. Dans leur vie et dans leur mort il y a je ne sais quoi d'étrange qui frappe le rêveur et le poëte. Ce jeu de la destinée, cette distraction de la vie, cette vengeance de la nature sur le génie apparaît ici avec toutes les séductions du roman. Voyez plutôt.

Jenny avait la pâle et douce figure d'une vierge; en la voyant, Greuze dit un jour : « Si jamais je peins la candeur, je peindrai Jenny. — Dépêchez-vous, » murmura Grétry déjà en proie aux tristes pressentiments. « Elle va donc se marier? » demanda Greuze. Grétry ne répondit pas. Mais bientôt cherchant à s'aveugler, il reprit : « Ce sera mon bâton de vieillesse; comme Antigone, elle conduira son père au soleil sur le déclin de sa vie. »

Le lendemain, Grétry surprit Jenny plus pâle et plus abattue; elle jouait au clavecin, mais doucement et lentement; elle jouait en l'attristant un air de *Richard Cœur-de-lion*, le pauvre père s'imaginait entendre la musique des anges. Une de ses amies survint : « Eh bien! Jenny, tu viens ce soir au bal? — Oui, oui, au bal, » répondit la pauvre Jenny en regardant le ciel. Et tout d'un coup se reprenant : « Non, je n'irai pas, ma danse est finie. » Grétry prit sa fille sur son cœur : « Jenny, tu souffres? — C'est fini, » dit-elle.

Elle pencha la tête et mourut sans secousses au même instant. Le pauvre Grétry lui demanda si elle dormait : elle dormait avec les anges.

Lucile contrastait avec Jenny; c'était une belle fille gaie, ardente, folâtre, avec tous les caprices charmants de cette aimable nature; c'était presque le portrait du père, c'était en outre le même cœur et le même esprit. Qui sait, disait le pauvre Grétry, si la gaieté ne la sauvera pas? Par malheur, c'était un de ces génies précoces qui dévorent leur jeunesse; à treize ans, Lucile avait composé un opéra qu'on jouait partout, *le Mariage d'Antonio*. Un journaliste,

ami de Grétry, qui se trouvait un jour dans la chambre de Lucile sans qu'elle s'en doutât, tant elle était toute à sa harpe, a raconté le délire et la colère qui la transportaient durant ses luttes avec l'inspiration souvent rebelle. « Elle pleurait, elle chantait, elle pinçait de la harpe avec une énergie incroyable; elle ne me vit point ou ne prit pas garde à moi, car moi-même je pleurais de joie et de surprise en voyant cette petite fille transportée d'un si beau zèle et d'un si noble enthousiasme pour la musique. »

Lucile avait appris à lire la musique avant l'alphabet; elle avait été bercée si longtemps par les airs de Grétry, qu'à l'âge où tant d'autres petites filles jouent au cerceau ou à la poupée, elle avait trouvé assez d'harmonie dans son âme pour tout un charmant opéra; c'était un prodige; sans la mort, qui vint la prendre à seize ans comme sa sœur, le plus grand musicien du dix-huitième siècle serait peut-être une femme. Mais le rameau, à peine vert, cassa à l'heure où le pauvre oiseau commençait sa chanson.

Grétry maria Lucile sur la sollicitation de ses amis. Mariez-la, mariez-la, lui disait-on sans cesse; si l'amour devance la mort, Lucile est sauvée. Lucile se laissa marier avec la résignation d'un ange pressentant que le mariage ne serait pas long. Elle se laissa marier à un de ces artistes de la pire espèce, qui n'ont ni la religion de l'art, ni le feu du génie, et qui partant n'ont point de cœur, car le cœur est le foyer du génie. La pauvre Lucile vit tout d'un coup le désert où sa famille l'exilait; elle se consola avec sa harpe et son clavecin; mais son mari, qui avait été élevé en esclave, s'amusa cruellement, pour se venger en lâche, à lui faire subir toutes les chaînes de l'hymen. Elle serait morte comme Jenny sur le sein de son père, dans l'amour de la famille, après avoir chanté son air d'adieu; mais, grâce à ce barbare, elle mourut en face de lui, c'est-à-dire toute seule. A l'heure de la mort : « Apportez-moi ma harpe, lui dit-elle en se soulevant un peu. — Le médecin l'a défendu, » dit ce sauvage. Elle jeta un regard amer et encore suppliant : « Puisque je vais mourir, dit-elle. — Vous mourrez bien sans cela. » Elle retomba sur l'oreiller : « Mon pauvre père, murmura-t-elle, je voulais te dire adieu sur ma harpe; mais ici je ne suis pas libre, si ce n'est de mourir. » Tout d'un coup, c'est la

garde-malade qui a rapporté cette scène, Lucile tendit les bras dans le vide, appela Jenny d'une voix brisée, et s'endormit comme elle pour jamais.

Antoinette avait seize ans, elle était belle et souriante comme l'aurore; elle devait mourir comme les autres. Grétry priait et pleurait en la voyant pâlir, mais la mort ne s'arrête pas pour si peu : *la cruelle qu'elle est se bouche les oreilles, on a beau la prier!* Grétry espérait pourtant : Dieu, disait-il, sera touché de mes larmes trois fois amères. Il abandonna à peu près la musique, pour avoir plus de temps à consacrer à sa chère Antoinette. Il alla au-devant de toutes ses fantaisies, robes et parures, livres et promenades; enfin, tous les plaisirs de ce monde, elle les connut à son gré. A chaque hochet nouveau, elle souriait de ce divin sourire qui semble fait pour le ciel. Grétry parvint à s'abuser; mais un jour elle lui révéla tout son malheur par ces mots, surpris par hasard : « Ma marraine est morte sur l'échafaud, c'est une marraine de mauvais augure; Jenny est morte à seize ans, Lucile est morte à seize ans, et voilà que j'ai seize ans, moi. » La marraine d'Antoinette, c'était la reine Marie-Antoinette.

Un autre jour, à la fenêtre, Antoinette consultait une marguerite. En la voyant, cette fleur à la main, Grétry s'imagina que la pauvre fille se laissait aller à un rêve d'amour. C'était le rêve de la mort. Il entendit bientôt Antoinette qui murmurait : *Je mourrai ce printemps, cet été, cet automne, cet hiver...* Elle était à la dernière feuille. « Tant pis, dit-elle, j'aimerais mieux l'automne. — Que dis-tu? mon cher ange! s'écria Grétry en l'appuyant sur son cœur. — Rien, rien, je jouais avec la mort. Pourquoi ne laisses-tu pas jouer les enfants? »

Grétry pensa qu'un voyage dans le midi serait une distraction salutaire : il emmena sa fille à Lyon, où elle avait des amies. Durant quelque temps, elle redevint gaie et insouciante; Grétry se remit au travail, il acheva *Guillaume Tell.* Il allait tous les matins attendre l'inspiration dans la chambre de sa fille, qui lui dit un jour à son réveil : « Ta musique a toujours l'odeur du poëme, celle-ci sentira le serpolet. »

Vers l'automne, elle reperdit sa gaieté naturelle; Grétry prit sa

femme à part : « Tu vois ta fille, » lui dit-il. A ce seul mot, un froid glacial saisit le père et la mère, ils répandirent un torrent de larmes. Le même jour, ils songèrent à revenir à Paris. « Nous retournons donc à Paris ? demanda Antoinette ; c'est bien, j'y rejoindrai ceux que j'aime. » Elle voulait parler de ses sœurs. Arrivée à Paris, la pauvre prédestinée cacha avec soin tous les ravages de la mort ; son cœur était triste, mais sa bouche souriait ; elle voulut jusqu'à la fin abuser son père. Un jour qu'il pleurait à la dérobée, elle lui dit d'un air de gaieté : « Tu sais que je vais au bal demain, mais j'y veux être belle par ma parure. Il me faut un collier de perles, je l'attends demain à mon réveil. »

Elle alla au bal. Comme elle partait avec sa mère, un musicien plus célèbre alors que Grétry, Rouget Delisle, qui se trouvait dans le salon, dit avec entraînement : « Ah ! Grétry, que vous êtes heureux ! Quelle charmante fille ! quelle douceur et quelle grâce ! — Oui, lui dit Grétry à l'oreille ; elle est belle, plus aimable encore, elle va au bal, mais dans quelques semaines nous la conduirons ensemble au cimetière. — Quelle idée affreuse ! Vous perdez la tête. — Que ne puis-je perdre le cœur ! J'avais trois filles, c'est la seule qui me reste ; mais je puis déjà la pleurer. »

Peu de jours après ce bal, elle tomba dans un triste et charmant délire : elle avait retrouvé ses sœurs en ce monde, elle se promenait avec elles, les mains enlacées ; elle valsait dans le même salon, elle dansait au même quadrille, elle les conduisait au spectacle tout en leur racontant ses amours imaginaires. Quel tableau pour Grétry ! « Elle eut, dit-il dans ses mémoires, quelques instants de sérénité avant de mourir. Elle prit ma main, celle de sa mère, et avec un doux sourire : « Je vois bien, murmura-t-elle, qu'il faut prendre son parti ; je ne crains pas la mort ; mais vous deux, qu'allez-vous devenir ? » Elle s'était soulevée sur son oreiller en nous parlant ainsi pour la dernière fois ; elle se coucha, ferma ses beaux yeux, et alla rejoindre ses sœurs. »

Grétry est très-éloquent dans sa douleur ; il y a dans ce triste chapitre de ses mémoires un cri parti de son cœur, qui vient déchirer le nôtre. « O mes amis ! s'écrie-t-il en jetant la plume, une larme, une larme sur la tombe chérie de mes trois char-

mantes fleurs prédestinées à la mort, comme celles du bon moine italien ! »

Madame Grétry reprit ses pinceaux, longtemps délaissés; elle passa tout son temps à rappeler les nobles et douces figures de ses trois filles. La révolution avait renversé la fortune de Grétry, madame Grétry peignit bientôt pour le premier venu. Après la première tourmente, on chanta de plus belle la musique de Grétry; il laissa faire la fortune, qui lui rendit peu à peu ce qu'il avait perdu. Mais à quoi bon la fortune, quand le cœur est dévasté? Jusque-là cependant il n'avait pas bu le fond de la coupe; l'heure en était venue : il vit encore mourir sa chère Jeannette et sa vieille mère. Cette fois il était seul; il se souvint, dans sa douleur de plus en plus profonde, du vieil ermite du mont Millini. « Pour vivre seul, il faut se faire ermite, dit-il. Mais où aller? » Il y a, non loin de Paris, une Thébaïde qu'un grand génie a illustrée par sa gloire et son malheur; cette Thébaïde s'appelle l'*Ermitage*. Grétry ira se réfugier à l'Ermitage; c'est là qu'il évoquera dans la nuit silencieuse toutes les ombres aimées de sa vie, c'est là qu'il attendra la dernière heure avec une sombre volupté.

Ainsi conta la Mort.

XXXVIII.

LA FIN DU VOYAGE.

I.

Ce voyage à la fenêtre n'a ni commencement ni fin. Il ne faut pourtant pas qu'il soit éternel. Aussi bien si vous n'avez pas le temps de me suivre, je n'ai pas le temps d'aller plus loin. C'était un voyage entrepris autrefois quand je vivais de temps perdu; aujourd'hui je ne suis pas si riche. *Je n'ai plus le temps!* le temps! la seule fortune qu'on dépense sans compter. Il faut bien tracer son sillon, comme le cheval dompté qui après avoir couru tous les beaux dangers de la montagne se soumet bravement au labeur rigoureux.

Je ne sais pas comment mon voyage est raconté. J'ai bien peur d'avoir gardé les meilleurs récits pour moi; j'ai bien peur de passer pour un voyageur extravagant dans le monde idéal, sur les routes de l'inconnu, dans le royaume de l'impossible, chevauchant à bride abattue sur un paradoxe.

Qu'importe si j'ai ouvert çà et là un horizon même dans le ciel nocturne, — si j'ai indiqué un sentier perdu à travers la forêt sauvage de l'intelligence? — Il n'y a que les méchants livres qui soient bons à quelque chose.

Tony Johannot, au frontispice de ce voyage, m'a représenté au milieu des visions du monde visible et du monde invisible. Elles sont là toutes les chimères de l'idéal, qui font un monde radieux au poëte. Il a compris que je voyageais dans le ciel des rêves — le voyage dans le bleu. — La poésie et l'amitié, double symbole en une seule figure, se tenait gravement à ma gauche, songeant à la comédie de la mort, pendant que je songeais à la comédie de l'amour, pendant que Dieu, qui est partout où sont les poëtes, songeait à la comédie de la vie; à ma droite, l'amour, dans sa vision la plus charmante, montrait les perles de son sourire; de toutes parts des femmes comme on n'en voit que dans les Alhambra symbolisaient les espérances du voyageur et les rêveries du poëte. Mais les chimères sont parties, ou plutôt je suis au bout de mon voyage dans le bleu [1].

Envahi par le travail sévère, j'ai trouvé doux pour quelques heures de me retourner vers mes vingt ans, d'arracher encore quelques pages oubliées à ce livre toujours vivant, que la folle du logis porte sur son cœur. Comme le voyageur qui, déjà engagé dans la forêt ténébreuse, s'arrête devant une claire échappée pour entrevoir encore le beau pays où il a respiré l'églantine et la primevère, lui qui ne respirera plus que l'amère senteur des chênes.

II.

Je me croyais au bout de mon voyage et je m'abandonnais à la douce paresse qui ne travaille que pour elle-même, la paresse qui songe et qui ne pense pas.

Je regardais avec quelque orgueil sans penser cependant à l'Académie des Sciences, je regardais la sensitive de mon voisin,

[1] Je m'aperçois que les gravures de mon voyage sont tout un autre voyage pour l'esprit des yeux; elles sont très-dignes de Johannot, de Diaz, de Roqueplan, de Nanteuil, de Voillemot, de Montaut, de Veyrassat, de Rilfaut, de tous ceux qui les ont signées; mais, au lieu de traduire au regard la pensée trop abstraite, elles achèvent de brouiller le texte. Le secret de ces énigmes, c'est que le voyage n'était pas fait quand les dessinateurs se mettaient à l'œuvre. On m'a demandé, il est vrai, ce qu'il y avait à reproduire. Je n'en savais rien, et je n'en sais rien encore; est-ce que je pouvais dire où j'allais? VOYAGE A MA FENÊTRE, faites ce qu'il vous plaira sur ce point de départ. Tant mieux s'il y a deux voyages au lieu d'un : le voyage écrit et le voyage dessiné.

c'est-à-dire ma sensitive, car elle est bien à moi puisque je l'ai ressuscitée.

Je songeais que mon navire emporté par tous les vents passait trop rapide maintenant devant le rivage éternel et immobile, qui s'appelle le Temps.

Je songeais à ces vers du poëte Pallas : « Toute femme est amère » et n'a dans sa vie que deux bonnes heures : l'heure de l'amour » et l'heure de la mort. »

Je songeais que loin des rumeurs politiques de la vieille Europe il y avait une bonne heure à passer en Orient avec quelque femme trois fois femme, comme m'apparaissait Neïdja : la femme de l'esprit, la femme de la passion et la femme de la beauté.

Quand ma voisine détournant le feuillage a montré sa charmante figure. Divin portrait peint par Dieu et encadré par les roses.

— Je vous salue, madame.

Elle sourit de son adorable sourire.

— Adieu, monsieur, car je pars dans une heure.

Elle avait pâli et je pâlis moi-même.

— Vous partez! Pourquoi?

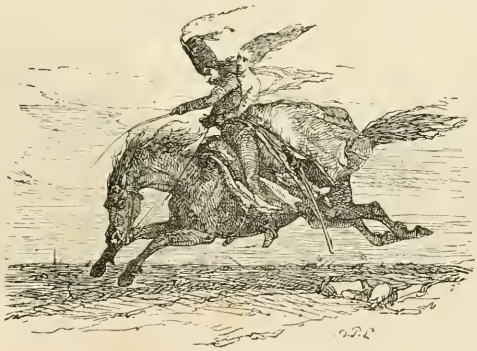
— Pourquoi? Si vous ne le savez pas, je ne vous le dirai pas.

— Où allez-vous?

— Est-ce que je le sais moi-même? A Smyrne peut-être.

— A Smyrne! Et si j'étais parti?

— Je serais partie moi-même; nous aurions voyagé ensemble. A Smyrne, j'aurais laissé tomber mon masque, et vous auriez vu Neïdja.



XXXIX.

OU LE LECTEUR

FERMERA MON LIVRE ET OUVRIRA SA FENÊTRE.

. . . . . .

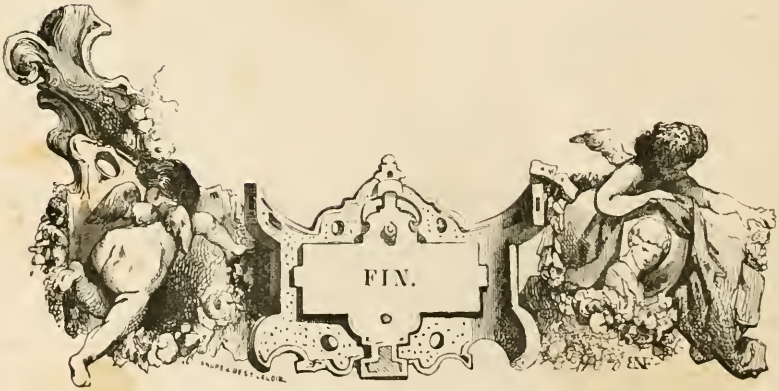


TABLE.

I. Comment me vint l'idée de ce voyage. 1

II. Ce qu'on voit par la fenêtre. 5

III. Le conte qu'il faut conter aux femmes. 11

IV. Voyage d'un rayon de soleil. 22

V. Que la jeunesse est la muse de la vie. Que ceux qui ont été jeunes à vingt ans le sont toujours. 33

VI. Miettes de la table jetées par la fenêtre. 37

VII. Variations sur un thème connu. Histoire d'une belle fille qui met souvent la tête à la fenêtre. 45

VIII. L'amour par la fenêtre. 51

IX. Ma voisine de profil. La chanson de ceux qui n'aiment plus. 77

X. Paris à vol d'oiseau. 81

XI. Sur un livre impossible et invraisemblable. Qu'il y a deux manières d'être poëte. 92

XII Quelques points de vue sur la vie de château. 98

XIII. Le mauvais compagnon de route. 109

XIV. Liberté, égalité, fraternité. 117

XV. Où il est un peu question de tout et de rien. 120

XVI. Les larmes de Madeleine, poëme des joies du cœur perdues. 132
XVII. Ce qu'on entend par la fenêtre. 166
XVIII. Les âmes en peine ou les morts qui reviennent. 173
XIX. Par la pluie. 184
XX. Les morts vont vite. Profils de quelques amis couchés dans la tombe. . 187
XXI. La course au clocher. 218
XXII. La vie est un roman. 228
XXIII. Une page du bréviaire de M. de Cupidon. 231
XXIV. Les deux contrastes. 234
XXV. Que la pensée humaine va toujours par quatre chemins. 237
XXVI. Histoire du peintre d'enseignes. 242
XXVII. La clef. 262
XXVIII. Voyage à la rue Saint-Denis. 276
XXIX. Pourquoi on quitte Paris. 288
XXX. Au delà des Alpes. 291
XXXI. La lune de miel. 295
XXXII. Se regarder passer dans la vie quand on est à sa fenêtre. 305
XXXIII. Paradoxes philosophiques. 319
XXXIV. Le tombeau de Napoléon. 324
XXXV. Histoire de ma voisine. 328
XXXVI. Mon voisin. Histoire d'une sensitive. 366
XXXVII. Le conte de la Mort. 371
XXXVIII. La fin du voyage. 379
XXXIX. Où le lecteur fermera mon livre et ouvrira sa fenêtre. 382

PQ 2276 H7V6 1851

Houssaye, Arsène
Voyage à ma fenêtre

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY